



POUVOIRS  
OBSCURS  
L'INVOCATION

KELLEY ARMSTRONG

Kelley Armstrong

# *Pouvoirs Obscurs*

## **L'invocation - Tome 1**

Traduit de l'anglais (canada)  
par Olivia Bazin



CASTELMORE

**Kelley Armstrong**, née en 1968, est canadienne. Elle a déjà publié plus d'une dizaine de romans, la plupart situés dans l'univers que les lecteurs ont découvert avec *Morsure*, qui remportent un succès étourdissant aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Sans surnaturel, point de roman : telle pourrait être sa devise.

Titre original : *The Summoning*  
Copyright 2008 © KLA Fricke Inc., 2008

© Bragelonne 2011, pour la présente traduction

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Couverture :  
Photographie : © 2008 by Carrie Schechter  
Design by Joel Tippie

Dépôt légal : février 2011 eISBN 9782820501592

CASTELMORE

60-62, rue d'Hauteville - 75010 Paris  
E-mail : [info@castelmore.fr](mailto:info@castelmore.fr)  
Site Internet : [www.castelmore.fr](http://www.castelmore.fr)

# Douze ans auparavant...

Maman avait oublié de prévenir la nouvelle baby-sitter à propos du sous-sol.

Chloé vacillait en haut de l'escalier, ses mains potelées levées pour s'agripper à la rampe. Ses bras tremblaient tellement qu'elle avait du mal à la tenir. Ses jambes tremblaient aussi, faisant osciller les têtes de Scooby Doo sur ses chaussons. Même sa respiration était tremblante : elle haletait comme si elle venait de courir.

— Chloé ? (La voix étouffée d'Emily s'élevait du sous-sol sombre.) Ta maman a dit qu'il y avait du Coca à la cave, mais je ne le trouve pas. Tu peux descendre m'aider ?

Maman avait dit qu'elle avait parlé du sous-sol à Emily. Chloé en était sûre. Elle ferma les yeux et réfléchit très fort. Avant que maman et papa partent à la fête, elle était en train de jouer dans la salle télé. Maman l'avait appelée depuis l'entrée, et Chloé avait couru pour se jeter dans ses bras. Maman l'avait serrée contre elle, en riant quand la poupée de Chloé lui avait donné un coup dans l'œil.

— Je vois que tu joues avec princesse... heu, je veux dire *pirate* Jasmine. Est-ce qu'elle a déjà sauvé le pauvre Aladdin des griffes du méchant génie ?

Chloé avait secoué la tête, puis chuchoté :

— Tu as dit à Emily pour le sous-sol ?

— Absolument. Pas de sous-sol pour mademoiselle Chloé. Cette porte reste fermée. (Quand papa était entré dans la pièce, maman avait ajouté :) Il faut vraiment qu'on parle du déménagement, Steve.

— Tu n'as qu'un mot à dire, et je vends la maison. (Papa avait ébouriffé les cheveux de Chloé.) Sois gentille avec Emily, ma puce.

Et ils étaient partis.

— Chloé, je sais que tu m'entends, cria Emily.

Chloé lâcha la rampe et se plaqua les mains sur les oreilles.

— Chloé !

— Je p-peux pas aller au sous-sol, cria Chloé. J'ai p-pas le droit.

— Eh bien, maintenant c'est moi qui décide, et je te dis que si. Tu es une grande fille.

Chloé força ses pieds à descendre une marche. Sa gorge était nouée et sa vue brouillée, comme si elle allait se mettre à pleurer.

— Chloé Saunders, je te donne cinq secondes, ou bien je te fais descendre moi-même et je ferme la porte à clé.

La fillette dévala les marches si vite qu'elle trébucha et dégringola comme une masse jusqu'au palier. Étendue par terre, elle sentit sa cheville l'élancer et des larmes lui piquer les

yeux. Elle scruta l'obscurité du sous-sol, ses craquements, ses odeurs, ses ombres. Et Mme Hobb.

Il y en avait eu d'autres, avant que Mme Hobb les fasse fuir. Comme la vieille Mme Miller, qui jouait à « coucou, caché » avec Chloé et l'appelait Mary. Et M. Drake, qui posait d'étranges questions, par exemple si des gens vivaient sur la Lune à présent ; la plupart du temps, Chloé ne connaissait pas la réponse, mais il souriait quand même et lui disait qu'elle était une gentille petite fille.

Elle aimait descendre au sous-sol autrefois, et parler à ceux qui s'y trouvaient. Elle évitait seulement de regarder l'homme pendu derrière la chaudière, le visage tout violet et bouffi. Il ne disait jamais rien, mais quand elle le voyait, Chloé se mettait toujours à avoir mal au ventre.

— Chloé ? appela Emily d'une voix sourde. Tu viens ?

Maman aurait dit : « Pense aux bons côtés, pas aux mauvais. » Tout en descendant les trois dernières marches, Chloé se rappela donc Mme Miller et M. Drake, et ne pensa pas du tout à Mme Hobb... du moins, pas trop.

Une fois en bas, l'obscurité l'obligea à plisser les yeux. Seules les veilleuses étaient allumées, celles que maman avait mises partout quand Chloé avait commencé à dire qu'elle ne voulait plus descendre et que maman croyait qu'elle avait peur du noir. Ce qui était un peu vrai, mais uniquement parce que le noir signifiait que Mme Hobb pouvait surgir sans prévenir.

Chloé voyait cependant la porte de la cave, alors elle se concentra dessus et marcha le plus vite possible. En entendant quelque chose bouger, elle ne put s'empêcher de regarder ; mais ce n'était que le pendu, et elle vit seulement sa main dépasser de derrière la chaudière au rythme de son balancement.

Elle courut jusqu'à la porte de la cave et l'ouvrit d'un coup sec. Il y faisait noir comme dans un four.

— Chloé ? dit Emily dans l'obscurité.

Chloé serra les poings. Emily devenait *vraiment* méchante. Se cacher...

Elle entendit des bruits de pas rapides au-dessus de sa tête. Maman ? Déjà de retour ?

— Allez, Chloé. Tu n'as pas peur du noir, quand même ? (Emily se mit à rire.) C'est que tu dois encore être un petit bébé, alors.

Chloé se rembrunit. Emily ne savait rien du tout. Elle était stupide et méchante. Chloé allait prendre son Coca, puis remonter en courant le dire à maman, et Emily ne viendrait plus jamais la garder.

Elle passa la tête dans la pièce en essayant de se rappeler où maman rangeait le Coca. C'était là, sur l'étagère, non ? Elle s'y précipita et se mit sur la pointe des pieds. Ses doigts se refermèrent sur une canette fraîche.

— Chloé ? Chloé !

C'était la voix d'Emily, mais elle était lointaine et stridente. Des pas bruyants retentissaient à l'étage.

— Chloé, où es-tu ?

Chloé lâcha la canette. Elle tomba sur le sol en béton avec un bruit sec, roula contre son pied en sifflant et en crachant, et forma une mare de soda autour de ses chaussons.

— Chloé, Chloé, où es-tu ? répéta une voix derrière elle qui ressemblait un peu à celle d'Emily.

Chloé se retourna lentement.

Une vieille femme en peignoir rose se tenait dans l'embrasure de la porte. Ses yeux et ses dents luisaient dans l'ombre : Mme Hobb. Chloé avait envie de fermer les yeux, mais elle n'osa pas car cela l'énerverait encore plus, et ne ferait qu'empirer les choses.

La peau de Mme Hobb se rida et se tordit. Puis elle devint noire et brillante, et crépita comme des brindilles dans un feu de camp. De gros lambeaux de chair tombèrent lourdement au sol. Ses cheveux grésillèrent et s'envolèrent en fumée. Enfin il ne resta rien d'autre qu'un crâne parsemé de bouts de peau noircie. Les mâchoires s'ouvrirent, laissant voir des dents luisantes.

— Contente de te revoir, Chloé.

# 1

Je me réveillai en sursaut et me redressai, une main serrée autour de mon pendentif et l'autre enroulée dans les draps. J'essayai avec peine de faire revenir les fragments de mon rêve qui s'estompait déjà. Une histoire de sous-sol... une petite fille... moi ? Je ne me souvenais pas d'avoir jamais eu un sous-sol ; nous avons toujours vécu dans des appartements.

Une petite fille dans un sous-sol, et quelque chose d'effrayant... mais les sous-sols n'étaient-ils pas toujours effrayants ? Je frissonnai à l'évocation de ces endroits sombres, humides, vides. Mais celui-là n'était pas vide. Il y avait... je ne parvenais pas à me rappeler quoi. Un homme derrière une chaudière... ?

Un grand coup contre la porte de ma chambre me fit sursauter.

— Chloé ! cria Annette. Pourquoi ton réveil n'a-t-il pas sonné ? Je suis la gouvernante, pas ta nounou. Si tu es encore en retard, j'appelle ton père.

Comme menace terrifiante, elle aurait pu trouver mieux. Même si Annette réussissait à joindre mon père à Berlin, il ferait seulement semblant d'écouter, les yeux rivés sur son Blackberry, concentré sur quelque chose de bien plus important, comme la météo. Il murmurerait un vague « Oui, je m'en occuperai à mon retour » et m'oublierait complètement à peine le téléphone raccroché.

J'allumai la radio, poussai le volume et m'extirpai de mon lit.

Une demi-heure plus tard, j'étais dans ma salle de bains en train de me préparer pour aller en cours.

Je pris deux mèches de cheveux sur les côtés et les attachai derrière ma tête avec des barrettes. J'eus la chair de poule en jetant un coup d'œil au miroir. Cette coiffure me donnait l'air d'une gamine de douze ans... Et je n'avais pas besoin de ça. Je venais d'avoir quinze ans, et les serveurs des restaurants continuaient à me proposer le menu enfant. Je ne pouvais pas leur en vouloir. Je mesurais à peine un mètre cinquante, et mes formes étaient visibles seulement si je portais un jean très serré et un tee-shirt encore plus moulant.

Tante Lauren m'avait promis que je pousserais – dans tous les sens du terme – quand j'aurais mes premières règles. Vu où j'en étais, je ne me demandais plus « quand » mais surtout « si » je les aurais un jour. La plupart de mes amies les avaient eues à douze ans, parfois même à onze. J'essayais de ne pas trop y penser, sans succès bien sûr. Je craignais que quelque chose cloche chez moi. J'avais honte chaque fois que les autres parlaient de



leurs cycles et je priais pour qu'elles ne découvrent pas que je n'étais toujours pas réglée. Tante Lauren affirmait que j'allais très bien, et elle était médecin, donc je me disais qu'elle devait s'y connaître. Mais ça me tracassait quand même. Beaucoup.

— Chloé !

La porte trembla sous le vigoureux coup de poing d'Annette.

— Je suis aux toilettes ! répondis-je en criant. Ce serait possible d'avoir un peu d'intimité ?

J'essayai d'attacher les mèches derrière ma tête avec une seule barrette. Pas mal. Lorsque je tournai la tête pour me voir de profil, elle glissa sur mes cheveux de bébé.

Je n'aurais jamais dû les couper. Mais j'en avais eu marre d'avoir des cheveux longs et lisses comme une petite fille. J'avais opté pour un style mi-long et dégradé. C'était super sur le modèle. Sur moi ? Pas exactement.

Je jetai un coup d'œil au tube de coloration pour les cheveux. Kari m'avait juré que des mèches rouges seraient parfaites sur mes cheveux blond vénitien. Je ne pouvais pas m'empêcher de me dire que j'aurais l'air d'un sucre d'orge. Mais ça pouvait quand même me vieillir un peu...

— Je décroche le téléphone, Chloé ! hurla Annette.

J'attrapai le tube de teinture, le fourrai dans mon sac et ouvris la porte en grand.

Je descendis par les escaliers, comme toujours. Le bâtiment pouvait changer, ma routine restait la même. Le jour de ma rentrée à la maternelle, en haut des marches, ma mère m'avait pris la main, mon sac à dos Sailor Moon sur son autre bras.

— Tiens-toi prête, Chloé, m'avait-elle dit. Un, deux, trois...

Et nous étions parties dans une course effrénée jusqu'à notre arrivée en bas, gloussant et à bout de souffle ; le sol semblait tanguer et glisser sous nos jambes chancelantes, et toutes mes angoisses de la rentrée s'étaient envolées.

Nous avons dévalé les escaliers ensemble tous les matins de la maternelle jusqu'au milieu de mon année de CP, et puis... et puis il n'y avait plus eu personne avec qui le faire.

Une fois en bas, je m'arrêtai et touchai mon collier sous mon tee-shirt, puis repoussai ces souvenirs. Je mis mon sac sur mes épaules et sortis.

Après la mort de maman, on avait déménagé plusieurs fois dans la ville de Buffalo. Mon père était une sorte de promoteur immobilier : il achetait des appartements quand la construction du bâtiment était presque terminée, puis les revendait une fois le travail achevé. Comme il était en voyage d'affaires la plupart du temps, s'installer quelque part n'avait pas d'importance. Pas pour lui, en tout cas.

Ce matin-là, courir dans les escaliers n'avait pas été une très bonne idée. Le stress de mon examen d'espagnol me donnait déjà mal au ventre. J'avais raté le dernier devoir (j'étais partie chez Beth pour le week-end alors que j'aurais dû réviser) et failli être recalée. L'espagnol n'avait jamais été mon point fort, mais si je ne parvenais pas à avoir

un C<sup>[1]</sup>, papa risquait alors de s'en rendre compte et commencerait à se demander si une école d'art était un choix judicieux.

Milos m'attendait dans son taxi au bord du trottoir. Il était mon chauffeur attitré

depuis deux ans, malgré deux déménagements et trois écoles différentes. Il ajusta le pare-soleil du côté passager pendant que je m'installais. J'avais toujours la lumière matinale dans les yeux mais je ne dis rien.

Mon ventre se calma une fois que j'eus passé la main sur la déchirure familière de l'accoudoir et respiré l'odeur chimique de pin que dégageait le désodorisant qui tournicotait au-dessus de la ventilation.

— J'ai vu un film hier, dit-il en se rabattant trois voies sur la gauche. Le genre que tu aimes bien.

— Un polar ?

— Non. (Il fronça les sourcils et bougea les lèvres comme pour tester différents choix de mots.) Un film d'action et d'aventure. Tu sais, avec plein d'armes, des trucs qui explosent. Un film où tout le monde descend.

Je n'aimais pas corriger les fautes de Milos, mais il insistait pour que je le fasse.

— Tu veux dire un film où tout le monde se fait descendre.

Il fronça un sourcil.

— C'est pareil, ils finissent toujours par terre, non ?

Je me mis à rire et la discussion sur le cinéma se poursuivit pendant un moment. Mon sujet préféré.

Quand Milos prit un appel de sa base, je jetai un coup d'œil dehors. Derrière un groupe d'hommes d'affaires, un garçon aux cheveux longs s'élança, portant à la main une boîte à sandwiches démodée décorée d'un super-héros. J'étais tellement occupée à essayer de voir lequel c'était que je ne remarquai pas où se dirigeait le garçon jusqu'à ce qu'il bondisse du trottoir pour se précipiter entre la voiture de devant et la nôtre.

— Milos ! m'écriai-je. Fais att...

Je fus projetée en avant, le souffle coupé par la ceinture. Le conducteur qui nous suivait et celui derrière lui appuyèrent sur leur klaxon, entraînant une réaction en chaîne de protestation.

— Quoi ? demanda Milos. Chloé, qu'est-ce qu'il y a ?

Je regardai par-dessus le capot et... je ne vis rien. Seulement une voie déserte devant nous, la circulation qui nous contournait par la gauche et les conducteurs qui faisaient des bras d'honneur à Milos en passant.

— L-l-l...

Je serrai les poings, comme si cela pouvait forcer les mots à sortir. « *Si tu restes bloquée, prends un autre chemin* », disait toujours mon orthophoniste.

— J'ai cru voir quelqu'-qu-qu...

« *Parle lentement. Pense d'abord aux mots.* »

— Je suis désolée, repris-je. J'ai cru voir quelqu'un se précipiter devant nous.

Milos fit doucement avancer le taxi.

— Ça m'arrive parfois, surtout quand je tourne la tête. Je crois voir quelqu'un, mais il n'y a personne.

Je hochai la tête. Je recommençais à avoir mal au ventre.

## 2

Entre le rêve dont je n'arrivais pas à me souvenir et le garçon que je n'avais pas pu voir, j'étais un peu nerveuse. Si je ne parvenais pas à m'ôter au moins une de ces questions de la tête, je ne pourrais pas me concentrer sur le devoir d'espagnol. J'appelai donc tante Lauren. Je laissai un message sur son répondeur en lui disant que je rappellerais à l'heure du déjeuner. Je me dirigeais vers le casier de mon amie Kari quand ma tante me téléphona.

— Est-ce que j'ai déjà vécu dans une maison avec un sous-sol ? lui demandai-je.

— Et bonjour à toi aussi.

— Excuse-moi. J'ai fait un rêve, et ça me tracasse.

Je lui racontai le peu dont je me souvenais.

— Ah, ça devait être la vieille maison à Allentown. Tu n'étais qu'une gamine. Ça ne m'étonne pas que tu ne te la rappelles pas.

— Merci. Ça me...

— Ça t'inquiétait, je vois bien. Ç'a dû être un sacré cauchemar.

— Une histoire de monstre qui vivait au sous-sol. Un vrai cliché. J'ai honte.

— Un monstre ? Qu'est-ce que...

Elle fut interrompue par une voix métallique : « Docteur Fellows, vous êtes attendue à la station 3B. »

— Il faut que tu y ailles, lui dis-je.

— Ça peut attendre. Tout va bien, Chloé ? Tu as une drôle de voix.

— Oui, ça va. C'est juste mon imagination qui déborde aujourd'hui. J'ai fait peur à Milos ce matin parce que j'ai cru voir un garçon se jeter sous les roues de notre voiture.

— Quoi ?

— Il n'y avait pas de garçon. Sauf dans ma tête, en fait. (J'aperçus Kari devant son casier et lui fis un signe.) La cloche va sonner, alors...

— Je passe te prendre après les cours. Goûter au *Crowne*. On va discuter.

La ligne fut coupée avant que je puisse protester. Je secouai la tête et courus rattraper Kari.

Le lycée. Pas grand-chose à en dire. Les gens pensent que les sections artistiques doivent être différentes, avec toute cette énergie créatrice bouillonnante. Des classes remplies d'ados joyeux, où même les Goths le sont presque aussi, pour autant que le leur permette leur âme torturée. Ils se disent que dans ce genre d'établissement, on est moins

soumis aux pressions de groupe et aux persécutions. Après tout, la plupart des élèves ici sont ceux qui se font persécuter dans les autres écoles.

C'est vrai que la fréquentation du lycée A.R. Gurney n'est pas mal pour ça. Mais lorsqu'on met des jeunes ensemble, même s'ils se ressemblent, il y a des limites qui sont fixées. Et des groupes qui se forment : les sportifs, les intellos et les anonymes sont remplacés par les artistes, les musiciens et les acteurs.

J'avais choisi l'option arts du spectacle, et me retrouvais donc au milieu des acteurs, pour qui le talent semblait moins décisif que le physique, l'assurance et une certaine facilité à s'exprimer. Je ne faisais pas tourner les têtes et ne marquais aucun point dans les deux dernières catégories. Mon score de popularité était parfaitement médiocre. Le genre de filles que personne ne remarque.

Mais j'avais toujours rêvé d'aller dans une école d'art, et c'était vraiment aussi cool que je l'avais imaginé. Mieux que ça, mon père m'avais promis que je pourrais rester dans ce lycée jusqu'à mon diplôme, quel que soit le nombre de déménagements. Cela signifiait que, pour la première fois de ma vie, je n'étais pas « la nouvelle ». J'étais arrivée à A.R. Gurney en seconde, comme tout le monde. Comme une élève ordinaire. Enfin.

Mais ce jour-là, je ne me sentais pas ordinaire. Je passai la matinée à penser au garçon du matin. Il y avait tout un tas d'explications possibles. Focalisée sur sa boîte, j'avais mal évalué la direction dans laquelle il courait. Il avait sauté dans une voiture qui attendait au bord du trottoir. Ou tourné les talons au dernier moment et disparu dans la foule.

C'était tout à fait logique. Alors pourquoi est-ce que cela me tracassait toujours ?

— Oh, allez, dit Miranda alors que je fouillais dans mon casier pendant la pause de midi. Il est juste là. Demande-lui s'il va à la fête. C'est pas difficile !

— Laisse-la tranquille, répondit Beth. (Elle tendit le bras par-dessus mon épaule, attrapa mon sac de déjeuner jaune vif sur l'étagère du haut et le balança devant mes yeux.) Je ne sais pas comment tu peux le manquer, Chloé. Il est presque fluo.

— Elle a besoin d'un escabeau pour voir à cette hauteur, dit Kari.

Je la bousculai d'un coup de hanche et elle éclata de rire.

Beth leva les yeux au ciel.

— Bon allez, on y va, sinon on n'aura jamais de table.

Au niveau du casier de Brent, Miranda me donna un coup de coude.

— Demande-lui, Chloé, me dit-elle en faisant semblant de chuchoter.

Brent nous regarda... et détourna rapidement les yeux. Le sang me monta aux joues et je serrai mon sac fort contre moi.

Les longs cheveux bruns de Kari effleurèrent mon épaule.

— C'est un connard, murmura-t-elle. Ne fais pas attention à lui.

— Non, ce n'est pas un connard. C'est juste qu'il ne m'aime pas. Il n'y a rien à y faire.

— Attends, me dit Miranda. Je vais lui demander pour toi.

— Non ! (Je la saisis par le bras.) S-s'il te plaît.

Son visage rond se tordit en une grimace de dégoût.

— Oh ! là, là ! qu'est-ce que tu peux être puérile parfois. Tu as quinze ans, Chloé. Il faut que tu prennes les choses en main.

— En téléphonant à un mec jusqu'à ce que sa mère te dise de le laisser tranquille, par exemple ? demanda Kari.

Miranda se contenta de hausser les épaules.

— Ça, c'est la mère de Rob. Lui ne m'a jamais rien dit.

— Ah ouais ? Très bien, pense ce que tu veux.

Cela déclencha une vraie dispute. En temps normal, je me serais interposée pour qu'elles s'arrêtent, mais j'étais encore vexée que Miranda m'ait ridiculisée devant Brent.

Kari, Beth et moi avions autrefois l'habitude de parler des garçons, mais ils ne nous intéressaient pas énormément. Ce n'était pas le cas de Miranda : elle avait eu tellement de petits copains qu'elle ne se les rappelait pas tous. Quand elle commença à traîner avec nous, avoir un faible pour quelqu'un devint soudain très important. Je m'inquiétais déjà assez d'être immature, et elle avait fait empirer les choses en éclatant de rire quand j'avais avoué ne jamais avoir eu de vrai rencard. Je m'étais donc inventé un amoureux secret : Brent.

Je m'étais dit qu'il suffirait de donner le nom de quelqu'un que j'aimais bien. Dans mes rêves. Miranda était allée le dire à Brent. J'en avais été horrifiée. Enfin, pas seulement... une petite partie de moi avait espéré qu'il répondrait : « Cool. Moi aussi, j'aime bien Chloé. » Dans mes rêves. Avant, on discutait parfois ensemble en cours d'espagnol. À présent, il s'asseyait deux rangs derrière moi, comme si je m'étais mise à puer.

On venait juste d'arriver à la cafétéria quand quelqu'un m'appela. Je me retournai pour apercevoir Nate Bozian qui courait vers moi, sa chevelure rousse comme un flambeau au-dessus de la foule qui occupait le couloir. Il heurta un élève de première, s'excusa avec un grand sourire, et poursuivit sa course.

— Salut, lui dis-je comme il s'approchait.

— Salut. T'as oublié que Petrie a décalé le club de cinéma à l'heure du déjeuner cette semaine ? On va parler des films d'avant-garde. Je sais bien que tu *adores* les films d'auteur.

Je fis semblant d'avoir un haut-le-cœur.

— Je t'excuserai, alors, reprit-il. Et je dirai à Petrie que ça ne t'intéresse pas non plus de réaliser le court-métrage.

— On décide ça aujourd'hui ?

Nate commença à reculer.

— Peut-être que oui, peut-être que non. Donc je dirai à Petrie...

— Il faut que j'y aille ! fis-je à mes amies, et je m'élançai derrière Nate.

La réunion commençait toujours dans les coulisses, où nous réglions les questions administratives et mangions notre déjeuner. La nourriture était interdite dans l'auditorium.

Le sujet du court-métrage fut abordé, et j'étais bien sur la liste des réalisateurs. La seule fille de seconde à avoir été sélectionnée. Plus tard, pendant que les autres regardaient des extraits de films d'avant-garde, je réfléchis à mes options pour le projet. Je sortis furtivement avant la fin et retournai à mon casier.

Mes pensées tournoyèrent encore un moment, puis mon ventre se manifesta à

nouveau pour me rappeler que ma joie d'être sur la liste des candidats m'en avait fait oublier de manger.

J'avais laissé mon déjeuner dans les coulisses. Je regardai ma montre : dix minutes avant le prochain cours. C'était jouable.

La séance du club était terminée. La personne qui avait quitté l'auditorium en dernier avait éteint les lumières, et je ne savais absolument pas comment les rallumer, d'autant plus que pour localiser l'interrupteur, il aurait fallu être capable de le voir. Des interrupteurs phosphorescents : voilà comment je financerais mon premier film. Évidemment, j'allais avoir besoin de quelqu'un pour les fabriquer. Comme la plupart des réalisateurs, j'étais plus douée pour trouver des idées que pour les mettre en œuvre.

J'avançai avec précaution le long des allées et me cognai les genoux à deux reprises. Mes yeux finirent par s'ajuster à la lueur des lumières des issues de secours et je parvins à trouver l'escalier qui menait aux coulisses. Puis les choses se compliquèrent.

Les coulisses se divisaient en petites alcôves séparées par des rideaux pour former des espaces de rangement ou des loges de fortune. Il était possible d'allumer les lumières, mais c'était toujours quelqu'un d'autre qui s'en était occupé. Après avoir cherché à tâtons un interrupteur sur le mur le plus proche sans succès, j'abandonnai. La faible lumière des sorties de secours me laissa de nouveau entrevoir des formes. Ça suffirait.

Il faisait quand même très sombre. J'ai peur du noir. J'ai eu de mauvaises expériences quand j'étais petite, des amis imaginaires qui se tapissaient dans l'ombre et m'effrayaient. Je sais que c'est bizarre ; les autres enfants inventent des compagnons de jeu. Moi, j'inventais des croque-mitaines.

L'odeur du maquillage, mélangée à celle de la naphtaline et des vieux costumes, reconnaissable entre toutes, m'indiqua que je me trouvais près des loges, mais cela ne me réconforta pas autant que d'habitude.

Je fis trois pas et poussai un cri strident en sentant du tissu flotter autour de moi. Je venais de trébucher sur un rideau. Super. Avais-je crié vraiment fort ? J'espérai que les murs étaient bien insonorisés...

Je passai la main sur le polyester rêche jusqu'à ce que je trouve l'ouverture, et j'écartai la toile. Devant moi, je distinguais la table où l'on mangeait. Quelque chose de jaune était posé dessus. Mon sac ?

Le couloir miteux semblait s'étirer devant moi comme s'il ouvrait sur les ténèbres. C'était à cause de la perspective : les tentures en oblique sur les côtés rétrécissaient le couloir. Illusion intéressante, surtout pour un film à suspense. Il faudrait que je m'en souvienne.

Imaginer le couloir comme un décor de cinéma me calma les nerfs. Je cadrai mentalement le plan. Le rythme de mes pas ajouterait des secousses qui rendraient la scène plus réaliste et mettraient le spectateur à la place de la protagoniste, la jeune idiote qui se dirige vers le bruit bizarre.

Il y eut un bruit sourd. Je bondis et mes chaussures grincèrent, ce qui me fit sursauter de nouveau. Je frottai la chair de poule apparue sur mes bras et tentai de rire. D'accord, j'avais bien dit *le bruit bizarre*, non ? On ajoute les bruitages, s'il vous plaît.

Il y eut un autre son. Un bruissement. Alors comme ça, il y avait des rats dans notre sinistre couloir ? Quel cliché. Il était temps de stopper mon imagination galopante et de me concentrer. De *diriger* la scène.

*La protagoniste aperçoit quelque chose au bout du couloir. Une silhouette indistincte...*

Oh, pitié. Trop facile comme sensation forte. Il fallait quelque chose d'original, de mystérieux...

Deuxième prise.

*Que voit-elle ? Un sac d'enfant, jaune vif et tout neuf, qui détonne dans cette vieille maison abandonnée.*

Laissons tourner. Je ne dois pas laisser mon imagination s'égarer...

Un sanglot résonna à travers les pièces vides, puis se tut, et j'entendis quelqu'un renifler.

Des pleurs. D'accord. Qui provenaient de mon film. La protagoniste voit un sac d'enfant, puis entend des sanglots angoissants. Quelque chose bougea au bout du couloir. Une forme sombre...

Je m'élançai pour attraper mon sac, et partis en courant.

# 3

— Chloé ! Attends !

Je venais juste de jeter mon déjeuner intact dans mon casier et j'étais en train de m'éloigner quand Nate m'interpella. Je me retournai et le vis se faufiler à travers un groupe de filles. La cloche retentit et une foule de jeunes firent irruption dans le couloir, se frayant un chemin comme des saumons qui remontent le courant, emportant avec eux tout ce qui se trouvait sur leur chemin. Nate dut lutter pour parvenir jusqu'à moi.

— Tu es partie du club avant que je puisse te parler. Je voulais te demander si tu allais à la fête.

— Demain ? Heu... oui.

Il me sourit et des fossettes creusèrent ses joues.

— Super. On se voit là-bas.

Il fut emporté par une nuée d'élèves. Je restai clouée sur place à le suivre des yeux. Est-ce que Nate était venu me voir seulement pour me demander si j'allais à la fête ? Ce n'était pas comme de me demander d'y aller avec lui, mais quand même... Je devais absolument revoir ma tenue.

Un terminale me heurta violemment et fit tomber mon sac à dos. Il grommela quelque chose sur le fait de « rester plantée au milieu du couloir ». Je me penchai pour ramasser mon sac et sentis quelque chose couler entre mes jambes.

Je me relevai d'un coup et restai pétrifiée avant de tenter un pas en avant.

Oh mon Dieu. Je ne m'étais quand même pas fait pipi dessus ? Je respirai profondément. Peut-être que j'étais malade. J'avais eu mal au ventre toute la journée.

*Va voir si c'est réparable et sinon, prends un taxi pour rentrer à la maison.*

Une fois aux toilettes, je baissai mon pantalon et découvris une tache rouge vif.

Je restai assise pendant quelques minutes, un sourire idiot aux lèvres, en espérant que les rumeurs sur la présence de caméras dans les toilettes n'étaient pas fondées.

Je fourrai une boule de papier dans ma culotte, remis mon jean et sortis de la cabine en me dandinant. Là, je me retrouvai face à la machine qui s'était moquée de moi depuis l'automne : le distributeur de serviettes hygiéniques.

Je mis la main dans ma poche arrière et en sortis un billet de 5 dollars, un autre de 10, et deux pennies. Je retournai dans la cabine et fouillai dans mon sac. Il y avait... une pièce de 5 cents.

Je m'approchai pour observer la machine. J'examinai la serrure rayée, celle qui d'après Beth pouvait s'ouvrir avec un ongle assez long. Les miens ne l'étaient pas, mais la clé de



chez moi marcha très bien.

Une grande semaine pour moi. J'étais inscrite sur la liste des réalisateurs. Nate m'avait demandé si je venais à la fête. J'avais mes premières règles. Et à présent, je commettais mon premier délit.

Après m'être rajustée, je plongeai la main dans mon sac pour prendre ma brosse et saisis à la place le tube de teinture. Je le soulevai devant moi. Mon reflet dans le miroir me renvoya un sourire.

Pourquoi ne pas ajouter « premier cours séché » et « première coloration » à la liste ? Me teindre les cheveux dans le lavabo des toilettes de l'école ne serait pas facile, mais ce serait sans doute plus simple qu'à la maison, où Annette rôdait toujours.

Teindre une douzaine de mèches en rouge vif me prit vingt minutes. Je dus enlever ma chemise pour éviter de la tacher. J'étais donc penchée au-dessus du lavabo en jean et soutien-gorge. Heureusement, personne n'entra.

Je terminai de sécher mes cheveux avec des serviettes en papier, inspirai profondément, me regardai... et souris. Kari avait raison. Ça m'allait bien. Annette allait faire une crise. Mon père le remarquerait peut-être. Il risquait même de se fâcher. Mais j'étais presque sûre que personne ne me donnerait plus le menu enfant.

La porte grinça. Je fourrai les serviettes dans la poubelle, attrapai ma chemise et courus dans la cabine. J'eus à peine le temps de verrouiller la porte avant que l'autre fille se mette à pleurer. Je jetai un coup d'œil par-dessous la cloison et vis une paire de Reebok dans les W.-C. d'à côté.

Devais-je lui demander si ça allait ? Peut-être cela la gênerait-il ?

Elle tira la chasse et son ombre bougea à mes pieds. La porte de la cabine s'ouvrit. Mais une fois les robinets ouverts, les sanglots recommencèrent de plus belle.

L'eau s'arrêta de couler, et le rouleau de serviettes en papier grinça. Un bruit de papier froissé. La porte s'ouvrit, puis se ferma. Les pleurs continuèrent.

Un frisson me parcourut l'échine. Je me dis qu'elle avait dû changer d'avis, et qu'elle restait pour reprendre ses esprits, mais les sanglots étaient tout proches. Ils venaient des W.-C. d'à-côté.

Je serrai les poings. Ce n'était que mon imagination.

Je me penchai doucement. Pas de chaussures en vue. J'allongeai le cou un peu plus : pas de chaussures dans aucune cabine. Les pleurs cessèrent.

J'enfilai ma chemise d'un geste prompt et me dépêchai de sortir des toilettes avant que ça recommence. La porte se ferma derrière moi et le silence se fit. Le couloir était vide.

— Hé, toi !

Je fis volte-face et vis un gardien se diriger vers moi. Je poussai un soupir de soulagement.

— Les t-toilettes, dis-je. J'étais aux toilettes.

Il continuait à avancer. Je ne le reconnaissais pas. Il avait à peu près l'âge de mon père, les cheveux coupés en brosse, et portait l'uniforme du gardien de l'école. Il devait remplacer M. Teitlebaum.

— Je v-vais en c-cours maintenant.

Je commençai à m'éloigner.

— Toi ! Reviens ici. Je veux te parler.

Je n'entendais que le bruit de mes pas. *Mes pas*. Pourquoi n'entendais-je pas les siens ?

J'accélérai.

Une forme floue me dépassa. Il y eut un miroitement à trois mètres de moi, et la silhouette d'un gardien en tenue se matérialisa. Je fis demi-tour et me mis à courir.

L'homme poussa un rugissement de fureur qui résonna dans le couloir. Un élève apparut à l'angle et je manquai de lui rentrer dedans. Je balbutiai une excuse et regardai par-dessus mon épaule. Le gardien avait disparu.

Je soupirai avant de fermer les yeux. Lorsque je les rouvris, la chemise bleue d'uniforme se trouvait à quelques centimètres de ma figure. Je levai la tête... et me mis à hurler.

Il ressemblait à un mannequin qui se serait trouvé trop près d'un feu. Le visage brûlé. Fondu. Un œil sans paupière lui sortait de la tête. L'autre avait glissé jusqu'à sa pommette et toute sa joue pendait, les lèvres tombaient, sa peau était brillante et déformée et...

La bouche tordue s'entrouvrit.

— Maintenant tu vas peut-être me prêter attention.

Je fonçai tête baissée dans le couloir. La porte d'une salle de classe s'ouvrit alors que je passais devant en courant.

— Chloé ? fit une voix d'homme.

Je continuai à courir.

— Parle-moi ! gronda l'horrible voix rauque qui se rapprochait. Tu sais combien de temps je suis resté enfermé ici ?

J'ouvris la porte de la cage d'escalier d'un coup et montai les marches quatre à quatre.

*Tu montes ? Toutes les héroïnes écervelées montent !*

Je tournai sur le palier et attaquai la volée de marches suivante. Le gardien me suivait en boitant, les mains agrippées à la rampe, ses doigts fondus laissant voir les os...

Je sortis de la cage d'escalier et fonçai dans le couloir principal.

— Écoute-moi, espèce de sale petite égoïste. Tout ce que je te demande, c'est cinq minutes...

Je m'engouffrai dans la salle vide la plus proche et claquai la porte. Je commençai à reculer vers le centre de la pièce lorsque le gardien passa à travers le battant fermé. Il le traversa carrément. L'horrible visage fondu avait disparu, et il était redevenu normal.

— C'est mieux comme ça ? Maintenant tu veux bien cesser de hurler et me parler...

Je me précipitai vers la fenêtre et cherchai comment l'ouvrir, avant de me rendre compte de la hauteur. Presque dix mètres... au-dessus du trottoir.

— Chloé !

La porte s'ouvrit en grand. C'était la vice-principale, Mme Waugh, accompagnée de mon prof de maths, M. Travis, et d'un prof de musique dont j'avais oublié le nom. En me voyant à la fenêtre, Mme Waugh écarta les bras pour arrêter les deux hommes.

— Chloé ? dit-elle à voix basse. Ma chérie, il faut que tu t'éloignes de cette fenêtre.

— J'étais juste...

— Chloé...

Déconcertée, je me retournai pour regarder la fenêtre.

M. Travis contourna Mme Waugh comme une flèche et me saisit à bras-le-corps. Il nous fit tomber par terre et j'en eus le souffle coupé. Il me donna un coup de genou dans le ventre sans faire exprès, en essayant tant bien que mal de se relever. Je me tordis de douleur dans un râle.

J'ouvris les yeux et vis le gardien penché au-dessus de moi. Je poussai un cri et tentai de me redresser, mais M. Travis et le prof de musique me maintinrent au sol pendant que Mme Waugh bafouillait dans son portable.

Le gardien se baissa à travers M. Travis.

— Tu vas me parler maintenant, petite ? Tu ne peux plus t'enfuir.

Je me débattis et lui donnai des coups de pied en essayant de me dégager. Les deux professeurs resserrèrent leur prise. J'entendis vaguement Mme Waugh dire que de l'aide allait arriver. Le gardien approcha son visage du mien et il se changea en ce masque horrible et déformé, si près que j'avais les yeux braqués sur son œil globuleux et exorbité.

Je me mordis la langue pour ne pas hurler. Le sang se répandit dans ma bouche. Plus je me débattais, plus les deux hommes me serraient et me tordaient les bras, m'infligeant une douleur lancinante.

— Vous ne le voyez pas ? criai-je. Il est juste là ! S'il vous plaît. S'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît. Faites-le partir. Faites-le partir !

Ils ne m'écoutaient pas. Je continuai à me débattre et à protester mais ils me maintenaient immobile pendant que le brûlé me provoquait.

Deux hommes en uniforme arrivèrent enfin au pas de course. L'un aida les deux profs à me retenir pendant que l'autre disparaissait derrière moi. Des doigts se resserrèrent sur mon avant-bras. Je sentis alors une piqûre, et un froid glacial se répandit dans mes veines.

La pièce se mit à tanguer. Le gardien s'effaça en vacillant.

— Non ! hurla-t-il. Je dois lui parler. Vous ne comprenez pas ? Elle peut m'entendre. Je veux juste...

Sa voix s'évanouit alors que les infirmiers m'installaient sur un brancard. Je les sentis me soulever et me balancer. Je me balançais... comme sur un éléphant. J'étais montée sur un éléphant une fois, avec ma mère, au zoo, et mes pensées se tournèrent vers ce moment-là. Les bras de maman autour de moi, son rire...

Le cri de rage du gardien transperça mes souvenirs.

— Ne l'emprenez pas. J'ai besoin d'elle !

Ça tanguait. L'éléphant me berçait. Maman riait...

# 4

Je m'assis sur le bord du lit d'hôpital et essayai de me persuader que j'étais encore endormie. Étant donné ce qu'on était en train de me dire, je ne voyais pas de meilleure explication. J'aurais également pu mettre ça sur le compte des hallucinations, mais je préférerais encore les rêves.

Tante Lauren était assise à côté de moi et me tenait la main. Mes yeux se posèrent sur les infirmières qui passaient sans bruit dans le couloir. Elle suivit mon regard et se leva pour aller fermer la porte. Je la regardai à travers mes larmes et imaginai maman à sa place. Quelque chose en moi se serra, et je redevins une petite fille de six ans, recroquevillée sur son lit et réclamant sa mère en pleurant.

Je passai mes mains sur les couvertures raides qui accrochèrent ma peau sèche. Il faisait si chaud dans la pièce que chaque respiration irritait ma gorge desséchée. Tante Lauren me tendit de l'eau et je pris le verre frais entre mes mains. Le liquide avait un goût métallique mais je l'avalai d'un trait.

— Un foyer, dis-je.

Les murs semblaient avaler mes mots comme une pièce insonorisée, les absorber pour ne laisser que de l'air vide.

— Mon Dieu, Chloé, répondit-elle en sortant un Kleenex de sa poche pour se moucher. Tu sais combien de fois j'ai dû annoncer à un patient qu'il allait mourir ? Eh bien, bizarrement, là, ça me semble plus difficile.

Elle changea de position pour me faire face.

— Je sais à quel point c'est important pour toi d'aller à l'université d'UCLA. Ce foyer est la seule solution pour que tu y arrives, ma chérie.

— C'est papa ?

Elle marqua une pause, et je devinai qu'elle aurait bien aimé lui faire porter le chapeau. Elle avait voulu m'élever après la mort de maman, m'épargner une vie de femmes de ménage et d'appartements vides. Elle n'avait jamais pardonné à mon père d'avoir refusé. Tout comme elle ne lui avait jamais pardonné la nuit où ma mère était morte. Peu importe qu'ils aient été percutés par un conducteur qui avait pris la fuite ; c'était lui qui conduisait, elle le tenait donc pour responsable.

— Non, dit-elle enfin. C'est l'école. Ils l'inscriront dans ton dossier, sauf si tu restes deux semaines en observation dans un foyer.

— Qu'est-ce qu'ils inscriront ?

Elle serra son mouchoir.

— C'est cette sata... (Elle se reprit.) C'est leur politique d'intransigeance.

Elle cracha ces derniers mots avec plus de venin que son juron.

— Intransigeance ? Tu veux dire pour la violence ? M-m-mais j-j'ai rien...

— Je sais que tu n'as rien fait. Mais pour eux, c'est tout simple. Tu t'es battue avec un professeur. Tu as besoin d'aide.

Dans un foyer. Pour les enfants cinglés.

Je me réveillai plusieurs fois cette nuit-là. La deuxième, j'aperçus mon père qui me regardait dans l'embrasement de la porte. Celle d'après, il était assis à côté de mon lit. En voyant mes yeux ouverts, il s'approcha et me tapota maladroitement la main.

— Ça va aller, murmura-t-il. Tout ira bien.

Je me rendormis.

Mon père était encore là le matin suivant. Il avait les yeux voilés et les rides autour de sa bouche étaient plus marquées que dans mon souvenir. Il revenait de Berlin et n'avait pas dormi de la nuit.

Je ne crois pas que papa ait jamais voulu d'enfants. Mais il ne me l'aurait jamais dit, même sous le coup de la colère. Quoi que tante Lauren pense de lui, il faisait de son mieux. On aurait juste dit qu'il ne savait pas quoi faire de moi. J'étais comme un chiot que lui aurait laissé quelqu'un qu'il aimait beaucoup, et dont il s'efforçait de prendre soin, même s'il n'aimait pas vraiment les chiens.

— Tu as changé de coiffure, me dit-il alors que je me redressais.

Je me préparai au pire. Quand on court en hurlant dans les couloirs de l'école après s'être teint les cheveux dans les toilettes des filles, la première chose que les gens disent – enfin, après s'être remis des hurlements dans les couloirs – c'est « Tu as fait *quoi* ? » Se teindre les cheveux dans les toilettes du lycée n'est pas normal. Pas pour les filles comme moi. Et des mèches rouge vif ? Pendant les heures de cours ? Ça sent la dépression nerveuse à plein nez.

— Tu aimes ? me demanda mon père après un moment.

Je hochai la tête.

Il resta pensif, puis laissa entendre un petit rire forcé.

— Bon, reprit-il, ce n'est pas exactement ce que j'aurais choisi, mais ce n'est pas mal. Si tu aimes, c'est ce qui compte. (Il gratta son cou assombri par sa barbe naissante.) J'imagine que ta tante t'a parlé de cette histoire de foyer. Elle en a trouvé un qu'elle pense être assez correct. Petit, intime. Cette idée ne m'enchante pas vraiment, mais c'est seulement pour une quinzaine de jours...

Personne ne voulait m'expliquer ce que j'avais. Je dus parler à un tas de médecins qui me firent subir des tests. Je voyais bien qu'ils savaient ce qui n'allait pas mais qu'ils refusaient de me le dire. C'était mauvais signe.

Ce n'était pas la première fois que je voyais des gens qui n'étaient pas vraiment là. C'est de ça que tante Lauren avait voulu que nous discutions après les cours. Quand je lui avais raconté mon rêve, elle s'était souvenue que j'avais déjà évoqué autrefois la présence de personnes dans notre ancien sous-sol. Mes parents pensaient que mon esprit créatif

avait inventé toute une série de personnages comme amis imaginaires. Puis ces amis avaient commencé à me terrifier à tel point que nous avons déménagé.

Même après ça, j'avais continué à « voir » des gens de temps en temps. Ma mère m'avait alors acheté mon pendentif en rubis en m'assurant qu'il me protégerait. Papa disait que c'était psychologique. Je croyais que quelqu'un marchait, donc il marchait. Mais à présent, ça recommençait. Et cette fois, personne ne mettait ça sur le compte d'une imagination débordante.

Ils m'envoyaient dans un foyer pour enfants cinglés. Ils pensaient que j'étais folle. C'était faux. J'avais quinze ans et je venais enfin d'avoir mes règles et il devait bien y avoir un rapport entre cela et tout le reste. Ça ne pouvait pas être une coïncidence que j'aie recommencé à voir des choses le même jour. Toutes ces hormones accumulées avaient explosé et court-circuité mon cerveau en piochant des images dans des films oubliés, pour me faire croire qu'elles étaient réelles.

Si j'avais été folle, j'aurais fait plus que voir et entendre des gens qui n'étaient pas là. Je me serais comportée comme une cinglée, ce qui n'était pas le cas.

N'est-ce pas ?

Plus j'y songeais, moins j'en étais sûre. Je me sentais normale. Je ne me rappelais pas avoir fait de choses bizarres. Sauf m'être teint les cheveux dans les toilettes. Et avoir séché un cours. Et forcé la serrure du distributeur de serviettes. Et m'être battue avec un professeur.

Ce dernier point ne comptait pas. Le mec brûlé m'avait foutu la trouille et je m'étais débattue pour le fuir, pas pour faire du mal à quelqu'un. Avant ça, j'allais bien. Mes amis m'avaient trouvée normale. M. Petrie m'avait trouvée normale quand il m'avait inscrite sur la liste des réalisateurs. Nate Bozian me trouvait de toute évidence normale. Personne ne serait content qu'une folle vienne à la fête.

Il était content, non ?

En y repensant, j'avais l'impression que tout était flou, comme un lointain souvenir que j'avais peut-être seulement rêvé.

Et si rien de tout cela ne s'était passé ? Je désirais être réalisatrice. Je désirais que Nate s'intéresse à moi. Peut-être que j'avais tout imaginé. Peut-être que c'étaient des hallucinations, comme le garçon dans la rue, la fille en pleurs et le gardien brûlé.

Si j'étais folle, est-ce que je le saurais ? C'était ça, être folle, non ? On pense être normal, mais personne n'est dupe.

Peut-être bien que j'étais folle.

Mon père et tante Lauren me conduisirent à Lyle House le samedi après-midi. Ils m'avaient donné un médicament avant que je quitte l'hôpital, et j'étais à moitié endormie. Notre arrivée fut un montage de plans fixes et de scènes courtes.

Une énorme maison victorienne perchée au milieu d'un terrain gigantesque. Des décorations jaunes ; une balançoire sous une véranda qui faisait le tour de la maison.

Deux femmes. La première, aux cheveux gris et aux hanches larges, s'approcha pour me saluer. La plus jeune me suivit d'un regard froid, les bras croisés, s'attendant à des ennuis.

Monter un escalier long et étroit. La plus vieille des deux, une éducatrice qui s'était

présentée comme étant Mme Talbot, fit la visite d'une voix haut perchée et mon cerveau embrouillé n'arriva pas à suivre.

Une chambre blanc et jaune, décorée de marguerites, qui sentait le gel pour les cheveux.

Au bout de la pièce, un lit simple avec une couette jetée par-dessus les draps froissés. Les murs au-dessus du lit étaient décorés de pages déchirées dans des magazines pour ados. La commode couverte de tubes de maquillage et de flacons. Seul le minuscule bureau était vide.

Mon côté de la chambre en était le reflet aseptisé – même lit, même commode, même petit bureau, mais toute trace de personnalité avait été effacée.

Il fut temps de partir pour papa et tante Lauren. Mme Talbot expliqua que je ne les verrais pas pendant deux ou trois jours car j'avais besoin de « m'acclimater » à mon nouvel « environnement ». Comme un animal de compagnie chez son nouveau maître.

Enlacer tante Lauren. Faire semblant de ne pas voir les larmes dans ses yeux.

Une étreinte maladroite de papa. Il marmonna qu'il resterait dans le coin et qu'il me rendrait visite dès qu'on le laisserait venir. Puis il me mit un rouleau de billets de 20 dollars entre les mains en m'embrassant sur le front.

Mme Talbot me dit qu'on rangerait mes affaires, puisque je devais être fatiguée. Me glisser simplement dans le lit. Les stores qui se baissent. La pièce devint sombre. Je me rendormis.

Réveillée par la voix de mon père. La pièce complètement dans l'obscurité à présent, noir dehors. La nuit.

La silhouette de papa dans l'embrasure de la porte. La jeune éducatrice, Mlle Van Dop, derrière lui, le visage figé en une expression désapprobatrice. Mon père s'avançant près de mon lit et me mettant quelque chose de doux entre les bras.

— On a oublié Ozzie. Je n'étais pas sûr que tu réussirais à dormir sans lui.

Le koala était resté sur une étagère de ma chambre pendant deux ans, banni de mon lit parce que j'avais passé l'âge. Mais je le pris et enfonçai mon nez dans sa fausse fourrure râpée qui portait l'odeur de la maison.

Je me réveillai au bruit de la respiration sifflante de la fille qui dormait dans l'autre lit. Je regardai dans sa direction mais ne vis qu'une forme sous la couverture.

Comme je me retournais sur le dos, de chaudes larmes commencèrent à couler sur mes joues. Pas parce que j'étais loin de chez moi. À cause de la honte. L'embarras. L'humiliation.

J'avais fait peur à tante Lauren et à mon père. Ils avaient dû s'arracher les cheveux pour trouver ce qu'ils allaient faire de moi. Ce qui n'allait pas. Comment régler le problème.

Et le lycée...

Mes joues me brûlaient plus que mes larmes. Combien d'élèves m'avaient entendue hurler ? Combien avaient épié alors que je me battais avec les profs et que je délirais sur des gardiens fondus qui me poursuivaient ? Combien m'avaient vue être emmenée, ficelée sur un brancard ?

Ceux qui avaient manqué le drame en auraient entendu parler. Tout le monde saurait que Chloé Saunders avait perdu la boule. Qu'elle était cinglée, folle, enfermée avec d'autres tarés.

Même si on me laissait revenir à l'école un jour, je ne pensais pas avoir la force d'y retourner.



# 5

Le « cling-cling » de cintres en métal me réveilla. Une fille aux cheveux blonds fouillait parmi des habits qui, j'en étais presque sûre, m'appartenaient, rangés la veille par Mme Talbot.

— Salut, lui dis-je.

Elle se retourna et sourit.

— Pas mal. Bonnes marques.

— Je m'appelle Chloé.

— Liz. Comme Lizzie McGuire.

Elle montra du doigt une vieille image de magazine aux couleurs passées accrochée sur son mur.

— Sauf que, reprit-elle, on ne m'appelle pas Lizzie, parce que je trouve que ça sonne un peu... (Elle baissa la voix, comme pour ne pas offenser la Lizzie sur la photo :)... bébé.

Elle continua à parler mais je ne l'entendais pas, parce que je ne pouvais m'empêcher de me demander : *qu'est-ce qui ne va pas chez elle ?* Si elle était à Lyle House, c'était que quelque chose n'allait pas. Un « trouble mental ».

Elle n'avait pas l'air folle. Ses longs cheveux soyeux étaient coiffés en queue-de-cheval. Elle portait un jean Guess et un tee-shirt Gap. Si je n'avais pas été au courant, j'aurais presque pu croire que je m'étais réveillée dans un pensionnat.

Elle continuait à parler. C'était peut-être un signe.

Elle n'avait pas l'air bien dangereuse, cela dit. Elle ne pouvait pas l'être, de toute façon, n'est-ce pas ? Ils n'auraient pas mis de personnes dangereuses dans le foyer. Ou de *vrais* fous.

*Oh non, Chloé. Ils ne mettent pas les vrais fous ici. Seulement ceux qui entendent des voix et qui voient des gardiens brûlés et qui se battent avec leurs profs.*

Je commençai à avoir mal au ventre.

— Allez, viens, dit-elle. Le petit déjeuner est dans cinq minutes et ils se mettent vraiment en rogne si on est en retard.

Elle tendit la main alors que j'ouvrais un tiroir.

— Tu peux garder ton pyjama pour le petit déjeuner, reprit-elle. Les garçons sont avec nous pour le déjeuner et le dîner, mais ils prennent leur petit déjeuner plus tard, comme ça on a un peu d'intimité.

— Les garçons ?

— Simon, Derek et Peter.

— Le foyer est mixte ?

— Ouais. (Elle fit la moue devant le miroir et enleva une petite peau morte de ses lèvres.) On se partage le rez-de-chaussée, mais l'étage est divisé.

Elle passa la tête dans l'embrasure de la porte et me montra à quel point le couloir était court.

— Ils ont l'autre côté. Il n'y a même pas de porte pour y aller. Comme si on allait se faufiler là-bas la nuit si c'était possible... (Elle gloussa.) Quoique, Tori le ferait. Et moi aussi, s'il y avait quelqu'un qui en valait la peine. Tori a mis une option sur Simon. (Elle me dévisagea dans le miroir.) Tu aimerais peut-être Peter. Il est mignon mais vraiment trop jeune pour moi. Il a treize ans. Presque quatorze, je crois.

— J'en ai quinze.

Elle se mordit la lèvre.

— Ah, zut. Mmmh, de toute façon Peter ne va pas rester longtemps. J'ai entendu dire qu'il rentrait bientôt chez lui. (Elle marqua une pause, puis reprit :) Quinze ans, hein ? Quelle classe ?

— Seconde.

— Pareil que Tori. Moi je suis en première, comme Simon, Derek et Rae. Mais je crois que Simon et Rae ont encore quinze ans. Est-ce que je t'ai dit que j'adore tes cheveux ? Je voulais faire ça, avec des mèches bleues, mais ma mère m'a dit...

Liz poursuivit son monologue tandis que nous descendions l'escalier, et l'étendit à l'ensemble de la distribution. Il y avait le docteur Gill, la psychologue, mais elle ne venait que pour ses consultations, tout comme la tutrice, Mme Wang.

J'avais rencontré deux des trois éducatrices. Mme Talbot, la plus âgée, que Liz déclarait être « très gentille », et la plus jeune, Mlle Van Dop, qui n'était « pas si gentille que ça », avait-elle chuchoté. La troisième éducatrice, Mme Abdo, travaillait les week-ends pour que les autres prennent chacune un jour de repos. Elles vivaient avec nous et s'occupaient de nous. Elles ressemblaient plus aux surveillantes dont parlaient ceux qui étaient en pension, mais Liz les appelait « éducatrices ».

En bas de l'escalier, je fus frappée par l'odeur envahissante du produit nettoyant au citron. Ça sentait comme chez mamie. Même papa n'avait jamais eu l'air à l'aise dans la maison immaculée de sa mère, avec son regard furieux qui informait qu'il ne devait pas espérer recevoir de l'argent pour son anniversaire s'il renversait du soda sur le canapé en cuir blanc. Mais après avoir jeté un coup d'œil au salon du foyer, je poussai un soupir de soulagement. C'était aussi propre que chez mamie – le tapis impeccable, le bois ciré – mais l'aspect usé et confortable vous invitait à vous blottir sur le canapé.

Les murs aussi étaient peints de la couleur fétiche de Lyle House : un jaune pâle, cette fois. Des coussins recouvraient le canapé bleu foncé et les deux rocking-chairs. Dans un coin, on entendait le « tic-tac » d'une vieille horloge de parquet. Chaque extrémité de la table était agrémentée d'un vase de marguerites ou de jonquilles. Clair et joyeux. Trop clair et trop joyeux, en fait, comme dans le bed and breakfast près de Syracuse, dans l'État de New York, où tante Lauren et moi étions descendues l'automne dernier, et qui ressemblait plus à un décor qu'à la maison de quelqu'un, tant ses propriétaires avaient

essayé de le rendre accueillant.

Pas si différent d'ici, me dis-je ; un bâtiment commercial où tout est fait pour convaincre l'invité qu'il n'en est pas un et le persuader qu'il est chez lui. Pour lui faire oublier qu'il se trouve dans un foyer pour jeunes cinglés.

Liz m'arrêta devant la salle à manger pour qu'on puisse y jeter un coup d'œil.

D'un côté de la table se trouvait une grande fille avec de courts cheveux bruns.

— Voilà Tori. Son nom est Victoria, mais elle préfère Tori. Avec un *i*. C'est ma meilleure amie. Elle est lunatique, et j'ai entendu dire que c'est pour ça qu'elle est là, mais moi je la trouve normale.

Elle montra l'autre personne à la table d'un geste du menton : une jolie fille bronzée aux longs cheveux bouclés.

— Elle, c'est Rachelle. Rae. Elle a un « truc » avec le feu.

Je dévisageai la fille. Un truc avec le feu ? Est-ce que cela signifiait qu'elle *allumait* des feux ? Je croyais qu'on était censé être en sécurité dans cet endroit.

Et les garçons ? Est-ce que certains d'entre eux étaient violents ?

Je me massai le ventre.

— Je vois qu'on a faim, fit une voix aiguë.

Je levai les yeux sur Mme Talbot qui arrivait par ce que j'imaginai être la porte de la cuisine, un pichet de lait à la main. Elle me sourit.

— Entre, Chloé. Laisse-moi faire les présentations.

Avant le petit déjeuner, Mlle Van Dop nous donna à toutes des médicaments, puis nous regarda les prendre. C'était glauque. Personne ne dit rien, chacune tendit juste la main, avala sa pilule avec de l'eau, et retourna à sa conversation.

Quand elle me vit regarder fixement la mienne, Mlle Van Dop me dit que le médecin m'expliquerait tout plus tard, mais que pour le moment, je devais juste la prendre. J'obtempérai.

Après le repas, tout le monde remonta s'habiller. Rae était devant, suivie de Liz et de Tori. Je fermis la marche.

— Rachelle ? appela Tori.

Les épaules de Rae se crispèrent mais elle ne se retourna pas.

— Oui, Victoria ?

Tori monta les deux marches qui les séparaient.

— Tu as fait tourner une machine ? C'est à ton tour, et je voudrais mettre la nouvelle chemise que ma mère m'a achetée.

Rae se tourna lentement.

— Mme T. a dit que la lessive pouvait attendre aujourd'hui, puisqu'on a dû partir pendant que... (Son regard se posa sur moi, et elle me fit un petit sourire, comme pour s'excuser.)... Chloé s'installait.

— Donc tu n'as pas encore fait la machine.

— C'est ce que j'ai dit.

— Mais je veux...

— Ta chemise. J'ai compris. Eh bien, mets-la. Elle est toute neuve.

— Ouais, et d'autres gens l'ont sûrement essayée. C'est crade.

Rae leva les mains au ciel et disparut dans le couloir. Tori jeta un regard mauvais par-dessus son épaule, comme si c'était ma faute. En même temps qu'elle se retournait, quelque chose apparut entre nous, et je reculai en trébuchant, la main agrippée à la rampe.

Elle fronça les sourcils.

— Arrête, je ne vais pas te *frapper*.

Une main aux doigts pâles qui se tortillaient comme des vers s'était formée sur son épaule.

— Chloé ? fit Liz.

— J-j-je... (Je détournai les yeux de la main coupée.) J'ai trébuché.

— Écoute... petite..., murmura une voix d'homme à mon oreille.

Liz descendit deux marches et posa sa main sur mon bras.

— Ça va ? Tu es toute blanche.

— J'ai c-c-cru entendre un b-b-bruit.

— Pourquoi elle parle comme ça ? demanda Tori à Liz.

— Ça s'appelle bégayer. (Liz me serra le bras.) C'est pas grave. Mon frère aussi bégaie.

— Ton frère a cinq ans, Liz. Ça arrive à plein d'enfants. Pas aux ados. (Tori baissa les yeux vers moi.) T'es demeurée ?

— Quoi ?

— Tu sais... Est-ce que tu prends le graaand bus... (Elle écarta les mains, puis les rapprocha de nouveau.)... ou bien le petit pour les handicapés ?

Liz rougit.

— Tori, c'est pas...

— Quoi ? Elle parle comme une gamine, et elle en a aussi l'air, alors...

— J'ai un défaut d'élocution, dis-je en prenant soin de bien articuler, comme si c'était elle la demeurée, j'essaie d'y remédier.

— Tu t'en sors bien, m'assura Liz d'une voix aiguë. Tu as dit toute cette phrase sans bégayer.

— Les filles ? fit Mme Talbot en regardant par la porte du couloir en bas. Vous savez que vous n'êtes pas censées chahuter dans l'escalier. Quelqu'un pourrait se faire mal. Les cours commencent dans dix minutes. Chloé, on attend toujours les notes de tes professeurs, donc tu n'auras pas cours aujourd'hui. Quand tu te seras habillée, on parlera de ton emploi du temps.

Lyle House aimait autant les emplois du temps qu'un camp militaire la discipline.

On se levait à 7 h 30. Petit déjeuner, douche, habillement, et nous étions en cours à 9 heures, où nous faisons des travaux individuels attribués par nos professeurs habituels, sous la supervision de Mme Wang. Pause goûter (diététique, évidemment) à 10 h 30. Retour en cours. Pause déjeuner à midi. Reprise des cours de 13 heures à 16 h 30, avec une pause de vingt minutes à 14 h 30. Pendant les cours (l'horaire pouvait varier), nous avons notre séance individuelle de thérapie de une heure avec le docteur Gill ; ma première aurait lieu cet après-midi. De 16 h 30 à 18 heures, c'était quartier libre... enfin

presque. Aux cours et à la thérapie s'ajoutaient les tâches ménagères. Et à voir la liste, il y en avait beaucoup. Nous devions les faire pendant notre temps libre, avant et après le dîner. Et nous devions aussi caser une demi-heure d'activité physique chaque jour. Puis, après une collation, c'était l'heure du coucher à 21 heures, et extinction des feux à 22 heures.

Des goûters diététiques ? Des séances de thérapie ? Une liste de tâches ménagères ? Du sport obligatoire ? Coucher à 21 heures ?

L'idée d'un camp militaire commençait à devenir alléchante...

Je n'étais pas à ma place ici. Vraiment pas.

Après notre entretien, un coup de téléphone força Mme Talbot à sortir avec précipitation. Elle lança par-dessus son épaule qu'elle serait de retour avec ma liste de corvées. Ô joie.

Je restai assise dans le salon et essayai de réfléchir, mais l'implacable gaieté des lieux m'éblouissait comme une lumière violente et m'empêchait de me concentrer. Quelques jours de peinture jaune et de marguerites, et je me transformerais en joyeux zombie, comme Liz.

À cette pensée, je me sentis honteuse. Liz m'avait accueillie et n'avait pas hésité à me défendre contre son amie. Si être joyeux était une maladie mentale, ce n'était pas la pire... C'était mieux, en tout cas, que de voir des brûlés.

Je me frottai la nuque et fermai les yeux.

Lyle House n'était pas si mal, finalement. Mieux que des cellules capitonnées et des couloirs sans fin peuplés de *vrais* zombies, de malades mentaux traînant les pieds, tellement bourrés de médicaments qu'ils n'avaient même plus le courage de s'habiller, encore moins de se laver. C'était peut-être l'atmosphère faussement accueillante qui me dérangeait. Peut-être que, quelque part, j'aurais été plus à l'aise avec des canapés hideux, des murs blancs et des barreaux aux fenêtres, sans faux-semblants. Cependant, ce n'était pas parce que je ne voyais pas de barreaux que l'endroit était aussi ouvert qu'il semblait l'être. Ça ne pouvait pas être le cas.

Je marchai jusqu'à la fenêtre de devant. Fermée, malgré le beau temps. Il y avait un trou, là où s'était probablement trouvée une poignée pour l'ouvrir. Je regardai dehors : beaucoup d'arbres, une rue calme, d'autres vieilles maisons sur de grands terrains. Pas de barrière électrifiée. Pas de panneau sur le gazon annonçant « Lyle House, foyer pour jeunes cinglés ». Tout paraissait très ordinaire, mais j'avais le sentiment que si j'attrapais une chaise et brisais la vitre, une alarme allait retentir.

Alors où était cette alarme ?

Je passai dans le couloir, et vis clignoter une ampoule au-dessus de la porte d'entrée. Aucun effort de dissimulation. *Un rappel*, me dis-je. *Cela ressemble peut-être à votre maison, mais n'essayez pas d'en sortir.*

Et la porte de derrière ?

J'entraî dans la salle à manger et aperçus par la fenêtre un parc avec autant d'arbres que devant la maison. Il y avait un abri, des chaises d'extérieur et des parterres de fleurs. Un ballon de foot posé sur une des chaises et le panier de basket qui surmontait un

terrain bétonné suggéraient que nous avions le droit de sortir, sans doute pour la « demi-heure d'activité physique ». Étions-nous surveillés ? Je ne voyais aucune caméra, mais il y avait assez de fenêtres pour que les éducatrices gardent un œil sur le jardin. Et la clôture de deux mètres de haut avait un bon effet dissuasif.

— Tu cherches une sortie ?

Je me retournai vivement vers Mlle Van Dop. Ses yeux brillaient de ce qui semblait être de l'amusement, mais son visage était grave.

— N-non. J-j'étais j-juste en train de regarder. Oh, et en m'habillant, j'ai remarqué que je n'avais pas mon collier. J'ai dû le laisser à l'hôpital, et je veux être sûre de le récupérer. J'y tiens beaucoup.

— Je le ferai savoir à ton père, mais il devra le garder pour toi tant que tu es là. Nous n'aimons pas que nos filles portent des bijoux. Pour ce qui est de regarder...

En d'autres termes, le changement de sujet était bien tenté, mais ça n'avait pas marché. Elle tira une chaise et me fit signe de m'asseoir. J'obtempérai.

— Je suis sûre que tu as vu le système de sécurité sur la porte d'entrée, dit-elle.

— J-je ne...

— Tu n'essayais pas de sortir. Je sais. (Ses lèvres esquissèrent un sourire.) La plupart de nos résidents ne sont pas le genre d'adolescents à faire des fugues, reprit-elle, sauf pour faire passer un message. Ils sont assez intelligents pour savoir que ce qui se trouve à l'extérieur est pire que ce qu'il y a ici. Et ce qu'il y a ici n'est pas si mal. Ce n'est pas Disneyland, mais ce n'est pas la prison non plus. Les seules tentatives d'évasion que nous ayons eues étaient celles de jeunes qui essayaient d'aller retrouver leurs amis. Rien de très grave, mais les parents attendent de nous des garanties de sécurité. Et comme nous sommes fiers de proposer un environnement chaleureux, je crois qu'il est important d'en souligner les limites dès le début. (Elle s'interrompt, comme si elle attendait une réponse. Je hochai la tête.)

» Les fenêtres sont équipées d'une alarme, tout comme les portes extérieures. Tu n'as le droit de sortir que par-derrière, et il n'y a pas de portail. À cause de l'alarme, tu dois nous prévenir avant de sortir, pour qu'on puisse la désactiver et, oui, te surveiller. Si tu as des questions sur ce que tu peux ou ne peux pas faire, viens me voir. Je ne te donne pas la version édulcorée, Chloé. Je suis persuadée que l'honnêteté est la première étape pour qu'on établisse une relation de confiance, et la confiance est primordiale dans un endroit comme celui-ci.

Ses yeux sondèrent les miens pour s'assurer que je comprenais bien les implications de ses paroles, c'est-à-dire que la confiance allait dans les deux sens et qu'on souhaitait que je remplisse ma part du contrat.

Je hochai la tête.

## 6

Mme Talbot me confia l'épluchage des carottes pour le déjeuner. Je n'osai pas lui dire que je n'en avais jamais pelé une seule de ma vie. Après m'être entaillé le pouce, je pris le coup de main.

Tout en épluchant, mes pensées commencèrent à vagabonder... vers des endroits que j'aurais préféré éviter. Alors je fis appel à ma meilleure défense : tout transformer en film.

Dans la catégorie des expériences traumatisantes, les derniers jours me fournissaient de la matière pour un film. Mais à quel genre appartiendrait celui-ci ? Un pur film d'horreur ? Ou un drame psychologique à suspense ? Peut-être un mélange de différents éléments qui surprendrait le public avec...

— Déjà de corvée d'épluchage ? murmura une voix. Qu'as-tu fait pour mériter ça ?

Cette fois, lorsque je me retournai brusquement, je ne vis pas une main coupée, mais un corps tout entier. Un garçon, en fait, qui devait avoir un an de plus que moi, plus grand de quinze centimètres, une silhouette plus svelte, des pommettes hautes et des cheveux courts châtain clair coiffés en pointes désorganisées. Ses yeux marron en amande pétillaient d'amusement.

— Tu dois être Chloé.

Il tendit le bras. Je reculai en sursautant. La carotte s'échappa de ma main et alla rebondir sur son bras. Un vrai bras. Attaché à un vrai garçon.

— Je... je...

Il mit un doigt sur ses lèvres puis indiqua la porte de la salle à manger, par laquelle nous pouvions voir Mme Talbot parler à Liz.

— Je ne suis pas censé être ici, chuchota-t-il. Je m'appelle Simon, au fait.

Je me rendis soudain compte qu'il se tenait entre moi et la sortie. Son sourire semblait amical, et il était vraiment mignon, mais être mignon n'avait pas beaucoup de poids pour un garçon qui vous bloquait le passage dans un foyer d'accueil.

Il recula dans le garde-manger, leva le doigt pour me dire d'attendre, puis disparut à l'intérieur. Je l'entendais fouiller dans les étagères. Lorsque je jetai un coup d'œil, il était en train de prendre une boîte de biscuits.

Une descente dans les provisions ? Je ne pus m'empêcher de sourire. Apparemment, peu importait qu'on soit dans un foyer ou en colonie de vacances, les garçons et leur estomac ne changeaient pas. Simon sortit un sachet fermé de la boîte.

— L'autre est déjà ouvert, lui chuchotai-je en montrant un du doigt.

— Merci, mais il va en vouloir un entier. Pas vrai, mon vieux ?

Je suivis son regard et me retournai ; je poussai un cri. Le type qui se trouvait derrière moi devait mesurer un mètre quatre-vingts, et ses épaules étaient aussi larges que la porte. Mais malgré sa taille, on ne l'aurait jamais pris pour un adulte. On aurait pu utiliser son visage comme image « avant » dans une publicité pour une crème contre l'acné. Ses cheveux bruns lui tombaient dans les yeux, raides et ternes.

— J-j-j..., fis-je en déglutissant. Je ne t'avais pas vu.

Il tendit le bras par-dessus ma tête et prit les biscuits des mains de Simon. Ce dernier le retint par la chemise au moment où il s'apprêtait à partir.

— On lui apprend encore les bonnes manières, me dit-il. Derek, Chloé. Chloé, mon frère, Derek.

— Ton frère ?

— Ouais, répondit Derek. De vrais jumeaux.

Sa voix était comme un grondement sourd.

— C'est mon frère adoptif, expliqua Simon. J'allais dire à Chloé que...

— C'est bon, je peux y aller ? demanda Derek.

Simon lui fit signe de partir, puis leva les yeux au ciel.

— Désolé. Bref, j'allais te souhaiter la bienvenue...

— Simon ? (La voix de Tori résonna depuis la cuisine.) Ah, ah ! Je savais bien que je t'avais entendu. (Elle posa la main sur le bord de la porte du garde-manger.) Toi et Derek, toujours en train de dévaliser le...

Elle m'aperçut et plissa les yeux.

— Tori ? fit Simon.

L'expression de la fille passa de la rage à la minauderie.

— Oui ?

Il montra du doigt la porte de la salle à manger.

— Chut !

Je profitai qu'elle bredouillait des excuses pour m'éclipser.

Après que j'eus fini les carottes, Mme Talbot me dit que j'avais quartier libre jusqu'au déjeuner et m'emmena à la salle multimédia. Si j'avais espéré une télé avec un écran géant, un home cinéma et un ordinateur dernier cri, ce n'était pas mon jour de chance. Il y avait une télé 50 cm, un lecteur vidéo et DVD bas de gamme, une vieille Xbox, et un ordinateur encore plus ancien. Je jetai un coup d'œil à la collection de films, et je sus tout de suite que je ne passerais pas beaucoup de temps dans cette pièce... à moins d'être soudainement nostalgique des jumelles Olsen. Le seul film interdit aux moins de treize ans était *Jurassic Park*, et une étiquette disait « Merci de demander avant de regarder », comme si j'allais devoir montrer ma carte d'identité pour prouver que j'avais l'âge requis.

Je me rabattis sur l'ordinateur. Il mit cinq minutes à démarrer. Windows 98. Je passai cinq minutes de plus à tenter de me rappeler comment utiliser Windows. Nous avions des Mac à l'école et j'avais pris cela comme excuse pour enfin persuader mon père de m'acheter un Mac portable, équipé des derniers logiciels de montage vidéo.

Je cherchai un navigateur Internet. J'espérais trouver Firefox, mais il n'y avait rien d'autre que le vieil Internet Explorer. J'entraî une adresse et retins mon souffle. Je



m'attendais à voir un message du style « Impossible d'établir la connexion », mais au lieu de cela, ma page s'afficha. Nous étions moins coupés du monde que ce que je craignais.

Je parcourus mes sites préférés pour passer le temps jusqu'à ce que j'aie le courage de vérifier ma boîte mail. Quelques minutes à regarder les chiffres du box-office du week-end m'éclaircirent les idées, et j'entraî l'adresse pour accéder à mon compte MSN.

Le navigateur moulina pendant une minute, puis afficha un message, « Internet Explorer ne peut pas afficher cette page Web ». J'essayai Hotmail : même résultat.

— Chloé, te voilà.

Je me retournai et vis Mme Talbot entrer.

— J'étais juste en train... (Je montrai l'écran d'un geste.) Je voulais regarder mes e-mails, mais je n'obtiens que ce message.

Elle s'approcha, regarda l'écran et soupira.

— C'est ce logiciel qu'ils utilisent, Net Nanny ou quelque chose comme ça. J'ai bien peur qu'il fasse plus que bloquer quelques sites. Tu peux envoyer et recevoir des e-mails avec notre compte. Il faut que tu utilises la messagerie qui est installée sur l'ordinateur, et tu dois demander à Mlle Van Dop d'entrer le mot de passe pour pouvoir envoyer ton message. C'est pénible, je sais, mais nous avons eu des ennuis l'an dernier avec un jeune homme qui accédait à des sites sur lesquels il n'aurait pas dû aller, et quand le conseil d'administration l'a appris... (Elle secoua la tête.) Nous punissons tout le monde à cause d'un problème isolé, je dois l'admettre. Allez, c'est l'heure du déjeuner.

Je fis la connaissance de Peter, le dernier résident, pendant le repas. Il me dit bonjour, me demanda comment j'allais, puis fixa son attention sur sa PSP tout en mangeant. Cela semblait parfaitement normal, comme tout le reste à Lyle House. Trop normal. Je me crispais chaque fois que quelqu'un bougeait, comme si l'un allait se mettre à parler une langue incompréhensible ou l'autre à hurler que son assiette grouillait d'insectes. Il ne se passa rien.

La nourriture était correcte. Un ragoût fait maison, riche en légumes et en viande. Bon pour la santé, j'en étais sûre, tout comme le lait et les petits pains au blé complet qui accompagnaient le plat. Pour le dessert, on nous avait promis de la gelée. Ô joie.

Le fond sonore du repas était fourni en grande partie par les sirènes et les crissements de pneus du jeu de Peter. Rae avait disparu. Tori et Liz discutaient avec animation à voix basse, m'empêchant de participer. Derek était trop occupé à renifler sa nourriture pour parler.

C'était donc à Simon de jouer les hôtes. Il me demanda de quelle partie de la ville je venais. Quand je révélai que je n'étais jamais restée très longtemps dans un même quartier, il me dit que Derek et lui avaient pas mal bougé également. Nous commençâmes à comparer les histoires de nos pires déménagements, et Tori se joignit à la conversation avec le récit de l'horrible déménagement qu'elle avait vécu, de sa chambre à l'étage au sous-sol. Simon la laissa parler pendant environ deux minutes avant de me demander dans quelle classe j'étais, et à quelle école j'allais.

Je savais qu'il faisait ça par politesse, pour intégrer la nouvelle dans la conversation ; mais si Tori avait été un personnage de dessin animé, de la fumée lui serait sortie des

oreilles. Je connaissais les filles comme elle : possessives, qu'il s'agisse d'une brosse à cheveux, d'une meilleure amie, ou d'un garçon qu'elles avaient en vue.

— Une école d'art, fit-elle dans un souffle. Si ce n'est pas fascinant. Dis-moi, Chloé, qu'est-ce que tu y apprends ? Comment photographier les fantômes ? Comment écrire des histoires de fantômes ?

Je m'étouffai avec un bout de viande.

Tori fit des yeux de biche à Simon.

— Oh... Chloé ne t'a pas dit pourquoi elle était ici ? Elle voit des morts.

Peter leva la tête de sa console.

— C'est vrai ? Cool.

En relevant la tête, je vis la fourchette de Derek arrêtée à mi-chemin entre son assiette et sa bouche, ses yeux verts posés sur moi derrière un rideau de cheveux. Il faisait la moue, comme pour dire « Quel cinglé irait penser qu'il voit des fantômes ? »

— Ce n'est pas ce que vous croyez. J-j-j...

— C'est reparti, dit Tori en soupirant. Liz, tape-lui dans le dos. Essaie de la débloquer.

Simon lui jeta un regard furieux.

— Arrête de faire la garce, Tori.

Elle se figea, bouche ouverte, sur une expression d'horreur humiliée. Derek reprit le cours de son repas.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, protesta Tori sans réfléchir. Comme l'a souligné Peter, c'est plutôt cool. Et si c'est vrai qu'elle voit des fantômes, peut-être qu'elle pourrait aider Liz avec son, heu, son *poltergeist*.

— Tori ! s'écria Liz en laissant tomber sa fourchette.

— Ça y est, grommela Derek.

Liz recula sa chaise dans un grincement, les yeux emplis de larmes. Tori s'embourba de nouveau dans des excuses maladroites. Simon attrapa le verre de Liz avant qu'elle l'envoie valser. Peter se recroquevilla sur sa console. Derek profita du chaos pour se servir ce qui restait du ragoût.

La porte de la cuisine s'ouvrit brusquement pour laisser apparaître Mme Talbot, mais la cacophonie couvrit ses paroles.

Rae surgit par l'autre porte, un panier de linge sale dans les bras.

— Dernière chance pour en ajouter, cria-t-elle. Personne ne lui prêta attention, ni ne l'entendit. Je regardai autour de moi et me rendis compte qu'au milieu du vacarme, personne ne remarquerait si je partais. C'est donc ce que je fis.

Ils savaient. Tout le monde savait.

J'étais folle. Une folle qui voyait des fantômes. J'avais bien ma place ici.

Mon repas me pesait sur l'estomac. Je montai l'escalier quatre à quatre. La pensée de mon lit, avec son matelas fin qui sentait la vanille chimique, me parut soudain très agréable. Tirer les rideaux, me blottir sous la couette avec mon iPod et essayer d'oublier...

— Je peux t'aider, Chloé ?

Deux marches avant le palier, je me retournai et aperçus Mlle Van Dop un peu plus bas.

— J-j'allais juste m'allonger une minute. J'ai mal à la tête et...

— Alors viens prendre un Doliprane.

— J-je suis un peu fatiguée. Je n'ai pas cours, alors je pensais que...

— Descends, Chloé.

Elle attendit que je sois presque arrivée à son niveau pour me dire :

— À Lyle House, les chambres sont faites pour dormir.

— Je...

— Je sais que tu es sans doute fatiguée, et que tu dois te sentir dépassée, mais tu as besoin de faire quelque chose et de voir du monde, pas de t'isoler. Rae s'occupe du linge avant les cours de l'après-midi, pour prendre de l'avance. Si tu as fini de déjeuner, tu peux aller l'aider.

En ouvrant la porte du sous-sol, je m'attendais à devoir descendre un escalier en bois grinçant qui mènerait à une pièce froide et humide, le genre d'endroits que je détestais. Au lieu de cela, je trouvai des marches étincelantes, un passage bien éclairé et des murs peints en vert pâle ornés d'une frise fleurie. Pour la première fois ce jour-là, j'étais heureuse que la décoration soit trop claire et trop joyeuse.

La buanderie était composée d'un sol carrelé, d'un vieux fauteuil, d'une machine à laver, d'un sèche-linge, et de tout un tas de placards et d'étagères. Aucun élément du genre « vieux sous-sol flippant ».

La machine à laver tournait, mais il n'y avait aucun signe de Rae.

Je découvris une porte fermée à l'autre bout de la pièce, et me dirigeai vers elle lorsque je sentis une odeur âcre.

*De la fumée ?*

Si Rae était en train de fumer au sous-sol, je ne voulais pas être celle qui la prendrait sur le fait. Je fis demi-tour pour remonter, et aperçus Rae coincée entre deux étagères.

Je lus sur ses lèvres un juron silencieux alors qu'elle secouait la main pour éteindre une allumette. Je cherchai la cigarette des yeux ; il n'y en avait pas. Juste une allumette fumante.

J'entendis la voix de Liz : « *Elle a un "truc" avec le feu.* »

Rae dut voir ma réaction car elle fit un bond et vint s'interposer entre moi et la porte, les mains levées.

— Non, non, ce n'est pas ce que tu crois. Je n'allais rien faire, je ne... (Elle se calma en constatant qu'elle avait toute mon attention.) Je n'allume pas de feux, reprit-elle. Ils ne m'autoriseraient pas à rester ici sinon. Tu peux demander à qui tu veux. C'est juste que j'aime le feu.

— Oh.

Elle s'aperçut que j'observais la boîte d'allumettes, et la mit dans sa poche.

— J'ai, heu, remarqué que tu n'avais pas mangé, lui dis-je. Tu veux que je t'apporte quelque chose ?

Son visage s'illumina.

— Merci, répondit-elle. Mais je prendrai une pomme avant les cours. Toutes les excuses sont bonnes pour éviter de manger avec la reine Victoria. Tu as vu comme elle est. Avec moi, c'est la nourriture. Si je me sers beaucoup, ou que je me ressers, ou que je

prends du dessert, j'ai droit à des remarques désagréables.

Je dus avoir l'air perplexe, car elle fit un geste pour montrer son corps et ajouta :

— Oui, je devrais sans doute perdre quelques kilos, mais je n'ai pas besoin qu'elle devienne ma diététicienne. (Elle se dirigea vers une pile de linge non trié.) Tu veux un conseil ? poursuivit-elle. Ne t'approche pas d'elle. Elle est comme ces monstres que j'ai vus dans un vieux film de science-fiction, des vampires de l'espace, sauf qu'ils ne buvaient pas du sang, ils aspiraient toute ton énergie...

— *Lifeforce, l'étoile du mal*. Tobe Hooper. Des vampires psychiques.

Elle fit un large sourire, laissant apparaître une canine de travers.

— Des vampires psychiques. Il faudra que je m'en souvienne, de celle-là.

Jusque-là, je pensais que je n'avais pas ma place ici parce que je ne me sentais pas folle. Je me dis alors que les autres avaient sans doute le même sentiment. Peut-être que les maladies mentales étaient comme le bégaiement : j'avais passé ma vie à tenter de convaincre les autres que ce n'était pas parce que je bégayais que j'avais d'autres problèmes. J'en avais seulement un, que j'essayais de surmonter avec beaucoup d'efforts.

C'était comme voir des gens qui n'existaient pas.

Comme être attiré par le feu.

Cela ne signifiait pas qu'on était schizo ou autre chose.

Plus vite j'accepterais la situation, mieux je me sentirais à Lyle House. Et plus vite j'irais mieux... plus vite je pourrais en sortir.

Je jetai un coup d'œil à la pile de linge sale.

— Je peux t'aider ?

Elle me montra comment m'y prendre : encore une chose que je n'avais jamais faite. Même en colonie, quelqu'un s'en occupait pour nous.

— Tu trouves ça normal ? me demanda-t-elle après quelques minutes de travail ensemble.

— Quoi ?

— Envoyer une fille ici parce qu'elle aime le feu.

— Eh ben, si c'est tout...

— Il y a d'autres choses, mais c'est pas important, c'est lié au truc du feu. Rien de dangereux. Je ne fais de mal ni à moi ni à personne d'autre.

Elle se remit à trier le linge.

— Tu aimes les mangas ? reprit-elle après un moment. Les *animes* ?

— Oui, c'est cool. Je ne m'y connais pas vraiment, mais j'aime bien les films japonais, qu'ils soient animés ou pas.

— Eh bien, moi, je m'y connais. Je regarde les séries, je lis les bandes dessinées, j'écris sur les forums et tout ça. Mais je connais une fille, elle est vachement fan. Elle dépense presque tout son argent de poche en livres et en DVD. Elle peut t'en réciter des dialogues par cœur. (Son regard croisa le mien.) Est-ce que tu dirais qu'elle a sa place ici ?

— Non. La plupart des jeunes sont passionnés par quelque chose, pas vrai ? Moi, c'est les films. Genre, savoir qui a réalisé un film de SF qui date d'avant ma naissance.

— Mais personne ne dirait que ça fait de toi une folle. T'es juste folle de cinéma. Ça te fascine. C'est comme... (Elle sortit sa boîte d'allumettes de sa poche et l'agita.)... moi et le

feu.

La porte en haut de l'escalier s'ouvrit.

— Les filles ? appela Mme Talbot. Vous êtes toujours là ?

Ses pas résonnèrent avant que nous ayons eu le temps de répondre. Voyant son ombre apparaître derrière l'angle du mur, j'arrachai la boîte d'allumettes de la main tendue de Rae et la cachai sous la chemise que j'étais en train de plier.

— Rae ? fit Mme Talbot. Tes cours vont commencer. Chloé...

— Je vais finir ça et ensuite je remonte.

Mme Talbot nous laissa. Je rendis la boîte à Rae et elle me remercia en remuant silencieusement les lèvres avant de suivre l'éducatrice. Je restai seule au sous-sol.

# 7

Je jetai une paire de sous-vêtements roses qui portaient une étiquette « Liz » sur la pile d'habits qui lui appartenait, puis je m'arrêtai. Est-ce qu'on lavait aussi les sous-vêtements des garçons ? J'espérais bien que non. J'examinai la pile et, ne trouvant que ceux de Rae, Liz et Tori, je soupirai de soulagement.

— Fillette...

Une voix d'homme au-dessus de ma tête. Je me raidis mais me forçai à continuer mon tri. Il n'y avait personne ici. Ou s'il y avait quelqu'un, il n'était pas réel. Voilà comment je devais gérer la situation. Ne surtout pas prendre mes jambes à mon cou. Tenir bon. Entendre les voix, visualiser les hallucinations, mais ne pas y prêter attention.

— ... viens ici...

La voix avait bougé à l'autre bout de la pièce. Je saisis un string en dentelle rouge marqué « Tori » et pensai à mes culottes en coton de petite fille.

— ... par ici...

J'essayai de me concentrer sur la manière dont je pouvais obtenir de plus beaux sous-vêtements avant que les autres les lavent pour moi, mais mes mains commencèrent à trembler sous l'effort que je faisais pour oublier la voix. Juste un coup d'œil. Je pouvais jeter juste un...

Je levai les yeux. Personne. Je soupirai et recommençai à trier.

— ... porte... fermée...

Je regardai la porte close. Celle que j'avais remarquée plus tôt, preuve que la voix n'était que le produit de mon imagination débridée.

*Pourquoi as-tu besoin de preuves ? Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?*

Super. Deux voix à ignorer.

— Ouvre la porte... quelque chose... te montrer...

Ha ! Voilà qui était une scène classique : *viens donc regarder derrière cette porte fermée, petite fille*. Je ris, mais ne parvins à produire qu'un chevrottement qui se finit en un cri aigu.

*Reprends-toi. Endurcis-toi ou bien ils ne te laisseront jamais partir.*

Je jetai un regard furtif vers la porte. Ça ressemblait à un placard ordinaire. Si je croyais vraiment que la voix était dans ma tête, qu'est-ce qui m'empêchait de l'ouvrir ?

Je marchai à grands pas jusqu'à la porte, me forçant à mettre un pied devant l'autre. Je savais que si je m'arrêtais, je perdrais mon sang-froid.

— Bien... viens...

Je saisis la poignée et sentis le métal froid sous mes doigts.

— ... ouvre...

Je tournai lentement le bouton de la porte. Il fit un quart de tour, puis se bloqua. Je le secouai.

— C'est fermé.

Ma voix résonna dans la buanderie. Je remuai de nouveau la poignée, puis la fis tourner brusquement. La porte ne bougea pas.

— Clé... trouve... ouvre...

J'appuyai mes doigts sur mes tempes.

— La porte est fermée à clé, et moi, je remonte, répondis-je.

Je me retournai et me heurtai à un mur de chair : pour la seconde fois de la journée, je poussai un cri de fillette. Je levai les yeux pour voir le même visage qui m'avait fait crier la première fois.

Je reculai en trébuchant et serais tombée si la porte n'avait pas été juste derrière moi. Derek ne fit aucun geste pour me rattraper, il resta juste planté là, les mains dans les poches, pendant que je recouvrais mes esprits.

— À qui tu parlais ? me demanda-t-il.

— À moi-même.

— Mmm.

— Bon, excuse-moi, mais...

Comme il ne semblait pas vouloir bouger, je fis un pas de côté pour le contourner. Il se mit en travers de mon chemin.

— T'as vu un fantôme, pas vrai ?

À mon grand soulagement, je parvins à rire.

— Désolée de te décevoir, mais les fantômes n'existent pas.

— Mmm.

Il parcourut la buanderie des yeux, comme un flic cherchant un évadé de prison. Il posa un regard si perçant sur moi qu'il me fit perdre tous mes moyens.

— Qu'est-ce que tu vois, Chloé ?

— J-j-je ne v-v-v...

— Calme-toi, fit-il d'un ton brusque, impatient. À quoi est-ce qu'ils ressemblent ? Ils te parlent ?

— Tu veux vraiment savoir ?

— Ouais.

Je me mordis la lèvre, puis me mis sur la pointe des pieds. Il se pencha pour écouter.

— Ils sont couverts de draps blancs avec de grands trous pour les yeux. Et ils crient « Bouh ! » Maintenant pousse-toi de mon chemin, lui fis-je avec un regard mauvais.

J'attendais qu'il ricane d'un air méprisant. Qu'il croise les bras et me dise : « Essaie un peu, petite. »

Ses lèvres se tordirent et je me contractai, avant de me rendre compte qu'il souriait. Il se moquait de moi.

Il se poussa. Je m'éloignai rapidement vers l'escalier.

Le docteur Gill était une petite femme avec un long nez de rongeur et des yeux de rat globuleux qui me scrutaient comme si c'était moi le rat, l'un de ces animaux de laboratoire dont le moindre mouvement devait être consigné dans son carnet. J'avais déjà vu des psychologues auparavant ; deux, après la mort de ma mère. J'avais détesté le premier, un vieil homme à l'haleine fétide qui fermait les yeux quand je parlais, comme s'il faisait la sieste. Lorsque je m'en plaignis, j'eus droit au second, le docteur Anna, une femme aux cheveux roux qui plaisantait avec moi et me rappelait ma mère. Elle m'avait aidée à aller de l'avant. Après dix minutes en compagnie du docteur Gill, je savais qu'elle se situait quelque part entre les deux. Elle avait l'air gentille, et elle écoutait avec attention, mais elle n'allait certainement pas se mettre à faire des blagues.

Elle me demanda comment j'avais dormi ; si je mangeais bien ; ce que je pensais des autres ; et surtout, ce que je ressentais à être ici. Je mentis en répondant à la dernière question. Je n'étais pas stupide. Si je voulais sortir, je ne pouvais pas me plaindre que je n'étais pas à ma place ou protester que quelqu'un avait fait une terrible erreur.

J'assurai alors que je savais que mon père et ma tante avaient eu raison de m'amener à Lyle House, et que j'étais bien décidée à tout faire pour aller mieux.

Le visage de rat du docteur Gill s'apaisa.

— Je suis contente de te l'entendre dire. C'est une attitude très mature.

Je hochai la tête en essayant d'avoir l'air sincère.

— Et sinon, Chloé, as-tu déjà entendu parler de schizophrénie ? Mon cœur fit un bond.

— De sch-schizophrénie ?

— Oui. Est-ce que tu y connais quelque chose ?

Ma bouche s'ouvrit, puis se referma ; mon cerveau refusait de lui souffler des mots.

— Chloé ?

— V-vous pensez que je suis schizo ?

Sa bouche se serra.

— Nous n'employons pas ce mot, Chloé. En fait, nous préférons ne pas utiliser d'étiquette. Mais le diagnostic est une partie nécessaire du processus. Le patient doit connaître son état, le comprendre et l'accepter avant que nous puissions commencer le traitement.

— M-mais je viens d'arriver. Comment p-pouvez-vous déjà savoir...

— Te souviens-tu de ce qui s'est passé à l'hôpital ? Les médecins à qui tu as parlé, les tests qu'ils ont pratiqués ?

— Ils pensent que je suis schizophrène ?

Elle secoua la tête.

— En attendant que les scientifiques trouvent un moyen de diagnostiquer la schizophrénie de manière définitive, nous n'avons rien de concluant. Cela dit, ces tests ont éliminé d'autres possibilités telles que des tumeurs ou la consommation de drogues. Quand on compare ces résultats avec tes symptômes, le diagnostic le plus vraisemblable est la schizophrénie.

J'observai le sol.

— Vous pensez que je suis schizophrène.

— Est-ce que tu sais ce que c'est ?



Elle parlait doucement, comme si elle commençait à douter de mon intelligence.

— J'ai vu *Un homme d'exception*.

Elle pinça de nouveau les lèvres.

— C'est la version hollywoodienne, ça, Chloé.

— Mais c'est l'adaptation d'une histoire vraie, n'est-ce pas ?

— L'adaptation, fit-elle d'une voix adoucie. J'ai vu dans ton dossier que tu aimais les films, et c'est formidable. Mais ce n'est pas un bon moyen de s'informer sur les maladies mentales. Il existe beaucoup de formes et des degrés différents de schizophrénie, et ton cas n'est pas le même que celui du film.

Vraiment ? Je voyais pourtant des gens qui n'étaient pas là, tout comme le héros.

— Ce qui t'arrive, c'est ce qu'on appelle « la schizophrénie indifférenciée », reprit le docteur Gill. Cela signifie que tu présentes un nombre limité de symptômes primaires : dans ton cas, voir des choses et entendre des voix. Des hallucinations visuelles et sonores.

— Et la paranoïa ?

— Rien ne montre cela. Tu ne présentes pas de signes de comportement ou de discours désorganisés...

— Et le bégaiement ?

Elle secoua la tête.

— Ça n'est pas lié. Tu ne montres aucun des autres symptômes, Chloé.

— Ça pourrait arriver ? Un jour ?

— Pas forcément. Il faudra être vigilant, bien sûr, mais le problème a été décelé très tôt. Généralement, le diagnostic n'a pas lieu avant que le patient atteigne dix-huit, vingt ans. C'est comme de détecter une maladie dès le début, quand les chances de minimiser sa progression sont les meilleures.

— Et qu'on peut s'en débarrasser.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le docteur Gill joua avec son long collier.

— La schizophrénie... n'est pas comme la grippe, Chloé. C'est permanent.

Le sang battit à mes tempes et étouffa la phrase suivante. Elle se pencha et me toucha le genou.

— Chloé, est-ce que tu m'écoutes ? (Je hochai la tête. Elle recula.) La schizophrénie n'est pas mortelle. Mais c'est un état qui dure toute la vie. C'est comme avoir de l'asthme. En changeant tes habitudes de vie et grâce aux médicaments, elle peut être contrôlée et tu peux vivre une vie presque normale, à tel point que personne ne se rendra compte que tu es atteinte de schizophrénie, sauf si tu choisis de le dire. (Elle se laissa aller en arrière et me regarda dans les yeux.) Tu as affirmé tout à l'heure que tu étais bien décidée à faire ce qu'il faudrait pour y arriver. Je sais que tu espérais une guérison rapide, mais cela va demander ce même niveau de maturité et de détermination. Est-ce que tu es prête pour ça, Chloé ?

J'avais d'autres questions : est-ce que ça arrivait généralement aussi vite, sans prévenir ? Un jour, on se promenait, tout à fait normal, et le lendemain on avait des hallucinations et on courait en hurlant dans les couloirs ? Et puis paf, on vous disait que vous étiez schizophrène, affaire classée ?

Tout cela semblait trop soudain. Mais en voyant le docteur Gill m'observer et attendre

ma réaction, impatiente de passer à la phase suivante, j'eus peur que si j'ajoutais quelque chose, cela donnerait l'impression que j'étais encore dans le déni. Et si je faisais cela, je ne sortirais jamais de Lyle House.

Alors je hochai la tête.

— Je veux juste aller mieux.

— Bien. Alors nous allons commencer.

Le docteur Gill me parla du traitement. Il était censé mettre fin à mes hallucinations. Une fois qu'on aurait trouvé la dose qui convenait, il ne devrait pas y avoir d'effets secondaires importants, mais il était possible qu'au début je sois sujette à des hallucinations, un état dépressif, et des délires paranoïaques. Super. Apparemment le remède n'était pas mieux que le mal.

Elle m'assura que lorsqu'il serait temps de quitter le foyer, prendre mes cachets ne serait pas bien différent de prendre un traitement quotidien contre l'asthme.

— C'est comme ça que tu dois considérer la schizophrénie, Chloé. Comme une maladie. Tu n'as rien fait pour la provoquer.

*Et je ne pourrai rien faire pour la soigner.*

— Tu vas traverser une période de dépression, de colère, et même de déni. C'est naturel, et nous nous en occuperons pendant nos séances ensemble. Tu viendras me voir une heure tous les jours.

— Est-ce qu'il y a aussi des séances en groupe ?

— Non. Tu décideras peut-être un jour d'explorer la dynamique de la thérapie de groupe, et nous pourrons en parler plus tard. Mais à Lyle House, nous croyons en l'importance cruciale du respect de l'intimité. Tu as d'abord besoin d'accepter complètement ce qui t'arrive avant d'être assez à l'aise pour parler de ta maladie aux autres.

Elle posa son carnet sur son bureau et croisa les mains sur ses genoux.

— Voilà qui nous amène au dernier point pour aujourd'hui : l'intimité. Comme tu l'as sûrement deviné, tous les résidents du foyer font face à des troubles psychiques. Mais c'est tout ce que les autres ont besoin de savoir. Nous ne communiquerons aucun détail sur ton état, tes symptômes ou ton traitement à qui que ce soit. Si quelqu'un essaie de te forcer à parler, tu dois venir nous voir immédiatement.

— Ils savent déjà, murmurai-je.

— Comment ?

L'indignation qui brûlait au fond de ses yeux m'indiqua que j'aurais mieux fait de me taire. Je savais d'expérience qu'il était important de parler de ce qui me tracassait, mais je n'allais pas commencer mon séjour à Lyle House en caftant.

— P-pas pour la schizophrénie. C'est juste que... quelqu'un savait que je vois des trucs. Des fantômes. Mais je n'en ai jamais parlé. À personne.

— De qui s'agit-il ?

— J-je préfère ne pas le dire. Ce n'est pas important.

Elle décroisa les mains.

— Si, c'est important, Chloé. Mais je comprends aussi que tu ne veuilles causer de

problème à personne. Je crois bien savoir qui c'est. Elle a dû écouter aux portes quand nous parlions de tes hallucinations et tirer ses propres conclusions à propos des... (Elle fit un geste dédaigneux de la main.) Des fantômes. Je suis désolée que ce soit arrivé, mais je te promets qu'on s'en occupera discrètement.

— Mais...

— Elle ne saura pas que tu nous as parlé, mais il faut que nous fassions quelque chose. (Elle s'appuya plus confortablement contre le dossier de son fauteuil.) Je suis désolée que ce soit arrivé le premier jour, reprit-elle. Les jeunes gens sont curieux de nature, et nous avons beau faire de notre mieux pour que l'intimité soit respectée, cela n'est pas toujours possible dans un lieu de vie étroit comme ici.

— Ça n'est pas grave. Personne n'a fait d'histoires.

— Nous avons un très bon groupe de jeunes ici, dit-elle en hochant la tête. En général, ils sont très respectueux et tolérants. C'est important à Lyle House. Un chemin difficile t'attend, et nous sommes tous ici pour que ce voyage se passe le mieux possible.

Schizo.

Peu importait combien de fois le docteur Gill avait comparé ça à une maladie ou un handicap, ce n'était pas la même chose. Vraiment pas. J'étais schizophrène.

Si je voyais deux hommes dans la rue, l'un en fauteuil roulant et l'autre se parlant à lui-même, auprès duquel me précipiterais-je pour lui ouvrir la porte ? Et lequel éviterais-je en traversant la rue ?

Le docteur Gill avait dit qu'il suffirait de prendre mon traitement et d'apprendre à faire face. Si c'était si simple, pourquoi donc y avait-il des gens qui erraient dans les rues en parlant tout seuls ? Des clochards au regard dément qui criaient dans le vide ?

Qui voyaient des gens qui n'étaient pas là. Qui entendaient des voix qui n'existaient pas.

Des schizos.

Comme moi.

Après ma séance, je me réfugiai dans la salle multimédia pour réfléchir. J'étais en boule sur le canapé, un coussin pressé sur ma poitrine, lorsque Simon entra, rayonnant.

Il traversa la pièce sans me voir et attrapa une casquette qui se trouvait sur le bureau. Il la lança en l'air en chantonnant tout bas et la rattrapa.

Il avait l'air heureux.

Comment pouvait-il être heureux ici ? À l'aise, peut-être. Mais heureux ?

Il renversa la casquette d'un geste et la mit sur sa tête. Il s'arrêta, le regard rivé sur la fenêtre. Je ne voyais pas son expression, mais il devint tout à fait immobile. Puis il secoua vivement la tête. Il se retourna et m'aperçut. Un éclair de surprise passa sur son visage, puis il fit un grand sourire.

— Salut.

— Salut.

Il s'approcha et son sourire s'effaça.

— Est-ce que ça va ?

Les mots « Je vais bien » me vinrent aux lèvres, mais je ne parvins pas à les faire sortir. Je n'allais pas bien. J'avais envie de le dire. J'aurais voulu pouvoir dire que je n'allais pas bien. Mais l'inquiétude dans sa voix avait seulement fait disparaître son sourire, sans toucher ses yeux. Ils restaient distants, comme s'il faisait un effort pour être gentil parce qu'il était un garçon sympa et que c'était ce qu'il convenait de faire.

— Oui, ça va, répondis-je.

Il ajusta la visière tout en me regardant, puis haussa les épaules.

— OK. Mais tu veux un conseil ? Ne les laisse pas te surprendre en train de te terroriser ici. C'est comme d'aller dans ta chambre pendant la journée. Tu auras droit à un sermon comme quoi il ne faut pas rester à se morfondre.

— Je ne...

— C'est eux qui le disent, la coupa-t-il en levant les mains, pas moi. Je te préviens, c'est tout. Tu peux t'en tirer en allumant la télé et en faisant semblant de la regarder, mais ils préféreront que tu sois active et que tu passes du temps avec nous. On n'est pas si terribles. Pas trop cinglés.

Il fit un large sourire qui me serra le ventre. Je me relevai et tentai de trouver quelque chose à dire, quelque chose pour le faire rester. J'avais envie de parler. Pas du docteur Gill, pas de la schizophrénie. De tout *sauf* de ça. Simon avait l'air normal et j'avais désespérément besoin de normalité.

Mais il avait déjà détourné les yeux et observait la porte. Évidemment, il voulait que je passe du temps... avec quelqu'un d'autre. Il donnait seulement des conseils à la nouvelle.

L'embrasure de la porte s'assombrit et le sourire de Simon réapparut soudain.

— Salut, frangin. T'inquiète, je ne t'ai pas oublié. Je parlais juste à Chloé.

Il me désigna d'un geste. Derek regarda dans la pièce, son visage tellement inexpressif qu'on aurait pu penser que Simon lui montrait un meuble.

La scène du sous-sol me revint : Derek m'avait accusée de parler aux fantômes. L'avait-il dit à Simon ? Probablement. Je pariai qu'ils s'étaient bien moqués de la folle.

— On sort dans le jardin, me dit Simon. On va taper un peu dans le ballon pendant notre pause. Tu es la bienvenue si tu veux venir.

L'invitation vint de manière légère et automatique, et il n'attendit même pas la réponse avant de passer à côté de Derek et de lancer :

— Je vais chercher Talbot pour désactiver la porte.

Derek resta sans bouger. À me regarder.

À m'examiner.

Comme si j'étais anormale.

Comme si j'étais schizo.

— Tu veux ma photo ? lui dis-je d'un ton brusque. Vas-y, prends-en une, ça durera plus longtemps.

Il ne cilla même pas, mais ne partit pas non plus. Il resta là à m'observer, comme si je n'avais rien dit. Il partirait quand il le voudrait. Ce qu'il fit, sans un mot.

Lorsque je quittai la salle multimédia, il ne restait que Mme Talbot. Les autres étaient retournés en cours après leur pause. Elle m'envoya à la cuisine, cette fois pour éplucher des pommes de terre.

Avant de commencer, elle me donna un autre médicament. Je voulais demander quand je devais espérer qu'il fasse effet, mais si je posais la question, il me faudrait admettre que j'entendais toujours des voix. Je n'avais pas d'hallucinations, cependant. Seulement la main ce matin, juste après avoir pris le comprimé. Alors peut-être bien qu'ils marchaient. Peut-être que ce ne serait jamais mieux que ça. Que ferais-je dans ce cas ?

Je ferais semblant. Je bloquerais les voix et ferais mine de ne pas les entendre. J'apprendrais à...

Un hurlement résonna à travers la maison.

Je sursautai et envoyai l'Économe valser avec fracas dans l'évier. J'écoutai en attendant une réaction, le cœur battant. Si personne ne réagissait, cela signifierait que la voix était dans ma tête. Voilà, j'étais déjà en train d'apprendre.

— Elizabeth Delaney ! Reviens ici !

Une porte claqua. Des bruits de pas précipités, ponctués de sanglots, retentirent dans le couloir. Les cheveux se dressèrent sur ma nuque au souvenir de la fille qui pleurait à l'école. Mais je me forçai à aller jusqu'à la porte et l'entrebâillai juste à temps pour voir Liz monter l'escalier en vacillant.

— Tu apprécies le spectacle ?

Je fis un bond et aperçus Tori qui me jeta un regard noir avant de courir derrière son amie. Mlle Van Dop sortit du salon pour se précipiter dans le couloir à grands pas. Une voix gronda depuis la salle de classe.

— J'en ai par-dessus la tête ! Je veux bien m'attendre à des problèmes de comportement en venant donner des cours dans un endroit comme celui-ci, mais cette fille a besoin de l'aide de professionnels.

— Madame Wang, je vous en prie, dit Mlle Van Dop. Pas devant les...

— Elle m'a jeté un crayon à la figure. Elle l'a lancé sur moi, comme une arme. Trois centimètres à côté et elle me le plantait dans l'œil. Elle m'a blessée. Je saigne. À cause d'un crayon ! Tout ça parce que j'ai eu l'audace de suggérer qu'une élève de première devrait être capable de comprendre l'algèbre de base.

Mlle Van Dop l'entraîna dans le hall, mais Mme Wang se dégagea et entra dans une autre pièce comme un ouragan.

— Où est le numéro du directeur ? Je démissionne. Cette fille est une menace...

Je sentis une ombre bouger sans bruit à côté de moi ; je me retournai et vis Derek près de mon épaule. Avant que la porte de la salle à manger se referme derrière lui, j'eus le temps d'apercevoir des livres et une calculatrice éparpillés sur la table. Pendant tout ce temps, il avait dû se trouver là à travailler de son côté.

Il baissa les yeux vers moi et je m'attendis à un commentaire sarcastique sur le défaut d'écouter aux portes, mais il marmonna simplement :

— Bienvenue chez les fous.

Puis il passa à côté de moi et entra dans la cuisine pour piquer quelque chose à manger.

## 8

Après cela, ce fut l'accalmie. Comme le calme avant la tempête, mais dans l'autre sens. Les éducatrices mirent le dîner au four, puis s'enfermèrent dans le bureau du docteur Gill pour une audioconférence, avec interdiction de les déranger.

Personne n'avait cherché à contredire la version des faits de Mme Wang. Personne n'essaya de dire qu'il s'agissait d'un accident. Personne n'eut même l'air surpris que Liz ait presque éborgné quelqu'un.

Lorsque l'heure du dîner arriva, Mme Talbot fit le service, puis se retira de nouveau dans le bureau. Liz se joignit à nous, silencieuse et le visage blême. Simon lui passa discrètement une brique de jus de fruit, même si nous étions censés avoir du lait. Tori lui tournait autour et tentait de la faire manger. Même Rae et Peter firent des efforts de conversation, comme pour la distraire. Seuls Derek et moi ne participâmes pas.

Après le repas, Tori rappela à Liz que c'était soirée film ce jour-là, et qu'elles pouvaient se faire livrer un DVD. Elle lui laissa l'honneur de choisir, mais la responsabilité sembla trop grande pour Liz qui se tourna vers nous, cherchant notre aide. Simon fit des suggestions tout en signalant qu'il ne le regarderait pas : Derek et lui avaient un projet à rendre le lendemain. Liz se décida finalement pour une comédie romantique. Pendant qu'elle partait avec Tori le dire aux éducatrices, Rae annonça qu'elle devait plier le linge propre. Je lui offris mon aide.

Nous montâmes chacune un panier jusqu'à la chambre que Rae partageait avec Tori. Je sentais qu'elles n'étaient pas satisfaites de cet arrangement. J'aurais juré voir des marques de crayon sous la fenêtre pour diviser la pièce en deux.

Le côté de Tori était tellement en ordre qu'on aurait dit ma chambre quand j'y étais entrée pour la première fois. Rien sur les murs. Rien sur le lit, ni au sol. Toutes les surfaces étaient vides, à l'exception de deux photos encadrées sur la commode. L'une montrait Tori et ses parents, et l'autre un énorme chat siamois.

Chez Rae, il y avait assez de pagaille pour elles deux. Des sweat-shirts à capuche accrochés aux colonnes du lit, des manuels scolaires en équilibre précaire sur le bureau, des produits de maquillage laissés ouverts sur la commode, des tiroirs qui débordaient de vêtements. La chambre de quelqu'un qui ne voyait pas pourquoi il devait ranger des affaires qu'il utiliserait de nouveau le lendemain. Ses murs étaient recouverts de photos scotchées.

Rae posa son panier sur le lit de Tori puis ferma la porte.

— OK, je pourrais tourner autour du pot mais je déteste ça, alors je vais te le demander carrément. C'est vrai ce que j'ai entendu dire ? Tu es ici parce que tu vois des fantômes ?

Les mots « Je n'ai pas envie d'en parler » me vinrent aux lèvres. Seulement, j'avais envie d'en parler. Je ne rêvais que de prendre le téléphone et d'appeler Kari ou Beth, mais je ne savais pas exactement ce qu'elles avaient appris, ni si elles comprendraient. La personne qui semblait la moins susceptible de se moquer de moi ou d'aller raconter mes problèmes à tout le monde se trouvait là et me demandait quelle était mon histoire. Je décidai donc de la lui raconter.

Lorsque j'eus fini, Rae resta à genoux, à tenir une chemise à la main pendant au moins trente secondes avant de s'en rendre compte et de la plier.

— Eh ben, fit-elle.

— Pas étonnant que je me retrouve ici, hein ?

— Et ça a commencé juste avant que tu aies tes premières règles ? C'est peut-être pour ça. Parce que t'étais un peu en retard, tout ça s'est accumulé et puis... bam.

— Le syndrome prémenstruel puissance dix ?

Elle se mit à rire.

— Alors tu as vérifié ?

— Vérifié quoi ?

— Le gardien. (Comme je fronçais les sourcils, elle insista :) Tu t'es fait poursuivre par un mec en uniforme de gardien, pas vrai ? Et il était brûlé, comme s'il était mort dans un incendie ou une explosion. Si c'est vraiment arrivé, il a dû y avoir des articles là-dessus. Tu pourrais regarder sur Internet.

Je ne pouvais pas dire que je n'y avais jamais pensé, mais je n'avais autorisé l'idée qu'à traverser mon esprit, comme un type à poil qui traverserait un terrain de football, trop rapidement pour que je puisse l'examiner.

Et si je voyais vraiment des fantômes ?

Mon cerveau fit clignoter le message : « Ne t'engage pas sur ce chemin ! » Mais quelque chose au plus profond de moi était fasciné, et voulait y aller.

Je me massai les tempes.

Les fantômes n'étaient pas réels. Les fantômes, c'était pour les cinglés. J'avais des hallucinations, et plus tôt je l'accepterais, plus tôt je sortirais d'ici.

— Ce serait cool si c'était le cas. Mais le docteur Gill a dit qu'avoir des visions est un signe évident de maladie mentale.

— Ah, l'étiquette. C'est fou, les gens adorent les étiquettes, ici. Ils ne laissent même pas une fille passer son premier jour sans lui en coller une. La mienne, c'est pyromane. (Elle remarqua que je la regardais.) Ouais, je sais. On n'est pas censées parler de ça. Pour protéger notre intimité. Je trouve ça débile. C'est juste qu'ils ne veulent pas que nous partagions nos impressions. (Elle aligna des chaussettes et commença à les rassembler par paires.) T'es pas d'accord.

— Peut-être pour quelque chose comme la pyromanie. Ça semble presque... cool. Mais il y a d'autres trucs, d'autres étiquettes, qu'on n'a peut-être pas envie de partager.

— Comme quoi ?

Je me concentrai sur le tri des chaussettes pendant une minute. J'avais envie de le lui

dire. Comme pour l'histoire des fantômes. Même si j'avais peur de paraître complètement cinglée, je voulais l'avouer à quelqu'un, pour voir ce qu'il en penserait, avoir une opinion extérieure.

— Ils disent que je suis schizophrène.

J'étudiai sa réaction : seulement un léger froncement de sourcils perplexe.

— Mais ça ne veut pas dire un dédoublement de la personnalité ? demanda-t-elle.

— Non. La schizophrénie, ça veut dire, tu sais... schizo. Son expression ne changea pas.

— Alors c'est comme de voir des choses et tout ça ?

Je pris un tee-shirt grand comme une voile de bateau, avec des taches jaunâtres aux aisselles. Pas besoin de regarder le nom. Je le pliai et le posai sur la pile de Derek.

— Il y a tout un tas d'autres symptômes, mais je ne les ai pas.

— Tu n'en as aucun ?

— Apparemment pas.

Elle se laissa aller en arrière et décroisa les jambes.

— Tu vois, c'est ça, mon problème. Tu as une crise un peu difficile et ils te collent une étiquette, même si tu n'as qu'un seul symptôme. C'est comme si tu toussais et qu'ils décidaient que tu avais la pneumonie. Je suis sûre qu'il y a beaucoup d'autres symptômes aussi pour la pyromanie. D'autres que je n'ai pas.

Ses yeux se rivèrent sur une chaussette rouge et une bleue, et elle les regarda intensément, comme si elle pouvait leur ordonner de devenir violettes pour faire une paire.

— Et la schizophrénie, ça implique quoi d'autre ?

— Elle ne m'a pas dit en détail.

— Mmmh.

— J'imagine que je pourrais regarder sur Internet. Je devrais.

— *On* devrait. La schizophrénie et la pyromanie. J'aimerais en savoir plus. Pour être sûre, tu vois ? Surtout vu comment ça se passe avec Liz... (Elle se frotta la bouche du dos de la main, le regard toujours rivé sur les chaussettes dépareillées.) Je crois que tu auras la chambre pour toi toute seule bientôt, me dit-elle. Peut-être même très bientôt.

— Elle va être transférée ?

— Probablement. Ça fait un moment qu'ils en parlent. Cet endroit est pour les jeunes qui ont des problèmes, mais ils ne sont pas si terribles, et ils s'améliorent. Quinze jours après mon arrivée ici, ils ont transféré un mec, Brady. Il n'allait pas plus mal qu'avant ni rien. Pas comme Liz. Seulement, il ne voulait pas aller mieux. Il pensait qu'il n'avait aucun problème. Et il est parti... Ça m'a servi de leçon. Je n'aime peut-être pas leurs étiquettes et leurs médicaments, mais je ne dis rien, je joue le jeu, et je vais partir d'ici comme il faut.

— Et rentrer chez toi.

Aucune de nous ne bougea pendant le moment de silence qui suivit. Puis elle m'arracha une chaussette bleue des mains et l'agita sous mon nez.

— Oups...

Je ne m'étais même pas rendu compte que je la tenais. Elle plia la paire, puis envoya la chaussette rouge sous le lit de Tori.



— Fini. Ça devrait bientôt être l'heure du film. (Elle posa la pile de linge plié dans un seul panier.) Tu as vu comme Simon s'est dépêché de dire qu'il ne le regarderait pas ? De vrais élèves modèles, ces deux-là. Tout pour éviter de se retrouver avec les cinglés.

— C'est l'impression que j'ai eue. Simon a l'air sympa, mais... Elle me tendit un panier et prit l'autre.

— Il fait autant de caprices de diva que Tori. Ils forment un beau duo. Derek est peut-être un connard, mais au moins il ne s'en cache pas. Simon fait son gentil la journée, quand il doit passer du temps avec nous, et puis il se sauve avec son frère dès qu'il a l'occasion de disparaître. Il fait comme s'il n'avait rien à faire ici. Comme s'il n'avait pas de problème et qu'il y avait vraiment eu erreur.

— Et il est ici pourquoi, exactement ?

— J'aimerais bien le savoir, crois-moi. Pour lui et pour Derek, les deux. Simon ne va jamais voir la psy, mais Derek a plus de séances que tous les autres. Personne ne vient jamais leur rendre visite, mais parfois, on les entend parler de leur père. Celui de Simon, je crois. S'il est tellement génial, pourquoi est-ce qu'il s'est barré après les avoir collés ici ? Et comment deux mecs de la même famille, mais pas frères de sang, peuvent avoir tous les deux des problèmes psychologiques ? Je voudrais bien voir leurs dossiers.

Je mentirais si je disais que je n'étais pas curieuse à propos de Simon. Et peut-être de Derek, ne serait-ce que parce que j'avais l'impression qu'il faudrait sans doute que je puisse me défendre contre lui. Mais je n'aurais pas aimé qu'on lise mon dossier, et je n'allais pas aider Rae à aller consulter les leurs.

— On ne peut pas prendre le risque d'aller jeter un coup d'œil ce soir, de toute façon, dit-elle. Vu ce qui se passe avec Liz, ils vont être en état d'alerte. Je ne veux pas me faire renvoyer parce que j'ai corrompu la nouvelle.

— C'est peut-être moi qui me ferais virer pour t'avoir corrompue.

Elle vit que je souriais et se mit à rire.

— Ah, bien sûr, tu attires les ennuis, toi. Je le vois bien. Elle me fit rapidement sortir de la pièce et ferma la porte derrière nous.

## 9

Je ne suis pas une inconditionnelle des comédies romantiques. C'est peut-être comme si un garçon disait ne pas aimer les courses-poursuites en voiture. Mais Rae piqua du nez plusieurs fois aussi ; j'en déduisis donc qu'elle non plus n'aurait pas choisi ce film.

Je me tins éveillée en déconstruisant l'intrigue, qui était si prévisible que j'aurais parié les économies pour mes futures études que le scénariste était un disciple de Robert McKee, gourou de l'écriture de scénarios.

Mais tout en regardant ce film idiot et en mangeant du pop-corn, je finis par me détendre. Parler à Rae m'avait fait du bien. Elle ne trouvait pas que j'étais folle. Elle ne pensait même pas que j'étais schizophrène.

Pour la première fois depuis ma crise, les choses ne semblaient pas aller si mal que ça. Peut-être que ma vie d'avant n'avait pas complètement pris fin dans cette salle de cours. Peut-être que j'avais réagi de manière exagérée et que j'en faisais tout un cinéma.

Est-ce que les élèves du lycée savaient ce qui m'était arrivé ? Quelques-uns m'avaient vue courir dans un couloir. Un plus grand nombre m'avait vue sortir inconsciente sur un brancard. Et alors ? Je pouvais revenir quelques semaines plus tard et ils ne se rendraient probablement même pas compte que j'avais été absente.

Le lendemain, j'enverrais un e-mail à Kari pour lui dire que j'étais malade, et je verrais ce qu'elle me répondrait. C'était probablement ce qu'on lui avait raconté, que j'avais la mononucléose ou quelque chose comme ça.

J'allais m'en sortir. Peu importait mon opinion sur leur diagnostic, ce n'était pas le moment de contester. J'allais prendre mes médicaments, mentir s'il le fallait, obtenir l'autorisation de quitter Lyle House, et reprendre le cours de ma vie.

— Chloé ? Chloé ?

La voix de Liz résonna dans les profondeurs du pays de mes rêves, et il me fallut quelques minutes pour trouver mon chemin vers la sortie. Lorsque j'ouvris les yeux, elle était penchée au-dessus de moi et m'enveloppait de son haleine parfumée au dentifrice, ses longs cheveux me chatouillant la joue. La main qui m'avait saisi le bras continua à trembler même après avoir arrêté de me secouer.

Je me redressai sur un coude.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ça fait des heures que je suis dans mon lit à essayer de trouver comment te le demander, d'une manière qui ne paraisse pas trop bizarre. Mais je n'y arrive pas. Je n'y

arrive pas.

Son visage pâle semblait briller dans l'obscurité. Elle recula, ses mains tirant sur le col de sa chemise de nuit comme si elle étouffait.

— Liz ? fis-je en me relevant tant bien que mal.

— Ils vont m'envoyer ailleurs. Tout le monde le sait, et c'est pour ça qu'ils sont si gentils avec moi. Je ne veux pas y aller, Chloé. Ils vont m'enfermer et...

Elle hoquetait, les mains sur la bouche. Elle me regarda, et ses yeux étaient si écarquillés qu'on voyait le blanc autour de ses iris sombres.

— Je sais que tu n'es pas là depuis longtemps, reprit-elle, mais j'ai vraiment besoin de ton aide.

— D'accord.

— C'est vrai ?

Je m'assis en étouffant un bâillement.

— Si je peux faire quoi que ce soit...

— Tu peux. Merci. Merci.

Elle tomba à genoux et tira un sac de sous son lit.

— Je ne sais pas de quoi tu auras besoin, mais j'en ai fait une l'an dernier chez une amie, alors j'ai rassemblé tout ce qu'on avait utilisé. Il y a un verre, des épices, une bougie... (Elle étouffa un cri.) Des allumettes ! Oh non... On n'a pas d'allumettes. Elles sont sous clé à cause de Rae. Est-ce qu'on peut la faire sans allumer de bougie ?

— Faire quoi ? demandai-je en me frottant le visage. (Je n'avais pas pris de somnifère mais j'étais toujours dans cet état embrumé, comme si je nageais dans une mer de boules de coton.) Qu'est-ce qu'on va faire exactement, Liz ?

— Une séance de spiritisme, évidemment.

Ma torpeur s'envola, et je me demandai si c'était une blague. Mais je voyais à son expression qu'elle était sérieuse. Je me souvins des paroles de Tori au déjeuner.

— Le... *poltergeist* ? dis-je avec prudence.

Liz se jeta sur moi tellement vite que je heurtai le mur dans mon dos, les mains levées pour la repousser. Mais elle avait bondi seulement pour venir auprès de moi, le regard fou.

— Oui ! fit-elle. J'ai un *poltergeist*. C'est vraiment évident, mais ils ne veulent pas le voir. Ils s'évertuent à dire que c'est moi qui fais tout ça. Mais comment je pourrais jeter un crayon aussi fort ? Est-ce que quelqu'un m'a vue le lancer ? Non. Je m'énerve contre Mme Wang, le crayon vole et vient la frapper et tout le monde dit, « Oh, Liz l'a lancé » mais ce n'était pas moi. Ce n'est jamais moi.

— C'est le... *poltergeist*.

— Exactement ! Je crois qu'il essaie de me protéger, parce que chaque fois que je m'énerve, des choses se mettent à voler. J'ai essayé de lui parler, de le faire arrêter. Mais il ne m'entend pas parce que je ne peux pas parler aux fantômes. C'est pour ça que j'ai besoin de toi.

Je luttai pour garder une expression neutre. J'avais vu un jour un documentaire sur les manifestations de *poltergeists*. Il est vrai que ça arrivait en général à des filles comme Liz, des adolescentes perturbées qui cherchaient désespérément à attirer l'attention des

autres. Certains pensaient que les jeunes filles faisaient des tours de passe-passe. D'autres affirmaient que l'énergie qu'elles dégageaient (les hormones et la rage) arrivait réellement à faire bouger les objets.

— Tu ne me crois pas, me dit-elle.

— Non, je n'ai pas dit que...

Elle se releva à genoux, le regard furieux.

— Je le vois bien, tu ne me crois pas ! Personne ne me croit !

— Liz, je...

Derrière elle, les tubes de gel se mirent à remuer. Des cintres vides cliquetèrent dans la penderie. Je m'agrippai au matelas.

— D-d-d'accord, Liz, je v-v-vois...

— Non, c'est faux !

Elle frappa le sol de ses mains. Les tubes fusèrent et s'écrasèrent au plafond avec une force telle que le plastique explosa. Il plut du gel pour les cheveux.

— Tu vois ?

— O-oui.

Elle leva de nouveau les mains, comme un chef d'orchestre qui amène un crescendo. Un cadre se décrocha du mur et alla s'écraser violemment sur le parquet dans une explosion de verre. Un autre tomba. Puis un troisième. Un éclat de verre se planta dans mon genou. Une goutte de sang perla et coula le long de ma jambe.

Du coin de l'œil, je vis la photo au-dessus de ma tête se mettre à trembler. Soudain, elle se décrocha.

— Non ! hurla Liz.

Je plongeai. Liz se précipita sur moi pour me pousser hors de la trajectoire du cadre, qui lui tomba sur l'épaule. Elle se retourna et nous tombâmes du lit de tout notre poids.

Je restai allongée sur le côté pour reprendre mon souffle.

— Je suis vraiment désolée, me dit-elle le souffle court. Je ne voulais pas... Tu vois ce qui arrive ? Je ne peux pas le maîtriser. Je m'énerve, et puis tout se met à...

— Tu penses que c'est un *poltergeist*.

Elle hocha la tête, les lèvres tremblantes.

Je ne comprenais pas du tout ce qui se passait, mais ça n'était pas un *poltergeist*. Quelle idée. Cependant, si elle était persuadée que je lui demandais d'arrêter, ça s'arrêterait peut-être vraiment.

— OK, fis-je. Prends la bougie et on va...

La porte s'ouvrit tout à coup. La silhouette de Mme Talbot en peignoir se dessina dans l'embrasement de la porte. Elle alluma la lumière. Je me reculai en clignant des yeux.

— Mon Dieu, dit-elle dans un souffle, à peine plus fort qu'un murmure. Elizabeth, qu'est-ce que tu as fait ?

Je me levai d'un bond.

— Ce n'est pas elle. Je... Je...

Pour une fois, je ne bégayais pas. Je n'arrivais simplement pas à trouver quoi dire. Son regard parcourut la pièce et nota le verre éparpillé au sol, le gel dégoulinant du plafond, le maquillage explosé qui recouvrait les murs. Je sus qu'il n'y avait pas d'explication logique

possible.

Ses yeux se posèrent sur ma jambe et elle poussa un glapissement.

— Tout va bien, dis-je en relevant la jambe pour essuyer le sang. Ce n'est rien. Je me suis coupée. En me rasant. Tout à l'heure.

Elle passa à côté de moi avec précaution, le regard rivé sur le sol couvert d'éclats.

— Non, chuchota Liz. S'il vous plaît. Je ne voulais pas.

— Tout va bien, ma chérie. On va te trouver de l'aide.

Mlle Van Dop arriva à grands pas, une seringue à la main. Elle administra un sédatif à Liz pendant que Mme Talbot essayait de la calmer en lui disant qu'elle serait juste transférée dans un meilleur hôpital qui lui conviendrait mieux, où on pourrait l'aider à guérir plus vite.

Quand Liz fut endormie, elles me chassèrent de la pièce. Alors que je reculais dans le couloir, une main me poussa violemment contre le mur. Je me retournai et vis Tori surgir à côté de moi.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? dit-elle avec hargne.

— Rien.

À ma grande surprise, je parlais d'une voix claire, et même sur un ton de défi. Je me redressai.

— Ce n'est pas *moi* qui lui ai dit que je pouvais l'aider.

— L'aider ?

— En prenant contact avec son *poltergeist*.

Ses yeux s'agrandirent, avec la même expression horrifiée que lorsque Simon lui avait dit d'arrêter de se comporter comme une garce. Elle s'éloigna en trébuchant vers sa chambre.

## 10

Une ambulance vint chercher Liz. Je la regardai partir, endormie sur le brancard, tout comme moi quand on était venu me chercher à l'école. Transport de luxe pour jeunes cinglés.

Mlle Van Dop insista pour que je prenne la moitié d'un somnifère. Je cédaï, mais quand elle essaya d'ajouter une dose supplémentaire de médicament antihallucinatoire, je gardai le comprimé caché sous ma langue.

Je n'avais rien vu ni entendu depuis le déjeuner. C'était peut-être le traitement qui commençait à faire effet, mais je ne pouvais m'empêcher d'espérer que la théorie extravagante de Rae était la bonne. Que ma « rupture avec la réalité » n'était due qu'à un vide mental temporaire provoqué par le stress et les hormones. Avec un peu de chance, j'étais déjà sur le chemin du retour vers la raison.

Il fallait que je teste cette théorie. J'allais conserver le comprimé et si jamais je voyais quelque chose, je le prendrais.

Je proposai mon aide pour nettoyer la chambre, mais Mme Talbot m'emmena au rez-de-chaussée pour me donner un verre de lait, puis m'installa sur le canapé. Je me laissai gagner par le sommeil et me réveillai quand elle revint pour me traîner lourdement jusqu'à mon lit, où je me rendormis avant d'avoir pu tirer les couvertures.

Le parfum fruité du gel pour les cheveux de Liz me réveilla. Je me laissai flotter, rêvant que j'étais prise au piège dans une cuve de barbe à papa. Je me débattais au milieu des filaments poisseux dont l'odeur douceâtre me rendait malade. Je finis par me dégager et j'ouvris grands les yeux, haletante.

— Chloé ?

Je clignai des yeux. On aurait dit la voix de Liz, craintive et tremblante.

— Tu es réveillée, Chloé ?

Je roulai sur le côté. Liz était assise au bord de son lit, dans sa chemise de nuit Minnie, avec ses chaussettes grises couvertes de girafes violet et orange.

Elle remua les orteils.

— C'est génial, hein ? Mon petit frère me les a offertes à Noël.

Je me relevai en clignant des yeux de plus belle. Ma tête baignait encore dans la barbe à papa des somnifères, collante et épaisse, et je ne semblais pas capable de me concentrer. Le soleil entraît à flots à travers les stores et faisait danser les girafes sur les chaussettes de Liz quand elle agitait ses pieds.

— J'ai fait un rêve vraiment bizarre cette nuit, m'annonça-t-elle, le regard rivé sur ses pieds.

*Oui, et moi aussi*, me dis-je.

— J'ai rêvé qu'on m'emmenait, reprit-elle, et que je me réveillais dans un hôpital. Sauf que je n'étais pas dans un lit, mais sur une table. Une table froide en métal. Et il y avait cette femme, là, une sorte d'infirmière, qui portait un masque. Elle était penchée sur moi. Quand j'ai ouvert les yeux, elle a sursauté. (Elle me jeta un regard et esquissa un petit sourire.) Un peu comme toi quelquefois. Comme si je lui avais fait peur. Elle a appelé un type, et moi j'ai demandé où j'étais, mais ils ont continué à parler entre eux. Ils étaient en colère parce que je n'étais pas censée me réveiller, et ils ne savaient pas quoi faire. J'ai essayé de m'asseoir, mais j'étais attachée. (Elle froissa un pan de sa chemise de nuit entre ses mains et se mit à le triturer.) Tout à coup, je ne pouvais plus respirer. Je ne pouvais plus bouger, ni crier, et puis... (Elle frissonna et enroula ses bras autour de son torse comme pour se protéger.) Et puis je me suis réveillée ici.

Je m'assis.

— Je vais t'aider, Liz. D'accord ?

Elle remonta précipitamment sur son lit et ramena ses genoux contre elle. Elle ouvrit la bouche, mais elle tremblait trop pour prononcer des mots. Je me levai et sentis le plancher glacé sous mes pieds. Je traversai la pièce et allai m'asseoir à côté d'elle.

— Tu veux que j'essaie de parler à ton *poltergeist* ?

Elle hocha la tête, faisant taper son menton contre sa poitrine.

— Dis-lui d'arrêter. Dis-lui que je n'ai pas besoin de son aide. Je peux me débrouiller toute seule.

Je posai ma main sur son bras. Je vis mes doigts la toucher, et continuer à avancer. Ils s'enfoncèrent. À travers son bras.

J'observai ma main avec horreur ; Liz suivit mon regard. Elle vit ma main traverser son corps. Et elle se mit à hurler.

# 11

Je dégringolai de son lit, m'écrasant sur le sol si violemment que la douleur fusa le long de ma colonne vertébrale. Je me relevai tant bien que mal. Le lit de Liz était vide, et la couette n'était plissée qu'à l'endroit où je m'étais assise.

Je parcourus lentement la pièce des yeux. Liz était partie.

Partie ? Elle n'avait jamais été là. Ils l'avaient emmenée la veille au soir. Je n'avais pas rêvé la scène : le plafond était encore constellé de gouttes de gel.

Je m'appuyai les mains sur les yeux et reculai jusqu'à ce que je heurte mon lit, où je m'assis et inspirai profondément. J'ouvris les yeux un moment après. Des nuages poisseux de sommeil m'enveloppaient encore la tête.

Ça n'avait été qu'un rêve.

*Non, pas un rêve. Je n'avais rien imaginé. C'étaient des hallucinations.*

Le docteur Gill avait raison. J'étais schizophrène.

*Mais si c'était vrai ? Si Rae avait raison, et que je voyais vraiment des fantômes ?*

Je secouai brusquement la tête. Non, c'était de la folie. Cela aurait voulu dire que Liz était morte. Ça n'avait aucun sens. J'avais des hallucinations, et il fallait que je l'accepte.

Je sortis le comprimé de sous mon matelas où je l'avais fourré la veille, et l'avalai tout rond en réprimant des haut-le-cœur.

Il fallait que je prenne mon traitement. Que je le prenne et que je guérisse, sous peine d'être envoyée dans un vrai hôpital psychiatrique, comme Liz.

Seule Rae me rejoignit pour le petit déjeuner. Tori était encore dans sa chambre, et les éducatrices ne demandaient apparemment pas mieux que de l'y laisser.

Je mangeai mes céréales Cheerios du bout des dents, n'en prenant qu'une à la fois pour donner l'impression que j'avalais quelque chose. Je ne cessais de penser au visage affolé de Liz. Elle était terrifiée d'avoir été envoyée ailleurs. Et quand elle m'avait raconté son rêve où elle était attachée et ne pouvait plus respirer...

Une hallucination. Dans la vraie vie, les choses comme ça ne se produisaient pas.

Et dans la vraie vie, les jeunes filles ne peuvent pas faire exploser des tubes ni faire voler des cadres...

— Mlle Van Dop ? fis-je lorsqu'elle vint mettre la table pour les garçons. À propos de Liz...

— Elle va bien, Chloé. Elle souffre moins là où elle est maintenant.

Ses mots me firent froid dans le dos, et je laissai tomber ma cuiller bruyamment dans



mon bol.

— J'aimerais lui parler, si possible. Je n'ai pas eu l'occasion de lui dire au revoir. Ou de la remercier pour m'avoir aidée le premier jour.

Le visage sévère de Mlle Van Dop s'adoucit.

— Elle a besoin de s'adapter pour l'instant, mais on l'appellera dans quelques jours et tu pourras lui parler.

Voilà, Liz allait très bien. J'étais complètement parano.

La paranoïa : un autre symptôme de schizophrénie. Je tentai de mettre de côté ma consternation.

L'éducatrice se retourna pour partir.

— Mlle Van Dop ? Excusez-moi. Je, heu... J'ai demandé à Mme Talbot hier si je pouvais envoyer un e-mail à une amie. Elle m'a dit que je devais voir avec vous.

— Utilise le logiciel de messagerie pour écrire ton message et clique sur « envoyer ». Il va se mettre en attente dans la boîte d'envoi jusqu'à ce que j'entre le mot de passe.

Quelques instructions avaient été envoyées par mon lycée et, après le petit déjeuner, je pris ma douche et m'habillai pendant que les garçons mangeaient, puis j'allai en cours avec Rae.

Tori resta dans sa chambre, et les éducatrices la laissèrent tranquille. Cela me surprit, mais c'était sans doute à cause du choc causé par le départ de Liz. Je me rappelai que Liz avait dit que Tori était là parce qu'elle était lunatique. Je me souvenais d'avoir entendu les animateurs d'un stage de théâtre deux ans auparavant décrire une fille comme « lunatique ». Elle avait toujours l'air soit très heureuse soit très triste, sans juste milieu.

Tori absente, j'étais la seule à être en seconde. Peter était en troisième ; Simon, Rae et Derek, eux, étaient en première. Cela ne semblait pas avoir beaucoup d'importance. C'était un peu comme d'enseigner dans une école de campagne à classe unique, me dis-je. Nous partagions une salle avec huit tables et nous travaillions tous sur des projets séparés pendant que Mme Wang faisait le tour de la classe pour nous aider et faire de petites leçons à voix basse.

Savoir que Mme Wang était en partie responsable du départ de Liz avait peut-être influé sur l'opinion que j'avais d'elle, mais elle m'apparaissait comme l'un de ces professeurs pour qui l'enseignement est un travail pénible, et qui gardent les yeux rivés sur l'horloge, attendant que la journée se finisse... ou alors qu'un meilleur emploi se présente.

Je n'avancai pas beaucoup dans mon travail ce jour-là. Je n'arrivais pas à me concentrer, je ne cessais de penser à Liz, à ce qu'elle avait fait et à ce qui lui était arrivé.

Les éducatrices n'avaient pas eu l'air surprises du tout des dégâts dans notre chambre. Liz était comme ça, c'était comme pour le crayon. Elle s'énervait et jetait des objets à travers les pièces.

Mais elle n'avait rien jeté cette fois-là. J'avais vu les cadres se décrocher des murs alors qu'elle n'était même pas à côté.

Mais l'avais-je vraiment vu ?

Si j'étais bien schizophrène, comment pouvais-je savoir ce que j'avais vraiment vu ou

entendu ? Et si la paranoïa était un autre symptôme, comment pouvais-je faire confiance à mon intuition profonde qui me disait qu'il était arrivé quelque chose à Liz ?

Rae resta en séance avec le docteur Gill pendant la première partie de la matinée. Lorsqu'elle revint, je passai le reste du cours à attendre impatientement l'heure de la pause pour pouvoir lui parler. Pas de Liz, ou de mes craintes ; seulement pour lui parler. Des cours, du film de la veille, du temps... N'importe quoi qui me sortirait Liz de la tête.

Mais elle avait du mal avec un exercice, et Mme Wang la fit rester pendant la pause. Je lui promis de lui rapporter un goûter et me dirigeai d'un pas pesant vers la cuisine, condamnée à demeurer une heure ou deux de plus enfermée dans mon propre esprit, à penser à Liz.

— Salut, me dit Simon en courant pour me rattraper dans le couloir. Ça va ? Tu as l'air bien calme ce matin.

Je parvins à lui adresser un pâle sourire.

— Je suis toujours calme.

— Ouais, mais après ce qui s'est passé hier, tu as une bonne raison. T'as pas dû bien dormir, pas vrai ?

Je haussai les épaules.

Simon avança le bras pour ouvrir la porte ; une main surgit au-dessus de ma tête et le devança. Je ne sursautai pas cette fois-ci ; je murmurai seulement un « bonjour » par-dessus mon épaule à Derek. Il ne répondit pas.

Simon entra dans le garde-manger. Derek resta dans la cuisine à me regarder. Il m'observait encore avec ce regard intense qui me donnait la chair de poule.

— Quoi ? fis-je brusquement.

Je prononçai le mot d'une voix dure sans le vouloir.

Derek tendit la main vers moi ; je reculai en trébuchant... avant de me rendre compte qu'il cherchait à attraper le plateau de fruits devant lequel je me trouvais. Je m'écartai immédiatement, les joues écarlates, et marmonnai une excuse. Il n'en tint pas compte non plus.

— Alors, il s'est passé quoi hier ? demanda-t-il en attrapant deux pommes dans sa grande main.

— P-p-pass... ?

— Doucement.

Mes joues me brûlèrent encore plus, de colère cette fois. Je n'aimais pas que les adultes me disent de parler doucement. Venant de quelqu'un de mon âge, c'était pire : de l'impolitesse, teintée d'une déplaisante condescendance.

Simon sortit du garde-manger, une boîte de barres de céréales à la main.

— Tu devrais prendre une pomme, lui dit Derek. Ça, c'est pas...

— Ça va, frangin.

Il lança une barre à son frère, puis me tendit la boîte. J'en pris deux en le remerciant, et me dirigeai vers la porte.

— Ça t'aiderait peut-être d'en parler, me dit alors Simon.

Je me retournai. Il avait détourné les yeux et était en train de déchirer l'emballage de

sa barre, comme si de rien n'était. Derek s'en moquait : il était appuyé contre le plan de travail et dévorait sa pomme à belles dents, le regard braqué sur moi en attendant ma réaction.

— Alors ? insista Derek comme je demeurais silencieuse.

Il me fit signe de me dépêcher et de raconter les détails croustillants.

Je n'avais jamais trop aimé les commérages. Ce n'était peut-être pas ce qu'ils voulaient, ils étaient peut-être seulement curieux, inquiets même. Mais j'aurais eu l'impression de colporter un ragot, et Liz méritait mieux.

— Rae m'attend, dis-je.

Simon s'avança, une main levée comme pour m'arrêter. Puis il consulta Derek. Je ne vis pas le regard qu'ils échangèrent, mais cela fit reculer Simon. Il me dit au revoir d'un signe de la tête et s'appliqua à ouvrir le reste du sachet.

La porte était encore entrouverte derrière moi lorsque j'entendis Simon chuchoter :

— Il s'est passé quelque chose.

— Ouais.

Je laissai la porte se refermer et restai immobile. Derek ajouta quelque chose, mais sa voix sourde avalait les mots.

— Je ne sais pas, lui répondit Simon. On devrait pas...

— Chloé ?

Je me retournai brusquement et vis Mme Talbot qui sortait du salon.

— Est-ce que tu as vu Peter ? demanda-t-elle.

Un grand sourire éclairait son large visage.

— Heu, il est en classe, je crois.

— Pourrais-tu lui dire que j'aimerais le voir dans le salon ? J'ai une surprise pour lui.

Je jetai un coup d'œil en direction de la porte de la cuisine, mais les garçons s'étaient tus. Je répondis à Mme Talbot d'un hochement de tête, et m'empressai de partir.

Les parents de Peter étaient venus le ramener à la maison.

Il savait que ça arriverait bientôt, mais ils avaient voulu lui faire la surprise et nous avions eu droit à une petite fête avec un gâteau. Un gâteau à la carotte, léger, bio et sans glaçage. Puis ses parents montèrent l'aider à boucler ses bagages ; Simon, Derek et Rae retournèrent en cours, et je partis en séance avec le docteur Gill.

Vingt minutes plus tard, j'aperçus par la fenêtre de son bureau le monospace des parents de Peter reculer dans l'allée et disparaître au bout de la rue.

Encore une semaine, et ce serait la même chose pour moi. Je devais juste cesser de penser à Liz et aux fantômes, et me concentrer sur mon départ de Lyle House.

## 12

Après le déjeuner, c'était l'heure du cours de maths. Dans cette matière, le tuteur avait besoin de savoir exactement où j'en étais dans le programme, et mon professeur n'avait pas encore envoyé mes exercices. J'en fus donc dispensée pour le moment. Le cours de maths était également celui auquel Derek n'avait pas assisté la veille ; il s'en alla cette fois aussi et emporta ses devoirs dans la salle à manger pendant que Mme Wang donnait une brève leçon. Je me dis qu'il devait suivre un cours de soutien et qu'il avait besoin de calme. Il partit de son côté et moi, je me rendis dans la salle multimédia pour écrire cet e-mail à Kari.

J'eus du mal à trouver les mots justes. Enfin, la troisième version sembla vague, mais pas comme s'il était évident que j'évitais un sujet précis. J'allais envoyer le message lorsque je m'arrêtai net.

J'étais sur un compte commun. Qu'est-ce qui allait apparaître comme nom d'expéditeur ? « Foyer Lyle House pour adolescents perturbés » ? J'étais sûre que ce ne serait pas ça, mais même « Lyle House » tout court rendrait Kari perplexe, peut-être assez pour qu'elle aille vérifier ce que c'était.

J'ouvris le navigateur et cherchai « Lyle House ». Plus d'un million de résultats. J'ajoutai « Buffalo », et le nombre de résultats se divisa par deux, mais en regardant la première page, je vis qu'ils étaient aléatoires : il y avait une maison qui se trouvait dans Lyle Street à Buffalo, une liste de chansons par Lyle Lovett, un chanteur de country, avec « house » et « buffalo » dans le titre, et un membre de la Chambre des députés qui s'appelait Lyle et qui parlait du lac de Buffalo. <sup>[2]</sup>

Je plaçai le curseur sur l'icone « Envoyer », et m'arrêtai de nouveau.

Que Lyle House n'ait pas de site Internet joyeusement décoré de pâquerettes ne signifiait pas que Kari ne trouverait pas son numéro dans l'annuaire.

Je sauvegardai le message en tant que document texte sous un nom obscur. Puis j'effaçai l'e-mail. Au moins, si je l'appelais, je pourrais sans doute cacher le numéro appelant. Il n'y avait pas de téléphone dans la pièce commune, il faudrait donc que je demande à utiliser celui d'une éducatrice. Je le ferais plus tard, quand Kari serait rentrée du lycée.

Je fermai Outlook et m'apprêtais à faire de même avec le navigateur lorsqu'un des résultats attira mon attention : il s'agissait d'un habitant de Buffalo nommé Lyle qui avait péri dans l'incendie d'une maison.

Je me souvins de ce que Rae m'avait conseillé de faire la veille, chercher des informations sur mon gardien brûlé. Je tenais là l'occasion de mettre fin à la dispute entre la partie de moi qui disait « Tu as des hallucinations, prends tes médicaments et tais-toi » et l'autre qui n'en était pas si certaine.

Je plaçai le curseur dans le champ de recherche, effaçai les mots, puis restai immobile, les mains au-dessus des touches, tous mes muscles tendus comme si je me préparais à recevoir un choc électrique.

*De quoi avais-je peur ?*

*De découvrir que j'étais vraiment schizophrène ?*

*Ou que je ne l'étais pas ?*

Je posai les doigts sur le clavier et entrai « école d'art A.R. Gurney Buffalo mort gardien ».

Des milliers de résultats, la plupart en rapport avec A.R. Gurney, le dramaturge originaire de Buffalo. Puis je vis les mots « accident tragique », et je sus que j'y étais.

Je fis glisser ma souris en haut de l'écran, cliquai sur le lien et lus l'article.

En 1991, Rod Stinson, quarante et un ans, gardien en chef de l'école d'art A.R. Gurney, avait trouvé la mort dans une explosion chimique, un accident étrange causé par un membre du personnel d'entretien qui travaillait à mi-temps et qui avait rempli une bouteille avec le mauvais produit.

Il était mort avant ma naissance. Je ne pouvais donc pas m'en souvenir.

Mais ce n'était pas parce que je ne me rappelais pas en avoir entendu parler que je n'avais pas eu vent de quelques bribes ; peut-être que quelqu'un avait mentionné ça en cours et que je l'avais profondément enfoui dans mon subconscient, pour que la schizophrénie puisse ressortir l'information et la transformer en hallucination.

Je parcourus l'article des yeux : pas de photo. Je revins à la page des résultats et regardai le suivant. Je trouvai les mêmes informations de base, mais cette fois il y avait un portrait. Et il n'y avait pas le moindre doute : c'était l'homme que j'avais vu.

*Avais-je déjà vu cette photo quelque part ?*

*Tu as une réponse pour tout, n'est-ce pas ? Une « explication logique ». Et que penserais-tu si tu voyais tout cela dans un de tes films ?*

Je me précipitais sur l'écran et je giflerais cette idiote qui avait la vérité sous les yeux mais était trop bête pour la voir. Non, pas trop bête. Trop têtue.

*Tu veux une explication logique ? Repasse-toi les événements. Les scènes.*

Scène une : une fille entend des voix désincarnées et voit un garçon disparaître sous ses yeux.

Scène deux : elle voit un mort avec des brûlures sur tout le corps.

Scène trois : elle découvre que le gardien brûlé a bien existé et qu'il est mort dans son lycée, exactement comme elle l'a vu.

*Pourtant cette fille, notre héroïne soi-disant intelligente, ne croit pas qu'elle voit des fantômes ? Secoue-toi un peu.*

Je résistais encore malgré tout. J'avais beau adorer le monde du cinéma, je savais faire la différence entre la réalité et la fiction. Dans les films, il y a des fantômes, des aliens, des vampires. Même quelqu'un qui ne croit pas aux extraterrestres peut se trouver dans une

salle de cinéma à regarder le protagoniste tenter de démêler des indices qui suggèrent une invasion d'aliens, et avoir envie de hurler « Évidemment que oui ! »

Mais dans la vraie vie, si on disait aux gens qu'on était pourchassé par un gardien cramé, leur réaction n'était pas « Waouh, mais alors tu vois des fantômes ! » Ils vous enfermaient dans un endroit comme celui-ci.

J'étudiai la photo. Il n'y avait pas le moindre doute...

— C'est lui que tu as vu ?

Je me retournai vivement. Derek se trouvait à côté de moi. Pour quelqu'un de sa taille, il parvenait à bouger si discrètement que j'aurais presque pu croire que c'était lui, le fantôme. Tout aussi silencieux... et indésirable.

Il désigna le titre de l'article sur le gardien.

— A.R. Gurney. C'est ton lycée. Tu as vu ce type, pas vrai ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

Il me regarda étrangement.

Je fermai le navigateur.

— J'étais en train de travailler sur mes cours. Pour quand je rentrerai chez moi. Un projet.

— Un projet sur quoi ? « Les gens qui sont morts dans mon lycée » ? Tu sais, j'ai toujours entendu dire que les écoles d'art étaient bizarres...

Je me hérissai.

— Bizarres ?

— Tu veux un sujet de recherche ?

Alors qu'il se penchait pour prendre la souris, je sentis une odeur de transpiration. Rien de bien terrible, juste le premier signe que son déodorant allait le lâcher. J'essayai de m'éloigner discrètement mais il le remarqua et me jeta un regard noir comme s'il se sentait insulté, puis se mit sur le côté et ramena ses bras le long de son corps.

Il ouvrit une nouvelle fenêtre, entra un mot et cliqua sur « Recherche ». Puis il se redressa.

— Essaie ça. Peut-être que tu apprendras quelque chose.

Ça faisait au moins cinq minutes que j'avais les yeux rivés sur le mot qu'il avait tapé. Un unique mot. *Nécromancien*.

Est-ce que c'était seulement un vrai mot ? Je plaçai le curseur devant et ajoutai « définition ». Lorsque j'appuyai sur « Entrée », l'écran se noircit.

« Nécromancien : personne qui pratique la divination en faisant appel aux morts. »

La divination ? Comme prédire l'avenir ? En parlant à des morts... qui venaient du passé ? Ça n'avait aucun sens.

Je passai à la définition suivante, sur Wikipédia.

« La nécromancie désigne la pratique de la divination par l'interrogation des morts. Le mot vient du grec *nekrós*, “mort”, et *mantéia*, “divination”. On peut trouver une signification subsidiaire dans une forme alternative et archaïque du mot, *nigromancie* (étymologie populaire provenant du latin *niger*, “noir”), qui signifie que l'on acquiert la force magique des “pouvoirs ténébreux” en utilisant des cadavres. Quelqu'un qui pratique

la nécromancie est appelé « nécromancien ». »

Je relus le paragraphe trois fois et déchiffrai lentement le jargon, pour me rendre finalement compte qu'il ne m'apprenait rien de plus que la première définition. Je passai donc à la suivante, sur Wikipédia elle aussi.

« Dans l'univers fictif de *Diablo 2*, les *Prêtres de Rathma*... »

Rien à voir avec ce que je cherchais, mais en approfondissant rapidement, je découvris l'existence d'une classe de personnages de jeux de rôle appelés « nécromanciens » qui pouvaient ressusciter et contrôler les morts. Derek tenait-il son information de là ? Non. Il était peut-être flippant, mais s'il n'avait pas su faire la différence entre la vie réelle et les jeux vidéo, il aurait été interné dans un hôpital psychiatrique.

Je revins sur Wikipédia, parcourus le reste des définitions, et ne repérai que des variantes de la première. Un nécromancien prédit l'avenir en parlant aux morts.

À présent curieuse, j'effaçai « définition » et laissai seulement « nécromancien ». Les deux premières pages étaient des sites religieux. Pour eux, la nécromancie était l'art de communiquer avec le monde des esprits. Ils la qualifiaient de maléfique, une pratique de magie noire, un culte de Satan.

Derek pensait-il que je m'adonnais à la magie noire ? Essayait-il de sauver mon âme ? Ou bien de m'avertir qu'il me surveillait ? Je fus parcourue d'un frisson.

Le centre médical pour femmes de tante Lauren avait un jour été la cible malencontreuse d'un groupe de militants anti-avortement. Je savais d'expérience à quel point les gens pouvaient prendre peur en imaginant que l'on agissait à l'encontre de leurs croyances.

Je revins aux résultats de la recherche et cliquai sur un lien qui semblait plus sérieux. La page disait que « nécromancien » était un autre nom, plus ancien, pour parler des médiums, des adeptes du spiritisme et autres personnes qui pouvaient parler aux fantômes. La signification du mot venait d'une ancienne croyance selon laquelle parler aux morts rendait capable de prédire l'avenir, car ces derniers voyaient tout. Ils sauraient ce que faisait votre ennemi ou à quel endroit chercher un trésor enfoui.

J'allai sur le site suivant dans la liste et une affreuse peinture emplit mon écran : une foule de morts, mutilés et en décomposition, guidés par un type aux yeux de braise et au sourire cruel. Le titre : *L'Armée des morts*.

Je descendis en bas de la page. Elle était remplie de choses du même genre, des hommes encerclés de zombies.

Je changeai rapidement de résultat. Le texte décrivait « l'art de la nécromancie » comme étant celui de relever les morts. Je frémis, et cliquai sur un autre lien : un site religieux cette fois, qui citait un vieux bouquin fulminant contre les « vils nécromanciens » qui commettaient des crimes contre nature en communiquant avec les esprits et en ranimant les morts.

D'autres sites. D'autres vieilles gravures et de vieux tableaux. Des images grotesques représentant de grotesques personnages. Relever des cadavres. Relever des esprits. Relever des démons.

Je fermai le navigateur, les mains tremblantes.

# 13

Je sortis de la salle multimédia avec précaution, pensant trouver Derek en train de rôder derrière la porte, prêt à bondir sur sa proie. Le grondement de sa voix me fit sursauter, mais il provenait de la salle à manger où Derek demandait à Mme Talbot quand le docteur Gill serait prête à le voir. Je me dépêchai d'aller en cours. Ils n'avaient pas encore fini les maths, et Mme Wang me fit signe de m'asseoir sur la chaise près de la porte.

Lorsque la leçon fut enfin terminée, Derek entra d'un pas pesant. Je me forçai à ne pas faire attention à lui. Rae m'appela pour que je m'installe à sa table, à côté d'elle. Je m'y précipitai. Derek ne jeta même pas un regard dans ma direction, et s'assit simplement à sa place habituelle près de Simon ; ils baissèrent la tête et se parlèrent à voix basse.

Simon partit d'un éclat de rire. Je tendis l'oreille pour entendre ce que Derek disait. Racontait-il sa « blague » à Simon ? Ou était-ce moi qui devenais parano ?

Après le cours d'anglais, nous en avons fini avec les leçons pour la journée. Derek disparut avec Simon, et je suivis Rae dans la salle à manger pour faire nos devoirs.

Je parvins tout juste à finir mon exercice d'arbre syntaxique. J'avais l'impression de déchiffrer une langue étrangère.

Je voyais des fantômes. De vrais fantômes.

Peut-être que les choses auraient été différentes pour quelqu'un qui croyait déjà aux fantômes. Ce n'était pas mon cas.

Mon éducation religieuse s'était limitée à des visites sporadiques à l'église et au catéchisme avec des amis, et un bref séjour dans une école chrétienne quand mon père n'avait pas réussi à m'inscrire dans un établissement public. Mais je croyais en Dieu et en une vie après la mort de la même manière que je croyais à des systèmes solaires que je n'avais jamais vus, avec cette acceptation terre à terre qu'ils existaient, même si je n'y avais jamais vraiment réfléchi dans les détails.

Si les fantômes existaient, cela signifiait-il qu'il n'y avait pas de paradis ? Étions-nous tous condamnés à errer sur la terre à jamais, comme des ombres, dans l'espoir de trouver quelqu'un qui pourrait nous voir ou nous entendre, et... ?

Et quoi ? Que les fantômes me voulaient-ils donc ?

Je repensai à la voix au sous-sol. Je savais ce que celui-là voulait : que j'ouvre une porte. Donc cet esprit avait erré pendant des années, avait enfin trouvé quelqu'un qui pouvait l'entendre, et son incroyable requête avait été : « Hé, tu pourrais m'ouvrir cette



porte ? »

Qu'en était-il de Liz ? J'avais dû rêver. Sinon... Je ne voyais aucune autre explication.

Mais une chose était certaine. J'avais besoin d'en savoir plus, et si les médicaments m'empêchaient de voir et d'entendre clairement les fantômes, alors je devais arrêter de les prendre.

— Ça ne t'arrivera pas, à toi.

Je me détournai de la fenêtre du salon comme Rae entra.

— Ce qui est arrivé à Liz, d'être transférée, ça n'arrivera pas avec toi. (Elle s'assit sur le canapé.) C'est ça qui t'inquiète, pas vrai ? C'est pour ça que tu n'as pas ouvert la bouche de la journée ?

— Désolée. Je suis juste...

— Tu flippes.

Je hochai la tête. C'était la vérité, même s'il ne s'agissait pas de ce qu'elle croyait. Je m'assis dans l'un des rocking-chairs.

— Comme je t'ai dit hier, Chloé, il y a un truc pour sortir d'ici. (Elle baissa la voix.) Quoi que tu penses de leurs étiquettes, contente-toi de hocher la tête et de sourire. Dis : « Oui, docteur Gill. Comme vous voulez, docteur Gill. Je veux juste me soigner, docteur Gill. » Fais comme ça, et tu prendras le même chemin que Peter, tu sortiras toi aussi par la grande porte un de ces jours. Tout comme moi. Après, je t'enverrai la facture pour le conseil.

Je me forçai à sourire. D'après ce que j'avais pu voir, Rae était une patiente modèle. Alors pourquoi était-elle encore ici ?

— Les gens restent combien de temps en moyenne ? demandai-je.

Elle se laissa aller dans le canapé.

— Deux mois environ, je crois.

— M-mois ?

— Peter est resté à peu près ce temps-là. Tori un peu plus. Derek et Simon, ça doit faire trois mois.

— Trois mois ?

— Je crois, oui. Mais je me trompe peut-être. Avant toi, c'était Liz et moi les nouvelles. Ça fait trois semaines pour toutes les deux, moi quelques jours de plus qu'elle.

— On m'a dit que je ne resterais qu'une quinzaine de jours.

Elle haussa les épaules.

— Alors ça doit être différent pour toi, j'imagine. Tu as de la chance.

— Ou ça voulait dire que c'était quinze jours minimum ?

Elle tendit le pied pour me pousser le genou.

— N'aie pas les idées si noires. Les gens sont sympas, non ?

Je parvins à sourire.

— Certains, oui.

— C'est clair, hein ? Maintenant que Peter et Liz ne sont plus là, on est coincées avec Frankenstein et les divas. À ce propos, la reine Victoria est de nouveau sur pied... enfin toutes proportions gardées.

— Mmmh ?

Elle baissa la voix d'un ton.

— Elle est bourrée de médocs, et complètement dans le gaz. (Je dus avoir l'air inquiète, car elle se dépêcha d'ajouter :) Oh, mais c'est pas habituel. Ils ne font ça à personne à part Tori, et c'est ce qu'elle veut. C'est la reine des pilules. Si elle n'a pas les siennes à l'heure, elle les *réclame*. Une fois, un week-end, ils n'en avaient plus en réserve et ils ont dû biper le docteur Gill pour qu'elle en rapporte, et waouh... (Elle secoua la tête.) Tori a foncé dans notre chambre, elle a fermé la porte à clé, et n'a plus voulu sortir jusqu'à ce que quelqu'un lui apporte les médicaments. Puis elle est allée tout raconter à sa mère, et il y a eu un gros scandale. Sa mère connaît les gens qui gèrent Lyle House. Bref, elle est droguée à mort aujourd'hui, donc elle ne devrait pas causer de problème.

Lorsque Mme Talbot nous rassembla pour le dîner, je me rendis compte que je n'avais pas dit à Rae que j'avais suivi son conseil et que j'étais allée chercher des informations sur le gardien mort.

Tori, ou du moins son corps, nous rejoignit pour le dîner. Elle passa le repas à répéter un rôle pour le prochain film de zombies, le visage impassible, amenant méthodiquement sa fourchette à sa bouche, parfois même avec de la nourriture dessus... Je ne savais pas si je devais avoir pitié d'elle ou avoir la chair de poule.

Je n'étais pas la seule à hésiter. Rae se crispait à chaque bouchée, comme si elle craignait que la « Tori d'avant » lui saute dessus et l'agresse à propos de sa manière de manger. Simon essaya courageusement d'engager la conversation avec moi et d'adresser quelques questions à Tori, comme s'il craignait qu'elle fasse juste semblant d'être amorphe pour s'attirer un peu de sympathie.

Après ce repas sans fin, tout le monde fut content de s'enfuir pour aller accomplir ses tâches ménagères : débarrasser la table pour Rae et moi, sortir les poubelles et s'occuper du recyclage pour les garçons. Rae devait ensuite travailler sur un projet, et Mme Wang avait prévenu les éducatrices qu'elle voulait qu'elle le fasse sans l'aide de personne.

Après avoir dit à Mlle Van Dop que je revenais tout de suite, je montai dans ma chambre pour aller chercher mon iPod. Lorsque j'ouvris la porte, je trouvai un mot plié sur le sol.

« Chloé,

Il faut qu'on parle. Rendez-vous dans la buanderie à 19 h 15. Simon. »

Je repliai le papier en quatre. Est-ce que Derek l'avait poussé à faire ça après avoir constaté mon manque de réaction quand il m'avait traitée de nécromancienne ? Espérait-il que je réagisse comme il le voulait face à son frère ?

Ou alors Simon souhaitait-il poursuivre notre conversation dans la cuisine à propos de Liz ? Je n'étais peut-être pas la seule à m'inquiéter pour elle.

Je descendis juste après 19 heures et profitai de mon avance pour chercher les fantômes ; je rôdai dans la buanderie, les oreilles et les yeux grands ouverts. Pour une fois que je voulais voir ou entendre un fantôme, je n'y parvins pas.

Pouvais-je le contacter ? Ou bien était-ce à sens unique, et devais-je attendre que l'un d'eux choisisse de me parler ? Je voulais faire un test et l'appeler, mais Derek m'avait déjà surprise en train de monologuer. Je n'allais pas prendre ce risque avec Simon.

Je me contentai donc de faire le tour de la pièce, et mon esprit passa automatiquement derrière la caméra.

— ... Ici..., murmura une voix si douce et sèche qu'on aurait dit le vent qui soufflait dans l'herbe haute. Parle à...

Une ombre se dessina sur mon épaule. Je me préparai à une vision d'horreur et levai les yeux pour voir... le visage de Derek.

— Tu es toujours aussi nerveuse ? me demanda-t-il.

— D-d'où es-tu venu ?

— D'en haut.

— J'attends quelqu... (Je m'interrompis et observai son expression.) C'était toi, hein ? lui dis-je. Tu as demandé à Simon d'envoyer...

— Simon n'a rien envoyé du tout. Je savais que tu ne viendrais pas pour moi. Mais pour Simon ? (Il regarda sa montre.) Pour Simon, tu viens en avance. Alors, t'as cherché ? C'était donc de ça qu'il s'agissait.

— Ce mot, tu veux dire ? *Nec...* (J'articulai pour le tester.) *Nécromancien* ? C'est comme ça qu'on dit ?

Il balaya la prononciation d'un geste. Aucune importance. Il s'appuya contre le mur en essayant d'avoir l'air désinvolte, indifférent peut-être. Ses mains, qu'il tordait, trahissaient son vif désir d'entendre ma réponse. De voir ma réaction.

— T'as cherché ? répéta-t-il.

— Oui. Et, heu, je ne sais pas trop quoi dire.

Il frotta ses mains sur son jean, comme pour les sécher.

— OK. Donc tu as cherché, et...

— Je ne m'attendais pas à ça.

Il se frotta de nouveau les mains sur son jean, puis serra les poings. Il croisa les bras. Les décroisa. Je regardai autour de moi pour faire durer le suspense, le forçant à se pencher en avant, bouillant d'impatience.

— Donc..., fit-il.

— Eh bien, je dois admettre... (J'inspirai profondément.) Je ne m'intéresse pas trop aux jeux vidéo.

Ses yeux se plissèrent et il fit la grimace.

— Les jeux vidéo ?

— Ben oui, tu sais bien, les jeux vidéo ? Les jeux de rôle ? J'y ai déjà joué, mais pas à ceux dont tu parles.

Il me regarda avec méfiance, comme s'il se demandait si je n'avais pas ma place dans un institut pour jeunes cinglés.

— Mais si toi et Simon, vous vous y intéressez, alors je veux bien tenter le coup ! déclarai-je en lui adressant un grand sourire.

— Si on s'y intéresse ?

— Aux jeux. C'est des jeux de rôle, hein ? Je ne crois pas que le nécromancien soit fait pour moi, mais merci quand même pour le conseil.

— Le conseil..., prononça-t-il lentement.

— De jouer un nécromancien. C'est bien pour ça que tu voulais que je regarde, non ?

Il comprit enfin ; ses lèvres s'entrouvrirent et ses yeux s'agrandirent.

— Non, c'est pas...

— J'imagine que ça pourrait être sympa, de jouer un personnage qui peut ranimer les morts, mais c'est un peu, enfin tu vois, ça ne me correspond pas. C'est un peu trop glauque. Trop gothique, tu comprends ? Je préfère jouer une magicienne.

— Je ne...

— Donc je ne suis pas obligée de jouer une nécromancienne ? Merci. J'apprécie vraiment que tu prennes le temps de me faire me sentir la bienvenue. C'est trop gentil.

Comme je le contempiais, un sourire mielleux aux lèvres, il finit enfin par comprendre que je le faisais marcher. Son visage s'assombrit.

— Je n'étais pas en train de t'inviter à jouer avec moi, Chloé.

— Ah bon ? m'écriai-je en écarquillant les yeux. Alors pourquoi tu m'as envoyée sur ces sites de nécromanciens ? Pourquoi tu m'as montré des images de tarés qui lèvent des armées de zombies en décomposition ? C'est comme ça que tu t'éclates, Derek ? En faisant peur aux nouveaux ? Eh bien, tu t'es bien amusé, et si tu me barres encore la route ou que tu m'entraînes encore au sous-sol...

— Si je t'entraîne ? J'essayais de te parler.

— Non, répliquai-je en le regardant dans les yeux. Tu essayais de me faire peur. Fais-le encore une fois, et je le dis aux éducatrices.

Quand j'avais mis au point le scénario dans ma tête, les mots avaient révélé une attitude de force et de défi : la nouvelle qui tenait tête à la brute. Mais lorsque je les prononçai, j'eus l'impression d'être une sale enfant gâtée qui menaçait d'aller cafarder.

Les yeux verts de Derek prirent un éclat dur et froid, et son visage se tordit en un rictus presque inhumain, empli de rage ; je reculai en trébuchant pour me mettre hors de son chemin et remonter l'escalier à toute vitesse.

Il tendit la main pour m'attraper et referma les doigts sur mon avant-bras. Il me tira si fort que je poussai un cri et glissai en me tordant l'épaule. Il me lâcha et je m'écroulai par terre.

Je restai un instant sans bouger, recroquevillée, tenant mon épaule d'une main, incapable de croire à ce qui venait de se passer. Son ombre s'avança alors sur moi, et je me relevai tant bien que mal.

Il tendit le bras vers moi.

— Chloé, je...

Je reculai en chancelant avant qu'il puisse me toucher. Il dit quelque chose que je n'entendis pas. Je ne le regardai pas. Je me précipitai seulement dans l'escalier.

Je ne m'arrêtai pas avant d'être arrivée dans ma chambre. Je m'assis alors en tailleur sur mon lit et respirai profondément. Mon épaule me lançait. Je remontai ma manche et aperçus les marques rouges de chacun de ses doigts.

Je les examinai. Personne ne m'avait jamais fait mal avant. Mes parents ne m'avaient jamais frappée. Ils ne m'avaient jamais donné la fessée ou même menacé de le faire. Je n'étais pas le genre de filles qui se bagarraient à coups de poing ou se crêpaient le chignon. Bien sûr, on m'avait déjà poussée, bousculée, donné des coups de coude. Mais attrapée et envoyée valser à l'autre bout de la pièce ?

Je rabattis ma manche d'un coup. Est-ce que j'étais surprise ? Derek me mettait mal à l'aise depuis notre première rencontre dans le garde-manger. J'aurais dû remonter après avoir compris que c'était lui qui m'avait écrit ce mot. S'il avait essayé de m'arrêter, j'aurais crié. Mais non, il avait fallu que je la joue cool. Que je fasse la maligne. Que je le fasse tourner en bourrique.

Pourtant je n'avais aucune preuve, mis à part les marques sur mon bras qui commençaient déjà à s'effacer. Même si je les montrais tout de suite aux éducatrices, Derek pouvait très bien dire que je l'avais entraîné au sous-sol, que j'avais fait une crise et qu'il avait été obligé de m'attraper le bras pour me maîtriser. Après tout, j'avais été diagnostiquée comme schizophrène. Les hallucinations et la paranoïa n'avaient rien d'inhabituel.

Il fallait que je règle ça moi-même.

Je devais régler ça moi-même.

J'avais eu une petite vie tranquille. J'avais toujours su que cela avait pour conséquence un manque d'expérience dont j'aurais pourtant besoin pour devenir scénariste. C'était là ma chance de commencer à l'acquérir.

J'allais régler ça. Mais pour ça, j'avais besoin de savoir à quoi exactement j'avais affaire.

Je pris Rae à part.

— Tu veux toujours lire les dossiers de Simon et Derek ? lui demandai-je.

Elle hocha la tête.

— Alors je vais t'aider à aller les chercher. Cette nuit.

# 14

Nous trouvâmes Mme Talbot en train de préparer l'encas du soir. Des bâtonnets de carottes à tremper dans une sauce. Miam. J'avais beau me plaindre d'Annette, au moins je pouvais toujours compter sur des brownies à la maison.

— Vous avez faim, les filles ? Ça ne m'étonne pas. Personne n'a beaucoup mangé au dîner.

Elle nous tendit une assiette. Nous prîmes un morceau de carotte chacune avec un peu de sauce.

— Mme T., commença Rae, Chloé et moi on se disait, à propos de Tori...

Elle posa l'assiette sur la table et hocha la tête, les yeux baissés.

— Je sais, ma chérie. Elle est très affectée par le départ de Liz. Elles étaient proches. Je suis sûre qu'elle ira mieux quand elle pourra lui parler, mais d'ici là, il est possible qu'elle ait un peu le cafard jusqu'à ce qu'on... ajuste son traitement. On va avoir besoin que vous soyez vraiment gentilles avec elle.

— Bien sûr, dit Rae en se léchant le doigt. Mais on se demandait si ce ne serait pas plus facile pour elle si elle avait la chambre pour elle toute seule. Je pourrais dormir avec Chloé.

Mme Talbot lui tendit une serviette.

— Je ne veux pas trop l'isoler, mais oui, elle serait sans doute mieux toute seule pour le moment.

— Juste pour le moment ?

L'éducatrice sourit.

— Non, tu peux t'installer avec Chloé pour de bon, si c'est ce que vous souhaitez toutes les deux.

Pendant que Tori regardait la télévision en bas, Rae commença à déménager ses affaires, comme si elle craignait que Mlle Van Dop ou le docteur Gill y opposent leur veto.

Elle me tendit une pile de tee-shirts.

— C'est Simon, hein ?

— Mmmh ?

— Tu veux savoir pourquoi Simon est ici.

— Non, je...

Elle posa son jean sur son bras et me fit taire d'un geste.

— Vous avez discuté ensemble à tous les repas. Au début je croyais qu'il t'utilisait pour

que Tori le lâche, mais elle ne vous a prêté aucune attention aujourd'hui et il a continué à te parler.

— Je ne...

— Eh, tu l'aimes bien. C'est cool.

Elle ouvrit le dernier tiroir de Liz. Il était vide ; toute trace d'elle avait été effacée pendant que nous étions en cours.

— Personnellement je ne l'aime pas trop, mais c'est mon opinion. Peut-être qu'il me méprise parce qu'on ne fait pas partie du même monde.

— Comment ça ?

Elle déplia un jean et me montra l'étiquette.

— T'en as vu d'autres ici qui portent des jeans Walmart <sup>[3]</sup> ? C'est un institut privé. Il faut allonger les billets, et je te parie que c'est plus cher qu'au Formule 1. Je suis la mendicante de service.

— Je...

— C'est pas grave. Toi, tu me traites bien. C'était le cas de Peter, et de... (Elle parcourut la pièce d'un regard sombre)... Liz. Derek est détestable avec tout le monde, donc je ne le prends pas personnellement. Si je me fais snober seulement par Simon et Tori, je peux faire avec. C'est pour ça que je trouve qu'ils sont parfaits l'un pour l'autre, mais si tu l'aimes bien et que lui aussi ? Ça ne me regarde pas. Mais t'as bien raison de vérifier ses antécédents. (Elle retourna dans son ancienne chambre et je la suivis de près.)

» La mère d'une de mes copines a fait ça pour un gars avec qui elle était censée se marier, reprit-elle. Elle a découvert qu'il avait trois enfants dont il ne lui avait jamais parlé. (Elle me sourit par-dessus son épaule.) Je suis presque sûre que Simon n'a pas d'enfants, mais on ne sait jamais.

Comme nous finissions de vider ses tiroirs, j'envisageai de clore le débat. Mais je ne voulais pas qu'elle croie que j'étais le genre de filles qui arrive quelque part et se met immédiatement en quête d'un garçon. Si je n'étais pas prête à parler de Derek aux éducatrices, je devais au moins en parler à quelqu'un d'autre. De cette façon, on pourrait témoigner en ma faveur si j'en avais besoin plus tard.

— C'est pas Simon, lui dis-je alors que nous étions en train de revenir dans sa chambre après avoir fini de ranger son linge. C'est Derek.

Elle était en train de décrocher une photo du mur, et la laissa échapper maladroitement. Elle poussa un juron juste au moment où je la ramassais.

— Derek ? C'est Derek que tu...

— Oh ! là, là ! pas du tout, non. Je veux dire que c'est Derek qui m'intéresse, mais pas dans ce sens-là.

Elle soupira et s'adossa au mur.

— Heureusement, dit-elle. Je sais que certaines filles aiment les connards, mais avec lui, ce serait vraiment dégueu. (Elle me prit la photo des mains en rougissant et en décrocha une autre.) Je ne devrais pas dire ça, ajouta-t-elle. C'est pas sa faute, le...

Elle hésita.

— L'attaque de la puberté, fis-je.

— Exactement ! dit-elle en souriant. Je devrais le plaindre, mais c'est difficile quand son attitude est aussi moche que son visage. (Elle se tut, la photo à la main, et me regarda par-dessus son épaule.) Est-ce que c'est pour ça ? Est-ce qu'il t'a... fait quelque chose ?

— Pourquoi ? C'est déjà arrivé ?

— Ça dépend de quoi on parle. Qu'il soit désagréable, oui. Qu'il se comporte en vrai connard, oui. Il ne fait pas attention à nous sauf quand il n'a pas le choix, et crois-moi, personne ne s'en plaint. Alors qu'est-ce qu'il t'a fait ?

Je choisis soigneusement mes mots. Je ne voulais pas qu'elle insiste pour que je parle aux éducatrices ; je laissai donc de côté l'épisode où il m'avait envoyée voler à l'autre bout de la pièce et me contentai de dire qu'il me suivait partout et qu'il surgissait de nulle part quand j'étais toute seule.

— Ah, il t'aime bien, fit-elle en me tendant une photo pour que je la tienne.

— Non, c'est pas ça.

— Ouais, ouais. Enfin tu préférerais sans doute que ce soit pas ça, mais ça en a tout l'air. Tu es peut-être son genre. Dans mon lycée, il y a un mec que j'aime bien, il est dans l'équipe de basket. Il est encore plus grand que Derek mais il choisit toujours les filles toutes petites comme toi.

Je lui pris une autre photo des mains.

— C'est pas ça. J'en suis absolument sûre.

Elle ouvrit la bouche et l'espace d'un instant, je me sentis contrariée. Pourquoi chaque fois qu'une fille disait qu'un garçon l'embêtait, on l'envoyait sur les roses en lui répondant « Oh, c'est parce qu'il t'aime bien », comme si ça excusait tout ?

En voyant mon expression, Rae referma tout de suite la bouche et s'affaira avec une autre photo.

— Il me fait flipper, lui dis-je, et je voudrais voir ce qu'il y a dans son dossier. Si j'ai des raisons d'avoir les boules. S'il a... S'il a un problème, quoi.

— C'est pas bête. Et je suis désolée. S'il te fait peur, c'est grave. Je ne voulais pas me moquer. On va vérifier tout ça ce soir.



# 15

L'heure du coucher à Lyle House était à 21 heures, et l'extinction des feux et le silence étaient demandés une heure plus tard quand les éducatrices se retiraient.

Les deux ailes au premier étage avaient une chambre pour l'éducatrice responsable. Liz avait dit qu'il n'existait pas de porte qui reliait l'aile des filles à celle des garçons, mais selon Rae, il y en avait une entre les chambres des éducatrices, ce qui leur offrait un accès rapide à tout l'étage en cas d'urgence.

Même si Rae promettait que Mme Talbot s'endormait comme une masse une fois allongée, il fallait aussi prendre en compte Mlle Van Dop. Faire notre excursion trop tôt était risqué. Rae programma le réveil sur sa montre à deux heures et demie, puis nous nous mîmes au lit.

À deux heures et demie, le foyer était calme et silencieux. Trop calme et trop silencieux. Le moindre grincement du plancher résonnait comme un coup de feu. Et dans une vieille maison, presque toutes les lattes du plancher grincent.

Rae me suivit dans la cuisine, où nous prîmes deux briquettes de jus de fruits du frigo pour les poser sur le plan de travail. Puis j'ouvris la porte du garde-manger, allumai la lumière, et retournai dans le couloir en laissant les deux portes entrouvertes.

Le bureau du docteur Gill était situé à l'extrémité du côté ouest, près de l'escalier de l'aile des garçons. Rae avait examiné la porte des semaines auparavant : elle n'était munie que d'une simple serrure d'intérieur, pas beaucoup plus sophistiquée que celles que l'on pouvait ouvrir avec une pièce de monnaie. Enfin, c'était ce qu'elle disait. Je n'avais jamais eu de raison de crocheter une telle serrure, sans doute parce que je n'avais pas de frère ou de sœur. J'observai donc : il fallait que je m'en souvienne. Tout cela pouvait me faire gagner un peu d'expérience de la vie.

Rae avait un jour vu le docteur Gill sortir son dossier, pendant sa séance, et elle savait où ils étaient rangés. Il y avait dans le bureau une imprimante multifonction, ce qui rendait les choses plus simples. Je montai la garde. Le seul pépin survint lorsqu'elle copia les pages ; le « swouch-chouch » de la tête du scanner émettait un son suffisamment fort pour me rendre nerveuse. Mais les dossiers devaient être assez courts, car lorsque je vins voir où elle en était, les documents étaient déjà photocopiés et elle était en train de remettre les originaux dans leur pochette.

Elle me passa deux feuilles pliées en deux, puis rangea les dossiers dans le tiroir. Je sortis de la pièce derrière elle. Alors qu'elle refermait la porte à clé, le bruit caractéristique

du plancher qui grince nous figea. Un long moment de silence s'écoula. Puis un nouveau grincement. Quelqu'un était en train de descendre l'escalier des garçons.

J'avançai avec elle à pas feutrés, pieds nus dans le couloir. Arrivée à la porte de la cuisine restée entrouverte, je me précipitai à l'intérieur, puis dans le garde-manger.

— Allez, lui soufflai-je, prends un truc, vite.

— Je ne trouve pas les barres de Rice Krispies. Je sais qu'il y en avait la semaine dernière.

— Les garçons ont dû...

Je m'arrêtai net, puis lui chuchotai :

— Il y a quelqu'un qui vient. La lumière !

Elle appuya sur l'interrupteur et je poussai la porte en la laissant à peine entrebâillée. Je regardai par la fente et vit Derek s'arrêter à la porte de la cuisine. Il laissa la lumière éteinte et observa la pièce, le visage éclairé par les rayons de lune qui venaient de la fenêtre. Son regard parcourut la cuisine et vint se poser sur la porte du garde-manger.

Je la poussai et sortis.

— Des crackers ? lui dis-je en tendant une boîte.

Il me regarda et, l'espace d'un instant, je me retrouvai au sous-sol en train de valser à travers la pièce. Mon sourire s'effaça et je lui fourrai la boîte entre les mains.

— On se prenait quelque chose à manger, dit Rae.

Il m'observait toujours, les yeux plissés.

— Je vais chercher le jus de fruits, fit Rae en se faufilant pour me dépasser.

Derek jeta un coup d'œil aux briquettes que nous avions laissées sur le plan de travail. Elles étaient la preuve que nous nous étions contentées de dévaliser la cuisine. Je trouvais que l'idée que j'avais eue était très maligne, mais ses yeux se braquèrent de nouveau sur moi et un frisson me parcourut la nuque ; je compris qu'il n'était pas dupe.

Je m'avançai. Pendant une seconde, il ne bougea pas du tout. Je n'entendais que son souffle et je sentais sa présence imposante, menaçante.

Il fit un pas de côté.

Lorsque je le dépassai, il sortit un paquet de crackers de la boîte et me le tendit.

— T'as oublié ça.

— Ah oui. Merci.

Je le pris et m'enfuis dans le couloir, suivie de Rae. Derek sortit lui aussi, mais se dirigea dans la direction opposée, vers l'aile des garçons. Lorsque je tournai pour monter l'escalier, je regardai au bout du couloir : il s'était arrêté devant le bureau du docteur Gill et observait la porte.

Nous restâmes dans nos lits, lumières éteintes, pendant un quart d'heure, assez longtemps pour que Derek nous dénonce auprès des éducatrices ou retourne se coucher. Mes doigts ne cessaient d'effleurer les pages que j'avais coincées dans la ceinture de mon pyjama. Rae finit par venir jusqu'à mon lit, une lampe torche à la main.

— C'était moins une, fit-elle.

— Tu crois qu'il va le dire aux éducatrices ?

— Nan. Lui aussi venait se chercher à manger. Il n'osera pas cafter.

Donc Derek s'était levé pour aller grignoter quelque chose juste au moment où nous entrions par effraction dans le bureau du docteur Gill ? J'avais horreur des coïncidences, mais l'imprimante n'avait pas pu faire assez de bruit pour qu'il l'entende depuis l'étage.

Je sortis les feuilles et les étalai sur le matelas.

— C'est la fiche de Derek, chuchota-t-elle en allumant la lampe torche.

Je tirai la seconde et la lui tendis.

— Tu veux celle de Simon ?

Elle secoua la tête.

— C'est la deuxième page du dossier de Derek. Il n'y en avait pas pour Simon.

— Tu ne l'as pas trouvé ?

— Non, il n'y en avait pas. Nos noms sont écrits sur les dossiers suspendus dans le tiroir, et de nouveau sur les pochettes à l'intérieur. Il n'y avait pas de dossier ni de pochette pour Simon.

— C'est...

— Bizarre, je sais. Peut-être qu'ils le gardent ailleurs. De toute façon, tu voulais celui de Derek, donc je me suis dit qu'il valait mieux ne pas perdre de temps à chercher celui de Simon. Regardons un peu pourquoi Frankenstein se retrouve ici.

Elle dirigea le faisceau sur le haut de la page et lut :

— Derek Souza. Date de naissance, bla-bla-bla.

Elle descendit à la section suivante.

— Mmmh. Il a été amené à Lyle House par un service d'aide sociale à l'enfance. Rien sur le fameux père dont ils parlent tout le temps. Si l'aide sociale est impliquée, tu peux parier qu'il n'a pas été élu père de l'année. Ah, voilà. Diagnostic... trouble de la personnalité antisociale. (Elle eut un rire étranglé.) Ah ouais ? J'avais pas remarqué. C'est vraiment une maladie ? Être malpoli ? Ils te donnent quel genre de médicaments contre ça ?

— En tout cas, ils ne sont pas efficaces.

Elle sourit.

— C'est clair. Pas étonnant qu'il soit ici depuis si longtemps...

La lumière du couloir s'alluma. Rae se précipita dans son lit en laissant la lampe de poche derrière elle. Je l'éteignis au moment où la porte de la salle de bains se refermait. Alors que je m'apprêtais à la lui envoyer, elle fit « non » de la tête, puis se pencha vers moi et chuchota :

— Vas-y, finis. Si tu trouves quelque chose d'intéressant, tu me le diras demain matin.

La personne qui était dans la salle de bains (Tori ou Mme Talbot) sembla y passer une éternité. Quand la chasse d'eau fut enfin tirée, Rae s'était endormie. J'attendis quelques minutes, puis allumai la lampe pour lire la suite.

À chaque phrase, la boule de peur que j'avais au creux du ventre grossissait. Le trouble de la personnalité antisociale n'avait rien à voir avec l'impolitesse. Cela désignait quelqu'un qui ne tenait absolument pas compte des autres, à qui il manquait la capacité de comprendre ce que les autres ressentent et de se mettre à leur place. Ce trouble se caractérisait par un tempérament violent et des accès de rage, ce qui ne faisait qu'empirer les choses. Si vous ne compreniez pas que vous faisiez mal à quelqu'un, qu'est-ce qui

pouvait vous arrêter ?

Je passai à la page suivante, intitulée « antécédents » :

« Vérifier les antécédents de DS s'est révélé difficile. Aucun acte de naissance ou papier permettant de l'identifier n'a pu être trouvé. Il est probable qu'ils existent, mais l'absence d'informations concrètes sur sa petite enfance rend toute recherche impossible. Selon DS et son frère adoptif, SB, Derek est venu vivre chez eux à l'âge de cinq ans environ. DS ne se souvient pas (ou refuse de faire part) des détails sur sa vie avant cet événement, même si ses réponses semblent indiquer qu'il a été élevé dans une institution.

Le père de Simon, Christopher Bae, a assuré *de facto* la garde de DS, sans qu'il y ait trace d'une adoption officielle ou d'un arrangement pour un placement en famille d'accueil. Les garçons ont été inscrits à l'école sous les faux noms "Simon Kim" et "Derek Brown", pour une raison inconnue.

Les dossiers scolaires suggèrent que les problèmes comportementaux de DS ont commencé en cinquième. Enfant peu joyeux ou peu sociable, il est devenu de plus en plus introverti. Son repli sur lui-même s'est ponctué d'accès de colère déplacés, atteignant souvent leur paroxysme en éruptions de violence. »

Éruptions de violence...

Les bleus sur mon bras me lancèrent, et je les frottai distraitement en grimaçant.

« Aucun incident n'a été correctement consigné, rendant impossible une étude médicale complète de la progression du trouble. DS semble avoir évité l'expulsion ou autre grave action disciplinaire jusqu'à une altercation décrite par un témoin comme "une bagarre de cour d'école normale". DS a violemment attaqué trois jeunes gens lors de ce que les policiers ont soupçonné être un accès de rage provoqué par l'absorption de produits chimiques. Une montée d'adrénaline peut également expliquer la force extraordinaire dont DS a fait preuve, selon le témoin. Le temps que les autorités interviennent, l'un des jeunes avait subi des fractures à la colonne vertébrale. Les experts médicaux craignent qu'il ne puisse plus jamais remarcher. »

Le texte serré décrivant ses antécédents se prolongeait, mais les mots se brouillèrent, et je ne voyais plus que le sol de la buanderie défiler à toute vitesse alors que Derek m'envoyait à l'autre bout de la pièce.

Force extraordinaire...

Éruptions de violence...

Plus jamais remarcher...

Ils avaient renvoyé Liz parce qu'elle avait lancé des crayons et des tubes de gel coiffant, et ils gardaient Derek ? Un géant connu pour avoir eu de violents accès de rage ? Souffrant d'un trouble qui voulait dire qu'il se fichait de la personne qu'il blessait ou de la gravité des dommages qu'il infligeait ?

Pourquoi personne ne m'avait prévenue ?

Pourquoi n'était-il pas enfermé ?

Je fourrai les pages sous mon matelas. Je n'avais pas besoin de lire le reste. Je savais ce que j'allais apprendre. Qu'il était sous traitement. Qu'il était en réhabilitation. Qu'il se montrait coopératif et n'avait fait preuve d'aucune violence pendant son séjour à Lyle

House. Que son état était sous contrôle.

Je dirigeai la lumière de la lampe sur mon bras. Les marques de ses doigts tournaient au violet.

# 16

Chaque fois que je me laissais gagner par le sommeil, je me retrouvais coincée dans cet étrange état, entre le sommeil et l'éveil, où mon esprit passait en revue les souvenirs de la journée en les mélangeant et en les déformant. Je me voyais de nouveau au sous-sol, et Derek m'attrapait le bras et m'envoyait voler à travers la pièce. Puis je me réveillais à l'hôpital, avec Mme Talbot à mon côté, qui me disait que je ne remarquerai plus jamais.

Lorsque quelqu'un vint frapper à la porte pour nous réveiller, j'enfouis ma tête sous mon oreiller.

— Chloé ? fit Mme Talbot en ouvrant la porte. Il faut que tu t'habilles avant de descendre aujourd'hui.

Mon estomac se serra. À présent que Liz et Peter étaient partis, avaient-ils décidé que nous devons tous prendre le petit déjeuner ensemble ? Je ne pouvais pas affronter Derek. C'était impossible.

— Ta tante arrive à 8 heures pour t'emmener petit-déjeuner dehors. Tu dois te préparer.

Je relâchai l'oreiller auquel je me cramponnais désespérément, et je me mis debout.

— Tu es fâchée contre moi, n'est-ce pas, Chloé ?

Je cessai de remuer mes œufs brouillés dans mon assiette et levai la tête. Le souci assombrissait le visage de tante Lauren. Des taches plus sombres sous ses yeux trahissaient son manque de sommeil. Je n'avais pas remarqué ces cernes, dissimulés par le maquillage, avant que nous nous retrouvions sous les néons du *Denny's*.

— Fâchée pour quoi ? lui demandai-je.

Elle émit un petit rire.

— Eh bien, je ne sais pas. Peut-être parce que je t'ai flanquée dans un foyer avec des inconnus et que j'ai disparu.

Je posai ma fourchette.

— Tu ne m'as pas « flanquée » là-bas. L'école a insisté pour que j'y aille, et le foyer a tenu à ce que toi et papa restiez à l'écart le temps que je m'habitue. Je ne suis pas une gamine. Je comprends ce qui se passe.

Elle poussa un soupir, assez fort pour que je l'entende malgré l'atmosphère bruyante du restaurant.

— J'ai un problème, repris-je. Je dois apprendre à m'y faire, et ce n'est pas ta faute ni celle de papa.

Elle se pencha vers moi.

— Ce n'est pas ta faute non plus. Tu comprends cela aussi, n'est-ce pas ? C'est une maladie. Tu n'as rien fait pour la provoquer.

— Je sais.

Je grignotai ma tartine.

— Tu as une attitude très mûre, Chloé. Je suis fière de toi.

Je hochai la tête et continuai à manger. Des graines dans la confiture de framboises craquèrent sous mes dents.

— Oh, et j'ai quelque chose pour toi.

Elle plongea la main dans son sac et en sortit une petite pochette. À l'intérieur se trouvait mon pendentif orné d'un rubis.

— Les éducatrices du foyer ont appelé et m'ont dit qu'il te manquait. Ton père a oublié de le récupérer à l'hôpital quand tu es partie.

Je le pris et palpai le bijou familial à travers le plastique, puis le lui rendis.

— Il va falloir que tu le gardes pour moi. Je n'ai pas le droit de porter de bijou au foyer.

— Ne t'en fais pas, j'ai déjà parlé aux éducatrices. Je leur ai dit que c'était important pour toi, et elles ont donné leur accord pour que tu puisses l'avoir.

— Merci.

— Mais porte-le bien sur toi, en revanche. Il ne faudrait pas qu'il vienne encore à disparaître.

Je sortis le collier de la pochette et le mis autour de mon cou. Je savais que c'était une superstition idiote, mais je me sentais mieux avec. Il me rassurait, sans doute. Un souvenir de ma mère, et quelque chose que je portais depuis tant d'années que j'étais mal à l'aise quand je ne l'avais pas sur moi.

— Je n'arrive pas à croire que ton père l'ait laissé à l'hôpital, dit-elle en secouant la tête. Dieu sait quand il s'en serait souvenu, maintenant qu'il a de nouveau pris l'avion.

Oui, mon père était reparti. Il m'avait appelée sur le téléphone portable de tante Lauren pour m'expliquer qu'il avait dû s'en aller pour Shanghai en urgence la nuit précédente pour un voyage d'affaires. Elle était furieuse contre lui, mais je ne voyais pas quelle importance cela pouvait avoir tant que j'étais au foyer. Il s'était déjà arrangé pour prendre un mois de congé quand je sortirais, et je préférais qu'il soit revenu à ce moment-là.

Ma tante parla d'un projet de « séjour à New York entre filles » quand je serais sortie. Je n'eus pas le cœur de lui dire que je préférerais rentrer à la maison, voir mon père, passer du temps avec mes amis. Revenir à ma vie normale serait le meilleur moyen envisageable de fêter mon départ de Lyle House.

Ma vie normale...

Je songeai aux fantômes. Ma vie serait-elle de nouveau normale un jour ? Serais-je moi-même de nouveau normale ?

Mon regard balaya la foule de visages. Quelqu'un parmi tous ces gens était-il un fantôme ? Comment savoir ?

Par exemple, cet homme au fond qui portait un tee-shirt de heavy metal et qui avait l'air de sortir tout droit d'une émission sur la musique des années 1980 ? Ou bien la vieille femme avec de longs cheveux gris et une chemise psychédélique ? Ou encore le

type en costume qui patientait près de la porte ? À moins que quelqu'un leur rentre dedans, comment pouvais-je savoir qu'ils n'étaient pas des fantômes qui espéraient que je les remarque ?

Je baissai les yeux sur mon verre de jus d'orange.

*Ah oui, voilà une idée géniale, Chloé. Passe donc le reste de ta vie à éviter de regarder les gens dans les yeux.*

— Alors comment tu t'adaptes ? Tu t'entends bien avec les autres jeunes ?

Ses paroles eurent l'effet d'une claque et me rappelèrent que j'avais des problèmes plus graves que les fantômes.

Elle souriait ; elle avait posé la question pour rire. Évidemment que je m'entendais bien avec les autres. Je n'étais peut-être pas la fille la plus extravertie du monde, mais on pouvait compter sur moi pour ne pas faire de vagues ni m'attirer d'ennuis. Je levai la tête et son sourire s'effaça.

— Chloé ?

— Mmmh ?

— Est-ce qu'il y a un problème avec les autres du foyer ?

— N-non. Tout v-va b-b-b...

Je serrai mes mâchoires dans un claquement de dents. Pour quelqu'un qui me connaissait bien, mon bégaiement était un stressomètre. Cela ne servait à rien de dire que tout allait bien si je ne pouvais même pas articuler le mensonge.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Ses mains se crispèrent sur ses couverts, comme si elle s'apprêtait à les brandir devant les responsables, quels qu'ils soient.

— Ce n'est rien...

— Ne me dis pas que ce n'est rien. Quand je t'ai posé la question, j'ai cru que tu allais te sentir mal.

— C'est les œufs. J'ai mis trop de sauce piquante dessus. Les autres au foyer sont très sympas.

Ses yeux sondèrent les miens, et je sus que je ne m'en tirerais pas à si bon compte.

— Il y en a juste un, repris-je, mais ce n'est vraiment pas grave. On ne peut pas s'entendre avec tout le monde, pas vrai ?

Elle renvoya d'un geste la serveuse qui tentait d'approcher, la cafetière à la main.

— De qui s'agit-il ? Ne lève pas les yeux au ciel, Chloé. Tu es dans cet endroit pour te reposer, et si quelqu'un t'embête...

— Je suis capable de m'en occuper.

Elle relâcha les couverts, les posa, et lissa son set de table.

— Là n'est pas la question, ma chérie. Tu as déjà assez de soucis comme ça en ce moment. Dis-moi qui est ce garçon et je veillerai à ce qu'il ne t'ennuie plus.

— Il ne...

— C'est donc un garçon. Lequel ? Il y en a trois... Non, plus que deux désormais. C'est le grand gaillard, c'est ça ? Je l'ai vu ce matin. J'ai essayé de me présenter, mais il s'est éloigné. Darren, Damien...

Je me retins de la corriger. Elle m'avait déjà piégée pour que j'admette que mon



bourreau était un garçon. J'aurais vraiment aimé que, pour une fois, elle se contente d'écouter mes problèmes, qu'elle me donne éventuellement quelques conseils, et qu'elle ne se précipite pas pour tout arranger.

— Derek, dit-elle. Voilà son nom. Quand il m'a ignorée ce matin, Mme Talbot m'a dit qu'il était comme ça. Malpoli. Je me trompe ?

— Il est juste... pas très cool. Mais ce n'est pas grave. Comme je disais, on ne peut pas s'entendre avec tout le monde, et les autres ont l'air sympa. Il y a une fille qui est un peu coincée, comme celle avec qui je partageais ma chambre en colo l'an dernier. Tu te souviens d'elle ? Celle qui...

— Chloé, qu'est-ce qu'il t'a fait, ce Derek ? demanda-t-elle en refusant de se laisser distraire. Est-ce qu'il t'a touchée ?

— N-non, b-bien sûr que n-non.

— Chloé.

Mon bégaiement me trahissait, et sa voix se durcit.

— Ce n'est pas quelque chose que tu dois cacher, reprit-elle. S'il a fait quoi que ce soit de déplacé, je te jure que...

— Non, ce n'est pas ce que tu crois. On était en train de parler. J'ai essayé de m'en aller et il m'a empoignée par les bras...

— Il t'a empoignée ?

— Pendant seulement une seconde. Ça m'a juste fait flipper. J'ai eu une réaction exagérée.

Elle se pencha en avant.

— Tu n'as pas exagéré. Chaque fois que quelqu'un pose la main sur toi sans que tu sois d'accord, c'est ton droit de protester, de te plaindre et...

Elle persista ainsi pendant le reste du petit déjeuner. Un sermon sur les « gestes déplacés » comme si j'avais cinq ans. Je ne comprenais pas pourquoi elle se fâchait autant. Ce n'était pas comme si je lui avais montré les marques. Mais plus j'argumentais, plus elle s'énervait, et je commençais à me dire qu'il ne s'agissait peut-être pas seulement d'un garçon qui m'embêtait ou m'attrapait par le bras. Elle était en colère contre mon père parce qu'il était parti, contre mon école pour m'avoir envoyée dans ce foyer, et puisqu'elle ne pouvait pas les incriminer directement, elle avait trouvé quelqu'un à qui elle pouvait s'attaquer, un problème qu'elle pouvait résoudre.

— S'il te plaît, ne fais rien, la suppliai-je dans la voiture alors qu'elle avançait au pas dans l'allée. Derek ne m'a rien fait. S'il te plaît. C'est déjà assez difficile de...

— C'est bien pour ça que je ne vais pas rendre les choses plus compliquées pour toi, Chloé. Je ne veux pas causer de problèmes. Je vais simplement régler cette histoire. Mieux vaut prévenir que guérir, ajouta-t-elle avec un sourire.

Elle me serra le genou, mais je me détournai et regardai par la fenêtre. Elle soupira et éteignit le moteur.

— Je te promets que je serai discrète. J'ai appris à gérer des situations comme celle-là avec délicatesse, parce que la dernière chose dont la victime a besoin, c'est d'être accusée de délation.

— Je ne suis pas une vic...

— Ce Derek ne saura jamais qui s'est plaint. Même les éducatrices ne sauront pas que tu m'en as parlé. Je vais faire part de mes inquiétudes avec précaution, d'après mes propres observations professionnelles.

— Donne-moi juste deux jours...

— Non, Chloé, dit-elle fermement. Je vais parler aux éducatrices et, si nécessaire, à l'administration. Ne pas le faire serait irresponsable.

Je me tournai pour lui faire face et ouvris la bouche pour protester, mais elle était déjà sortie de la voiture.

Quand je rentrai, Tori était de retour. De retour en cours et dans son comportement.

Si j'avais écrit le scénario de cette scène, j'aurais été tentée de transformer complètement le personnage. La jeune fille voit sa seule amie être emmenée, en partie à cause d'une remarque blessante de sa part. Lorsque les autres résidents du foyer lui viennent en aide et tentent de la reconforter en lui apportant du soutien et de la sollicitude, elle se rend compte que l'amie qu'elle a perdue n'est pas la seule qu'elle ait, et jure de devenir quelqu'un de plus gentil et de plus doux.

Cependant, dans la vraie vie, les gens ne changent pas du jour au lendemain.

Tori commença le premier cours en m'informant que j'étais assise à la place de Liz, et que j'avais intérêt à ne pas faire comme si elle n'allait pas revenir. Elle nous suivit ensuite, Rae et moi, dans le couloir.

— C'était bien ton petit déjeuner avec tata ? Tes parents sont trop occupés pour avoir du temps à te consacrer, j'imagine ?

— Je suis sûre que ma mère serait venue si elle avait pu. Mais c'est un peu dur pour elle, vu qu'elle est morte.

C'était bien envoyé ; mais Tori ne cilla même pas.

— Alors tu as fait quoi pour mériter déjà une autorisation de sortie, Chloé ? C'était ta récompense pour les avoir aidés à se débarrasser de Liz ?

— Elle n'a pas..., commença Rae.

— Tu crois que tu vaux mieux, Rachelle ? Tu n'as même pas attendu que le lit de Liz ait refroidi pour venir t'installer avec ta nouvelle copine. Alors, Chloé, c'est dû à quoi, ce traitement de faveur ?

— Ce n'est pas un traitement de faveur, fit Rae. Ta mère t'emmène dehors tout le temps. Pour Chloé, c'est probablement une récompense pour bonne conduite. Pour toi, c'est juste parce que ta mère fait partie du conseil d'administration.

À nos âges, « bien se conduire » n'était pas exactement un objectif à atteindre. Mais les narines de Tori se dilatèrent et son visage se tordit, comme si Rae lui avait lancé la pire insulte qui soit.

— Ah ouais ? dit-elle. Eh ben, on ne les voit pas venir les tiens, de parents, hein, Rachelle ? Combien de fois t'ont-ils rendu visite ou appelée depuis que tu es ici ? Voyons... ah oui, zéro. (Elle forma un O avec son pouce et son index.) Et ça n'a rien à voir avec la mauvaise conduite. C'est juste qu'ils n'en ont rien à faire.

Rae l'envoya contre le mur. Tori poussa un cri à vous déchirer les tympans.

— Elle m'a brûlée ! dit-elle en se tenant l'épaule.

— Je t'ai poussée.

Mme Wang se dépêcha de sortir de la salle de cours, suivie par Simon et Derek qui étaient restés à l'intérieur pour parler d'un devoir.

— Rae m'a brûlée. Elle a des allumettes ou quelque chose comme ça. Regardez, regardez...

Tori tira sur l'encolure de son tee-shirt.

— Garde tes vêtements, Tori, dit Simon en mettant les mains devant ses yeux. Je t'en prie.

Derek laissa échapper un grondement sourd qui ressemblait étrangement à un rire.

Rae leva les mains en l'air.

— Pas d'allumettes. Pas de briquets. Rien dans les manches...

— Je vois une très faible trace rouge, Tori, dit Mme Wang, comme si on t'avait poussée.

— Elle m'a brûlée ! Je l'ai senti ! Elle cache encore des allumettes. Fouillez-la. Faites quelque chose !

— Et si toi, tu faisais quelque chose, Tori ? lança Simon au moment où elle passait à côté de nous. Trouve-toi une occupation et lâche-nous un peu.

Elle se retourna brusquement et tenta de se jeter, non pas sur Simon mais sur Rae, avant d'être attrapée par Mme Wang. Les éducatrices arrivèrent en courant.

Oui, Tori était bien de retour.

Je passai cette première heure de cours à craindre que Mlle Van Dop ou le docteur Gill fasse irruption et attrape Derek pour l’emmener en « entretien ». J’aurais dû faire confiance à ma tante. Lorsque nous étions revenues, elle avait discrètement pris Mme Talbot à part en lui disant simplement qu’elle souhaitait lui parler de mes progrès. Personne n’y avait prêté attention. Et personne n’était entré en trombe dans la salle pour emmener Derek.

La crise de Tori fut le seul incident de la matinée, par ailleurs tranquille. Derek suivit les cours et ne fit pas attention à moi. Il partit pour sa séance avec le docteur Gill avant l’heure du déjeuner. Quand il sortit, j’étais dans le couloir et j’attendais que la salle de bains se libère. Elle était occupée par Simon, comme toujours avant les repas. Je n’aurais jamais cru qu’un garçon puisse autant se soucier de se laver les mains avant de manger.

Je me demandais si je n’allais pas monter rapidement jusqu’à la salle de bains des filles lorsque la silhouette de Derek apparut sur le seuil de la porte du bureau du docteur Gill. Je me préparai avec appréhension. Il sortit et me regarda. Mon cœur battait tellement fort que j’étais sûre qu’il pouvait l’entendre, tout comme j’étais sûre qu’il venait de se faire sermonner. Nos regards se croisèrent. Il me fit un signe de tête, grommela quelque chose qui ressemblait à « salut » et s’apprêtait à s’éloigner lorsque la porte de la salle de bains s’ouvrit.

Simon sortit, la tête baissée. Il fourra quelque chose dans sa poche arrière en m’apercevant.

— Oups. Je vois que j’ai encore monopolisé la salle de bains et que j’ai créé une file d’attente.

— Il n’y a que Chloé.

Derek me tint la porte. Il ne semblait pas fâché du tout. Plus sympa que d’habitude, même. Ma tante avait dû faire les choses bien. J’aurais dû m’en douter.

Au moment où j’entrai, Simon dit à Derek :

— Hé, le déjeuner, c’est par là.

— Commence sans moi. Il faut que j’aille chercher quelque chose dans notre chambre.

Il y eut une pause, puis un « attends », et le bruit des pas de Simon qui suivait Derek dans l’escalier.

Après le déjeuner, c’était à mon tour de sortir les poubelles. *Pour me faire de l’expérience*, me répétais-je en tirant la benne jusqu’à la cabane et en chassant les

mouches bourdonnantes qui s'approchaient pour regarder de plus près. Tout m'apportait de l'expérience. On ne pouvait pas savoir quand j'allais avoir besoin d'une scène-clé dans laquelle le protagoniste sortirait les poubelles.

Mon rire résonna dans le jardin. Le soleil brillait et cognait sur mon visage, l'arbre et les jonquilles étaient en fleurs, l'odeur légère de l'herbe fraîchement coupée masquait presque la puanteur des détritiques pourris.

Mon après-midi commençait plutôt bien. Mieux que ce à quoi je m'étais attendue...

Je m'arrêtai net. Là, dans le jardin derrière le nôtre, se trouvait un fantôme. Une petite fille, qui ne devait pas avoir plus de quatre ans.

C'était forcément un fantôme. Elle était toute seule dans le jardin et jouait dehors dans une robe à fanfreluches, une espèce de pièce montée faite de nœuds et de rubans, d'autres rubans enroulés dans ses anglaises et d'autres nœuds sur ses chaussures vernies. Elle ressemblait à une Shirley Temple sortie tout droit d'une vieille affiche de film.

Je jetai les sacs dans la cabane, où ils seraient à l'abri des ratons et des mouffettes à l'affût. Ils firent un bruit sourd en heurtant le plancher, mais la petite fille, qui se tenait à seulement six mètres, ne leva pas les yeux. Je fermai la porte, contournai la cabane jusqu'à la barrière et m'accroupis pour me mettre à son niveau.

— Bonjour, lui dis-je.

Elle fronça les sourcils, comme si elle se demandait à qui je parlais. Je lui souris.

— Oui, je te vois. Tu as une jolie robe. J'en avais une pareille quand j'avais à peu près ton âge.

Elle jeta un dernier regard hésitant par-dessus son épaule, puis avança furtivement jusqu'à moi.

— C'est maman qui me l'a achetée.

— Ma maman m'avait acheté la mienne aussi. Tu aimes la tienne ? (Elle hocha la tête et son sourire illumina ses yeux noirs.) Je parie que oui, ajoutai-je. Moi aussi j'adorais ma robe. Est-ce que...

— Amanda !

La fillette bondit en arrière, tomba sur les fesses et commença à pleurer. Une femme en salopette et manteau de cuir se mit à courir en claquant la porte derrière elle, un trousseau de clés à la main.

— Oh, Amanda, tu as sali ta belle robe. Je vais devoir repousser ta séance photo.

Elle me jeta un regard noir et prit la petite fille dans ses bras pour la ramener dans la maison.

— Je t'ai déjà dit de ne pas t'approcher de cette barrière, Amanda. Ne parle jamais aux jeunes là-bas. Jamais, tu m'entends ?

*Ne parle pas aux jeunes cinglés.* Je mourais d'envie de lui crier que nous n'étions pas cinglés. J'avais seulement pris sa fille pour un fantôme, c'était tout.

Je me demandais s'il existait des livres sur ce genre de choses. *Cinquante façons de distinguer les morts des vivants avant de vous retrouver en cellule capitonnée.* Oui, j'étais sûre que celui-là était à la bibliothèque.

Je ne pouvais pas être le seul être au monde à voir des fantômes. Était-ce quelque chose dont j'avais hérité, comme les yeux bleus ? Ou bien attrapé, comme un virus ?

Il devait y avoir d'autres personnes. Comment les trouver ? Y arriverais-je ? Devais-je même essayer ?

Un bruit de pas m'annonça que quelqu'un arrivait. Une personne vivante. C'était la seule leçon que j'avais apprise jusque-là : les fantômes pouvaient hurler, pleurer et parler, mais ils ne faisaient aucun bruit en bougeant.

J'étais encore derrière la cabane, cachée aux regards. C'était comme d'être au sous-sol, sauf qu'ici nul ne m'entendrait appeler à l'aide.

J'avancai brusquement juste au moment où une ombre arrivait au coin de la cabane. Simon.

Il s'approcha de moi à grands pas, le visage rouge de colère. Je me raidis mais ne bougeai pas.

— Qu'est-ce que tu as dit ? demanda-t-il lentement, posément, comme s'il luttait pour garder une voix ferme.

— Pardon ?

— Aux éducatrices. À propos de mon frère. Tu l'as accusé de quelque chose.

— Je n'ai rien dit aux édu...

— Alors c'est ta tante, fit-il en pianotant sur le mur de la cabane. Tu sais très bien de quoi je parle. Tu lui as dit quelque chose, elle l'a répété aux éducatrices, et puis le docteur Gill a convoqué Derek pour un entretien spécial avant le déjeuner et lui a conseillé de ne plus t'embêter. Sinon il se fera renvoyer.

— Q-quoi ?

— Tu n'as qu'un mot à dire, et il part. Il se fait transférer. (Une veine palpitait dans son cou.) Il a été parfait depuis qu'il est ici. Et là, tout à coup, après un seul problème avec toi, il se prend un avertissement. Au moindre regard de travers qu'il te lance, il dégage.

— J-j-je...

— Il s'est passé quelque chose entre vous deux hier soir, hein ? Derek flippait complètement quand il est remonté. Il a dit qu'il était en train de te parler et puis qu'il a merdé. C'est tout ce qu'il a bien voulu me raconter.

Je faillis lui dire la vérité, que je n'avais pas fait exprès de dénoncer Derek ; que j'avais été silencieuse pendant le petit déjeuner, et que ma tante avait compris que quelque chose n'allait pas. Mais cela lui aurait donné l'impression que j'avais fait la tête exprès pour que ma tante me tire les vers du nez.

Et l'attitude de Simon me gonflait. Il m'accusait pratiquement de raconter des craques et de prendre injustement pour cible son pauvre frère incompris.

— Il faisait chaud dans le restaurant, lui répondis-je. Alors j'ai relevé mes manches.

— Quoi ?

Je remontai ma manche gauche et révélai les quatre marques, foncées comme des taches d'encre. Simon pâlit.

— Ma tante voulait savoir ce qui s'était passé. Je ne voulais pas répondre, alors elle m'a tendu un piège pour que j'admette que c'était un garçon. Elle a croisé Derek ce matin et il a été désagréable avec elle, alors elle a décidé que ça devait être lui. Je n'ai pas confirmé. S'il a des ennuis, ce n'est pas ma faute. J'avais tous les droits d'en parler à quelqu'un, et je ne l'ai pas fait.

— OK, OK. (Il se frotta la bouche, les yeux toujours braqués sur ma peau.) Donc il t'a attrapé le bras. C'est ce qu'on dirait. C'est ça ? Il t'a juste serrée plus fort qu'il aurait dû.

— Il m'a envoyée valdinguer à l'autre bout de la pièce. Ses yeux s'écarquillèrent, puis il les plissa pour cacher son étonnement.

— Mais il ne voulait pas faire ça. Si tu avais vu l'état dans lequel il était hier soir, tu le saurais.

— Donc tout va bien ? Si je perds mon sang-froid et que je te frappe, ça ne sera pas grave sous prétexte que je ne l'aurais pas voulu, je ne l'aurais pas fait exprès ?

— Tu ne comprends pas. Il est seulement...

— Elle a raison.

La voix de Derek le précéda au coin de la cabane.

J'eus un mouvement de recul. Je ne pus pas m'en empêcher. Quand il me vit, une ombre passa dans son regard. Du remords ? De la culpabilité ? Il cligna des yeux pour la chasser.

Il s'arrêta derrière l'épaule de Simon, à au moins un mètre et demi de moi.

— Je voulais te parler, hier soir. Quand tu as essayé de partir, je t'ai retenue, et...

Il laissa mourir sa phrase, et détourna les yeux.

— Tu m'as envoyée à travers la pièce !

— Je ne... Oui, tu as raison. Je l'admets, je n'ai aucune excuse. Simon ? On y va.

Simon secoua la tête.

— Elle ne comprend pas. Tu vois, Chloé, ce n'est pas sa faute. Il est vachement fort, et...

— Et tu ne portais pas ton collier en kryptonite, ajouta Derek, sa bouche tordue en un sourire amer. Ouais, je suis baraqué. J'ai grandi très vite. Peut-être que je ne maîtrise pas encore ma force.

— Ce n'est pas..., commença Simon.

— Aucune excuse, comme tu as dit. Tu ne veux pas que je m'approche de toi ? Accordé.

— Derek, dis-lui...

— Laisse tomber, OK ? Ça ne l'intéresse pas. Elle a été très, très claire là-dessus.

Maintenant allons-nous-en avant qu'on me voie avec elle et que je me fasse encore taper sur les doigts.

— Chloé !

La voix de Mme Talbot retentit dans le jardin.

— Parfait *timing*, marmonna Derek. Je dois avoir un sixième sens.

— J'arrive ! répondis-je en faisant un pas de côté pour qu'elle me voie.

— Vas-y, me dit Derek lorsque la porte se referma. Il ne faut pas que tu sois en retard pour ton traitement.

Je lui jetai un regard noir et m'éloignai en direction du bâtiment en faisant un grand détour pour les éviter. Simon murmura quelque chose tout bas, comme s'il parlait à Derek.

De la fumée s'éleva sur mon chemin. Je reculai en trébuchant. Elle flottait très bas au-dessus du sol, comme du brouillard.

— Simon ! fit Derek d'une voix sifflante.

Je me retournai en montrant la fumée du doigt.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— De quoi tu parles ? dit Derek en suivant mon doigt des yeux. Oh, ça. Ça doit être un fantôme. Non, c'est vrai, tu ne vois pas les fantômes. Tu as des hallucinations. J'imagine que c'est une hallucination, alors.

— Ce n'est pas...

— Ce n'est rien, Chloé, fit-il en enfouissant ses mains dans ses poches et en se balançant en arrière sur ses talons. Seulement ton imagination, comme tout le reste. Maintenant file, va prendre tes médicaments et sois bien sage. T'inquiète pas, à partir de maintenant je ne t'embêterai plus. On va dire que j'ai fait une erreur. Une *grosse* erreur.

Il insinuait qu'il m'avait surestimée. Que je n'étais pas digne de son intérêt. Je serrai les poings.

— Attention, Chloé. N'essaie pas de me frapper. Après c'est moi qui irai te dénoncer.

Simon fit un pas en avant.

— Ça suffit, Derek. Elle ne t'a pas...

— Il le sait très bien, dis-je en l'interrompant et en regardant Derek dans les yeux. Il veut m'appâter. C'est un connard et une brute, et les « secrets » qu'il me fait miroiter, je m'en fiche, il peut se les garder. Il a raison. Ça ne m'intéresse pas.

Je filai à grands pas jusqu'à la benne et attrapai la poignée.

— Laisse, lança Simon. Je m'en occupe...

— Laisse-la faire.

Je me retournai et vis Derek poser sa main sur l'épaule de Simon, qui se dégagea.

— Chloé...

Je traînai la benne à toute vitesse jusqu'à la maison.



# 18

Lorsque j'entrai dans la bâtisse par la porte qui donnait sur le jardin, je faillis renverser Tori.

— Tu t'es bien amusée à sortir les poubelles ? demanda-t-elle.

Je regardai derrière moi à travers les rideaux de dentelle et aperçus Simon près de la cabane. J'aurais pu dire qu'il était venu m'aider ou, mieux encore, que Derek était là aussi, si elle regardait bien.

Mais je ne voyais pas vraiment l'intérêt.

Derek me reprochait de lui avoir causé des ennuis. Simon me reprochait d'avoir causé des ennuis à Derek.

Si Tori voulait me reprocher de lui voler son pseudo-copain, soit. Je n'avais pas la force de m'en soucier.

Rae resta silencieuse tout l'après-midi. Les commentaires de Tori sur ses parents qui ne venaient pas la voir semblaient lui avoir sapé le moral. Nous eûmes la permission de monter pendant la pause et de déplacer toutes ses photos dans notre chambre avant la reprise des cours.

— Merci de m'aider avec tout ça, dit-elle. Je sais, je ne suis pas obligée de tout vider maintenant, mais si j'en laisse une, Tori serait capable de la jeter en prétendant qu'elle croyait que je n'en voulais plus.

Je regardai la photo qui se trouvait au sommet de la pile, et qui montrait une petite fille blonde d'environ trois ans et un garçon un peu plus vieux qui avait l'air amérindien.

— Ils sont mignons. Ce sont des amis ? Des petits que tu gardes ?

— Non, c'est ma petite sœur et mon petit frère.

Je suis sûre que mon visage devint écarlate. Je m'excusai en bégayant.

Rae éclata de rire.

— Pas besoin de t'excuser. J'ai été adoptée. Ma mère venait de Jamaïque. Enfin c'est ce qu'on m'a dit. Elle n'était qu'une gamine quand elle m'a eue, alors elle a dû me faire adopter. Eux (elle montra du doigt la photo d'un couple de Blancs sur une plage) ce sont mes parents. Et elle (elle désigna une jeune fille d'origine sud-américaine posant avec Donald) c'est ma sœur, Jess. Elle a douze ans. Lui (elle fit un geste en direction de la photo d'un garçon aux cheveux auburn et au visage grave) c'est mon frère, Mike. Il a huit ans. Une famille très multiculturelle, comme tu vois.

— Vous êtes cinq ? Waouh.

— Jess et moi, on a été adoptées. Les autres sont placés avec nous en famille d'accueil. Ma mère adore les enfants. (Elle fit une pause.) Enfin, en théorie en tout cas.

Je la suivis jusqu'à la chambre. Elle me prit la pile de photos des mains et les posa sur sa nouvelle commode. Elle poussa sa Nintendo DS sur le côté.

— Tu vois comment sont certains enfants quand on leur donne un nouveau jouet ? demanda-t-elle en tapotant l'écran rayé. Pendant des semaines ou même des mois, c'est le truc le mieux, le plus cool, le plus intéressant qu'ils aient jamais possédé et ils en parlent sans arrêt. Ils l'emportent partout avec eux. Et puis un jour, ils sont surexcités par un nouveau gadget. L'ancien fonctionne toujours très bien. Mais il n'est plus cool ni nouveau comme avant. Eh bien, ma mère est comme ça. (Elle me tourna le dos et se dirigea vers le lit.) Sauf qu'avec elle, ce ne sont pas des gadgets. Ce sont des enfants.

— Oh.

— Quand ils sont petits, ils sont super. Mais quand ils grandissent... plus tellement. (Elle s'assit sur le lit et secoua la tête.) Bon, je suis sans doute trop dure avec elle. Tu sais ce que c'est. Quand tu es petite, ta mère est géniale et elle n'a jamais tort, et puis tu grandis... (Elle se tut et rougit.) Non, j'imagine que tu ne peux pas savoir ce que c'est, pas vrai ? Désolée.

— Ce n'est pas grave, dis-je en m'asseyant sur mon lit.

— Ton père ne s'est jamais remarié ?

Je fis « non » de la tête.

— Alors qui s'occupe de toi ?

Tout en retournant en cours, je lui parlai de ma tante Lauren, de la succession interminable de gouvernantes, je la fis rigoler en faisant des imitations, et oubliai tout le reste... du moins pendant un court moment.

Cet après-midi-là, pendant ma séance avec le docteur Gill, je fis une représentation digne d'un oscar. J'admis que, comme elle l'avait soupçonné, j'avais en effet cru voir des fantômes. Et qu'à présent, après avoir entendu son diagnostic et laissé mon traitement faire effet, je comprenais que j'avais eu des hallucinations. J'étais schizophrène. J'avais besoin d'aide.

Elle tomba complètement dans le panneau.

Je devais seulement jouer le rôle pendant une semaine environ, et puis je serais libre.

Une fois les cours finis, je fis mes devoirs avec Rae dans la salle multimédia. Simon s'attarda devant la porte à deux reprises et je me dis qu'il voulait peut-être me parler, mais lorsque je passai ma tête dans le couloir, il était monté à l'étage.

Tout en travaillant, je repensai au brouillard qui avait flotté dans le jardin. Si Derek ne l'avait pas vu lui aussi, j'aurais pu croire que c'était un fantôme.

Pourquoi avait-il dit à Simon d'arrêter ? Était-il la cause de mes hallucinations ? S'agissait-il de sortes d'effets spéciaux ?

Évidemment, cela expliquait tout à fait les fantômes que j'avais vus à l'école : des projections holographiques créées par un mec que je n'avais jamais rencontré. Bien sûr.

Mais il se passait quelque chose.

Ou en tout cas, Derek voulait que je le croie.

En refusant de m'expliquer et en en faisant toute une histoire, Derek m'amenait à agir exactement comme j'étais en train de le faire : me rendre folle à force de me demander ce qu'il me cachait. Il voulait que je vienne à lui et que je le supplie de m'expliquer, pour qu'il puisse me persécuter et me tourmenter encore plus.

Il était impossible que Simon et Derek aient pu créer les fantômes de l'école, mais le brouillard aurait pu être un effet assez simple à obtenir. Peut-être que Derek l'avait produit. C'était pour ça que Simon avait protesté, et que Derek l'avait fait taire.

Simon avait-il peur de son frère ? Il faisait semblant de le défendre et se comportait comme s'ils étaient les meilleurs amis du monde, mais que pouvait-il faire d'autre ? Il était coincé avec Derek jusqu'à ce que son père revienne.

Où était son père ?

Pourquoi avait-il inscrit Simon et Derek à l'école sous de faux noms ?

Pourquoi Simon se retrouvait-il ici, s'il n'avait pas de dossier ?

Trop de questions. Il fallait que je commence à trouver des réponses.

Nous étions en train de débarrasser la table après le repas, quand Mme Talbot entra dans la salle à manger accompagnée d'un homme qu'elle présenta comme le docteur Davidoff, président du conseil d'administration qui dirigeait Lyle House. Presque chauve, avec un énorme nez pointu, il était si grand qu'il semblait se pencher en permanence pour mieux entendre. Entre les quelques cheveux restant sur ses tempes et son gros nez, sa tête rentrée dans ses épaules et ses petits yeux perçants derrière ses lunettes, il ressemblait fâcheusement à un vautour.

— Voilà sans doute la petite Chloé Saunders.

Il fit un large sourire, avec la fausse jovialité des hommes d'âge moyen qui n'ont pas d'enfants et ne songent pas qu'une jeune fille de quinze ans n'aime peut-être pas qu'on l'appelle « la petite Chloé Saunders ».

Il me tapa maladroitement dans le dos.

— J'aime bien ta coiffure, Chloé. Des mèches rouges. Trop cool.

Il dit « cool » comme je disais les mots en espagnol quand je n'étais pas sûre de leur prononciation. Rae leva les yeux au ciel dans son dos, puis vint se mettre devant lui.

— Salut, docteur D.

— Rachelle. Oh, pardon, *Rae*, c'est ça ? J'espère que tu es toujours aussi sage ?

Rae lui lança un beau sourire, le sourire sur mesure qu'elle réservait aux adultes auxquels elle devait lécher les bottes.

— Toujours, docteur D.

— C'est bien. Alors, Chloé, le docteur Gill me dit que tu as fait de gros progrès aujourd'hui. Elle est très contente de ton évolution ainsi que de la vitesse à laquelle tu t'es adaptée à la routine thérapeutique, et que tu aies accepté son diagnostic.

J'essayai de ne pas montrer ma gêne. Il était plein de bonnes intentions, mais je ne voulais pas qu'on me félicite publiquement d'être une patiente modèle. Surtout quand Derek avait cessé de manger pour regarder.

« *Maintenant file, va prendre tes médicaments et sois bien sage.* »

Le docteur Davidoff poursuivit :

— D’habitude, je ne rencontre pas nos jeunes pensionnaires avant au moins une semaine, mais puisque tu progresses à toute vitesse, Chloé, je ne veux pas te retenir. Je suis sûr que tu as envie de retrouver tes amis et ton école le plus vite possible.

J’imitai le beau sourire de Rae et ne prêtai pas attention à l’œil scrutateur de Derek.

— Oui, monsieur.

— Suis-moi donc, nous allons discuter dans le bureau du docteur Gill.

Il posa une main sur mon épaule pour me faire avancer.

Tori se plaça devant nous.

— Bonjour, docteur Davidoff. Ce nouveau médicament que vous m’avez prescrit marche vachement bien. Je suis en très bonne voie.

— Tant mieux, Victoria.

Il lui tapota distraitemment le bras, puis me fit sortir de la pièce.

La séance fut semblable à la première que j’avais eue avec le docteur Gill : faire le point sur mon dossier. Qui était Chloé Saunders ? Que lui était-il arrivé ? Qu’en pensait-elle ?

J’étais sûre qu’il aurait pu apprendre tout cela des notes du docteur Gill, restée plus tard aujourd’hui pour être présente, mais c’était comme dans un film policier où l’inspecteur interroge le suspect et lui pose exactement les mêmes questions que celui d’avant. Ce n’était pas l’information qui importait, mais la manière dont je la donnais. Quelle était ma réaction émotionnelle ? Quels détails avais-je ajoutés cette fois ? Qu’est-ce que j’omettais ?

Malgré toute sa fausse jovialité, le docteur Davidoff était le supérieur du docteur Gill, ce qui signifiait qu’il était là pour contrôler son travail.

Celle-ci, toute raide et tendue, le buste penché en avant, les yeux plissés, s’efforçait de capter chaque mot, chaque geste, comme une élève craignant d’oublier un point essentiel pour l’examen. Le docteur Davidoff prit son temps, se prépara un café et m’apporta un jus de fruit, puis se détendit dans le fauteuil du docteur Gill et discuta avec moi pour me mettre à l’aise avant de commencer.

Lorsqu’il me demanda si j’avais eu des hallucinations depuis que j’étais ici, je lui répondis qu’en effet, j’avais vu une main coupée le deuxième jour au matin et que j’avais entendu une voix plus tard dans la même journée. Je ne parlai pas de la veille mais dis en toute honnêteté que ce jour-ci, tout était allé bien.

Je m’en sortis sans accroc tout au long de la séance. À la fin, il me dit que je me débrouillais « bien, très bien », me tapota dans le dos et me raccompagna jusqu’à la porte.

Quand je passai devant la salle multimédia, j’en profitai pour y jeter un coup d’œil : Derek était assis à l’ordinateur, dos à la porte, et jouait à ce qui semblait être un jeu de stratégie militaire. Simon jouait lui aussi, sur sa Nintendo DS, affalé en travers du fauteuil, les jambes sur l’accoudoir.

Il me vit et se redressa, la bouche entrouverte comme pour m’appeler.

— Si tu vas chercher un truc à manger, prends-moi un Coca, fit Derek, sans se

détourner de l'écran. Tu sais où ils sont cachés.

Simon resta immobile, le regard allant et venant entre nous deux. Son frère lui fournissait la parfaite excuse pour sortir furtivement et venir me parler, mais il hésitait encore, comme s'il craignait un piège ou un test. Il était impossible que Derek sache que j'étais là, derrière son dos ; pourtant Simon restait affalé.

— Si tu veux un Coca, va le chercher toi-même.

— Je ne t'ai pas demandé d'aller m'en chercher un. J'ai dit : « si » tu y vas.

— Je n'y vais pas.

— Alors tu n'as qu'à le dire. C'est quoi ton problème ce soir ?

Je m'éloignai dans le couloir.

Je trouvai Rae dans la salle à manger, ses devoirs étalés sur la table.

— Tu as une DS, non ? lui demandai-je.

— Ouais. Mais il n'y a que Mario Kart dessus. Tu veux que je te la prête ?

— S'il te plaît.

— Elle est sur ma commode.

Je m'arrêtai de nouveau devant la salle multimédia. Les garçons étaient encore là, et n'avaient pas l'air d'avoir bougé depuis mon dernier passage. Simon leva les yeux. Je lui fis signe et agitai la DS de Rae. Il me sourit et redressa discrètement le pouce.

Il fallait à présent que je trouve un endroit qui soit à portée. J'avais une DS à la maison et je savais qu'il était possible de se connecter à une autre console dans un rayon d'une quinzaine de mètres. La salle multimédia se situait entre l'entrée et la salle de cours, deux endroits où il n'était pas possible de traîner. Mais elle se trouvait également juste en dessous de la salle de bains. Je montai donc à l'étage, démarrai PictoChat et priai pour pouvoir me connecter à la console de Simon.

Ce fut le cas.

J'utilisai le stilet pour écrire mon message : « Tu veux qu'on parle ? »

Il écrivit « OK », puis un « D » suivi d'un dessin qui, comme je m'en rendis compte un instant plus tard, représentait un œil. Oui, il voulait parler, mais Derek le surveillait.

Avant que j'aie le temps de répondre, il me renvoya un message. « D 8 ? », et une boîte portant l'inscription « savon », entourée de bulles. Je mis un moment à comprendre que Derek prenait sa douche vers 20 heures.

Il effaça tout et dessina un « 8 » suivi de « jardin ». Rendez-vous à 20 heures dehors.

Je lui renvoyai un « OK ».

# 19

À dix-neuf heures cinquante, j'étais en train d'aider Rae à vider le lave-vaisselle. J'entendis Simon demander dans le couloir s'il pouvait sortir dans le jardin et jouer au basket pendant que Derek prenait sa douche. Mme Talbot le prévint que la nuit commençait à tomber et qu'il ne pourrait pas rester longtemps, mais elle désactiva quand même l'alarme et le laissa sortir. Une fois le lave-vaisselle vidé, je dis à Rae que je la rejoindrais plus tard, puis sortis discrètement derrière lui.

Comme l'avait annoncé Mme Talbot, le crépuscule tombait déjà. Les silhouettes des grands arbres environnants assombrissaient le jardin d'autant plus. Le panier de basket se trouvait sur une terrasse bétonnée, hors de portée de l'éclairage du porche, et je ne percevais que la tache blanche du tee-shirt de Simon et le « bam-bam-bam » du ballon pendant qu'il dribblait. Je fis le tour du terrain.

Il continua à dribbler sans me voir, les yeux braqués sur la balle, le visage grave.

Tout en restant dans l'ombre, je m'approchai et attendis qu'il se rende compte de ma présence. Il sursauta en me voyant, comme effrayé, puis me fit signe de venir dans un coin encore plus sombre de l'autre côté du panier.

— Tout va bien ? lui demandai-je. Tu as l'air... préoccupé.

— Je réfléchis, dit-il en balayant la clôture des yeux. J'ai hâte de sortir d'ici. Comme tous les autres j'imagine, mais...

— Rae m'a dit que tu es ici depuis un moment.

— On peut dire ça.

Une ombre passa dans son regard, comme s'il envisageait son avenir, sans y voir aucun signe de libération. Moi au moins, j'avais quelque part où aller. Derek et lui dépendaient de l'aide sociale à l'enfance. Où iraient-ils après ?

Il fit violemment rebondir le ballon et parvint à sourire.

— Je nous fais perdre du temps, hein ? J'ai environ dix minutes avant que Derek me retrouve. D'abord, je tenais à m'excuser.

— Pourquoi ? Tu n'as rien fait.

— Pour Derek.

— C'est ton frère, pas ta responsabilité. Ce qu'il fait n'est pas ta faute. (Je montrai la bâtisse d'un mouvement de la tête.) Pourquoi tu ne voulais pas qu'il nous voie parler ? Il va s'énerver ?

— Il ne sera pas content, mais... (Il laissa échapper un rire aigu en surprenant mon expression :) Tu veux dire, est-ce que j'ai peur qu'il me tabasse ? Ça, non. Derek n'est pas

du tout comme ça. S'il s'énerve, il me traite juste de la même manière que les autres, il ne fait pas attention à moi. Il n'y a pas vraiment mort d'homme, mais non, je n'ai pas envie de l'emmerder si je peux éviter. C'est juste que...

Il fit rebondir le ballon, en le regardant fixement. Après un moment, il arrêta pour jongler avec.

— Il m'en veut déjà de l'avoir défendu, reprit-il, il déteste ça. Et si en plus je viens te parler, si j'essaie de t'expliquer la situation alors qu'il ne veut pas qu'on en discute... (Il fit tourner le ballon sur le bout de son doigt.) Tu comprends, Derek n'est pas quelqu'un de très social. (Je fis de mon mieux pour ne pas avoir l'air choquée.) Quand il a décidé que tu voyais peut-être bien des fantômes, j'aurais dû lui dire : « OK, Derek, laisse-moi lui parler. » J'aurais géré ça, heu... différemment. Derek ne sait pas quand il doit laisser les gens tranquilles. Pour lui, c'est simple comme bonjour. Si tu ne trouves pas toute seule et que tu n'écoutes pas quand il te donne la réponse, il continuera à te secouer jusqu'à ce que tu te réveilles.

— Fuir en hurlant, ça n'aide pas tellement.

Je le fis rire.

— Cela dit, si Derek se jetait tout le temps sur moi, je hurlerais aussi. Et tu n'as fui nulle part aujourd'hui. Tu lui as tenu tête, et je crois que ça, il n'a pas l'habitude. (Il sourit.) Tant mieux pour toi. C'est tout ce que tu as à faire. Ne le laisse pas te marcher sur les pieds.

Il visa le panier et lança le ballon, qui tomba gracieusement dans le cerceau.

— Alors Derek croit que je suis une... nécromancienne ?

— Tu vois les fantômes, non ? Un mort qui t'a parlé, qui t'a couru après, qui t'a demandé de l'aide ?

— Comment est-ce que... ?

Je me tus tout à coup. Mon cœur battait la chamade, j'avais le souffle court. Je venais de convaincre le docteur Gill que j'avais accepté le diagnostic. J'avais beau avoir très envie de faire confiance à Simon, je n'osais pas.

— Comment est-ce que je le sais ? Parce que c'est ce que font les fantômes aux nécromanciens. Tu es la seule personne qui puisse les entendre, et ils ont tous quelque chose à dire. C'est pour ça qu'ils errent ici, dans les limbes ou un truc comme ça. (Il lança le ballon en haussant les épaules.) Je ne connais pas vraiment les détails. Je n'ai jamais rencontré de nécromancien, en fait. Je sais seulement ce qu'on m'en a raconté.

Je respirai profondément avant de dire, avec autant de désinvolture que possible :

— J'imagine que c'est logique. C'est ce que les fantômes sont censés faire à ceux qui croient pouvoir parler aux morts. Les médiums, les adeptes du spiritisme, les voyants et tous ces gens-là.

Il secoua la tête.

— Oui, les médiums, les adeptes du spiritisme et les voyants sont en effet des gens qui croient pouvoir parler aux morts. Mais les nécromanciens, ils y arrivent. C'est héréditaire. (Il sourit.) Comme les cheveux blonds. Tu peux les recouvrir de mèches rouges, mais en dessous, ils sont toujours blonds. Et tu peux tenter d'oublier les fantômes, ils continueront à venir. Ils savent que tu peux les voir.

— Je ne comprends pas.

Il jeta le ballon en l'air et le rattrapa dans la paume de sa main, puis murmura quelque chose. Je m'apprêtais à lui dire que je ne l'entendais pas, lorsque le ballon s'éleva. Par lévitation.

Je le contemplai.

— Ouais, je sais, c'est à peu près aussi inutile que le truc du brouillard, fit-il, les yeux rivés sur le ballon flottant, comme s'il se concentrait. Si j'arrivais à le soulever de plus de cinq centimètres, par exemple jusqu'au-dessus du panier, et que je réussissais à placer un smash systématiquement, ce serait un tour marrant. Mais je ne suis pas Harry Potter, et la vraie magie, ça ne marche pas comme ça.

— C'est... de la magie ? dis-je.

Le ballon retomba dans sa main.

— Tu ne me crois pas, hein ?

— Non, je...

Il m'interrompit en riant.

— Tu crois que c'est une sorte de tour de passe-passe ou des effets spéciaux. Eh bien, madame Cinéma, viens par ici et fais ton inspection.

— Je...

— Viens ici, me coupa-t-il en désignant le sol juste à côté de lui. Regarde si tu trouves les fils.

Je m'approchai. Il dit quelque chose, plus fort cette fois, pour que j'entende. Je ne connaissais pas cette langue.

Comme le ballon ne bougeait pas, il poussa un juron.

— Comme je disais, je ne suis pas Harry Potter. Laisse-moi réessayer.

Il répéta les mots plus lentement, les yeux sur le ballon. Celui-ci s'éleva de quelques centimètres.

— Maintenant vérifie qu'il n'y a pas de fil ou de ficelle ou quoi que ce soit qui pourrait le tenir.

J'hésitai, mais il insista et me taquina jusqu'à ce que je m'approche et que je passe un doigt entre le ballon et sa main. Ne rencontrant rien, je passai tous mes doigts ensemble puis les agitai. Simon referma sa main sur la mienne et je poussai un cri alors que le ballon rebondissait sur le béton.

— Désolé, dit-il avec un sourire, sa main encore serrée autour de la mienne. Je n'ai pas pu résister.

— Oui, je... je suis nerveuse, comme ton frère te l'a probablement fait remarquer. Alors, comment as-tu... (Le ballon s'immobilisait sur l'herbe.) Waouh.

Son sourire s'élargit.

— Tu me crois maintenant ?

Les yeux rivés sur le ballon, je tentai de trouver d'autres explications. Aucune ne me vint à l'esprit.

— Tu peux m'apprendre à faire ça ? finis-je par demander.

— Nan. Pas plus que tu ne peux m'apprendre à voir les fantômes. Soit tu as le don, soit...



— Tu joues au basket dans le noir, Simon ? fit une voix à l'autre bout du jardin. Tu aurais dû m'appeler. Tu sais que je suis toujours partante pour un petit...

Tori s'arrêta net en m'apercevant. Ses yeux se posèrent sur ma main, toujours dans celle de Simon.

— ... duel, termina-t-elle.

Je retirai ma main d'un geste sec. Elle ne détourna pas le regard.

— Salut, Tori, fit Simon en récupérant le ballon. Ça va ?

— Je t'ai vu jouer, et je me suis dit que tu avais peut-être besoin d'une partenaire. (Elle se tourna vers moi, le visage impassible.) Je vois que ce n'est pas le cas.

— Je devrais rentrer, dis-je. Merci pour les conseils, Simon.

— Non, attends.

Il fit un pas pour me suivre, puis s'adressa à Tori.

— Heu, oui. C'est gentil. Mais il commence à faire nuit, non ? Ça doit être l'heure de l'en-cas.

Il se dépêcha de rentrer.

Je restai allongée dans mon lit, encore une fois incapable de m'endormir. Cette fois, ce n'étaient pas les mauvais rêves qui me gardaient éveillée, mais les pensées qui résonnaient dans ma tête, tellement assourdissantes et persistantes qu'arrivé minuit, je m'apprêtai à descendre chercher la petite boîte de Doliprane que j'avais vue avec les provisions de la cuisine.

J'étais une nécromancienne.

Découvrir mon étiquette aurait dû être un soulagement, mais je n'étais pas certaine que celle-ci soit mieux que « schizophrène ». Au moins, la schizophrénie était une maladie reconnue et acceptée. Je pouvais en parler aux gens, obtenir de l'aide pour m'en accommoder, prendre un traitement, et en faire disparaître les symptômes.

Ce même traitement couvrirait peut-être les symptômes de la nécromancie, mais Simon avait raison de dire que c'était comme de me teindre les cheveux. Je resterais la même en dessous, ma vraie nature patienterait et s'exprimerait dès que les effets des médicaments se dissiperaient.

Nécromancie.

D'où cela venait-il ? De ma mère ? Si c'était le cas, pourquoi tante Lauren n'était-elle pas au courant ? De mon père ? Peut-être qu'il n'avait pas eu la force de me le dire et que c'était pour ça qu'il avait eu l'air de se sentir si coupable à l'hôpital, et qu'il tenait tellement à me faire plaisir et à s'occuper de moi. Ou peut-être qu'aucun de mes parents ni ma tante n'était au courant de quoi que ce soit. C'était peut-être un gène récessif, qui sautait les générations.

Simon avait de la chance. Son père avait dû lui parler de la magie, lui montrer comment s'en servir. Mon envie s'évapora. De la chance ? Il était coincé dans un foyer. Sa magie n'avait pas l'air de l'avancer beaucoup ici.

Sa « magie ». Le mot venait si naturellement, comme si je l'avais déjà accepté. L'avais-je déjà accepté ? Devais-je l'accepter ?

J'avais passé des jours à nier que je voyais des fantômes, et tout à coup, je croyais sans

problème à la magie ? J'aurais dû exiger d'autres démonstrations, chercher d'autres explications. Mais c'était ce que j'avais fait pour mon cas, et à présent que j'avais compris que je voyais réellement les morts, je trouvais presque du réconfort à constater que je n'étais pas la seule dans le monde à avoir d'étranges pouvoirs.

Qu'en était-il de Derek ? Simon disait qu'il était anormalement fort. Était-ce magique ? J'avais senti cette force. J'avais lu son dossier, et je savais que même les autorités avaient été bien incapables d'en trouver la cause.

Aussi bizarre que cela paraisse, l'explication qui semblait la plus logique était la plus tirée par les cheveux. Il existait des gens dotés de pouvoirs qu'on ne trouvait que dans les légendes et les films. Et nous en faisons partie.

J'avais presque envie de rire. Ça semblait sortir tout droit d'une bande dessinée. Des ados avec des superpouvoirs, comme les super-héros. Super-héros ? Mais bien sûr. À l'idée que voir des fantômes et faire léviter des ballons de basket allaient nous aider à sauver le monde du mal... j'avais comme un doute.

Si Derek et Simon avaient tous les deux des pouvoirs, était-ce la raison pour laquelle ils avaient été réunis, en tant que frères adoptifs ? Qu'est-ce que leur père leur avait dit ? Sa disparition avait-elle quelque chose à voir avec la magie ? Était-ce pour cela que les garçons s'étaient inscrits à l'école sous de faux noms et avaient souvent déménagé ? Est-ce que c'était ce que les gens comme nous devaient faire ? Se cacher ?

Les questions se bousculaient dans ma tête, et aucune n'était prête à disparaître sans réponses... réponses que je ne pouvais pas obtenir à 2 heures du matin. Elles rebondissaient comme le ballon de Simon. Au bout d'un moment, j'aurais juré les distinguer : des ballons orange qui rebondissaient dans ma tête, dans un sens puis dans l'autre, dans un sens puis dans l'autre, jusqu'à ce que je m'endorme.

Une voix déchira l'épaisse couverture de sommeil, et je me redressai d'un coup, luttant pour reprendre conscience.

Je retrouvai mon souffle avec difficulté tout en explorant la pièce du regard, les sens à l'affût. Tout était calme et silencieux. Je regardai du côté de Rae. Elle dormait à poings fermés.

Un rêve. Je commençai à me rallonger.

— Réveille-toi.

Le chuchotement parvint jusqu'à moi par la porte entrouverte. Je restai allongée et résistai à l'envie de tirer les draps au-dessus de ma tête.

*Je croyais que tu n'allais plus te dégonfler ? C'est bien ça le plan, non ? Ne pas ignorer les voix, mais obtenir des réponses, prendre le contrôle.*

Je respirai profondément. Je me glissai ensuite hors du lit et me dirigeai vers la porte.

Le couloir était vide. Je n'entendais que le « tic-tac » de la vieille horloge en bas. Je me retournai et vis une forme pâle vaciller près d'une porte fermée au bout du couloir. J'avais pensé jusque-là qu'il s'agissait d'un placard. Que se passait-il avec les fantômes et les placards dans cette maison ?

J'avançai prudemment et ouvris doucement la porte. Elle révéla un escalier sombre qui montait.

Le grenier.

Oh, oh, ce n'était pas mieux qu'un sous-sol, peut-être même pire. Pas question de suivre un fantôme là-haut.

*Bonne excuse.*

Ce n'est pas une...

*Tu ne veux pas leur parler. Pas vraiment. Tu ne veux pas savoir la vérité.*

Super. Non seulement je devais supporter les sarcasmes et les moqueries de Derek, mais à présent, même ma petite voix intérieure commençait à lui ressembler.

Je pris une grande inspiration et fis un pas vers l'escalier.

## 20

Je passai ma main le long du mur pour chercher un interrupteur, puis m'arrêtai. Était-ce une bonne idée ? Avec ma chance, Tori allait se lever pour aller aux toilettes, voir de la lumière au grenier et faire son enquête... pour me trouver là-haut en plein monologue.

Je laissai la lumière éteinte.

Une main sur la rambarde, l'autre glissant le long du mur opposé, je montai l'escalier vers les ténèbres.

Ma main dérapa au bout de la rampe, et je perdis l'équilibre, basculant vers l'avant. J'étais arrivée en haut. Un rayon de lune brillait par la minuscule fenêtre du grenier, mais même après avoir attendu que ma vision s'adapte à l'obscurité, je ne distinguais que de vagues formes.

Je marchai à tâtons, les bras tendus devant moi. Je me cognai contre quelque chose et soulevai un nuage de poussière. Je portai les mains à mon nez pour retenir un éternuement.

— Fillette...

Je me raidis. C'était le fantôme du sous-sol, celui qui avait insisté pour que je déverrouille la porte. Je respirai profondément. Qui que ce soit, il ne pouvait pas me faire de mal. Même le gardien, qui avait vraiment essayé, n'avait rien pu faire d'autre que m'effrayer.

C'était moi qui avais la maîtrise de la situation. C'était moi la nécromancienne.

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

— ... contact... passer...

— Je ne vous comprends pas.

— ... bloqué...

Quelque chose l'empêchait d'établir le contact ? Des traces de médicaments dans mon organisme ?

— ... sous-sol... essaie...

— Que j'essaie encore d'ouvrir la porte ? Pas question. Plus de sous-sol. Plus de grenier. Si vous voulez me parler, faites-le à l'étage principal. C'est compris ?

— ... impossible... bloqué...

— Oui, vous êtes bloqué. Je crois que c'est à cause de quelque chose que j'ai pris, mais ça devrait aller mieux demain. Parlez-moi dans ma chambre, quand je suis seule. OK ?

Silence. Je répétais ce que je venais de dire, mais il n'y eut pas de réponse. Je restai immobile, frissonnante, pendant au moins cinq minutes avant d'essayer une dernière

fois. Comme il n'y eut pas de réaction, je me tournai vers l'escalier.

— Chloé ?

Je fis volte-face tellement vite que mon genou heurta quelque chose. Je m'écorchai les jambes sur le bois et me cognai les mains un peu plus haut dans un bruit sourd. Enveloppée dans un nuage de poussière, j'éternuai.

— Que Dieu te bénisse <sup>[4]</sup>, fit une voix avec un petit rire. Tu sais pourquoi on dit ça ?

Je reconnus la voix de Liz et sentis le sang battre à mes tempes. Je la distinguai à quelques mètres de moi, dans sa chemise de nuit Minnie.

— C'est parce que quand on éternue, notre âme s'envole par le nez et si personne ne dit « Que Dieu te bénisse », le diable peut l'attraper. (Elle gloussa de nouveau.) Enfin c'est ce que mamie disait toujours. C'est marrant, hein ?

J'ouvris la bouche, mais aucun son n'en sortit.

Elle regarda autour d'elle avec une grimace.

— C'est le grenier, ça ? Qu'est-ce qu'on fait ici ?

— J-j-j-j...

— Respire fort. Ça marche toujours avec mon frère. (Elle observa encore une fois autour d'elle.) Comment est-on arrivées ici ? Ah, oui. La séance de spiritisme. On allait faire une séance.

— Une séance ? dis-je en hésitant. Tu ne te souviens pas ?

— De quoi ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils. Est-ce que tout va bien, Chloé ?

Non, j'étais à peu près sûre que tout n'allait pas bien.

— Tu... peu importe. Je... je parlais juste à quelqu'un. Tu le vois ? Est-ce qu'il est ici ?

— Heu, non. Il n'y a que nous. (Elle parcourut la pièce des yeux.) Tu vois des fantômes ?

— Des f-fantômes ?

— Chloé ?

Cette voix-là était cassante ; je me retournai d'un coup et vis Mme Talbot avancer vers moi à tâtons. Je me tournai vers Liz : il n'y avait personne.

— Chloé, qu'est-ce que tu fais ici ?

— J-j-j-j'ai cru entendre... une souris. Ou un rat. Il y avait quelque chose qui bougeait ici.

Tori passa la porte du grenier.

— Et tu lui parlais ?

— N-non, j-j...

— Heu, je suis presque certaine de t'avoir entendue dire *fantôme*. Et c'était clair que tu parlais à quelqu'un. Il semblerait que tu ne sois pas aussi guérie que tu le disais.

Mme Talbot m'apporta un somnifère et attendit sans un mot que je le prenne. Mais en entendant ses pas qui descendaient l'escalier quatre à quatre, je sus que le docteur Gill et le docteur Davidoff, eux, m'en diraient bien plus.

J'avais tout loupé.

Les larmes me brûlaient les yeux. Je les séchai d'un geste.

— Tu vois vraiment des fantômes, pas vrai ? murmura Rae.

Je ne répondis rien.

— J'ai entendu ce qui se passait. Tu ne veux même pas me le dire à moi, hein ?

— Je veux partir d'ici.

— On veut *tous* partir, je te signale. (Sa voix se durcit.) Je comprends que tu leur mentes à *eux*. Mais je pensais que tu voyais des fantômes avant même que tu t'en rendes compte. Qui t'a donné l'idée de chercher des informations sur ce type que tu as vu dans ton lycée ? Tu as regardé sur Internet, pas vrai ? Tu as seulement oublié de me le dire.

— Ce n'est pas...

Elle changea de position pour me tourner le dos. Je savais que je devais dire quelque chose, mais je n'étais pas sûre de quoi exactement.

En fermant les yeux, j'aperçus de nouveau Liz, et mon ventre se serra.

L'avais-je réellement vue ? Lui avais-je parlé ? Je cherchais désespérément d'autres explications. Elle ne pouvait pas être un fantôme parce que je l'avais vue et entendue clairement, contrairement à celui qui m'avait fait monter au grenier. Et elle ne pouvait pas être morte. Les éducatrices avaient promis que nous pourrions lui parler.

*Quand* pourrions-nous lui parler ?

Je me redressai tant bien que mal, ressentant soudain le besoin de savoir. Mais j'étais tellement fatiguée que je n'avais plus les idées claires et restai comme ça, appuyée sur les coudes, alors que je commençais à sentir les premiers effets du somnifère.

Quelque chose à propos de Liz. Je voulais vérifier...

Ma tête retomba sur l'oreiller.

## 21

Le lendemain matin, lorsque je fus convoquée pour un entretien avec les médecins, je fis de mon mieux pour limiter les dégâts. Je prétendis que j'avais dépassé le stade je-vois-des-morts et que j'avais accepté mon état, mais que je m'étais réveillée pendant la nuit en entendant une voix qui m'appelait au grenier. J'étais désorientée, engourdie par le sommeil, j'avais *rêvé* que je voyais des fantômes, mais je ne les avais pas vus pour de vrai.

Les docteurs Gill et Davidoff furent sceptiques quant à cette distinction.

Puis tante Lauren arriva. C'était comme la fois où, à douze ans, j'avais été prise en flagrant délit en train de regarder les copies d'un test pour voir les notes, poussée par mes nouveaux camarades que je voulais impressionner. Me faire traîner jusqu'au bureau du principal avait été assez humiliant, mais la déception que j'avais lue sur le visage de tante Lauren m'avait fait plus de mal qu'aucune autre punition.

Ce jour-là, je vis la même déception dans ses yeux, et cela fut tout aussi douloureux.

Je parvins au final à les convaincre tous que j'avais eu un épisode mineur, mais c'était la même histoire que celle du petit garçon qui criait au loup. La prochaine fois que je parlerais de progrès, ils mettraient beaucoup plus de temps à me croire. Plus de voie rapide vers la liberté à présent.

— Nous allons devoir te demander de nous donner des échantillons d'urine cette semaine, dit le docteur Gill.

— Oh, c'est ridicule, s'écria tante Lauren. Comment peut-on savoir qu'elle n'était pas en pleine crise de somnambulisme ou en train de rêver ? Elle ne peut pas maîtriser ses rêves.

— Les rêves sont le miroir de l'âme, répondit le docteur Gill.

— Ce sont les yeux, fit tante Lauren d'un ton brusque.

— N'importe qui d'un tant soit peu versé dans la psychiatrie vous dirait que c'est la même chose.

La voix du docteur Gill était calme, mais son expression trahissait qu'elle n'en pouvait plus des parents et des tuteurs qui mettaient ses diagnostics en cause et défendaient leurs enfants.

— Même si Chloé ne fait que rêver de fantômes, reprit-elle, cela suggère qu'inconsciemment, elle n'a pas accepté sa maladie. Nous devons la suivre de près avec des échantillons d'urine.

— J-je ne comprends pas, dis-je. Pourquoi ai-je besoin d'analyses d'urine ?

— Pour que nous puissions nous assurer que tu reçois le dosage convenable par

rapport à ta taille, ton niveau d'activité, tes rations alimentaires et d'autres facteurs. C'est un équilibre fragile.

— Vous ne croyez pas que..., commença tante Lauren.

Le docteur Davidoff se racla la gorge. Tante Lauren pinça les lèvres et se mit à enlever les peluches de sa jupe en laine. Il était rare qu'elle abandonne pendant un débat, mais ces médecins détenaient la clé de mon avenir.

Je savais déjà ce qu'elle avait voulu dire. Les analyses d'urine n'avaient pas pour but de vérifier mon dosage, mais de s'assurer que je prenais bien mon traitement.

Puisque j'avais raté les cours du matin, on m'avait chargée de m'occuper du déjeuner. J'étais en train de mettre la table, perdue dans mes pensées, lorsqu'une voix me dit :

— Je suis derrière toi.

Je me retournai et vis Derek.

— Je ne peux pas gagner, fit-il. Tu as les nerfs à fleur de peau.

— Donc si tu entres sans faire un bruit et que tu m'annonces que tu es là, ça me fera moins sursauter que si tu me tapes sur l'épaule ?

— Je ne suis pas entr...

Il secoua la tête, attrapa deux petits pains dans le panier et arrangea les autres pour qu'on ne voie pas qu'il en manquait. Il reprit :

— Je voulais juste te dire que si Simon et toi voulez parler, vous n'avez pas besoin de le faire derrière mon dos. Sauf si c'est ce que vous voulez.

— On était juste...

— Je sais ce que vous faisiez. Simon me l'a déjà raconté. Tu veux des réponses. J'essaie de t'en donner depuis le début. Il suffit de demander.

— Mais tu as dit...

— Ce soir. Vingt heures. Dans notre chambre. Dis à Mme Talbot que tu seras avec moi pour du soutien en maths.

— Ton côté est interdit. Elle va me laisser y aller toute seule avec un garçon ?

— Dis-lui simplement que c'est pour les maths. Elle ne contestera pas.

J'en déduisis qu'il avait des problèmes en maths.

— Tu crois que... qu'elle sera d'accord ? Toi et moi, on n'est pas censés...

— Dis-lui que Simon sera là. Et parle à Talbot, pas à Van Dop.



Ce jour-là, je ne parlai pas beaucoup avec Rae. Elle ne fut pas méchante ; ce n'était pas son genre. Elle resta assise à côté de moi en cours et me posa des questions, mais il n'y eut pas de bavardages, de rigolades ou de blagues. Ce jour-là, nous étions camarades de classe, pas amies.

Avant le dîner, alors que d'habitude nous discutons ensemble ou faisons nos devoirs, elle prit ses livres, se retira dans la salle à manger et ferma la porte.

Après le repas, je la suivis dans la cuisine avec des assiettes sales.

— C'est mon tour de lessive, dis-je. Tu aurais une minute pour me montrer comment on utilise la machine ? (Je baissai la voix.) Et j'aimerais te parler.

Elle haussa les épaules.

— D'accord.

— Je suis désolée de ne pas te l'avoir dit, fis-je pendant qu'elle me montrait les différents boutons de la machine. Je... J'ai vraiment du mal avec tout ça.

— Pourquoi ? Tu peux parler aux morts. C'est trop cool !

Ce n'était pas cool du tout ; c'était terrifiant. Mais je ne voulais pas avoir l'air de me lamenter. Ou peut-être que je ne voulais pas ressembler à une poule mouillée.

Je remplis la première machine et mis la lessive.

— Ouh là là ! Tu vas nous faire un tapis de mousse !

Elle me prit le paquet de lessive des mains et retira un peu de poudre du compartiment.

— Si tu peux prouver que tu vois les fantômes, pourquoi tu ne le leur dis pas, tout simplement ? me demanda-t-elle.

Question tout à fait logique, mais à cette idée, un instinct profond me hurla : *N'en parle pas ! Jamais !*

— Je... je ne veux dire la vérité à personne. Pas encore. Pas ici.

Elle hocha la tête et mit le paquet de côté.

— Gill est un gratte-papier avec l'imagination d'une punaise. Elle te garderait enfermée ici jusqu'à ce que tu arrêtes avec « ces idioties de fantômes ». C'est mieux de garder les détails flippants pour quand tu seras sortie.

On tria un panier de linge en silence, puis je lui annonçai :

— La raison pour laquelle je voulais te parler ici, c'est que, heu... Il y a un fantôme.

Elle regarda lentement autour d'elle en enroulant un tee-shirt autour de sa main,

comme un boxeur qui se préparerait pour un match.

— Pas en ce moment. Je voulais dire, il y *avait* un fantôme ici. Le même que j'ai entendu la nuit dernière au grenier.

Avant que Liz apparaisse. Toute la journée, je m'étais efforcée de ne pas penser à Liz. Si je la voyais, cela ne voulait-il pas dire que...

Pourquoi n'avais-je pas demandé à Mme Talbot quand je pourrais parler à Liz ? Avais-je peur de la réponse ?

— ... il a dit ?

Je sortis de ma rêverie et me retournai vers Rae.

— Mmmh ?

— Le fantôme, qu'est-ce qu'il voulait ?

— Difficile à dire. Sa voix est tout le temps hachée. Je crois que c'est à cause des médicaments. Mais il a dit qu'il voulait que j'ouvre cette porte.

Je la montrai du doigt. Elle tourna la tête si vite qu'elle grimaça de douleur et se frotta le cou.

— Celle-là ? fit-elle, les yeux brillants. La porte du sous-sol qui est fermée à clé ?

— Oui, ça fait cliché, je sais. Hou, ne rentre pas dans cette pièce, fillette.

Rae se dirigeait déjà à grands pas vers la porte.

J'ajoutai :

— Je me disais que peut-être on pourrait, heu, jeter un coup d'œil. Genre, essayer de l'ouvrir.

— Ben ça, évidemment. Je l'aurais déjà fait depuis longtemps. (Elle secoua la poignée.)

Comment fais-tu pour supporter le suspense ?

— D'abord, je suis sûre qu'il n'y a rien là-dedans.

— Alors pourquoi est-ce fermé à clé ?

— Parce que c'est un débarras pour ranger des trucs dans lesquels ils ne veulent pas qu'on fouille. Des meubles de jardin. Des couvertures d'hiver. Des décorations de Noël.

— Les corps des pensionnaires de Lyle House qui ne sont jamais rentrés chez eux...

Elle sourit, mais je me figeai à la pensée de Liz.

— Oh ! là, là ! je rigole. T'es une vraie fille.

— Non, c'est que j'ai regardé trop de films.

— Oui, aussi.

Elle revint près des étagères du coin buanderie et fouilla dans une boîte.

— Encore une serrure merdique, dit-elle. Tellement simple qu'un gamin de six ans pourrait l'ouvrir avec une carte de crédit.

— Il n'y a pas beaucoup d'enfants de six ans qui ont des cartes de crédit.

— Je parie que Tori en avait une. Cet endroit est fait pour les gens comme elle. (Elle souleva une éponge, secoua la tête, et la remit dans la boîte.) Les gosses de riches qui n'ont besoin de cartes de crédit que pour s'acheter une nouvelle paire de Timberland. Ils mettent des serrures pourries aux portes parce qu'ils savent qu'en tournant la poignée, vous vous direz : « Tiens, c'est fermé », et puis vous laisserez tomber.

— C'est...

Elle me fit taire d'un regard.

— Pas juste ? Hé, c'est exactement ce que tu as fait, je te signale.

Elle brandit un morceau de carton rigide, une étiquette arrachée d'un tee-shirt neuf.

— Ce n'est pas parfait, murmura-t-elle en le glissant entre la porte et le chambranle.

Mais ça ira... (Elle secoua le carton et poussa un juron.) Ou peut-être que... (Elle le fit glisser d'un seul coup. Le carton se déchira en deux dans un bruit.)... non.

Elle proféra d'autres jurons, dont certains pleins d'imagination.

— Il y a un bout coincé, dis-je. Attends, laisse-moi faire.

J'attrapai le coin avec mes ongles, ce qui aurait été beaucoup plus facile si j'en avais eu. Quand je m'étais réveillée à l'hôpital, mes ongles avaient été limés jusqu'à la peau, comme s'ils craignaient que je me suicide par égratignure. Je parvins à attraper le carton, tirai... et en déchirai un autre bout, laissant le reste coincé là où aucun ongle, même long, ne pourrait l'atteindre.

— J'ai comme l'impression que quelqu'un veut nous empêcher d'entrer là-dedans, observa Rae.

J'essayai de rire, mais depuis qu'elle avait mentionné les « corps », j'avais un goût amer dans la bouche.

— On va avoir besoin de la clé, déclara-t-elle en se redressant. Elle est peut-être avec celle de la cabane, dans la cuisine.

— J'y vais.

Lorsque je me glissai dans la cuisine, Derek était en train de fouiller dans l'assiette de fruits. La porte n'avait fait aucun bruit en s'ouvrant, et il me tournait le dos. L'occasion rêvée pour me venger. Je fis trois pas vers lui, lentement et en silence, osant à peine respirer...

— La clé que tu veux n'est pas sur ce trousseau, dit-il sans se retourner.

Je me figeai. Il prit une pomme, croqua dedans, puis marcha jusqu'au frigo, passa la main derrière et sortit un trousseau de clés aimanté.

— Essaie celles-là.

Il les fit tomber dans le creux de ma main et retourna vers la porte de la cuisine.

— Je ne sais pas ce que vous êtes en train de faire en bas, mais la prochaine fois que vous voudrez secrètement ouvrir une porte fermée à clé, ne tirez pas dessus assez fort pour faire trembler le bâtiment entier.

Lorsque j'arrivai en bas avec les clés, je ne dis pas à Rae que Derek était au courant de ce que nous faisons. Elle aurait pu décider de tout arrêter. De toute façon, cafarder n'était pas le genre de Derek. En tout cas, je l'espérais.

Pendant que Rae essayait les clés, je me frottai la nuque avec une grimace en sentant poindre la douleur sourde et lancinante d'un mal de crâne naissant. M'inquiétais-je vraiment tant que ça de ce qui se trouvait derrière cette porte ? Je fis jouer les muscles de mes épaules pour chasser ces pensées.

— J'ai trouvé, chuchota-t-elle.

Elle ouvrit la porte d'un geste, et découvrit...

Un placard vide. Elle entra. Je la suivis. Nous nous trouvions dans un espace si étroit

que nous tenions à peine à deux.

— OK, dit Rae. C'est bizarre. Qui irait construire un placard pour ne rien mettre dedans et ensuite le fermer à clé ? Il doit y avoir un truc. (Elle toqua contre le mur.) Hé ! C'est du béton. Recouvert de peinture. Je me suis bien éraflé les doigts. (Elle toucha les autres murs.) Je ne comprends pas. Où est le reste du sous-sol ?

Je me frottai les tempes ; la douleur me lançait à présent.

— C'est un demi-sous-sol. Ma tante vivait dans une vieille maison victorienne jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus des travaux et qu'elle déménage dans un appartement. Elle disait que quand la maison avait été construite, il n'y avait pas de sous-sol du tout, juste un vide sanitaire. Et puis quelqu'un a creusé une pièce pour faire la buanderie. Elle avait de gros problèmes d'inondation. C'est peut-être pour ça que c'est vide et fermé à clé ici. Pour que personne ne l'utilise.

— OK, alors qu'est-ce que ton revenant veut que tu voies ? Un espace de rangement potentiel ?

— Je t'avais dit qu'il n'y aurait sans doute rien.

Les mots sortirent sur un ton plus cassant que je l'avais voulu. Je fis bouger mes épaules encore une fois et me frottai la nuque.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Rae en posant sa main sur mon bras. Oh ! là, là ! Chloé, tu as la chair de poule !

— C'est juste un frisson.

— Tu as peut-être froid.

Je hochai la tête, mais je n'avais pas froid. Je me sentais juste... nerveuse. Comme un chat qui devine le danger et dont les poils se hérissent.

— Il y a un fantôme ici, c'est ça ? dit-elle en regardant autour d'elle. Essaie d'établir le contact.

— Comment ?

Elle me regarda bizarrement.

— Commence avec « bonjour ».

C'est ce que je fis.

— Allez, insista Rae. Continue à parler.

— Hé ho ? Il y a quelqu'un ?

Elle leva les yeux au ciel. Je ne fis pas attention à elle. Je me sentais assez bête comme ça, je n'avais pas besoin qu'on critique ma conversation.

— S'il y a quelqu'un, j'aimerais vous parler.

— Ferme les yeux, fit Rae. Concentre-toi.

Quelque chose me disait que c'était beaucoup plus compliqué que seulement « ferme les yeux, concentre-toi et parle-leur ». Mais je n'avais pas de meilleure idée. Je tentai donc le coup.

— Rien, constatai-je au bout d'un moment.

Lorsque j'ouvris les yeux, une silhouette passa en un éclair, si vite que ce ne fut qu'une tache confuse. Je fis volte-face et tentai de la suivre des yeux, mais elle avait disparu.

— Quoi ? demanda Rae. Qu'est-ce que tu as vu ?

Je fermai les yeux et fis un effort pour me repasser la scène de mémoire. J’y parvins au bout d’un moment. Je vis un homme dans un costume gris, rasé de près, portant un chapeau mou et des lunettes en écaille, qui semblait venir tout droit des années 1950.

Je dis à Rae ce que j’avais vu.

— Mais ça n’a duré qu’une seconde. C’est à cause des médicaments. J’ai été obligée de les prendre aujourd’hui, et on dirait qu’ils... bloquent la transmission. Je n’ai que des flashes.

Je me retournai lentement. Je me concentraï autant que possible, les yeux plissés, à l’affût du moindre petit miroitement. Comme je tournais sur moi-même, mon coude cogna contre la porte et l’envoya taper le mur avec un drôle de bruit métallique.

Je poussai Rae sur le côté et tirai la porte pour regarder derrière. Elle passa la tête pour voir.

— On dirait qu’on a manqué quelque chose, hein ? fit-elle en souriant.

Le placard était si étroit que lorsque nous avons ouvert la porte, elle avait dissimulé le mur de gauche. En regardant à présent derrière, je m’aperçus qu’il y avait une échelle en métal fixée à ce mur. Les quelques marches menaient à une petite porte en bois à mi-hauteur dans le mur. Elle était peinte en gris et se fondait avec le béton. Je posai le pied sur l’échelle. La porte n’était fermée que par un loquet. Un grand coup et elle s’ouvrit sur les ténèbres.

Une affreuse odeur de moisi s’en échappa.

*L’odeur des morts en décomposition.*

Bien sûr. Comme si je savais ce que sentaient les morts. La seule dépouille que j’aie jamais vue était celle de ma mère. Elle n’avait pas senti la mort. Elle avait senti comme ma maman. Je chassai cette pensée.

— Je crois que c’est un vide sanitaire, dis-je. Comme dans l’ancienne maison de ma tante. Je vais regarder.

Rae tira sur mon tee-shirt.

— Hé. Pas si vite. Il fait vachement noir là-dedans... trop noir pour quelqu’un qui dort les volets ouverts.

Je passai ma main sur le sol. C’était de la terre humide. Je touchai le mur à tâtons.

— C’est de la terre. Il n’y a pas d’interrupteur. On va avoir besoin d’une lampe torche. J’en ai vu une...

— Je sais. À mon tour d’aller la chercher.

## 23

Quand Rae revint, elle me montra ses mains vides et me dit :

— Alors, devine où je l'ai cachée ?

Elle fit même un tour sur elle-même, mais je ne vis aucune bosse assez grosse pour dissimuler une torche. Avec un sourire, elle passa la main par le col de son tee-shirt jusqu'au milieu de son soutien-gorge, et en sortit la lampe avec un grand geste.

J'explosai de rire.

— Les décolletés, c'est super, dit-elle en me la passant. C'est comme une poche en plus.

Je l'allumai et la plaçai à l'entrée du trou. Le sol de terre s'étendait dans l'obscurité aussi loin que portait le faisceau lumineux. Je balayai l'espace et vis quelque chose sur la gauche : une boîte en métal.

— Il y a une boîte, dis-je. Mais je ne peux pas l'atteindre d'ici.

Je montai les deux dernières marches et me glissai à l'intérieur. L'air était confiné et sentait mauvais, comme si personne n'y avait mis les pieds depuis des années.

Le plafond était très bas, et j'étais obligée d'avancer penchée en avant. Je me dirigeai vers la boîte. C'était une simple boîte en métal gris, avec un couvercle qui s'ouvrait par le dessus, comme les emballages cadeaux.

— Elle est fermée à clé ? chuchota Rae.

Elle était montée à l'échelle et regardait à l'intérieur.

Je fis le tour du couvercle avec la lampe. Aucun signe de serrure.

— Vas-y, ouvre, fit-elle.

Je m'accroupis et coinçai la lampe entre mes genoux. Le bout de mes doigts glissa sous le rebord du couvercle.

— Allez, allez, dit Rae.

Je ne lui répondis pas. C'était cette pièce que le fantôme voulait que je visite. J'en étais sûre. Et la boîte était la seule chose que je distinguais dans cet endroit sombre et désert.

J'avais vu des boîtes comme celle-là dans les films, et ce qui se trouvait à l'intérieur n'était jamais rien de bon. Ça impliquait habituellement des morceaux de cadavres.

Mais il fallait que je sache. Le couvercle commença à se soulever, puis se bloqua. Je le secouai. Un des côtés céda, mais l'autre demeura coincé. Je passai le bout de mes doigts sur le rebord et tentai de trouver ce qui le retenait. C'était un morceau de papier.

Je le tirai et il se déchira. Un bout me resta dans la main. Il y avait des choses écrites dessus, mais seulement des fragments de mots. J'attrapai le morceau qui était toujours

coincé sous le couvercle et tirai en faisant levier de mon autre main. Un coup sec, etet j'arrachai le papier... ainsi que le couvercle qui vola et atterrit sur mes genoux. Avant de pouvoir me demander si je voulais vraiment regarder, j'avais déjà les yeux rivés sur le contenu de la boîte.

— Des papiers ? demanda Rae.

— On dirait des... dossiers.

J'en attrapai un intitulé *2002* et en sortis une liasse de feuilles. Je lus la première.

— Taxes foncières. (Je parcourus les autres pages.) Ce ne sont que des documents qu'ils avaient besoin de garder. Ils les ont mis dans une boîte ignifugée et l'ont rangée ici. La porte est sûrement fermée pour qu'on ne vienne pas y fourrer le nez.

— Ou bien ce n'est pas ce dont le fantôme te parlait. Ça veut dire qu'il doit y avoir autre chose ici.

On passa dix minutes à ramper et à ne rien trouver de plus qu'une taupe morte qui empestait tellement que j'eus envie de vomir.

— On y va, dis-je, assise sur mes talons, les bras croisés. Il n'y a rien ici, et il fait trop froid.

Rae braqua la lampe torche sur mon visage. Je l'écartai d'une tape de la main.

— Pas besoin d'être de mauvaise humeur, répondit-elle. J'allais juste te signaler qu'il ne faisait pas froid.

Je pris sa main et la posai sur mon bras.

— Moi, j'ai froid. Tu vois bien, j'ai la chair de poule. Tu sens ?

— Je n'ai jamais dit que...

— J'y vais. Reste si tu veux.

Je commençai à m'éloigner. Quand Rae m'attrapa le pied, je me dégageai d'un mouvement brusque, la faisant presque tomber.

— Qu'est-ce qui te prend ? fit-elle.

Je me frottai le bras. La tension me mettait les nerfs en pelote. J'avais mal à la mâchoire, et me rendis compte que je serrais les dents.

— C'est seulement que... Ça allait jusqu'à maintenant, mais là... je veux juste sortir d'ici.

Rae rampa jusqu'à moi.

— Tu transpires. Tu transpires et tu as la chair de poule. Et tes yeux sont brillants, comme si tu avais de la fièvre.

— Peut-être que j'en ai. Est-ce qu'on peut... ?

— Il y a quelque chose ici, pas vrai ?

— Non, je... (Je me tus et regardai autour de moi.) Peut-être. Je n'en sais rien. C'est juste que... Allons-y.

— OK, dit-elle en me tendant la lampe torche. Passe devant.

À l'instant où mes doigts se refermaient autour de la lampe, la lumière baissa. En quelques secondes, elle ne produisit plus qu'une faible lumière jaunâtre.

— Dis-moi que ce sont les piles qui flanchent, chuchota Rae.

Je lui repassai vite la lampe. La lumière surgit de nouveau, mais seulement pendant une seconde, puis elle s'éteignit et nous plongea dans l'obscurité. Rae poussa un juron. Il

y eut un « ffrtt ». Une allumette prit feu. Le visage de Rae s'illumina derrière la flamme.

— Je savais bien que ces trucs me seraient utiles un jour, observa-t-elle. Alors...

Elle se tut, le regard rivé sur la flamme. Elle ne la quittait pas des yeux, comme un enfant hypnotisé par un feu de camp.

— Rae ! fis-je.

— Oh, heu, pardon.

Elle secoua fort la tête. Nous étions presque à la porte lorsque j'entendis le bruit lointain du battant du sous-sol qui s'ouvrait.

— L'allumette ! chuchotai-je.

— OK.

Elle l'éteignit. Pas en la secouant ni en soufflant dessus, mais en étouffant la flamme dans le creux de sa main. Puis elle jeta l'allumette et la boîte par-dessus son épaule.

— Les filles ? appela Mme Talbot du haut de l'escalier. Vous avez fini vos devoirs ?

Les devoirs. Simon et Derek. Je regardai ma montre : 19 h 58.

Je sortis tant bien que mal du vide sanitaire.



Je savais que Rae était déçue de ce que nous avions trouvé, ou plutôt de ce que nous n'avions pas trouvé. Je ressentais une drôle de culpabilité, comme un artiste qui n'aurait pas réussi à divertir son public. Mais elle ne doutait pas que j'avais vu un fantôme ou qu'il m'avait demandé d'ouvrir cette porte, et je lui en étais reconnaissante.

Je remis la clé à sa place, me nettoyai, puis dis à Mme Talbot que je montais pour du soutien en maths avec Derek et que Simon serait là. Elle hésita, mais seulement pendant un instant, puis me laissa y aller.

Je passai dans ma chambre prendre le livre de maths que je venais de recevoir, et allai chez les garçons. La porte était ouverte. Simon était affalé sur son lit et lisait une bande dessinée. Derek était penché sur son trop petit bureau et faisait ses devoirs.

Leur chambre était comme un reflet inversé de la nôtre, située à l'arrière de la bâtisse au lieu de donner sur l'avant. Les murs du côté de Simon étaient recouverts de ce qui semblait être des pages arrachées d'une BD, mais lorsque je regardai de plus près, je m'aperçus qu'elles étaient dessinées à la main. Certaines étaient en noir et blanc, mais la plupart étaient en couleur. Il y avait de tout, depuis les croquis de personnages jusqu'aux planches entières en passant par les vignettes, dans un style qui n'était pas exactement celui des mangas, ni celui des comics. Simon s'était attiré des ennuis plus d'une fois en classe pour avoir griffonné. Je voyais à présent sur quoi il travaillait.

Les murs de Derek étaient nus. Des livres étaient empilés sur sa commode et des magazines ouverts étaient éparpillés sur le lit. Dans un coin de son bureau se trouvait un engin plein de fils et de poulies. Un projet pour l'école, certainement, mais s'il fallait que je construisse quelque chose d'aussi compliqué l'année suivante, j'étais fichue.

Je frappai contre l'embrasure de la porte.

— Salut, fit Simon en fermant sa BD en même temps qu'il se relevait. J'étais justement en train de dire à Derek qu'on devrait peut-être descendre et s'assurer que les éducatrices n'étaient pas en train de t'embêter. Elles ne t'ont rien dit, si ?

Je secouai la tête.

Derek posa son livre de maths sur sa table de nuit, au cas où, puis plaça son classeur par-dessus.

— Je vais à la douche. Commencez sans moi.

— Les éducatrices ne vont pas entendre l'eau couler ?

Il haussa les épaules et passa la main dans ses cheveux raides et ternes qui brillaient d'un reflet gras sous l'éclairage.

— Dis-leur que j'étais déjà dans la salle de bains. J'en ai seulement pour quelques minutes.

Il se dirigea vers la porte en passant aussi loin de moi que possible, ce qui me fit penser qu'il devait avoir grand besoin de cette douche. Je n'allais pas non plus le renifler pour en être sûre.

Le problème venait peut-être en partie du fait qu'il prenait sa douche le soir. Kari m'avait dit qu'elle prenait toujours un bain le soir avant, mais qu'elle avait dû changer ses habitudes et se laver le matin, sans quoi ses cheveux étaient dégueu à l'heure du dîner. Je n'aurais pas osé le suggérer à Derek, mais quand il passa à côté de moi, je ne pus m'empêcher de lui lancer innocemment :

— Pourquoi tu ne te douches pas simplement le matin ?

— C'est ce que je fais, grommela-t-il en partant.

Simon mit sa BD de côté.

— Entre. Je ne mords pas.

Il s'installa au milieu de son lit en faisant grincer les ressorts, puis tapota le bord du matelas à côté de lui.

— Je dirais bien que c'est la première fois que j'ai une fille dans mon lit... si je n'avais pas peur de passer pour un loser absolu.

Je m'approchai pour poser mes livres sur la table de nuit en essayant de ne pas montrer que je rougissais. En ouvrant mon livre pour faire comme si nous étions en train de travailler, je fis tomber le classeur de la table de Derek. Je jetai un coup d'œil à la couverture de son livre en m'y prenant à deux fois.

« *Algèbre et trigonométrie, niveau licence.* »

Je feuilletai le manuel.

— Si tu y comprends quelque chose, dit Simon, tu es vachement plus avancée que moi.

— Je croyais que Derek était en première.

— Ouais, mais pas pour l'algèbre. Ni la géométrie. Ni la physique, ni la chimie, ni la biologie, même s'il est seulement au niveau terminale pour les sciences.

Seulement en terminale... ?

Quand Derek m'avait déclaré que personne ne contesterait qu'on fasse des maths ensemble, il n'avait pas voulu dire que c'était lui qui avait besoin d'aide. Super. C'était déjà assez pénible qu'il croie que j'étais une blonde frivole qui sursautait au moindre bruit. Apparemment, il s'imaginait que je n'étais pas une flèche non plus.

Je remis son classeur sur le livre de maths.

— Tori... Elle ne t'en a pas fait voir de toutes les couleurs j'espère ? demanda Simon. Pour hier, je veux dire.

Je secouai la tête.

Il poussa un soupir et croisa les bras derrière sa tête.

— Tant mieux. Je ne sais pas quel est son problème. Je lui ai bien fait comprendre que je ne voulais pas sortir avec elle. Au début, j'ai essayé d'être sympa et de la repousser en douceur. Mais comme elle n'a pas compris le message, je lui ai dit que je n'étais pas intéressé. Maintenant je suis carrément dur avec elle, et elle ne veut toujours pas me laisser tranquille.

Je me tournai pour mieux le voir.

— J'imagine que c'est difficile, d'avoir quelqu'un que tu aimes vraiment bien mais que tu n'intéresses pas.

Il rit.

— La seule personne que Tori aime bien, c'est Tori. Je suis juste un remplaçant, jusqu'à ce qu'elle retourne à ses capitaines de foot. Les filles comme elle ont besoin d'avoir un mec, n'importe lequel, et ici je suis sa seule option. Peter était beaucoup trop jeune, et Derek... Derek n'est pas son genre. Crois-moi, si un autre gars débarque ici, elle oubliera mon existence.

— Je n'en suis pas si sûre. Je crois qu'elle est peut-être vraiment...

— Arrête un peu. Tu trouves que je ressemble à un aimant à divas ? (Il se mit de côté et posa le menton sur son épaule.) Oh, bien sûr, quand Derek et moi on sera dans une nouvelle école, je taperai dans l'œil des filles populaires. Et puis (il prit une voix de fausset), « Hé, Simon, je me demandais, heu, genre, si p't-être tu pouvais m'aider, tu sais, avec mes devoirs, après les cours ? Parce que c'est des maths, et genre, t'es chinois, pas vrai ? Je suis sûre que t'es vachement bon en maths. » (Il leva les yeux au ciel.)

» Premièrement, reprit-il, mon père est coréen et ma mère était suédoise. Deuxièmement, je suis nul en maths. Je n'aime pas les pendules à coucou non plus, ni le ski ni les chocolats de luxe.

Je pouffai.

— Je crois que ça, c'est suisse.

— Ah. Alors qu'est-ce qu'il y a de suédois ?

— Heu, je ne sais pas. Les boulettes de viande ?

— J'aime assez ça, en fait. Mais sans doute pas celles qui sont suédoises.

— Alors qu'est-ce que tu aimes ?

— Comme cours ? L'histoire. Ne ris pas. Et je ne suis pas mauvais en littérature. J'écris des haïkus qui déchirent ; ce sont des trucs japonais, d'ailleurs.

— Je sais. (Je jetai un coup d'œil à ses dessins sur le mur.) Tu dois être vachement doué en arts plastiques, non ? Tes dessins sont géniaux.

Ses yeux s'illuminèrent, des reflets d'ambre dansant dans le brun profond.

— Géniaux, je ne sais pas, mais merci. En fait, je ne suis pas si doué que ça en art. L'année dernière, j'ai eu tout juste la moyenne. J'ai saoulé la prof parce que je lui rendais toujours mes BD en guise de devoirs. Je suivais les consignes, mais je prenais juste les techniques, et je les appliquais à mon style. Elle trouvait que je me la jouais.

— Ce n'est pas juste.

— Ben, quand j'ai continué à rendre mes dessins même après deux avertissements, là, je me la jouais sans doute. Ou j'étais seulement têtu. Enfin bref, je ne suis pas très doué à l'école en général, un élève moyen, quoi. C'est Derek le génie. Le cours que je préfère, c'est le sport. J'aime bien le cross, la course de haies, le basket, le foot...

— Oh, j'ai fait du foot, dis-je. (Je marquai une pause.) Enfin, il y a longtemps. Il y a très longtemps. À l'époque où on courait après le ballon comme un essaim d'abeilles.

— Je me souviens de cette époque. Il faudra que je te donne quelques cours de rattrapage, pour qu'on forme une équipe. Le club de foot de Lyle House.

— Un tout petit club.

— Non, un club très sélect.

Je m'appuyai sur les coudes et m'allongeai un peu sur le lit. La dernière fois que j'avais parlé ainsi seul à seul avec un garçon remontait à... eh bien, probablement à l'époque où j'avais arrêté de les considérer comme « les autres enfants » et que j'avais commencé à penser à eux comme à des « garçons ».

— En parlant de clubs sélects, dis-je, j'espère que tu comptais répondre à quelques questions en me faisant venir ici.

— Ma compagnie ne te suffit pas ? (Il haussa les sourcils d'un air faussement indigné, trahi par la lueur qui brillait dans ses yeux.) OK, tu as été assez patiente comme ça. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Tout.

Nous échangeâmes un sourire.

— OK, tu es nécromancienne et je suis sorcier. Tu parles aux morts et je jette des sorts.

— C'est pour ça que tu es ici ? Tu as fait quelque chose ?

— Nan. (Il s'arrêta et son visage s'assombrit.) Enfin, en quelque sorte, mais ce n'était pas de la magie. Il est arrivé quelque chose. Avec Der...

Il se tut tout à coup. Après avoir lu son dossier, je savais pourquoi Derek se trouvait ici, même si je n'étais pas prête à l'admettre.

— Enfin, reprit-il, il est arrivé quelque chose, et puis mon père a disparu et c'est une très longue histoire, mais pour résumer, nous sommes coincés ici jusqu'à ce que quelqu'un trouve quoi faire de nous.

Et jusqu'à ce que Derek soit « guéri », supposai-je. C'était pour cela que Simon n'avait pas de dossier et n'était pas obligé d'aller voir la psychologue. Il n'était pas ici parce qu'il avait un problème. Quand leur père était parti, les autorités avaient dû amener Derek ici, et avaient décidé de laisser Simon avec lui.

— Alors, qu'est-ce qu'il existe d'autre ? Quels autres genres de...

Je cherchai le mot juste.

— Surnaturels. Les différents types s'appellent « les espèces ». Il n'y en a pas beaucoup. Les plus importantes sont les nécros, les sorciers, et les sorcières, qui sont les jeteuses de sorts. C'est presque pareil, mais c'est une espèce différente, pas aussi puissante que les sorciers, à ce qu'on dit. Quoi d'autre ? Les demi-démons, mais ne me pose pas de questions sur eux parce que je ne sais presque rien. Derek en sait plus. Oh, et les chamans. Ce sont de bons guérisseurs, et ils peuvent faire des projections astrales.

— Des projections... ?

— Ils peuvent quitter leur corps. Se déplacer comme des fantômes. C'est cool pour tricher aux examens ou se glisser dans les vestiaires des filles... pour les mecs qui seraient capables de faire ce genre de choses...

— Ouais, ouais. Tu as dit que Derek connaissait mieux les demi-démons. Est-ce qu'il en est un ?

Il jeta un coup d'œil en direction du couloir et pencha la tête comme pour s'assurer qu'il entendait toujours l'eau couler.

— Tu m'as forcé à le dire, d'accord ?

— Quoi ?

Il se mit sur le côté, si près qu'il m'effleura la jambe. Il baissa la voix.

— Pour Derek. Ce qu'il est. S'il pose la question, tu m'as forcé à le dire.

Je me raidis.

— Ah oui, Derek ne veut pas que je sache ce qu'il est ? Alors qu'il m'a balancé « nécromancienne » à la figure et a exigé que je l'accepte. S'il ne veut pas que...

— Si, il veut que tu saches. Ça viendra. C'est juste que... c'est compliqué. Si tu ne poses pas la question, il ne te le dira pas. Mais si tu demandes...

Son regard croisa le mien et me supplia de ne pas rendre les choses plus difficiles.

Je poussai un soupir.

— D'accord, je pose la question. Qu'est-ce qu'il est ? Un de ces demi-démons ?

— Non. Il n'y a pas vraiment de nom pour ce qu'il est. J'imagine qu'on pourrait l'appeler « le gène Superman », mais c'est vraiment débile.

— Mmmh.

— C'est pour ça qu'on ne l'appelle pas comme ça. Les gens comme Derek ont des... améliorations physiques, pourrait-on dire. Ils sont vachement forts, comme tu as vu. Avec des sens surdéveloppés, aussi. Ce genre de trucs.

Je jetai un coup d'œil au livre de maths.

— Plus intelligents ?

— Nan, ça c'est juste Derek. Enfin c'est ce que dit mon père.

— Ton père, il est... sorcier aussi, donc, j'imagine. Et il en connaît d'autres... comme nous ?

— Ouais. Les surnaturels forment une sorte de communauté. Peut-être que « réseau » serait un meilleur mot. Tu connais les autres donc tu peux leur parler, obtenir des choses que tu ne peux pas avoir dans le monde normal. Mon père avait sa place là-dedans. Ce n'est plus vraiment le cas aujourd'hui. Il s'est passé... quelque chose.

Il se tut pendant un moment et tira distraitement sur un fil qui dépassait de sa couette. Puis il le lâcha et se laissa retomber sur le dos.

— On parlera de tout ça plus tard. C'est un truc énorme. La version courte, c'est oui, mon père était dans le réseau surnaturel, avant. Il travaillait pour un laboratoire de recherches, avec des médecins et des scientifiques surnaturels qui essayaient de rendre les choses plus simples pour ceux de leur espèce. Il est avocat, mais ils avaient aussi besoin de gens comme lui. Bref, c'est comme ça qu'on a récupéré Derek.

— Que vous avez récupéré Derek ?

Simon fit la grimace.

— Je me suis mal exprimé. Ça sonne comme si mon père avait ramené un chiot perdu à la maison. Mais c'était un peu comme ça. Tu vois Derek ? Il est rare. On est tous rares, mais lui il est très, très rare. Et ces gens, ceux pour qui mon père travaillait, ils l'élevaient. Il est devenu orphelin tout bébé, ou bien on l'a abandonné, et ils voulaient s'assurer qu'il ne finirait pas dans une famille d'accueil humaine, ce qui aurait été l'horreur disons... dès ses douze ans, quand il aurait commencé à balancer les gens à travers la pièce. Seulement, l'entreprise de mon père n'était pas vraiment équipée pour élever un enfant. Derek ne parle pas beaucoup de son enfance là-bas, mais je crois que c'était comme de grandir dans

un hôpital. Mon père n'aimait pas ça, et ses employeurs l'ont laissé ramener Derek à la maison. C'était... bizarre. Comme s'il n'était jamais sorti avant. Les trucs comme l'école, ou le centre commercial, ou même l'autoroute lui foutaient une trouille incroyable. Il n'était pas habitué à voir du monde, et tout ce bruit...

Il s'arrêta et tourna la tête vers le couloir. Les tuyaux firent un bruit métallique quand l'eau s'arrêta de couler.

— Plus tard, articula-t-il en silence.

— Il vient de sortir. Il ne peut pas entendre ce que...

— Oh si, il peut entendre.

Je me rappelai ce que Simon avait dit sur les « sens surdéveloppés » de Derek. Je comprenais à présent pourquoi Derek avait toujours l'air d'entendre des choses qu'il n'aurait pas dû percevoir. Il fallait que je me souvienne de faire plus attention.

Je me raclai la gorge et repris un volume normal.

— OK, donc on a les sorciers, les sorcières, les demi-démons, les nécromanciens, les chamans, et les autres genres très rares comme Derek. C'est bien ça ? Je ne risque pas de tomber sur des loups-garous ou des vampires au moins ?

Il se mit à rire.

— Ce serait cool.

Cool, peut-être, mais ça ne me dérangeait pas de laisser les loups-garous et les vampires à Hollywood. Je voulais bien croire à la magie, aux fantômes, et aux voyages astraux, mais se transformer en animal ou boire du sang repoussait les limites du crédible.

Une dizaine de questions me brûlaient les lèvres. Où se trouvait leur père ? Et les gens pour qui il travaillait ? Pourquoi les avait-il abandonnés ? Et la mère de Simon ? Mais Simon avait dit qu'on parlerait de tout ça plus tard. Réclamer leur histoire personnelle tout de suite aurait été de l'indiscrétion.

— Alors on est trois ? Rassemblés au même endroit ? Ça doit vouloir dire quelque chose.

— Derek pense que c'est parce que certains pouvoirs surnaturels, comme le tien ou le sien, ne peuvent pas s'expliquer, et donc les humains les rangent avec les maladies mentales. Il se peut que certains enfants dans les foyers soient surnaturels. Mais la plupart ne le sont pas. Il faut que tu en parles avec lui. Il explique mieux les choses que moi.

— OK, on revient à mon cas, alors. Qu'est-ce qu'ils me veulent, ces fantômes ?

Il haussa les épaules.

— De l'aide, j'imagine.

— Pour quoi faire ? Et pourquoi moi ?

— Parce que tu peux les entendre, répondit Derek qui entraînait en se séchant les cheveux. Ça ne sert pas à grand-chose de parler à quelqu'un qui ne t'entend pas.

— Ben ça, évidemment.

— Je n'osais pas le dire.

Je lui jetai un regard noir, mais il me tournait le dos et pliait soigneusement sa serviette qu'il disposa ensuite sur sa chaise de bureau.

Il reprit :

— Tu crois qu'il y a combien de nécromanciens qui se baladent dans la nature ?

— Comment je le saurais ?

— À ton avis, si la réponse était « plein », tu ne crois pas que tu en aurais entendu parler ?

— Calme-toi, murmura Simon.

— Il y en a quelques centaines dans tout le pays, m'annonça Derek en passant un peigne dans ses cheveux. Tu as déjà rencontré un albinos ?

— Non.

— Du point de vue statistique, tu as trois fois plus de chances de croiser un albinos qu'un nécromancien. Alors imagine que tu es un fantôme. Si tu tombes sur un nécro, c'est comme de voir passer un avion quand tu es échoué sur une île déserte. Est-ce que tu vas essayer d'attirer son attention ? Évidemment. Quant à ce qu'ils veulent... (Il fit pivoter la chaise et s'assit à cheval dessus.) Qui sait ? Si tu étais un fantôme et que tu croisais le seul être vivant qui pouvait t'entendre, je suis sûr que tu aurais quelque chose à lui demander. Pour savoir ce qu'ils veulent, il va falloir que tu leur demandes.

— Plus facile à dire qu'à faire, marmonnai-je.

Je leur parlai alors du fantôme au sous-sol.

— Il peut encore y avoir quelque chose là-dessous. Quelque chose que tu n'aurais pas trouvé. Quelque chose d'important pour lui. (Il se gratta distraitement la joue, tressaillit, et retira sa main.) Peut-être un papier ou un objet qu'il voudrait que tu donnes à sa famille.

— Ou des preuves de son meurtre, ajouta Simon. Ou un trésor enterré.

Derek le dévisagea d'un drôle de regard, puis secoua la tête.

— On passe... C'est probablement un truc idiot, comme une lettre qu'il aurait oublié de donner à sa femme. Insignifiant.

Je ne trouvais pas cela idiot. Ni insignifiant. Plutôt romantique, en fait. Le fantôme errant des années avant de pouvoir transmettre cette lettre jamais remise à son épouse, à présent une vieille femme dans une maison de retraite... Pas mon genre de film, mais je n'aurais pas qualifié ça d'idiot.

— Quoi qu'il en soit, observai-je, il y a un problème, parce que tant que je suis sous traitement, je ne peux pas établir de contact pour poser des questions.

Derek essuya une goutte de sang sur sa joue, à l'endroit où il s'était gratté un bouton. Il fronça les sourcils avec mécontentement et laissa son humeur passer dans sa voix quand il me lança :

— Alors il faut que tu cesses de prendre tes médicaments.

— Avec plaisir. Si je pouvais. Mais après ce qui s'est passé la nuit dernière, ils me font faire des analyses d'urine, maintenant.

— Pff. C'est dur, soupira Simon. (Il resta silencieux un instant, puis claqua des doigts.) Hé, j'ai une idée géniale. C'est un peu dégueu, mais si tu prenais tes pilules et que tu les écrasais pour les mélanger à ton, heu tu vois, ton urine ? (Derek le regarda fixement.) Quoi ?

— Tu as eu la moyenne en chimie l'an dernier, toi ?

Simon lui fit un bras d'honneur.

— OK, monsieur le génie, c'est quoi ton idée ?

— Je vais réfléchir. On devrait lui faire arrêter ce traitement. Je me fous un peu de ce que veut ce fantôme, mais il pourrait être utile. Tant qu'on a un sujet bien disposé, Chloé devrait en profiter pour apprendre. Ce n'est pas comme si elle allait bientôt partir d'ici... À moins qu'on l'envoie ailleurs.

Simon le regarda de travers.

— C'est pas drôle, Derek.

Derek passa les doigts dans ses cheveux mouillés.

— Je n'essaie pas d'être drôle. Voir les fantômes n'est pas facile à cacher. Ce n'est pas comme de jeter des sorts. J'ai surpris un bout de conversation entre Davidoff et Gill ce matin, un peu après... (Derek jeta un coup d'œil dans ma direction.) Je marchais et j'ai entendu...

— Elle sait pour ton ouïe, c'est bon. (Derek jeta un regard mauvais à son frère, qui se contenta de hausser les épaules et de dire :) Elle a compris. Elle n'est pas stupide. Enfin, tu as entendu...

Simon se tut et leva la tête.

— Il y a quelqu'un qui arrive.

Mme Talbot nous appela depuis l'escalier :

— Les garçons ? Chloé ? C'est l'heure de l'en-cas. Descendez.

Simon répondit que nous arrivions.

— Une seconde, insistai-je. Tu as surpris une conversation entre les médecins. De quoi parlaient-ils ?

— De toi. Ils se demandaient si Lyle House est l'endroit qui te convient.



## 25

Derek essayait-il de me faire peur ? Quelques jours auparavant, j'aurais répondu oui sans hésiter. Mais à présent, je savais qu'il s'agissait seulement d'honnêteté. Il l'avait entendu, et il me le transmettait sans essayer d'amortir le choc parce que l'idée ne lui était pas venue à l'esprit.

Mais j'étais bien décidée à obtenir des réponses, au moins à une question. Quand l'éducatrice passa la tête dans la chambre pour annoncer l'extinction des feux, je lui demandai :

— Madame Talbot ?

— Oui, ma chérie ? fit-elle en revenant sur ses pas.

— Est-ce qu'on peut appeler Liz tout de suite ? J'aimerais beaucoup lui parler. Je voudrais lui expliquer, pour la dernière fois.

— Il n'y a rien à expliquer, ma chérie. C'est elle qui s'en veut de t'avoir effrayée comme ça. Je suis sûre que tu pourras l'appeler ce week-end.

— Ce week-end ?

Elle entra dans la pièce et ferma la porte derrière elle.

— Ses nouveaux médecins me disent que Liz a du mal à s'adapter.

Rae se releva dans son lit.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ça s'appelle un choc post-traumatique. Cette dernière nuit ici a été très difficile pour elle. Les médecins de son nouvel hôpital ne veulent pas qu'elle se la remémore.

— Et si je n'en parle pas ?

— Même te parler lui rappellerait cet épisode, Chloé. Ils disent qu'elle devrait aller mieux d'ici dimanche. Au plus tard la semaine prochaine.

Des mains glacées m'effleurèrent et me remplirent de terreur.

*Pas maintenant, ma chérie.*

*Peut-être le week-end prochain.*

*Peut-être la semaine prochaine.*

*Peut-être jamais.*

Je jetai un coup d'œil à Rae mais vis Liz à sa place, assise au bord du lit, en train de remuer les orteils et de faire danser les girafes violet et orange.

Liz, qui était morte.

Liz le fantôme.

C'était ridicule, évidemment. Même si je pouvais inventer une raison pour laquelle

Lyle House aurait voulu tuer des ados, qu'en était-il des familles ? Il ne s'agissait pas d'enfants des rues ou de fugueurs. Ils avaient des parents qui s'apercevraient qu'ils avaient disparu, et qui s'inquiéteraient.

*En es-tu vraiment sûre ? Et les parents de Rae ? Si attentionnés, toujours en train d'appeler et de venir lui rendre visite ? Et le père de Simon et Derek ? L'homme invisible ?*

Je roulai sur le côté et me mis la tête sous l'oreiller, comme si cela pouvait faire taire la voix.

Je me rappelai alors ce que Simon avait dit un peu plus tôt. La projection astrale. Il existait une espèce de surnaturels qui pouvaient quitter leur corps et se téléporter. Les nécromanciens pouvaient-ils aussi voir ces esprits-là ? Je pariais que oui : l'esprit était la partie qui avait quitté le corps, soit lors de la mort, soit pendant cette projection astrale.

Cela expliquait donc le cas de Liz. Une... comment est-ce qu'il avait appelé ça ? Une chamane. Elle avait fait un voyage astral jusqu'ici et j'arrivais à la voir. C'était pour ça que je pouvais la voir et l'entendre, elle, et pas les fantômes. Cela expliquait aussi le *poltergeist*. Liz se projetait sans s'en rendre compte, et elle faisait voler des objets.

Ça devait être la réponse. Il ne pouvait pas y en avoir d'autre.

— Tiens, chuchota Derek en me mettant un bocal vide entre les mains.

Il m'avait prise à part après les cours et nous nous trouvions au pied de l'escalier menant à la chambre des garçons.

— Emporte ça dans ta chambre, et cache-le.

— C'est un... bocal.

Il grogna, exaspéré que je sois si bouchée et incapable de comprendre l'importance capitale de cacher un récipient vide dans ma chambre.

— C'est pour ton urine.

— Pardon ?

Il leva les yeux au ciel, laissant échapper une sorte de grondement entre ses dents, et se pencha jusqu'à mon oreille.

— Ton urine. Ton pipi. Comme tu veux. Pour les analyses.

Je levai le bocal devant mes yeux.

— Je crois qu'ils vont me donner quelque chose de plus petit.

Cette fois-ci, il gronda pour de vrai. Il regarda rapidement autour de lui, puis s'apprêta à me saisir le bras, mais il se reprit et me fit signe de monter l'escalier. Il enjamba les marches quatre à quatre et fut sur le palier en un clin d'œil, puis il me jeta un regard mauvais, comme si j'étais en train de flâner.

— Tu as pris ton traitement aujourd'hui, pas vrai ?

Je hochai la tête.

— Alors utilise le bocal pour en garder.

— En garder... ?

— De ton urine. Si tu leur donnes un peu de celle d'aujourd'hui demain, ils auront l'impression que tu prends toujours tes médicaments.

— Tu veux que... que je la distribue au compte-gouttes ? Dans les gobelets à échantillons ?

— T'as une meilleure idée ?

— Heu, non, mais...

Je soulevai le bocal pour l'observer.

— Oh ! là, là ! c'est pas vrai. Garde ta pisse. Ne la garde pas. Je m'en fous complètement, moi.

Simon passa la tête hors de la chambre, sourcils levés.

— J'allais vous demander ce que vous étiez en train de faire, mais en entendant ça, je crois que je vais m'abstenir.

Derek me chassa dans l'escalier. Je fourrai le bocal dans mon sac à dos. J'aurais vraiment préféré ne pas l'utiliser, mais si je faisais la grimace à l'idée de conserver de l'urine, cela ne ferait que confirmer l'image de fille frivole que Derek conservait de moi.

J'utilisai le bocal malgré tout, aussi dégoûtant que ce soit. J'avais déjà fourni mon « échantillon » pour ce jour-là, et quand j'eus de nouveau besoin d'aller aux toilettes, j'allai à l'étage, urinaï dans le bocal et le cachai derrière les produits ménagers sous le lavabo. Nettoyer la salle de bains était aussi une de nos tâches ménagères et j'espérais que cela impliquait que les éducatrices n'ouvraient jamais ce placard.

On ne travailla pas beaucoup en cours. Malgré nos efforts, Mme Wang ne se montrait pas très coopérative. C'était vendredi ; elle voyait le week-end pointer à l'horizon, et elle se contenta de nous distribuer nos exercices, puis joua au solitaire sur son ordinateur portable.

Rae passa la plus grande partie de la matinée en thérapie, d'abord avec le docteur Gill, puis en séance spéciale avec le docteur Davidoff pendant que Tori faisait la sienne avec le docteur Gill. Lorsque Mme Wang nous laissa sortir en avance pour le déjeuner, je restai donc seule pendant un moment avec Simon et Derek, ce qui me convenait très bien. Il y avait encore tellement de choses que je voulais savoir. Poser les questions n'était pas si facile, car ce n'étaient pas des sujets dont nous pouvions discuter dans la salle multimédia.

Sortir aurait été la meilleure solution, mais Mlle Van Dop était en train de jardiner. Simon proposa alors de m'aider à finir la lessive. Derek dit qu'il descendrait discrètement un peu plus tard.

— Alors c'est ici qu'habite notre voisin le fantôme, observa Simon en faisant le tour de la pièce.

— Je crois, mais...

Il leva la main en l'air, puis s'accroupit et commença à trier le dernier panier de linge.

— Tu n'as pas besoin de me dire qu'il n'y a peut-être pas de fantôme ici, et je ne vais pas te forcer à l'appeler. Quand Derek va arriver, il essaiera peut-être. Ne le laisse pas faire.

— Je ne la force à rien, fit la voix de Derek avant qu'il apparaisse dans l'escalier. Si je dis à quelqu'un de faire quelque chose et qu'il le fait, ce n'est pas mon problème. Tout ce qu'elle a à faire, c'est dire non. Elle sait parler, non ?

Super. Ce mec arrivait à me rabaisser même quand il me disait que je n'étais pas obligée de me laisser faire.

— Donc s'ils décident de te transférer, reprit-il, qu'est-ce que tu comptes faire ?

Simon mit un tee-shirt en boule.

— Mais bon sang, Derek, ils ne vont pas...

— Ils y réfléchissent. Il faut qu'elle ait un plan.

— Ah ouais ? fit Simon en jetant le tee-shirt sur la pile de couleur. Et toi, frangin ? Si on apprenait que tu es le prochain sur la liste, est-ce que tu aurais un plan ?

Ils se regardèrent. Je ne voyais pas le visage de Simon, mais Derek serrait la mâchoire. Je me levai et pris un panier pour mettre son contenu dans la machine.

— S'ils me transfèrent, dis-je, je ne vois pas ce que j'ai comme options. Je ne suis pas vraiment en position de refuser.

— Alors tu vas tout simplement abandonner ? Tu vas faire ce qu'on te dit comme une petite fille sage ?

— Calme-toi un peu.

Derek ne fit pas attention à Simon, ramassa le linge que j'avais oublié et vint à côté de moi pour le jeter dans la machine.

— Ils ne veulent pas te laisser parler à Liz, hein ?

— Heu... quoi ?

— Tori a demandé ce matin si elle pouvait lui téléphoner. J'ai entendu. Talbot a refusé et lui a dit qu'elle t'avait répondu la même chose quand tu lui avais posé la question hier soir. (Il m'arracha le paquet de lessive des mains, prit le doseur sur l'étagère et l'agita.) Ça peut aider.

— Elle m'a dit que je pourrais appeler Liz ce week-end.

— Quand même, c'est un peu bizarre. Tu la connaissais à peine, et tu es la première à vouloir l'appeler ?

— Ça s'appelle de la sollicitude. Tu en as peut-être entendu parler ?

Il enleva ma main de la machine d'un geste brusque.

— Couleurs sombres, eau froide. Sinon, tu vas tout faire déteindre. (Il me regarda.) Tu vois ? Je suis plein de sollicitude.

— Pas étonnant, quand la plupart des trucs là-dedans sont à toi. (Derrière nous, Simon s'étrangla de rire.) Et pour Liz, repris-je, je voulais juste m'assurer qu'elle allait bien.

— Pourquoi elle irait mal ?

Il se moqua ensuite de ma sottise de croire que Liz était morte, assassinée. Bizarrement, c'était exactement ce que je voulais entendre. Qu'on me rassure en m'accusant d'avoir la tête pleine de scénarios de films.

Je racontai l'histoire jusqu'au moment où je m'étais réveillée pour trouver Liz sur le lit en train de bavarder.

— Donc, m'interrompit Derek, Liz est revenue de l'au-delà pour te montrer ses chaussettes géniales ?

Je leur parlai de son « rêve » et de son apparition dans le grenier.

Quand j'eus fini, Simon resta assis, le regard fixe, un tee-shirt à la main.

— Ça a tout l'air d'être un fantôme.

— Ce n'est pas parce qu'elle est un fantôme qu'elle a forcément été assassinée, protesta Derek. Elle peut très bien avoir eu un accident qui n'a rien à voir sur le chemin de l'hôpital. Si c'est ce qui s'est passé, ils ne voudront pas nous le dire tout de suite.

— Ou peut-être qu'elle n'est pas du tout morte. Est-ce qu'elle pourrait faire des

projections astrales ? C'est ce que font les chamanes, non ? Ça expliquerait aussi qu'elle fasse bouger les objets. Ce n'était pas un *poltergeist*, c'était son esprit à elle, enfin si c'est comme ça que ça marche. Tu as dit que nos pouvoirs se déclenchent vers la puberté, c'est ça ? Si on ne sait pas ce qui se passe quand ça arrive, on finit dans un endroit comme ici. Un foyer pour jeunes avec des problèmes bizarres. (Derek haussa les épaules mais il ne protesta pas. Je poursuivis :) Est-ce que si elle était chamane, ça expliquerait ce qu'elle fait ? Comme de faire voler des trucs ? Est-ce qu'elle aurait pu sortir de son corps sans le savoir ?

— Heu... Je ne sais pas, admit-il lentement et à contre-cœur. Laisse-moi y réfléchir.

Nous en étions au dessert lorsque Mme Talbot réapparut.

— Je sais que vous avez quartier libre après le déjeuner, et je suis désolée de m'en mêler, mais je vais devoir vous demander de rester de ce côté de la maison et de laisser Victoria et sa mère s'isoler un peu. N'entrez pas dans la salle de classe avant l'heure des cours, s'il vous plaît, et n'allez pas jouer dans la salle multimédia. Vous pouvez sortir ou demeurer dans le salon.

La semaine précédente, si quelqu'un m'avait demandé de le laisser tranquille, j'aurais veillé à ne pas le déranger. C'était la moindre des politesses. Mais après quelques jours à Lyle House, quand quelqu'un disait « Ne va pas là-bas », je ne répondais plus « OK », mais « Pourquoi ? »... et je décidais d'en trouver la raison. Dans cette institution, savoir, c'était pouvoir, et j'apprenais vite.

La question était la suivante : comment m'approcher assez près du bureau du docteur Gill pour écouter Tori et sa mère, et découvrir la raison pour laquelle nous devons les laisser s'isoler pour une conversation amicale entre mère et fille ? J'aurais pu demander au mec à l'ouïe surdéveloppée, mais je ne voulais lui être redevable d'aucun service.

Mme Talbot dit que les filles avaient le droit de monter, mais pas les garçons, parce qu'aller dans leur chambre les amènerait à passer devant le bureau du docteur Gill. J'eus une idée : je grimpai à l'étage, me faufilai dans la chambre de Mme Talbot, passai par la porte qui donnait sur la chambre de Mlle Van Dop, puis arrivai dans l'escalier après avoir traversé le couloir des garçons.

Mon geste audacieux fut récompensé à l'instant où je m'accroupis en haut des marches.

— Je ne peux pas croire que tu m'aies fait ça, Tori. Est-ce que tu te rends compte à quel point j'ai honte ? Tu as entendu ce que les éducatrices ont dit à propos de Chloé Saunders quand je suis venue dimanche, et tu t'es dépêchée d'aller le répéter aux autres.

Je mis un moment à comprendre de quoi parlait la mère de Tori. Il s'était passé tellement de choses cette semaine. Puis je revis Tori annoncer à tout le monde que je croyais voir des fantômes. Rae avait dit que sa mère faisait partie du conseil d'administration de Lyle House, et quand elle était venue apporter un nouveau tee-shirt à sa fille le dimanche précédent, les éducatrices avaient dû lui parler de la nouvelle et de ses « hallucinations ». Tori avait écouté aux portes.

— Comme si ça ne suffisait pas, on me dit que tu fais la tête à cause du transfert de cette autre fille.

— Liz, murmura Tori. Elle s'appelle Liz.

— Je sais comment elle s'appelle. Ce que je ne sais pas, c'est pourquoi tu te mets dans tous tes états pour elle.

— Dans tous mes états ?

— Tu restes dans ta chambre à bouder. Tu te chamailles avec Rachelle. Ce qui est arrivé à la nouvelle hier te fait jubiler. C'est ton traitement qui ne marche pas bien, Victoria ? Je te l'ai répété, si les nouveaux médicaments qu'on t'a prescrits ne t'aident pas, tu dois me le dire...

— Mais si, ça m'aide, maman.

Tori avait la voix pâteuse, assourdie, comme si elle avait pleuré.

— Tu les prends encore ?

— Je les prends toujours. Tu le sais.

— Ce que je sais, c'est que si tu les prenais, tu devrais aller de mieux en mieux, et cette semaine nous prouve que ça n'est pas le cas.

— Mais ça n'a rien à voir avec mon problème. C'est... c'est la nouvelle. Elle me rend folle. Elle joue les saintes-nitouches, elle essaie toujours de me foutre la honte, de prouver qu'elle est meilleure que moi. (Elle prit une voix aiguë teintée d'amertume.) Oh, Chloé est tellement gentille. Oh, Chloé va sortir d'ici en un rien de temps. Oh, Chloé fait tellement d'efforts. (Elle retrouva sa voix normale.) Moi, je fais des efforts. Beaucoup plus qu'elle. Mais le docteur Davidoff est déjà venu la voir.

— Marcel veut seulement vous motiver.

— Mais moi, je suis motivée ! Tu crois que ça me plaît d'être coincée ici avec ces losers et ces cinglés ? Mais je ne veux pas seulement sortir, je veux aussi aller mieux. Chloé s'en fiche, de ça. Elle a menti, elle a dit à tout le monde qu'elle ne croyait pas voir de fantômes. Chloé Saunders est une petite sal... (elle avala le reste du mot) sorcière hypocrite.

Personne ne m'avait jamais insultée ainsi, sans doute même pas derrière mon dos.

Mais j'avais bel et bien menti. J'avais dit une chose alors que j'en croyais une autre. C'était la définition de l'hypocrisie, non ?

— Je comprends bien que tu n'aimes pas cette fille...

— Je la *déteste*. Elle débarque, elle fait virer la meilleure amie que j'aie ici, elle m'humilie auprès des éducatrices et des médecins, me vole mon copain... (Elle s'arrêta net, puis marmonna :) Enfin bref, elle le mérite.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de copain ?

Sa mère prononça ces mots sur un ton dur et sec.

— C'est rien.

— Est-ce que tu fréquentes un des garçons de l'institut, Tori ?

— Non, maman, je ne « fréquente » personne.

— Ne me parle pas sur ce ton. Et mouche-toi. Je te comprends à peine avec tous ces pleurnichements. (Elle marqua une pause.) Je ne te le redemanderai qu'une seule fois : qu'est-ce que c'est que cette histoire de copain ?

— C'est juste que... (Tori inspira assez fort pour que je l'entende.) Il y a un garçon que j'aime bien ici, et Chloé le sait, alors elle lui court après pour m'embêter.

« Elle lui court après ? »

— De quel garçon s'agit-il ?

Sa mère parlait à voix si basse que je dus faire un gros effort pour l'entendre.

— Oh, maman, ça n'a pas d'importance. C'est seulement...

— Ne me sers pas de « Oh, maman ». Je crois que j'ai le droit de m'inquiéter... (Sa voix baissa encore d'un ton.) Ne me dis pas que c'est Simon, Tori. Ne t'avise pas de me dire ça. Je t'ai demandé de ne pas t'approcher de lui...

— Pourquoi ? Il va très bien. Il n'est même pas sous traitement. Je l'aime bien, et... Aïe ! Maman ! Qu'est-ce que tu fais ?

— J'attire ton attention. Je t'ai dit de ne pas t'approcher de lui, et j'attends de toi que tu m'obéisses. Tu as déjà un petit copain. Plus d'un, si je me souviens bien. Des garçons tout à fait charmants qui attendent que tu sortes d'ici.

— Ouais, comme si c'était près d'arriver.

— Ça arrivera quand tu le décideras. Est-ce que tu peux imaginer à quel point c'est gênant pour un membre du conseil d'administration d'avoir sa propre fille envoyée ici ? Eh bien, laisse-moi te dire, mademoiselle, ce n'est rien en comparaison de l'humiliation de l'avoir encore ici presque deux mois plus tard.

— Tu m'as déjà dit ça. Et redit. Et redit encore.

— Pas assez souvent, sans quoi tu ferais quelque chose pour y remédier. Comme d'essayer de guérir.

La voix de Tori s'éleva en un gémissement de frustration :

— Mais j'essaie.

— C'est la faute de ton père, il te gâte beaucoup trop. Tu ne t'es jamais battue pour quoi que ce soit dans ta vie. Tu n'as jamais su ce que c'était que vouloir quelque chose.

— Maman, j'essaie...

— Tu ne sais pas ce que c'est qu'essayer. (Le venin dans sa voix me donna la chair de poule.) Tu es pourrie gâtée, paresseuse, égoïste, et tu te fiches de me faire du mal, de me faire passer pour une mauvaise mère et de ruiner ma réputation professionnelle...

La seule réponse de Tori fut un abominable sanglot. Je serrai mes genoux contre ma poitrine et me frottai les bras.

— Ne t'inquiète pas pour Chloé Saunders, dit sa mère dans un sifflement. Elle ne sortira pas d'ici aussi vite qu'elle le pense. Occupe-toi plutôt de Victoria Enright et de sa mère. Fais-moi honneur, Tori. C'est tout ce que je demande.

— J'ess... Je te ferai honneur.

— Ignore cette Chloé Saunders et ignore Simon Bae. Ils ne méritent pas ton attention.

— Mais Simon...

— Est-ce que tu m'as écoutée ? Je ne veux pas que tu traînes avec ce garçon. Il te causera des ennuis, lui comme son frère. Si j'apprends qu'on vous a vus ensemble tous les deux, tout seuls, c'est fini pour lui. Je le ferai transférer.

L'expérience du monde. Je pouvais vanter son importance et jurer d'élargir mes horizons, je restais limitée aux expériences de ma propre vie.

Comment une personne pouvait-elle comprendre une expérience qui était complètement étrangère à la sienne ? Elle pouvait la voir, la ressentir, imaginer ce que ça



ferait de la vivre, mais ce n'était pas différent de regarder un film et de dire « Heureusement que ce n'est pas à moi que ça arrive. »

Après avoir écouté la mère de Tori, je me promis de ne plus jamais dire du mal de tante Lauren. J'avais de la chance d'avoir une « parente » dont le plus gros défaut était d'être trop attachée à moi. Même quand je la décevais, elle prenait ma défense. M'accuser moi de l'humilier, elle, ne lui viendrait jamais à l'esprit.

Me traiter de paresseuse et me dire que je ne faisais pas assez d'efforts ? Menacer de faire renvoyer un garçon que j'aimais bien ?

J'eus un frisson.

Tori essayait vraiment de guérir. Rae l'avait appelée « la reine des pilules ». À présent, je comprenais pourquoi. Je ne pouvais qu'imaginer la vie que menait Tori, et même mon imagination n'était pas assez fertile pour aller jusque-là.

Comment un parent pouvait-il reprocher à son enfant de ne pas parvenir à surmonter un trouble psychologique ? Ce n'était pas comme de pousser un élève réticent à avoir la moyenne. C'était comme de reprocher à un élève dyslexique de ne pas obtenir des A. Ce dont souffrait Tori, c'était comme la schizophrénie : ce n'était pas sa faute, et elle ne le maîtrisait pas entièrement.

Tori rata les cours cet après-midi-là, comme on pouvait l'imaginer. La règle selon laquelle nous n'avions pas le droit de nous terrer dans nos chambres ne s'appliquait apparemment pas à elle, peut-être à cause de son état, peut-être à cause de la position de sa mère. Entre deux cours, je me glissai à l'étage pour aller la voir. Elle était dans sa chambre et ses sanglots étaient à peine étouffés par la porte fermée.

Je restai dans le couloir à l'écouter pleurer, ressentant le besoin de faire quelque chose.

Si j'avais été dans un film, je serais entrée, je l'aurais réconfortée, je serais peut-être même devenue son amie. J'avais vu ce genre de chose des dizaines de fois à l'écran. Mais là encore, ce n'était pas pareil d'en faire l'expérience pour de vrai, et je ne m'en étais pas complètement rendu compte avant d'être là, derrière sa porte.

Tori me détestait.

À cette pensée, mon ventre se serra. Je n'avais jamais été détestée auparavant. Habituellement, si quelqu'un demandait aux autres ce qu'ils pensaient de moi, ils disaient quelque chose comme « Chloé ? Ouais, elle est sympa, j'imagine. » On ne m'adorait pas, on ne me détestait pas, simplement on ne pensait pas grand-chose de moi dans un sens comme dans l'autre.

Que j'aie mérité ou non la haine de Tori était une autre histoire, mais je ne pouvais pas contredire sa vision des événements. Pour elle, j'avais débarqué et pris sa place. J'étais devenue la « patiente modèle » qu'elle avait désespérément besoin d'être.

Si j'entrais dans sa chambre à l'instant, elle ne verrait pas un visage sympathique. Elle verrait le vainqueur venu se réjouir de sa défaite, et elle me détesterait d'autant plus.

À la fin de la pause de l'après-midi, Mme Talbot annonça que les cours étaient finis pour la journée. Nous allions faire une des rares excursions dans le monde extérieur. Nous n'allions pas bien loin, seulement jusqu'à une piscine municipale couverte dans le

quartier, que l'on pouvait rejoindre à pied de l'institut.

Excellente idée. Si seulement j'avais eu un maillot de bain.

Mme Talbot me proposa d'appeler tante Lauren, mais je ne voulais pas déranger ma tante pour ça, surtout qu'on l'avait fait venir jusqu'ici pour ma mauvaise conduite la veille.

Je n'étais cependant pas la seule à rester. Derek devait aller voir le docteur Gill. Cela ne semblait pas juste, mais lorsque je le dis à Simon, il me répondit que Derek n'était pas autorisé à venir aux sorties, ce qui paraissait assez logique finalement, vu les raisons pour lesquelles il se trouvait ici. Le jour de mon arrivée, quand les autres étaient partis déjeuner à l'extérieur pendant que je m'installais, il avait dû être obligé de rester dans sa chambre.

Une fois tout le monde parti, je profitai de l'absence des éducatrices pour rester dans ma chambre à écouter de la musique. J'étais là depuis quelques minutes, lorsque je crus entendre quelqu'un frapper à la porte. J'enlevai un écouteur. On frappa de nouveau. J'étais à peu près certaine que les fantômes ne pouvaient pas frapper aux portes, et je criai donc d'entrer.

La porte s'ouvrit. Devant moi se trouvait Tori, qui... ne ressemblait pas du tout à Tori. Ses cheveux noirs étaient dressés sur sa tête comme si elle n'avait cessé de passer ses mains dedans. Sa chemise était froissée et toute débraillée.

Je me relevai.

— Je croyais que tu étais à la piscine.

— Je suis indisposée. Ça te pose un problème ? (Elle parla d'un ton sec, et je sentais un fond de son snobisme habituel dans sa voix, mais qui semblait forcé.) Enfin, je ne suis pas venue t'emprunter ton eye-liner. C'est pas comme si tu en avais un. Je suis juste venue te dire que tu pouvais avoir Simon. J'ai décidé... (Elle détourna le regard.) Je ne suis pas intéressée. C'est pas mon genre, de toute façon. Trop... jeune. (Elle fit la moue.) Immature. Bref. Prends-le. Je te le laisse.

J'aurais été tentée de répondre « Merci, vraiment », s'il n'avait pas été aussi évident qu'elle en souffrait beaucoup. Simon se trompait. Tori l'aimait vraiment bien.

Elle se racla la gorge.

— Enfin bon, je suis venue faire la paix.

— La paix ?

Avec un geste impatient de la main, elle entra dans la pièce et referma la porte derrière elle.

— Cette querelle stupide entre nous. Tu ne vaux pas la peine que... (Elle ne termina pas sa phrase et s'affaissa sur elle-même.) Plus de disputes. Tu veux Simon ? Prends-le. Tu crois que tu vois des fantômes ? C'est ton problème. Tout ce que je veux, c'est que tu dises au docteur Gill que je me suis excusée d'avoir répété à tout le monde que tu voyais des fantômes, le premier jour. Ils voulaient me faire sortir lundi, mais c'est fichu maintenant. Et c'est ta faute.

— Je n'ai pas...

— Je n'ai pas terminé. (Quelque chose de son ancienne attitude donna à ses paroles une inflexion sarcastique.) Tu diras au docteur Gill que je me suis excusée, et que tu as

peut-être exagéré les choses. Je trouvais que c'était cool que tu voies des fantômes et tu l'as mal pris, mais après ça j'ai été sympa avec toi.

— Quand tu dis que tu me « donnes » Simon... Je ne...

— C'est le premier point de notre accord. Le second ? Je vais te montrer quelque chose que tu veux voir.

— De quoi tu parles ?

— Dans ce... ce vide sanitaire dégueulasse. Je suis descendue voir quand est-ce que tu allais enfin laver mon jean, et je t'ai entendue en train de chercher quelque chose avec Rae.

Je restai impassible.

— Je ne vois pas de quoi...

— Oh, arrête. Laisse-moi deviner. Brady a dit à Rae qu'il y avait quelque chose là-dedans, pas vrai ? (Je ne voyais pas du tout de quoi elle parlait, mais hochai la tête.) C'est une boîte à bijoux pleine de vieux machins. (Elle fit une moue de dégoût.) Brady me l'a montrée. Il pensait que je serais intéressée. C'est des trucs d'époque, il a dit. Trop moche. (Elle eut un frisson.) Quand il a vu que je ne faisais pas genre « Oh, waouh, c'est trop gentil et romantique, j'adore les vieux colliers moisis et les sous-sols crados », il a dû aller en parler à Rae. Si tu veux, je peux te montrer.

— Heu, bon, d'accord. Peut-être ce soir...

— Tu crois que je vais risquer de m'attirer encore plus d'ennuis ? Je te les montre là, que j'aie le temps de prendre une douche après. Et ne t'imagines pas que tu vas les trouver toute seule, parce que tu n'y arriveras jamais.

J'eus un moment d'hésitation.

Elle pinça les lèvres.

— Très bien. Tu ne veux pas m'aider ? Parfait.

Elle se dirigea vers la porte.

Je posai vivement les pieds par terre.

— Attends. J'arrive.

Je montai à l'échelle, ouvris la porte et regardai à l'intérieur : noir comme dans un four. Je ressortis la tête et baissai les yeux vers Tori.

— Rae avait une lampe torche. On a besoin d'aller la chercher.

Elle soupira d'un air exaspéré.

— Elle est où ?

— Je ne sais pas. Je croyais que tu...

— Comment je saurais où sont rangées les lampes de poche ? Tu crois que je m'amuse à fouiller partout la nuit ? Que je lis des livres cochons, cachée sous mon drap ? Vas-y, c'est bon... (Elle se tut, un sourire moqueur aux lèvres.) Ah, c'est vrai. Tu as peur du noir, hein ?

— Où est-ce que tu as entendu...

Elle tira sur la jambe de mon pantalon.

— Descends, ma petite. Je vais passer devant... et repousser tous les vilains fantômes.

— Non, ça ira. Donne-moi juste une seconde, que mes yeux s'habituent à l'obscurité.

Où étaient Rae et ses allumettes quand on en avait besoin ? Une minute. Les allumettes. Elle les avait jetées ici. Je fouillai le sol des mains, mais la terre sombre masquait la boîte.

— Hé ho ? fit Tori. Tu es déjà pétrifiée de peur ou quoi ? Avance, ou alors pousse-toi de là.

Je fis un pas à l'intérieur.

— Va vers la gauche, m'indiqua Tori en se faufilant derrière moi. C'est à mi-chemin vers le mur à peu près.

Nous avons parcouru environ six mètres lorsqu'elle me lança :

— Tourne à droite. Tu vois ce poteau ?

Je plissai les yeux et parvins à distinguer un pilier de soutien.

— C'est juste derrière.

Je rampai jusqu'au pilier et commençai à tâtonner à sa base.

— *Derrière, pas à côté.* Tu es complètement incapable ou quoi ? Laisse-moi faire.

Elle m'attrapa le bras, m'enserra le poignet et me fit tomber en me tirant un grand coup.

— Hé ! m'écriai-je. Mais ça...

— Ça fait mal ?

Ses doigts se resserrèrent encore plus. J'essayai de tirer pour me dégager ; elle

m'envoya un coup de genou dans le ventre, et je me pliai en deux.

— Tu sais à quel point tu m'as causé des problèmes, Chloé ? Tu arrives ici, tu fais renvoyer Liz, tu me voles Simon, tu bousilles toutes mes chances de sortir. Eh bien, là, tu es sur le point de partir. Un aller simple pour l'asile de fous. Voyons à quel point tu as vraiment peur du noir.

Elle leva quelque chose de carré, aux bords irréguliers. Une brique cassée ? Elle frappa. La douleur explosa derrière ma tête. Je tombai en avant et sentis le goût de la terre dans ma bouche avant que tout devienne noir.

Je me réveillai plusieurs fois, sonnée. Une partie de moi criait : *Tu dois te relever !* avant que l'autre, endormie et désorientée, marmonne : *Ce sont encore les médicaments,* et que je perde connaissance de nouveau.

Je finis par me souvenir que je ne prenais plus mon traitement, et je me réveillai, au bruit d'une respiration difficile. Je restai immobile, l'esprit encore embrouillé, le cœur battant à tout rompre, et tentai de crier « Qui est là ? » Mais mes lèvres refusaient de bouger.

Je me balançai violemment, incapable de me relever, incapable de bouger les bras, pouvant à peine respirer. En luttant pour inspirer, je compris d'où venait le bruit de respiration. C'était la mienne.

Je me forçai à rester allongée et à me calmer. Quelque chose, collé en travers de mon visage, me gênait et tirait sur mes joues quand je bougeais. Du Scotch. J'avais du Scotch sur la bouche.

Mes mains étaient liées dans mon dos, et mes jambes... Je plissai les yeux dans l'obscurité pour essayer de distinguer mes pieds, mais avec la porte fermée et aucune lumière provenant de l'extérieur, je ne voyais rien du tout. Lorsque je bougeai les jambes, je sentis quelque chose qui les retenait au niveau des chevilles. Attachées.

*Espèce de salope complètement cinglée !*

Je n'aurais jamais cru appeler quelqu'un comme ça un jour, mais pour Tori, il n'y avait pas d'autre mot.

Elle ne m'avait pas seulement attirée dans ce trou pour m'assommer. Elle m'avait en plus attachée et bâillonnée.

Elle était folle. Totalelement folle.

*Ça, évidemment. C'est pour ça qu'elle est enfermée dans cet institut. Troubles psychologiques. Lis l'étiquette, Chloé. C'est toi l'idiote qui as oublié.*

À présent, j'étais coincée ici, bâillonnée, pieds et poings liés dans le noir, et j'attendais que quelqu'un me trouve.

*Est-ce que quelqu'un va te trouver ?*

Bien sûr que oui. Ils n'allaient pas me laisser pourrir ici.

*Tu es sans doute restée inconsciente pendant des heures. Peut-être qu'ils ont arrêté de chercher. Peut-être qu'ils pensent que tu as fugué.*

Ça n'avait pas d'importance. Une fois que Tori en aurait eu assez, et qu'elle se serait bien vengée, elle trouverait le moyen de dire à quelqu'un où j'étais.

*Vraiment ? Elle est folle, n'oublie pas. Tout ce qu'elle veut, c'est se débarrasser de toi.*

*Elle décidera peut-être que c'est mieux qu'on ne te retrouve jamais. Quelques jours sans eau...*

*Arrête.*

*Ils penseront que quelqu'un est entré. Que la pauvre Chloé a été attachée et laissée dans le trou. Ça ferait une bonne histoire. La dernière histoire de Chloé.*

Ridicule. Ils me trouveraient. Au bout d'un moment. Mais je n'allais pas rester là à guetter les secours.

Je me retournai sur le dos et tentai d'utiliser mes mains pour me relever. Je n'y parvins pas. Je roulai alors sur le côté, puis me tortillai ; je réussis à me mettre à genoux.

Voilà. Au moins, je pouvais avancer petit à petit. Si j'arrivais jusqu'au fond du local, je pourrais taper contre la porte, attirer l'attention de quelqu'un. Ça prendrait du temps, mais...

— Chloé ?

Une voix d'homme. Docteur Davidoff ? J'essayai de répondre, mais ne parvins à produire qu'un « mmpf » étouffé.

— ... ton nom... Chloé...

La voix se rapprochait, et lorsque je la reconnus, les poils de mes bras se hérissèrent. Le fantôme du sous-sol.

Je me mis sur la défensive et regardai autour de moi, tout en sachant très bien que je ne verrais rien dans cette obscurité.

Ce noir total.

— ... calme... venir te chercher...

J'avancai un peu et me cognai violemment le nez contre un poteau. La douleur explosa derrière mes yeux, qui se remplirent de larmes. Je baissai la tête en grimaçant et vins me heurter le crâne sur le poteau. Je perdis l'équilibre.

*Relève-toi.*

À quoi bon ? J'arrivais à peine à bouger. Je ne voyais pas où j'allais. Il faisait tellement noir.

Je levai la tête mais, évidemment, ne distinguai rien. Les fantômes pouvaient très bien être tout autour de moi, partout...

*Oh, arrête un peu ! Ce sont des fantômes. Ils ne peuvent rien te faire. Ils ne peuvent pas « venir te chercher ».*

— ... les invoquer... il le faut...

Je fermai les yeux et me concentrai sur ma respiration. Rien que ma respiration, qui bloquait la voix.

— ... pour t'aider... écoute... cette maison...

Bien que terrifiée, à l'instant où j'entendis les mots « cette maison » prononcés avec une telle insistance, je fus obligée d'écouter.

— ... bien... calme... concentre-toi...

Je me débattais avec mes liens et tentais de me relever.

— Non, calme... venir te chercher... utilise le temps... établis le contact... je ne peux pas... tu dois entendre... leur histoire... urgent...

J'essayais de comprendre, et faisais de mon mieux pour entendre. « *Calme-toi et*

*concentre-toi ?* » Ça ressemblait à ce que Rae m'avait suggéré de faire. Ça avait marché quand j'étais avec elle, du moins assez pour que je voie un flash.

Je fermai les yeux.

— ... bien... calme... invoque...

Je fermai les yeux et m'imaginai prenant contact avec lui. Je me le représentai. Je me visualisai en train de lui venir en aide. Je me concentrai jusqu'à sentir une douleur lancinante dans les tempes.

Sa voix se fit plus forte :

— ... enfant... pas si...

Je serrai les poings, prête à passer de l'autre côté de la barrière, à entrer en contact avec les morts...

— Non ! fit le fantôme. Arrête !

Je relevai la tête d'un seul coup et ouvris les yeux dans l'obscurité.

*Vous êtes là ?* Je pensai la phrase dans ma tête, puis essayai de la prononcer, ne parvenant qu'à un « Mm-mm-mmh » avec le bâillon.

Je comptais les secondes, jusqu'à deux minutes de silence complet. Lui venir en aide... j'avais dû le repousser encore plus hors de portée.

L'interlude me donna au moins le temps de me calmer. Mon cœur avait ralenti sa cadence folle de lapin effrayé, et même l'obscurité ne me semblait plus si terrible. Si je pouvais arriver jusqu'à la porte pour taper dessus...

*Et par où se trouve-t-elle donc ?*

Il faudrait bien que je l'atteigne.

Je me dirigeai vers un rai de lumière qui venait sans doute d'un interstice de la porte. Soudain le sol trembla, et je tombai en avant.

En me relevant, je sentis les liens bouger autour de mes poignets et se desserrer. Je tordis mes bras et tentai d'écarter les mains. Le nœud de Tori n'avait pas été bien fait et glissait.

*Ces filles de riches,* pensai-je. C'est ce que Rae aurait dit.

Je libérai mes mains. Quand je voulus m'occuper de mes chevilles, il y eut une autre secousse, plus forte cette fois, et je dus m'accrocher pour ne pas tomber.

Un tremblement de terre ?

Avec ma chance, ça devait être ça. J'attendis que ça passe, puis tâtai la corde autour de mes pieds. Elle était emmêlée et nouée à plusieurs endroits, comme s'il y avait eu des nœuds avant que Tori l'utilise. Trouver le bon dans le noir était...

Un crissement coupa court à mes pensées. Ça ressemblait au bruit de quelqu'un qui marchait sur le sol. Mais les fantômes ne faisaient pas de bruit quand ils se déplaçaient. Je tendis l'oreille. Le bruit recommença, une sorte de crépitement, comme si quelqu'un faisait tomber une poignée de terre remplie de cailloux.

Je déglutis et continuai à m'occuper du nœud.

*Et s'il y avait vraiment quelqu'un ici avec moi ? Quelqu'un qui pourrait me faire du mal ?*

Un raclement derrière moi. Je sursautai violemment en me retournant. Le Scotch étouffa mon cri, et je parcourus l'obscurité des yeux, le cœur battant si fort que j'aurais

juré l'entendre.

« Boum-boum-boum. »

*Ce n'est pas mon cœur.*

Le bruit venait de ma gauche, trop doux pour être un bruit de pas. Comme si quelqu'un frappait le sol des mains. Comme si quelqu'un rampait jusqu'à moi.

— Arrêtez !

Je n'avais pas voulu dire le mot à haute voix, mais je l'entendis me déchirer la gorge, étouffé par le Scotch. Le cognement cessa. Il y eut un bruit guttural, comme un grognement.

*Mon Dieu, ce n'est pas quelqu'un qu'il y a ici, c'est quelque chose, un animal.*

Une taupe. Rae et moi avions vu une taupe morte la veille.

*Une taupe ? Qui grogne ? Qui fait un raffut assez fort pour que tu l'entendes de l'autre côté de la pièce ?*

*Ne bouge pas. Si tu ne bouges pas, il ne pourra pas te trouver.*

*Ça, c'est pour les requins ! Idiote, ce sont les requins et les dinosaures qui ne peuvent pas te trouver si tu restes immobile. On n'est pas dans Jurassic Park !*

Un rire hystérique me monta à la gorge. Je le ravalai, transformant le bruit en un gémissement. Le cognement reprit de plus belle, se rapprocha, souligné à présent par un nouveau bruit. Un... cliquetis.

« Clic-clac-clic-clac. »

Qu'est-ce que c'était que ça ?

*Tu vas rester assise à attendre de le découvrir ?*

Je portai les mains à mon bâillon mais ne parvins pas à décoller le Scotch. J'abandonnai et revins à la corde qui me liait les pieds, faisant glisser mes doigts sur toute la longueur à une telle vitesse que je me coupai. À chaque nœud, je cherchais le bout de la corde en vain, et insistais, jusqu'à ce que...

*Enfin. Une extrémité.*

Je m'acharnai sur le nœud, tirant d'un côté, puis de l'autre, cherchant l'endroit où il se déferait. J'y mis toute ma concentration et ne tins pas compte des bruits.

J'étais en train de glisser les doigts sous un bout du nœud, lorsque quelque chose fit un bruit métallique juste à côté de moi. Un bruissement, puis un « clic-clac ».

Une forte odeur de moisi m'emplit les narines. Puis des doigts glacés m'effleurèrent le bras.

Quelque chose en moi se... relâcha. Un petit filet humide coula le long de ma jambe, mais je le remarquai à peine. Je restai assise, figée, tellement immobile et tendue que mes mâchoires commencèrent à me faire mal.

Je suivais le son de la chose cognante, bruissante, cliquetante qui semblait me tourner autour. Un autre bruit s'éleva. Un long et grave gémissement. Mon gémissement. J'essayai de le faire cesser, mais n'y parvins pas, je ne pouvais que me recroqueviller, terrifiée au point que mon esprit était complètement vide.

La chose me toucha de nouveau. Des sortes de longs doigts secs et froids me chatouillèrent la nuque. Un indescriptible bruit de coup, de craquement et de bruissement me hérissa tous les poils du corps. Le bruit recommença, jusqu'à ce qu'il ne



s'agisse plus d'un bruit mais de mots. Deux horribles mots mutilés qui ne pouvaient pas provenir d'une voix humaine, deux mots répétés indéfiniment.

— Au secours. Au secours. Au secours.

Je fis un bond pour m'éloigner de la chose. Les chevilles toujours liées, je tombai au sol la tête la première, puis me mis à quatre pattes et fonçai le plus vite possible vers la lointaine porte.

Un bruit sifflant, cognant et cliquetant me parvint depuis l'autre côté.

Un autre.

Oh mon Dieu, mais qu'est-ce que c'était ? Combien y en avait-il ?

*On s'en fiche. Pars d'ici !*

Je me traînai jusqu'à la porte. Les extrémités de mes doigts effleurèrent le bois. Je poussai. Elle ne bougea pas d'un millimètre.

Fermée à clé.

Je reculai et envoyai mon poing cogner contre la porte de toutes mes forces. Je hurlai, frappai, appelai à l'aide.

Les doigts glacés se resserrèrent autour de ma cheville nue.

Ma main frôla quelque chose par terre. La boîte d'allumettes. Je l'attrapai et l'ouvris maladroitement. Je sortis une allumette puis retournai la boîte en cherchant des doigts la bande rugueuse. Ça y était.

— Au secours. Au secours.

Je reculai en me tortillant et en donnant des coups avec mes pieds toujours attachés pour me libérer, et fis tomber l'allumette. Je m'arrêtai et passai mes mains sur le sol pour la retrouver.

*Prends-en une autre !*

C'est ce que je fis. Je cherchai de nouveau la bande rugueuse. Je pris l'allumette entre mes doigts et... me rendis compte que je ne savais pas comment m'en servir. Comment l'aurais-je su ? En colo, seuls les animateurs allumaient les feux. Je n'avais jamais fumé de cigarette. Je ne partageais pas la fascination qu'avaient les autres filles pour les bougies.

*Tu as certainement déjà fait ça auparavant.*

Sans doute, mais je ne m'en souvenais plus...

*On s'en fiche ! Tu l'as vu dans les films, non ? Ça ne peut pas être bien difficile !*

Je serrai de nouveau l'allumette entre mes doigts, la frottai... et elle se cassa en deux. J'en sortis une autre. Combien y en avait-il ? Pas beaucoup, c'était la boîte que Rae avait utilisée le premier jour, quand je l'avais surprise en train de les gratter.

Cette fois je pris l'allumette plus bas, près de la tête. Je la frottai. Rien. Je recommençai : elle prit feu et me brûla légèrement le bout des doigts, mais je ne la lâchai pas. Même si la flamme brûlait bien elle ne renvoyait que très peu de lumière. Je voyais ma main, mais au-delà, l'obscurité.

Non, il y avait quelque chose à droite qui bougeait au sol. Je distinguai une forme sombre qui se traînait dans ma direction. Quelque chose de gros et long. Une espèce de bras se tendit, taché, avec une main presque blanche dont les doigts brillants contrastaient avec la terre.

Les doigts crochus se plantaient dans le sol et tiraient le corps derrière eux. Je vis des vêtements, tout déchirés. Une odeur de terre et d'humidité m'emplit les narines.

Je levai l'allumette un peu plus haut. La chose souleva la tête. Un crâne me regarda ; des lambeaux de chair noircie et des mèches de cheveux sales pendaient. Les orbites vides se tournèrent vers moi. La mâchoire s'ouvrit et essaya de parler, faisant claquer les dents, mais ne produisit que cet horrible grognement guttural.

— Au secours. Au secours.

Je poussai un hurlement à travers le bâillon, si fort que je crus que ma tête allait exploser. Tout ce qui restait dans ma vessie s'en échappa. Je lâchai l'allumette. Elle crépita par terre, puis s'éteignit, mais pas avant que j'aie vu une main osseuse se tendre vers ma jambe et un second cadavre ramper derrière le premier.

Je restai sans bouger pendant une seconde, décomposée par la terreur, laissant échapper des geignements plus que des cris. Puis la main se referma sur ma jambe. Les os froids me pincèrent et je sentis les loques de tissu effleurer ma peau. Même si je ne la voyais pas, je pouvais l'imaginer, et cette image suffit à étouffer les hurlements dans ma gorge et à me rappeler brutalement à la réalité.

Je me dégageai d'un coup, frissonnant au contact de mon pied avec la chose, et j'entendis un bruit sec de cassure. Je m'empressai de m'enfuir. Soudain quelqu'un prononça mon nom et me dit d'arrêter.

J'essayai de retirer le Scotch, mais je tremblais tellement que je ne parvins pas à en saisir le bord. J'abandonnai et me mis à ramper aussi vite que possible jusqu'à ce que les cognements, les cliquetis et les sifflements furieux s'atténuent.

— Chloé ! Arrête.

Une forme sombre était penchée au-dessus de moi, éclairée par une faible lumière.

— C'est...

Je la frappai de toutes mes forces. Il y eut un petit sifflement de douleur et un juron.

— Chloé !

Une main m'attrapa le bras. Je fis un mouvement brusque de côté. Une autre main me serra l'autre bras et me fit perdre l'équilibre.

— Chloé, c'est moi. Derek.

Je ne sais pas ce que je fis ensuite. Je crois que je me suis écroulée dans ses bras, mais si c'est le cas, j'aime autant ne pas m'en souvenir. Je me rappelle en revanche avoir senti le Scotch être arraché, puis avoir entendu cet horrible « boum-boum » et ce crissement.

— Il-il-il y a...

— Des morts, je sais. Ils ont dû être enterrés ici. Tu les as ressuscités par erreur.

— R-r-ressuscités ?

— Plus tard. Maintenant il faut que tu...

Les cognements recommencèrent, et je les vis (dans mon esprit) traîner leurs corps désarticulés au sol. Le bruissement de leurs vêtements et de leur chair desséchée. Les chocs et les cliquetis de leurs os. Leurs esprits coincés à l'intérieur. Coincés dans leurs corps de cadavres...

— Chloé, concentre-toi !

Derek m'attrapa les avant-bras pour m'immobiliser puis me tira si près de lui que je vis l'éclat blanc de ses dents pendant qu'il parlait. Derrière lui brillait la faible lueur que j'avais vue plus tôt. La porte était restée ouverte et laissait entrer juste assez de lumière pour que je puisse distinguer les formes.

— Ils ne vont pas te faire de mal. Ce ne sont pas des zombies qui mangent des cerveaux comme dans les films, OK ? Ce sont seulement des corps morts dont les esprits sont revenus.

Seulement des corps morts ? Dont les esprits étaient revenus ? J'avais fait revenir des gens, des fantômes, dans leurs cadavres ? Je me représentai ce que ça pouvait être de se retrouver dans son corps en décomposition, enfermé ici...

— J-j-je dois les renvoyer.

— Ouais, c'est un peu l'idée.

L'effort sapa le sarcasme dans sa voix ; lorsque je cessai de trembler, je sentis la tension qui le parcourait et vibrait jusque dans ses mains qui m'agrippaient les bras, et je compris qu'il faisait un gros effort pour garder son calme. Je me frottai le visage, et l'odeur nauséabonde de la terre m'emplit les narines.

— D-d'accord, comment je fais ?

Silence. Je levai les yeux.

— Derek ?

— Je... je ne sais pas. (Il secoua la tête et haussa les épaules, et sa voix retrouva son ton bourru.) Tu les as ressuscités, Chloé. Il faut que tu défasses ce que tu as fait. Reviens en arrière.

— Mais je ne...

— Essaie !

Je fermai les yeux.

— Allez-vous-en. Retournez dans l'au-delà. Je vous libère.

Je répétais ces mots en me concentrant à tel point que la sueur coulait le long de mon visage. Mais les cognements se succédaient. Ils se rapprochaient, encore et toujours.

Je fermai les yeux et imaginai un film dans lequel une jeune nécromancienne écervelée devait renvoyer des esprits au pays des morts. Je me forçai à visualiser les cadavres. Je me vis en train d'appeler leurs fantômes et de les libérer de leurs attaches terrestres. J'imaginai leurs esprits s'élever...

— Au secours. Au secours.

J'eus soudain la gorge sèche. La voix était juste derrière moi. J'ouvris les yeux.

Derek poussa un juron et ses mains se resserrèrent encore plus sur mes bras.

— Garde les yeux fermés, Chloé. N'oublie pas, ils ne te feront pas de mal.

Un doigt osseux me toucha le coude et me fit sursauter.

— Tout va bien, Chloé. Je suis là. Continue.

Je restai immobile et les doigts s'enfoncèrent dans mon bras, puis se mirent à glisser, à caresser, à tester, à sentir, comme un aveugle qui découvre quelque chose, m'écorchant la peau. Il y eut un bruit d'os entrechoqués ; le cadavre se rapprochait. La puanteur...

*Visualise-le.*

*C'est ce que je fais !*

*Pas comme ça !*

Je fermai les yeux, ce qui ne servait à rien puisque je ne voyais rien les yeux ouverts de toute façon, mais cela me rassurait. Les doigts glissèrent de long de mon dos, me donnèrent de petits coups et tirèrent ma chemise. Le cadavre laissait échapper des « ga-ga-ga » comme s'il essayait de parler.

Je serrai les dents et tentai de passer outre. Pas facile, quand je savais ce qui était en train de me toucher, de s'appuyer contre moi...

*Ça suffit maintenant !*

Je me concentrai plutôt sur la respiration de Derek. Son souffle lent et profond comme il s'efforçait de rester calme.

Inspiration. Expiration. Trouver l'apaisement. Le refuge.

Petit à petit, les bruits, les sensations, les odeurs du monde réel s'effacèrent. Je fermai les yeux en serrant fort et me laissai partir en chute libre dans mon imagination. Je me concentrai sur les corps, me représentai en train d'en arracher les esprits, de les libérer, comme des colombes en cage qui prenaient leur envol vers le soleil.

Je répétais ces images : libérer les esprits, leur souhaiter bonne chance, m'excuser tout en leur montrant la voie. J'entendis vaguement la voix de Derek qui me disait que je m'en sortais bien, mais elle semblait flotter, onirique, aux confins de ma conscience. Le monde réel se trouvait là où je réparais mes erreurs, là où j'inversais le...

— Ils sont partis, Chloé, chuchota-t-il.

Je m'arrêtai. Je sentais les doigts osseux, à présent sur ma jambe. Un corps était appuyé contre moi, mais il ne bougeait pas. Lorsque je me tournai sur le côté, le cadavre tomba, coquille vide, et s'effondra à mes pieds.

Derek poussa un long et profond soupir, et se passa les mains dans ses cheveux. Au bout d'un moment, il me demanda, comme s'il y pensait après coup, si j'allais bien.

— Je n'en mourrai pas.

Un autre soupir tremblant. Il regarda ensuite le cadavre.

— Je crois qu'on a encore du boulot.

Par « boulot », il entendait nettoyage. C'est-à-dire enterrer de nouveau les morts. Tout ce que je dirai à ce propos, c'est que j'étais contente que même avec la porte ouverte, il fasse encore trop sombre pour que nous puissions voir clairement les cadavres.

Les tombes n'étaient pas profondes : à peine quelques centimètres de terre recouvraient les morts, trop peu pour les empêcher de se dégager lorsque leurs esprits avaient été rappelés brutalement dans leurs corps. Mais je ne voulais pas y penser.

Je voyais bien que les dépouilles avaient été enterrées assez longtemps auparavant, sans doute avant que Lyle House devienne un foyer. Et il s'agissait d'adultes. Pour l'instant, c'était tout ce que j'avais besoin de savoir.

Tout en travaillant, je demandai à Derek comment il m'avait trouvée. Il me dit que lorsqu'il s'était aperçu que Tori n'était pas partie avec les autres, il s'était douté qu'elle avait une idée derrière la tête, et il était venu voir si j'allais bien. Il ne me raconta pas exactement comment il m'avait trouvée, et se contenta de hausser les épaules et de grommeler quelque chose comme « regarder dans les endroits prévisibles » quand il avait remarqué que j'avais disparu.

La question qui nous occupait à présent était : que faire contre Tori ?

— Rien, dis-je en essuyant mes mains tremblantes après avoir tassé la terre de la seconde tombe.

— Hein ?

Ça me faisait plaisir de l'entendre dire ça, pour une fois.

— Je vais faire comme si rien ne s'était passé.

Il réfléchit, puis hocha la tête.

— Ouais. Si tu la dénonces, ce sera l'escalade. Il vaut mieux ne pas lui prêter attention et espérer qu'elle laisse tomber.

— Prier pour qu'elle laisse tomber, marmonnai-je en rampant jusqu'à la porte.

— Est-ce qu'il y a encore des vêtements propres à côté ? demanda Derek.

— Dans le sèche-linge. C'est tout ce qui reste. Pourquoi... Ah, oui. Il vaut mieux que je ne remonte pas couverte de boue. (Je descendis l'échelle.) La plupart des affaires sont à toi, alors...

— Chloé ? Derek ?

Mme Talbot se trouvait dans la buanderie.

— Qu'est-ce que vous faites tous les deux ensemble ? Derek, tu sais bien que tu n'es pas censé... (Son regard se posa sur mes vêtements maculés.) Dieu du ciel ! Qu'est-ce qui

t'est arrivé ?

Il ne servait à rien de nier que nous étions allés dans le vide sanitaire, puisqu'elle nous avait surpris en train de sortir du placard, et que j'étais couverte de terre. Je gardai les jambes serrées dans l'espoir de cacher la tache humide. Le coup que j'avais reçu à l'arrière de la tête me lançait, et j'essayai de dire quelque chose en priant pour que Derek me vienne en aide. Il ne prononça pas un mot. Un sauvetage par jour devait être son maximum.

— J'étais en train de faire la lessive, et D-Derek est descendu chercher...

Le docteur Gill entra dans la pièce. Je la regardai fixement.

— Continue, Chloé.

— Il-il cherchait sa chemise. J-je lui ai demandé où était le truc pour les taches parce que je ne le trouvais pas et j'ai ouvert le placard pour voir, et Derek a dit que d'habitude, c'était f-fermé. On a v-vu l'échelle et le t-trou, et on était curieux.

— Oh, je me doute que vous étiez curieux, dit le docteur Gill en croisant les bras. Les adolescents de votre âge sont très curieux, n'est-ce pas ?

— S-sans doute. On était en train d'explorer...

— J'imagine bien, interrompit-elle.

Je compris alors ce qu'elle croyait que Derek et moi venions de faire.

Tout en le niant, je me rendis compte qu'elle nous avait fourni l'excuse parfaite. Si j'avais baissé les yeux d'un air penaud et que j'avais avoué « Oui, vous nous avez eus », elles auraient eu leur explication, sans aucun besoin d'aller voir dans le vide sanitaire et de découvrir les cadavres enterrés à la hâte.

Si j'avais été avec Simon, je serais allée dans leur sens sans hésiter. Mais Derek ? Je ne mentais pas aussi bien que ça.

Ça n'avait pas d'importance. Plus je niais, plus elles étaient certaines que nous avions fait des bêtises tous les deux. Le docteur Gill s'était déjà fait son idée. Si on trouvait un jeune homme et une jeune fille dans un coin sombre et à l'écart, y avait-il vraiment besoin de se demander ce qu'ils avaient fabriqué ?

Même Mme Talbot semblait convaincue, les lèvres pincées en signe de désapprobation alors que je débitais des âneries.

Et Derek ? Il ne prononça pas un mot.

Une fois relâchée, je me dépêchai de monter pour me changer avant que quelqu'un remarque la tache d'urine. Je touchai ma tête et trouvai deux bosses, une là où Tori m'avait frappée, et l'autre là où je m'étais cognée contre le pilier.

De retour au rez-de-chaussée, je montrai la plus petite des deux au docteur Gill en espérant confirmer l'idée que nous étions partis explorer les lieux : vous voyez, je me suis même cogné la tête. Elle jeta seulement un coup d'œil superficiel, me donna du Doliprane et me dit d'aller m'allonger dans la salle multimédia. Tante Lauren était en route.

— Je ne sais pas quoi dire, Chloé.

La voix de tante Lauren était à peine plus élevée qu'un murmure. C'étaient les

premiers mots qu'elle m'adressait depuis son arrivée à Lyle House. Je l'avais entendue s'énerver contre le docteur Gill et les éducatrices peu de temps avant, et exiger de savoir pourquoi elles ne s'assuraient pas que Derek ne s'approche pas de moi comme on le lui avait promis. Mais à présent, avec moi, la colère avait disparu.

Nous étions seules dans le bureau du docteur Gill. Comme Tori et sa mère un peu plus tôt. Je savais que cet entretien ne se finirait pas en menaces et en blessures, mais je pressentis que j'en ressortirais dans le même état que Tori.

Tante Lauren était assise, le dos droit comme un piquet, les mains sur les genoux, et tripotait sa bague d'émeraude.

— Je sais que tu as quinze ans. Même si tu n'as pas encore vraiment eu d'amoureux, tu es curieuse. Dans un endroit comme ici, loin de tes amis et de ta famille, entourée de garçons, la tentation de faire l'expérience...

— Ce n'est pas ce qui s'est passé. Pas du tout. (Je me tournai pour lui faire face.) On a trouvé le vide sanitaire et Derek voulait aller voir, et je me suis dit que ce serait cool.

— Alors tu l'as suivi là-dedans ? Après ce qu'il t'a fait ? (Elle se tut, et la déception que je lisais dans ses yeux se changea en horreur.) Oh, Chloé, je ne peux pas croire que... Est-ce que tu as cru que quand il t'a harcelée et malmenée l'autre jour, c'était parce qu'il t'aimait bien ?

— Quoi ? Non, bien sûr que non. Derek n'est pas... il a fait une erreur. Il ne m'a pas vraiment fait mal, et il ne l'a pas fait exprès. C'était un malentendu.

Elle se pencha vers moi et me saisit la main.

— Oh, Chloé. Ma chérie, non. Tu ne peux pas croire une chose pareille. Tu ne peux pas lui trouver des excuses.

— Des excuses ?

— C'est peut-être le premier garçon qui t'ait dit « Tu me plais », et je sais que c'est agréable, mais ce ne sera pas le seul garçon à qui tu plairas, Chloé. C'est juste le premier qui ait eu le cran de le dire. Il est plus vieux que toi. Il a profité de la situation. À l'école, j'imagine que les filles ne font pas du tout attention à lui, et il se retrouve ici avec une jolie fille, jeune, impressionnable, coincée...

— Tante Lauren ! (J'arrachai ma main de la sienne.) Arrête, ce n'est pas...

— Tu peux trouver mieux, Chloé. Bien mieux.

En voyant son expression de dégoût, je compris qu'elle ne parlait pas de la façon dont Derek m'avait traitée. Je fus envahie d'un étrange sentiment d'indignation. D'accord, je n'avais pas réussi à faire semblant d'avoir batifolé avec lui. Mais je m'étais sentie coupable.

Derek n'avait pas choisi son apparence. Il en avait apparemment conscience, et voyait bien la réaction des autres, et ce n'était vraiment pas comme s'il faisait exprès d'être repoussant. Un adulte aurait dû le savoir. C'était à tante Lauren de me faire la leçon du genre « l'habit ne fait pas le moine ».

Toute possibilité d'avouer la vérité à ma tante s'évapora. Elle regardait Derek et voyait un sale type qui avait attaqué sa nièce. Je ne pouvais rien dire qui la ferait changer d'avis, parce qu'il avait effectivement l'air d'un sale type. Et je ne pouvais rien ajouter qui la persuaderait que je voyais vraiment les fantômes, parce que *j'avais l'air* d'une



schizophrène.

— Tu n’as rien à déclarer, Chloé ?

— Pourquoi ? (J’entendis la froideur de ma voix.) J’ai essayé de parler. Tu t’es déjà fait ta propre idée.

Elle changea de position et vint s’asseoir au bord de la chaise pour combler l’espace qui nous séparait.

— J’aimerais entendre ta version.

— Ce n’est pas parce que je suis ici, parce que je suis « malade », que j’ai changé depuis la semaine dernière. Avant, tu te serais bien dit que quelque chose clochait dans cette histoire. Tu m’aurais demandé une explication avant de m’accuser de quoi que ce soit. Mais maintenant ? (Je me levai.) Maintenant je ne suis plus qu’une folle.

— Chloé, je ne pense pas que...

— Je sais très bien ce que tu penses, dis-je, et je sortis de la pièce.

Tante Lauren essaya de me suivre, mais je refusai de l’écouter. J’étais trop en colère. Trop blessée. Qu’elle s’imagine que j’irais batifoler dans un sous-sol avec le premier garçon qui me témoignerait de l’intérêt, ça me faisait vraiment mal.

Allez savoir ce qu’elle pensait que nous avions fait. J’étais sûre que son imagination l’avait amenée bien plus loin que l’étape du gentil premier baiser. Qu’elle aille croire que je pouvais passer du stade « jamais sortie avec un garçon » à « me rouler par terre avec un inconnu », c’était insultant. Non, plus qu’insultant : ça me rendait furieuse.

Tante Lauren avait-elle la moindre idée de qui j’étais ? Si même elle ne le savait pas, alors qui d’autre ?

Quand il fut évident que je n’allais pas me « calmer » et parler à ma tante, l’heure de l’étape suivante arriva. Le jugement. Je fus à nouveau convoquée dans le bureau avec Derek en tant que coaccusée, le docteur Gill et le docteur Davidoff comme juges et jury. C’était un procès à huis clos. Même tante Lauren n’eut pas le droit d’y assister.

Je ne me donnai pas la peine de justifier notre présence dans le vide sanitaire. J’avais dépassé depuis longtemps le stade où je me disais : « Oh non, je ne veux pas qu’on pense que je suis ce genre de fille. » S’ils pensaient que Derek et moi nous étions vautrés ensemble dans la boue, cela signifiait au moins qu’ils n’iraient pas regarder dans le vide sanitaire et tomber sur des signes d’agitation. Ou alors, s’ils y allaient, ils sauraient ce qui les avait causés.

Malgré ce que tante Lauren pensait de lui, j’étais sûre que Derek était tout aussi horrifié par cette idée que moi. Quand le docteur Gill essaya de le faire avouer, il se contenta de hausser les épaules et marmonna « n’importe quoi », les bras croisés, son grand corps affaissé sur sa chaise, le menton relevé en signe de défi. Tout comme moi, il avait compris qu’il était inutile d’argumenter, mais il n’était pas non plus sur le point de se confesser.

— Ce n’est pas la première fois que vous avez... des histoires ensemble, finit par dire le docteur Gill. Et j’ai le sentiment que ce ne sera pas la dernière. Nous devons y mettre fin immédiatement, et la seule solution possible est un transfert. L’un de vous deux va devoir partir.

— Ce sera moi.

J'entendis les mots, et il me fallut un moment pour me rendre compte qu'ils sortaient de ma bouche.

Avais-je perdu la tête ? Me porter volontaire pour être transférée alors que j'étais déjà inquiète de ce que cela signifiait ?

Mais je ne fis pas machine arrière. Si l'un de nous deux devait partir, ça devait être moi. J'avais beau avoir peur d'être envoyée ailleurs, je refusais de séparer Simon et Derek.

Malgré tout, j'espérais que Derek intervienne. Je ne sais pas pourquoi ; certainement pas par galanterie. Mais il me semblait normal d'émettre au moins une protestation pour la forme. Par politesse... ce qui expliquait peut-être pourquoi il ne prononça pas un mot.

— Personne ne va nulle part, dit le docteur Davidoff d'une voix douce. Pour l'instant, je vous donne un avertissement à tous les deux. Mais n'allez pas me donner une raison de revenir sur cette discussion. Est-ce bien clair ?

C'était bien clair.

Quand les médecins nous congédièrent, je sortis dans le couloir avec Derek. J'essayai de rester à flâner et m'affairai à faire disparaître une tache imaginaire de ma chemise pour lui laisser le temps de partir devant et éviter ainsi toute situation gênante. Il se planta devant moi les bras croisés, pianotant sur ses biceps avec impatience.

Je me rappelai qu'il m'avait sauvée. J'aurais dû lui en être reconnaissante. Je lui en étais reconnaissante. À cet instant, cependant... je ne sais pas. J'avais mal à la tête, j'étais encore piquée au vif par le rejet de ma tante, et lorsque j'avais proposé d'être envoyée ailleurs à sa place et qu'il n'avait pas protesté, j'avais été blessée. Je ne l'avais pas voulu, mais c'était plus fort que moi.

— Qu'est-ce que tu frottes ? finit-il par chuchoter.

— Une tache.

— Il n'y a pas de tache.

Je me redressai et tirai sur ma chemise pour la rajuster.

— C'est parce que je l'ai enlevée.

Je tentai de passer à côté de lui. Il ne bougea pas.

— Il faut qu'on parle, murmura-t-il.

— Tu crois vraiment que c'est une bonne idée ?

— Simon sera là. Dans cinq minutes, derrière la maison.

Je ne pensais vraiment pas qu'il était sage pour moi d'être vue en compagnie de Derek, même si Simon était là. Cinq minutes plus tard, j'étais donc dans la salle multimédia, allongée sur le canapé à écouter mon iPod, et j'essayais de me plonger dans la musique.

Je sursautai quand une ombre passa au-dessus de ma tête.

C'était Rae, les deux mains levées.

— Hé, rallonge-toi, ce n'est que moi.

J'ôtai mes écouteurs. Elle posa son sweat-shirt sur une chaise.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Pas ce que tout le monde s' imagine.

— Ben ça, je m'en doute.

Elle s'installa à l'autre bout du canapé, les jambes repliées sous elle, posa un coussin sur ses genoux, s'installa confortablement pour entendre la véritable histoire. Elle me connaissait depuis moins d'une semaine, et elle savait pourtant bien qu'il ne s'était rien passé entre Derek et moi dans ce vide sanitaire.

— Je te raconterai plus tard, murmurai-je, quand on sera dans la chambre.

— Mais tu me raconteras, hein ?

Je hochai la tête.

— OK. Alors, ç'a été ?

Je lui parlai de l'entretien avec les médecins et de tante Lauren.

— Quand des gens que tu ne connais pas pensent que tu as fait quelque chose que tu ne ferais jamais, c'est une chose. Ils ne te connaissent pas. Mais quand c'est quelqu'un qui devrait le savoir ? Quelqu'un en qui tu avais confiance ?

Je secouai la tête.

— Oui, répondit-elle, je connais bien. À l'école, si je faisais une bêtise, on me traînait chez le conseiller d'orientation qui me faisait un sermon sur les tentations de la rue et l'importance de rester à l'école. C'est genre, de quoi tu parles ? Est-ce qu'il y a quoi que ce soit dans mon dossier qui dise que j'ai eu affaire à un gang ? Ou que je ne pense pas que l'école, c'est important ? J'ai de bonnes notes, et je ne sèche jamais les cours, alors va faire la morale à quelqu'un d'autre. (Elle serra le coussin contre sa poitrine.) Je me dis que ce n'est pas grave, qu'ils ne me connaissent pas. Mais avec ma mère, c'est pareil. Chaque fois qu'on parle de ça, elle me cite mon amie Trina comme exemple. Elle s'est barrée de chez elle à quatorze ans, elle s'est mise à fréquenter un gang, et elle s'est pris une balle pendant un règlement de comptes. Hé ho ! En quoi ça me concerne ? Ce n'était pas pour rien que Trina et moi, on n'était plus amies. Je ne suis pas comme ça.

— Ça part d'un bon sentiment, j'imagine. Mais c'est blessant.

— Le pire... (Elle regarda quelque part au-dessus de ma tête.) Qu'est-ce que tu veux ?

Derek fit le tour pour se mettre devant moi, et tapota sa montre.

— J'avais pas dit cinq minutes ?

— Si. Et j'ai dit que ce n'était pas une bonne idée.

— On a besoin de te parler.

Rae fit mine de se lever.

— Tu veux que j'appelle les éducatrices ?

Je lui fis signe de se rasseoir, puis me tournai vers Derek.

— Non.

Il enfonça ses mains dans les poches de son jean, se balançait d'avant en arrière, et dit :

— Simon veut te parler.

— Simon n'a pas de pieds ? demanda Rae. Ni de langue ? T'es son fidèle saint-bernard, tu te coltines le boulot de transmettre les messages de ton maître ? C'est ça ?

Il pivota pour lui tourner le dos.

— Chloé ? fit-il d'une voix suppliante, qui fit vaciller mes résolutions. Chloé, s'il te pl...

Il s'attarda sur le « l », et l'espace d'un instant, je crus vraiment qu'il allait dire « s'il te plaît » ; s'il l'avait fait, j'aurais cédé, malgré la crainte que j'avais qu'on nous voie ensemble. Mais au bout d'une seconde, il s'interrompit, ne prononça pas la syllabe restante et s'en alla avec raideur.

— Au revoir ! cria Rae derrière lui. C'est toujours un plaisir de discuter avec toi ! (Elle se tourna vers moi.) T'as intérêt à me raconter ce que c'est que cette histoire.

— Je te le dirai, promis. C'était comment, la piscine ?

— C'était bof. Sympa de sortir un peu, mais je ne me suis pas vraiment amusée. Simon a fait des longueurs, moi je sais à peine faire la nage du petit chien, donc on est allés chacun de son côté. Rien de neuf de ce côté-là. Il y a un toboggan sympa, cela dit, et...

Elle regarda de nouveau derrière moi et m'avertit d'un signe de tête.

— Salut, dit Simon.

Il se percha sur l'accoudoir du canapé. Je me poussai pour lui faire de la place, mais comme il y avait Rae de l'autre côté, je ne pouvais pas me décaler beaucoup, et sa hanche me frôla l'épaule.

— Je...

— Tu ne veux pas aller dehors, interrompit-il. Ça me va. On peut se cacher ici tous les deux et voir combien de temps ça va prendre à Derek pour qu'il nous trouve.

— Je vais vous laisser..., commença Rae en se relevant.

— Non, reste, fit Simon. Je ne voulais pas déranger.

— Tu ne déranges pas. J'entends les tâches ménagères qui m'appellent de toute façon, donc je vais y aller.

Lorsqu'elle fut partie, je me poussai. Simon se glissa à mon côté. Je lui laissai plein de place, mais il resta tout près de moi ; il ne me touchait pas, mais c'était tout juste, et je fixai des yeux cet espace entre nous, ces deux petits centimètres de canapé, je les contemplai parce que, hé bien, je ne savais pas quoi faire d'autre, ni quoi dire.

L'horreur de ce qui s'était passé avait plané au-dessus de ma tête, amortie par le choc, la confusion, et le stress d'avoir à faire face aux médecins et à tante Lauren, mais à présent que l'agitation commençait à retomber, les souvenirs remontaient à la surface.

— Je m'en veux énormément, dit-il. Pour Tori. Je savais qu'elle était énervée de nous avoir vus ensemble, alors j'ai essayé de la remettre à sa place, mais je crois que ça n'a fait qu'empirer la situation.

— Ce n'est pas ta faute. Elle a des problèmes.

Il eut un petit rire sec.

— Oui, on peut dire ça comme ça. (Il resta silencieux une minute, puis me jeta un regard :) Toi, ça va ?

Je hochai la tête.

Il se pencha vers moi ; son épaule frôla la mienne et je sentis son souffle chaud contre mon oreille.

— Si j'étais toi, je n'irais pas bien. Je serais déjà mort d'épouvante.

Je baissai la tête, et une mèche de mes cheveux glissa. Il tendit la main, comme pour la remettre derrière mon oreille, puis interrompit son geste. Il se racla la gorge, mais ne dit rien.

— C'était assez intéressant, fis-je après un moment.

— J'imagine. Le genre de trucs qui sont vachement cool dans les films, mais dans la vraie vie... (Nos regards se croisèrent.)... pas vraiment la même chose, hein ?

Je secouai la tête.

— Pas vraiment, non.

Il retourna s'installer au fond du canapé.

— Et sinon, c'est quoi ton film de zombies préféré ?

J'éclatai de rire, et sentis en même temps le poids qui m'avait écrasée jusque-là s'envoler. Mes pensées allèrent s'installer dans un endroit où j'arrivais à mieux les comprendre. J'avais essayé d'oublier ce qui s'était passé, de tourner la page, de m'endurcir, d'être forte, d'être comme Derek. Ressusciter les morts ? Aucun problème. Je les renvoyais, enterrais les corps, au suivant s'il vous plaît.

Mais je n'y arrivais pas. Je ne pouvais pas chasser les images, l'odeur, le souvenir de leurs mains sur moi. Mon ventre ne cessait de se serrer en me rappelant l'horreur. Puis j'envisageais l'horreur que les morts avaient dû ressentir après ce que je leur avais fait. La meilleure façon que j'avais trouvée pour gérer la situation était de mettre de la distance. Pas les oublier, simplement les mettre de côté et les remplacer par des images sur pellicule sans danger.

Je parlai donc avec Simon des films de zombies, je débattis et discutai des mérites de tel ou tel long-métrage que, d'après les notes des critiques, aucun de nous n'aurait dû voir.

— Celui-là a les meilleurs effets spéciaux, haut la main, dit Simon.

— C'est sûr, si tu fais exploser assez de trucs, tu peux dissimuler des trous dans ton scénario si énormes que tu pourrais faire tomber un camion dedans.

— Scénario ? C'est un film de zombies.

Il était à présent vautré par terre, après s'être déplacé pour démontrer la nullité d'une « scène de mort ». J'étais allongée et le regardais depuis le canapé.

— Laisse-moi deviner, poursuivit-il. Tu vas écrire le premier film d'art et d'essai de zombies à être inauguré au festival de Sundown.

— Sundance. Et non. Si je dois un jour réaliser un film d'art et d'essai, achève-moi tout de suite, dis-je en frissonnant.

Il se rassit en souriant.

— Pareil pour moi. Les films intellos, non merci. Non pas que je compte écrire ou réaliser un film un jour. Tu veux faire quoi, toi ? Écrire ou réaliser ?

— Les deux, si possible. Les scénarios, c'est le moment où se fabrique l'histoire, mais si tu veux voir cette histoire prendre vie, tu dois être réalisateur, parce qu'à Hollywood, le réalisateur, c'est le roi. Les scénaristes ? On les calcule à peine.

— Donc le réalisateur est tout en haut de l'échelle.

— Non, ça c'est le studio. Le réalisateur est le roi, et le studio, c'est Dieu. Eux, ils veulent seulement quelque chose qui se vende, quelque chose qu'ils pourront caser dans leurs petits quadrants.

— Leurs quadrants ?

— Les quatre principaux groupes démographiques. Les garçons et les filles, divisés en jeunes et en vieux. Si tu touches les quatre, tu obtiens un blockbuster... et le studio est ravi. Mais ça en revanche, ça n'arrivera jamais avec un film de zombies, même s'il est vraiment cool.

Il se mit sur le ventre.

— Comment tu sais tout ça ?

— Je suis peut-être coincée à Buffalo, mais je suis branchée ! Je suis abonnée à *Variety*, *Scenario magazine*, tout un tas de trucs sur le cinéma, je suis les blogs... Si je

veux travailler là-dedans, il faut que je connaisse très bien le domaine. Autant commencer le plus tôt possible.

— Waouh, dis donc. Moi, je ne sais même pas encore ce que je veux faire.

— Je pourrais t’engager pour faire le faux brouillard.

Il rit, puis s’adressa à quelqu’un derrière moi.

— Hé, frangin. T’as assez pris l’air ?

— Je voulais vous parler. (Il regarda dans ma direction.) À tous les deux.

— Alors assieds-toi, lui dit Simon. Le sujet de conversation actuel, c’est les films de zombies. (Il chercha mon approbation.) C’est toujours de ça qu’on parle ?

— Je crois.

— Les films de zombies ? répéta lentement Derek, comme s’il avait mal entendu ; son visage s’assombrit et il baissa la voix. Vous avez oublié ce qui s’est passé aujourd’hui ?

— Non. C’est pour ça qu’on en parle. (Simon me lança un sourire.) Enfin, plus ou moins.

Derek baissa encore d’un ton :

— Chloé est en danger. En danger grave. Et vous êtes là à traîasser et à jacasser sur des films de zombies ?

— Traîasser ? Jacasser ? Tu choisis bien tes mots. Très évocateurs. Tu essaies de nous dire quelque chose ? Je sais parfaitement ce qui s’est passé, et ce que ça pourrait signifier pour Chloé. Mais le ciel ne va pas s’écrouler si on n’en parle pas à la seconde, Chicken Little. (Il s’étira.) Pour l’instant, je crois qu’on a tous besoin de se détendre un moment.

— Se détendre ? s’écria Derek en se dirigeant vers Simon. Ça te connaît, ça, hein ? En fait, c’est à peu près tout ce que tu sais faire.

Je me levai.

— Heu, je ferais mieux d’aller voir si Rae a besoin d’aide. Avec le ménage.

Simon se redressa.

— Attends. On a presque fini. (Il se tourna vers Derek.) N’est-ce pas ?

— Bien sûr. Vas-y. Tu peux te la couler douce. Je suis sûr que papa va entrer dans cette pièce d’une minute à l’autre et venir nous sauver. Et s’il a des ennuis ? S’il a besoin d’aide ? Ben, c’est dommage pour lui, parce que ça demanderait un effort, et toi t’es trop occupé à... te détendre.

Simon se leva d’un bond. Derek ne broncha pas. Ils se firent face un long moment, puis Simon me poussa vers la porte.

— On y va.

J’eus un instant d’hésitation, et il articula silencieusement « s’il te plaît ». Je hochai la tête et sortis avec lui.

# 31

Tout en suivant le couloir, je jetai un coup d'œil à Simon. Son visage était dur et impassible. Quand il s'aperçut que je l'observais, il parvint à sourire, comme pour me rassurer et signifier que ce n'était pas à moi qu'il en voulait.

— Mme Talbot ? fit-il. Est-ce que je peux sortir ? Me faire quelques paniers avant qu'il fasse nuit ?

— Bien sûr, Simon.

Je patientai avec lui près de la porte. Elle sortit de la cuisine en s'essuyant les mains sur un torchon, et entra le code de sécurité. Ce fut seulement à ce moment-là qu'elle regarda autour d'elle et se rendit compte que Simon n'était pas seul.

— Oh, Chloé... Je ne sais pas si vous deux devriez...

— C'est du basket, Mme Talbot. (Il poussa la porte et la retint pour me laisser passer.) Vous pouvez nous surveiller par la fenêtre, si vous voulez.

— Bon... Mais restez là où je peux vous voir.

Il referma la porte derrière nous et sortit d'un pas si énergique que je dus aller au petit trot pour le rattraper. Je jetai un coup d'œil derrière nous : la porte était fermée, aucun signe de Mme Talbot.

Il regarda autour de lui.

— Tu vois le ballon ? dit-il.

— Je crois qu'il est dans la cabane. Je vais aller...

Il me toucha le coude.

— Non. Sauf si tu y tiens vraiment.

Je fis « non » de la tête et il m'emmena jusqu'au banc de pierre près du gros massif.

— Talbot peut encore nous voir d'ici, dit-il en soufflant. Derek est très doué pour me faire enrager. Le pire ? Je sais qu'il le fait exprès, qu'il essaie de me faire sortir de mes gonds, et j'entre dans le jeu quand même. Je suis trop con, vraiment trop con.

Il resta silencieux pendant un moment et laissa son regard errer dans le jardin.

— Derek veut que j'aille chercher notre père.

— Comment ça ? Genre, que tu fugues ? Tu ne peux pas...

— Ce n'est pas un problème. (Il se laissa aller contre le dossier.) Quand tu as été élevé comme nous, en tant que surnaturel, c'est... différent. Les règles sont différentes. C'est obligé. S'il arrive des pépins, tu dois partir en courant.

— Mais tu ne veux pas partir ?

— Oh si, je veux partir. Je ronge mon frein depuis que je suis arrivé ici. Mon père est



quelque part loin d'ici, peut-être qu'il a des ennuis, et je suis là, coincé dans un foyer ? Je vais en cours ? Je traîne avec Derek ? Je fais comme si tout allait bien ? Ça me tue, Chloé. Derek sait à quel point je veux partir d'ici. Comme je te disais, il sait comment me faire sortir de mes gonds.

— Ton père, il est où ?

Il secoua la tête.

— On ne sait pas. Il a... Il lui est arrivé quelque chose, il a disparu et on a atterri ici. C'est une longue histoire.

— Alors ça peut attendre.

— Je te remercie. Bref, il est parti et je suis sûr qu'il ne l'a pas fait de son plein gré. Donc on est coincés ici, prétendument à attendre d'être libérés, et ensuite ? Où est-ce qu'on irait ? Il n'y a pas de grand-mère, de grand-oncle ou d'ami de la famille qui attend pour nous récupérer. On irait en famille d'accueil et après on serait obligés de fuguer, alors quel intérêt d'attendre ?

— Tu veux sortir maintenant, mais tu ne peux pas y arriver.

— Si, on peut. Derek a un plan. (Il eut un petit rire.) Crois-moi, ce type a toujours un plan. Mais c'est un projet d'évasion pour une personne... moi. Il ne veut pas partir. Hors de question.

— Quoi ? Il te fait culpabiliser de rester alors qu'il ne veut pas partir lui-même ? Il déconne ?

— Ouais, je sais, et je ne veux pas avoir l'air de prendre sa défense, mais il a une raison de refuser. C'est une raison débile, mais c'est important pour lui et ça ne sert à rien d'essayer de le faire changer d'avis. Il pète les plombs sinon.

— Il pète les plombs ?

Simon fit bouger sa main, les yeux rivés dessus.

— C'est compliqué. Mais bon, son idée, c'est que je sorte d'ici et que je retrouve mon père. Il m'a appris des trucs pour entrer en contact avec lui. Des sorts, et tout ça. Mais je ne peux pas abandonner Derek.

— Tu ne peux pas ?

— Je ne veux pas, plutôt. Je m'inquiète pour mon père, mais il peut se débrouiller tout seul, bien plus que Derek.

Je dus avoir l'air sceptique, car il ajouta :

— Je sais qu'il a l'air de pouvoir se débrouiller, et c'est en grande partie vrai, mais pour certaines choses... (Il secoua la tête.) C'est compliqué. Si je prends le large et qu'il arrive quelque chose, j'ai peur que... qu'il ne fasse rien.

— Je ne comprends pas.

— Je sais. (Il continuait à regarder ses mains.) Je sais que ce que je dis ne semble pas logique, mais...

— C'est compliqué.

— Oui. Enfin... (Il prit une inspiration :) Je commence à me dire qu'il faut que je prenne le risque. Derek a raison. Rester à glander ne nous mènera nulle part. Mais il faut aussi qu'on te prenne en compte maintenant. Tu dois vraiment partir d'ici.

— Ah bon ?

Je laissai les mots s'échapper d'une voix trop aiguë.

— Derek a raison. Quels que soient les efforts qu'on fasse pour cacher tes pouvoirs, ils ne fonctionnent pas de la même façon que les miens. Ils ne peuvent pas être dissimulés. Pas quand on t'observe au microscope.

— Je vais me faire transférer dans un hôpital et ça ira.

— Et s'il ne s'agit pas d'un transfert ? (Il me regarda, inquiet.) Je ne cesse pas de penser à ce que tu as dit à propos de Liz. Peut-être bien qu'elle est chamane. Ou si elle est morte, peut-être que c'était un accident. Pourquoi est-ce qu'ils tueraient ceux qui ne guérissent pas ? C'est complètement absurde, mais même Derek s'inquiète.

— Derek ? Mais il a dit que...

— Je sais ce qu'il a dit. Mais quand je lui en ai reparlé après, il n'a pas écarté l'idée aussi vite. Il a même soulevé quelques questions lui-même. C'est sa façon de faire comprendre qu'il est d'accord. Mais tu as quand même besoin d'aide. Disons que tout se passe bien et qu'ils te laissent sortir, qu'est-ce que tu feras ? À qui est-ce que tu vas parler ? Comment vas-tu apprendre à revenir à la vie normale ? « Normale ». Un mot si simple et plat. C'était drôle comme il prenait de l'importance à présent, comme un pompon dans un manège, plein de promesses, mais hors de portée.

Partir d'ici ne résoudrait rien. Tante Lauren serait toujours en train de me surveiller, d'interpréter les choses « anormales » que je ferais comme des signes qu'il faudrait que je retourne à Lyle House... ou pire.

Mais faire une fugue ? Je savais ce que Derek dirait. Je pouvais même voir son expression, sa grimace de dédain et de frustration. Je n'étais plus Chloé Saunders, élève privilégiée d'une école d'art. Je n'étais même pas Chloé Saunders, schizophrène. Si Chloé Saunders, nécromancienne, suivait les règles d'avant, elle finirait dans une cellule capitonnée en divaguant à propos de voix que personne d'autre n'entendait.

Je n'étais pas naïve. Je lisais les journaux. Je savais ce qui arrivait aux jeunes qui fuguèrent, et ce n'était pas la formidable vie de liberté qu'ils imaginaient. Combien de temps cela nous prendrait-il pour retrouver le père de Simon ? Comment allions-nous survivre jusque-là ? Comment trouver de quoi nous nourrir ? Ou un endroit où dormir ? J'avais un peu d'argent, mais combien de temps pouvions-nous tenir avec ? Qu'arriverait-il lorsque nos photos seraient en première page de tous les journaux ? Quand le moindre policier, le moindre honnête citoyen serait à notre recherche ?

Je pouvais me terrer ici, fermer les yeux et prier qu'il n'arrive rien. Ou alors, je pouvais prendre les choses en main. Passer à l'action.

Chercher de l'aide auprès du père de Simon qui avait disparu n'était pas vraiment l'idée que je me faisais d'un plan solide. Mais si je sortais d'ici, je pourrais finir par retrouver Liz. Ce serait facile. Il n'y avait qu'un nombre limité d'hôpitaux à Buffalo. Et si elle était en danger même dans un hôpital, qu'est-ce que cela impliquait pour nous autres ? Étions-nous en danger ? Je ne pouvais pas continuer à faire l'autruche et à prétendre que tout allait bien.

— Si tu sors d'ici, je viens avec toi, décrétai-je.

— Tu n'es pas obligée. Je voulais simplement dire que moi, je dois partir, pour moi et pour Derek, et maintenant, pour toi aussi. Quand je trouverai mon père, il pourra nous

aider.

— Mais qui t'aidera, toi ? Une fois dehors ?

Il eut un léger sourire.

— J'ai mon faux brouillard.

— Tu as besoin de renfort. Derek serait bien mieux que moi pour ça, mais il faudra que tu fasses avec. Je viens.

Je patientai dans la salle de bains des garçons, cachée derrière le coin de l'armoire. À chaque bruit venant du couloir, mon cœur battait la chamade et me faisait comprendre que j'étais sur le point de me ridiculiser horriblement.

Mais je n'avais pas tort. Tout comme Derek, j'étais capable de tirer mes propres conclusions. J'essuyai mes paumes humides sur mon jean, jetai un coup d'œil à ma montre et priai pour ne pas m'être trompée. Et en un certain sens, j'espérai également le contraire.

Lorsque ma montre afficha 20 heures, la porte de la salle de bains s'ouvrit. Derek la referma derrière lui et alluma la lumière. Il se tourna face au miroir, me vit et laissa échapper un cri de surprise, ce que j'aurais trouvé gratifiant en d'autres circonstances.

— T'es folle ? fit-il d'une voix sifflante. Qu'est-ce que tu fabriques ici ? (Je le contournai et allai fermer la porte à clé.) Si tu veux parler de notre plan, ce n'est vraiment pas l'endroit, dit-il.

Il me suivit des yeux pendant que je traversais la pièce pour aller faire couler l'eau froide dans la douche, de sorte que le bruit masque notre conversation sans transformer les lieux en sauna.

— Super, grommela-t-il. Maintenant ils vont croire qu'on prend notre douche ensemble. On pourra sans doute leur dire qu'on s'enlevait la boue du vide sanitaire, et qu'on voulait économiser l'eau chaude.

Je me plantai devant lui.

— Tu m'as tendu un piège. (Il ouvrit la bouche, mais pour une fois aucun son ne sortit, et il se contenta de prendre un air renfrogné.) Pendant tout ce temps, j'ai essayé de comprendre pourquoi tu voulais m'aider. Qu'est-ce que ça peut te faire que je sache que je suis une nécromancienne ? Qu'est-ce que ça peut te faire si je me fais virer ? Pourquoi tu te mouillerais pour moi comme tu l'as fait cet après-midi ?

— Je veux seulement...

— M'aider. Bien sûr, tu as l'air odieux et arrogant, mais au fond tu es un mec bien qui veut juste aider une consœur surnaturelle. J'y crois vachement. Il y a forcément une autre raison. Et aujourd'hui, je l'ai trouvée : Simon.

Il croisa les bras.

— Ouais, Simon voulait que je sois sympa avec toi. C'est bon. Je peux prendre ma douche maintenant ? Tout seul ?

— Tu veux que Simon s'enfuie. Pour retrouver ton père. Mais il ne veut pas partir sans

toi. Il a besoin d'une raison pour partir tout de suite. Et donc, tu lui en as fourni une. Tu lui as trouvé une damoiselle en détresse.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, grommela-t-il, sans me regarder droit dans les yeux. Les doutes que je pouvais encore avoir disparurent dans une montée de colère.

— Et moi j'étais là, une nécromancienne naïve et perdue. L'appât idéal. Nous pousser l'un vers l'autre, insister lourdement sur le fait que je suis sans défense, et il finirait bien par enfiler sa tenue de preux chevalier. Génial, le plan. Mais il manquait encore quelque chose : un enjeu. Dans tous les bons thrillers, le héros a besoin de trois choses : un but, une motivation, et un enjeu. Le but : trouver ton père. La motivation : aider la pauvre petite nécromancienne. Mais il manquait l'enjeu. Il fallait que tu mettes ta damoiselle en détresse pour de vrai. Et si elle était sur le point de se faire transférer dans un hôpital psychiatrique pour de bon ? Où Simon ne pourrait ni la joindre ni l'aider ? Ou pire, où elle pourrait mourir, victime d'un terrible complot... Alors tu as demandé à Tori de...

— Non ! cria-t-il en levant les mains, le regard plein d'une horreur sincère. Je n'ai rien à voir avec ça. Même si Tori m'approchait d'assez près pour qu'on puisse avoir une conversation, ce qu'elle ne fait jamais, comme tu l'as peut-être remarqué, je ne tenterais pas une chose pareille. Je n'ai rien fait pour qu'ils te transfèrent.

— D'accord, alors tu as profité de la situation.

Je lui laissai un instant pour répondre. Il ne réagit pas, et cela en disait assez long sur sa responsabilité dans cette affaire.

— La première fois que je t'ai dit que je voyais Liz, tu n'y as pas prêté attention. Mais après tu t'es rendu compte que ça pouvait jouer en ta faveur, alors tu as donné un autre son de cloche à Simon. Tu as semé les graines du doute, puis tu les as laissé germer. C'est pour ça que tu n'as rien dit quand j'ai offert de partir à ta place. C'était exactement ce que tu voulais qu'il se passe. Tu as tout fait pour qu'on se retrouve dans cette situation et tu as menti...

— Je n'ai jamais menti.

Je le regardai dans les yeux.

— Tu as vraiment entendu les médecins parler de mon transfert hier ?

Il enfonça les mains dans ses poches et répondit :

— Je les ai entendus parler de toi, et ils avaient l'air de suggérer que...

— OK, tu n'as pas menti. Tu as exagéré.

Il fronça les sourcils.

— Mais tu es vraiment en danger. Plus je pense à Liz, plus...

— Arrête tes conneries, tu veux bien ? Tu as eu ce que tu voulais. Simon va partir. Je pars avec lui. Tu as raison. Il faut qu'il sorte d'ici et qu'il retrouve son père. Bien sûr, tu aurais pu nous épargner tout ce bordel en l'accompagnant simplement toi-même. Mais c'est peut-être dangereux. Et ce n'est pas ton père, donc ça n'est pas vraiment ton problème...

Il s'approcha de moi si vite que je trébuchai en arrière, mais je parvins à me rattraper et à ne pas tomber. Ce n'était pas facile, alors qu'il me dominait de toute sa hauteur, menaçant, le regard furieux.

— Est-ce que c'est ce que je crois, Chloé ?

Je serrai les genoux et me forçai à continuer à le regarder dans les yeux.

— Je ne sais pas ce que tu crois, Derek, répondis-je calmement (enfin je l'espérais). Simon dit que tu as une raison de ne pas vouloir partir. Une raison débile, selon lui. Alors c'est peut-être une excuse. Peut-être que tu ne veux tout simplement pas te donner cette peine.

— Une excuse ? fit-il avec un rire amer, puis il se recula lentement, comme s'il se forçait. Tu as lu mon dossier, non ?

— Je...

— Je sais que tu l'as lu, la nuit où toi et Rae avez fait semblant d'être descendues à la cuisine pour chercher à manger.

— C'était seulement à cause de ce que tu avais fait. J'avais besoin de savoir...

— Si j'étais dangereux. Je te comprends. Mais tu as eu ta réponse, pas vrai ? Tu sais très bien à quel point je suis dangereux.

Je déglutis.

— Je...

— Tu sais ce que j'ai fait, et tu trouves que je devrais me promener en liberté ? (Il grimaça.) Je suis exactement là où je dois être.

Quelque chose dans son regard, dans sa voix, sur son visage me serra la gorge. Je jetai un coup d'œil à la douche et regardai l'eau éclabousser la porte pendant que son martèlement emplissait le silence.

Au bout d'un moment, je me concentraï de nouveau sur lui.

— Tu devais avoir une raison pour agir de cette façon.

— Tu crois ?

J'essayai de détourner de nouveau les yeux, mais il fit un pas de côté et m'en empêcha.

— C'est ça que tu veux, Chloé ? Tu veux que je te donne mes raisons ? Mon excuse ? Tu veux que je te dise que le type m'a braqué un flingue dessus, et que si je ne l'avais pas envoyé s'encaster dans le mur, je serais mort ? Eh bien, ce n'est pas comme ça que ça s'est passé. Dehors il y a un gamin qui ne remarquera plus jamais, et je n'ai aucune excuse. C'est ma faute. Tout est ma faute. Notre père qui a disparu. Simon qui s'est retrouvé ici. Je...

Il se tut soudainement et fourra les mains dans ses poches, les yeux rivés sur un point au-dessus de ma tête, les muscles de sa mâchoire tendus.

Au bout d'un moment, il poursuivit :

— Donc oui, je veux que Simon parte, et je ferai tout ce que je peux pour le faire partir, mais ce n'est pas comme si je te mettais en danger. Tu y trouves aussi ton compte. Tu n'as pas de raison de te plaindre.

Je ne pouvais que le regarder, en sentant s'évaporer toute impression que je le comprenais peut-être, comme toujours. J'apercevais quelque chose sous la surface, mais il l'arrachait si vite qu'il me faisait mal et que je me sentais bête d'avoir espéré en apprendre davantage.

— Pas de danger ? articulai-je lentement. Je fugue. Du foyer. Je fuis ma famille. Je fuis ma vie.

— Tu seras avec Simon. Ne fais pas comme si c'était une épreuve pour toi.

— Quoi ?

— Tu sais de quoi je parle. Quelques jours seule avec Simon ? Ça va être dur. Et c'est important pour lui. Vraiment important. S'enfuir avec lui pour aller retrouver son père ? Il ne l'oubliera jamais.

— Oh ! là, là ! tu crois ? rétorquai-je en écarquillant les yeux. C'est vrai ? C'est trop cool. Je parie qu'il va me demander d'être son amoureuse, et puis qu'après nous pourrons nous envoyer des lettres d'amour entre nos deux camps de redressement, et même qu'on se verra peut-être aux bals... (Il me jeta un regard noir.) Tu me prends vraiment pour une idiote, c'est ça ? (Je levai la main devant lui.) Non, ne me réponds pas. Je t'en prie. Se trouver un copain n'est pas l'objectif numéro un pour toutes les filles, je te signale. En ce qui me concerne, pour l'instant c'est en tout dernier sur la liste, bien en dessous de préoccupations insignifiantes, comme de retrouver une vie.

— D'accord...

— Quand cette histoire sera finie, ça ne m'étonnerait pas si Simon ne voulait plus jamais me revoir. Pour mettre tout ça derrière lui. Tu sais quoi ? Ça ne me dérange pas. Parce que j'ai besoin de savoir ce qui est arrivé à Liz. Et je veux aider Simon parce que c'est ce qu'il faut faire, pas parce que je le trouve trooop mignon. Je ne suis peut-être pas un génie comme toi...

Le regard noir réapparut.

— Je ne...

— ... mais je suis assez intelligente pour savoir que ça ne va pas être une espèce de grande aventure romantique. Je m'enfuis. Je vais dormir sous les ponts. Même si on retrouve votre père, je ne suis pas sûre qu'il soit capable de remettre de l'ordre dans ma vie. (Je pensai à tante Lauren, et mon cœur se serra.) Je ne suis pas sûre qu'on puisse le faire.

— Donc je suis censé t'être reconnaissant de bien vouloir y aller ?

— Je n'ai jamais dit...

Il reprit son air menaçant.

— Tu as autant besoin de sortir d'ici que Simon, si ce n'est plus. Tu ne te rends peut-être pas compte du danger que tu cours, mais moi si. Et je m'inquiète.

— Tu t'inquiètes ? Pour moi ?

Il haussa les épaules.

— Bien sûr. Je me fais du souci. Tu sais. (Il ne pouvait même pas me regarder dans les yeux en le disant.) Oui, on a besoin de toi, mais je veux aussi aider une compatriote surnaturelle. (Il me regarda subrepticement.) On doit se serrer les coudes.

— N'essaie même pas.

— Quoi ?

Il balaya la pièce des yeux.

— Tu as raison, dis-je. C'est vrai que j'ai besoin d'aide. Ma vie est en train de s'effondrer et peut-être qu'un jour je me souviendrai de ce moment comme de la plus grosse et la plus stupide erreur que j'aie jamais commise, mais pour l'instant c'est la seule solution que j'entrevois. Tu veux que je joue le rôle de la damoiselle en détresse ? OK. Mais ne dis jamais que tu fais ça pour moi. Ça n'a rien à voir avec moi. N'essaie même pas

de prétendre le contraire.

Je lui tournai le dos et m'en allai.



# 33

Je me demandais si, après notre évasion, je trouverais du temps pour dormir. Parce que je n'en avais pas eu beaucoup à Lyle House.

Cette nuit-là, j'étais tellement épuisée que je n'eus même pas l'occasion de m'allonger et de pester contre Derek ou de m'inquiéter du pas que je m'apprêtais à franchir. Je me couchai et plongeai immédiatement dans un sommeil hanté de sirènes hurlantes et d'aboiements de chiens policiers. D'un garçon coincé dans un lit d'hôpital, d'un garçon coincé dans un foyer et de fantômes coincés dans des corps en décomposition. De zombies implorant pitié et d'une fille implorant le pardon, « je ne l'ai pas fait exprès », et d'un garçon qui disait : « Je ne l'ai pas fait exprès non plus. C'est pas grave. »

Les rêves tournoyèrent et se mélangèrent jusqu'à ce que l'un d'entre eux se libère. Une image, écrasée par d'autres plus fortes et plus vigoureuses, se détacha et dit : « Et moi, alors ? »

Je me dressai d'un coup dans mon lit et restai immobile dans le noir, la tête prise dans un vertige de souvenirs emmêlés, parmi les questions posées et les réponses promises.

Puis je me levai d'un bond.

Je frappai à la porte de la chambre des garçons.

— Derek ?

Des ronflements sonores me répondirent.

Je frappai de nouveau et appelai aussi fort que je l'osai.

— Derek ?

Mes orteils étaient recroquevillés sur le plancher et je me frottai les bras pour en chasser la chair de poule. J'aurais dû prendre un pull. Et des chaussettes.

Je n'aurais même pas dû être là. Je l'avais rembarré, j'avais fait ma sortie... et à présent je revenais la queue entre les jambes et le suppliais de me parler.

J'avais bien gâché la scène.

Je levai la main pour frapper encore lorsque la poignée tourna. La porte grinça ; je levai les yeux, une excuse toute prête sur le bout des lèvres, et me retrouvai en face d'un torse. Un torse nu... et pas celui d'un garçon. Large et musclé. Seul signe qu'il n'était pas relié au corps d'un homme : une constellation de vilains boutons d'acné rouges.

Dans les parties communes, Derek portait toujours des sweat-shirts trop larges et des jeans baggy. Si je m'étais demandé à quoi il ressemblait en dessous (ce que je n'avais pas fait), j'aurais dit une forte carrure à la limite du surpoids. Toute cette nourriture qu'il engloutissait devait bien être stockée. Et apparemment, c'était le cas, mais pas de la façon

à laquelle je m'attendais.

Mes joues s'enflammèrent et je détachai mon regard du torse de Derek... pour découvrir qu'il ne portait qu'un caleçon.

— Chloé ?

Je levai la tête (avec gratitude) vers son visage.

Il me regarda d'un air interrogateur.

— Chloé ? Qu'est-ce que...

— Tu me dois un service.

— Hein ?

Il se frotta les yeux du pouce et de l'index, bâilla bruyamment et secoua ses épaules.

— Il est quelle heure ?

— Tard. Ou tôt. On s'en fout. J'ai besoin de ton aide, et tu me dois un service. Habille-toi et retrouve-moi en bas dans cinq minutes.

Je fis volte-face et dévalai l'escalier.

Derek allait-il me suivre ? Probablement pas, vu que je n'avais pas obéi à son « retrouve-moi dans cinq minutes » cet après-midi-là.

J'avais prévu de ne pas bouger de devant sa porte jusqu'à ce qu'il accepte de m'aider. Mais je ne m'étais pas préparée à ce qu'il soit à moitié nu pendant cette conversation. Je me souvins alors que je ne portais que mon pantalon de pyjama et un débardeur. Une fois en bas, je trouvai le sweat-shirt que Rae avait enlevé plus tôt dans la salle multimédia. J'étais en train de l'enfiler en marchant dans le couloir, et manquai de me cogner contre Derek.

Il avait mis un jogging et un tee-shirt, s'était arrêté au milieu du couloir, et se grattait furieusement l'avant-bras.

— Des puces ? demandai-je.

Je reconnais que la plaisanterie n'était qu'une tentative vaseuse pour égayer l'atmosphère, mais je ne pensais pas mériter le regard noir qu'il me jeta.

— Finissons-en, dit-il. Je ne suis pas de bonne humeur.

J'aurais pu lui demander en quoi cela changeait de d'habitude, mais je me retins, le guidai vers la salle multimédia et fermai la porte. Puis je penchai la tête pour écouter.

— Rien à signaler ici, dit-il. Ne parle pas trop fort, et si quelqu'un arrive, je l'entendrai.

Je traversai la pièce et m'arrêtai sous un rayon de lune. Quand il s'approcha, je le vis pour la première fois dans la lumière. Son visage était pâle, ses joues étaient rouges, et pas à cause de l'acné. Ses cheveux étaient collés par la sueur, et ses yeux rougis brillaient et luttèrent pour se concentrer.

— Tu as de la fièvre, lui dis-je.

— Peut-être. (Il remit ses cheveux en arrière.) Ça doit être quelque chose que j'ai mangé.

— Ou un virus que tu as attrapé.

Il secoua la tête.

— Je ne... (Il hésita, puis poursuivit.) Je ne tombe pas malade. Enfin pas souvent. Ça fait partie de mon... état. Là, on dirait que je fais une allergie. (Il se gratta de nouveau les

bras.) Peu importe. Je ne suis pas dans mon assiette. Simon dirait que je suis plus grincheux que d'habitude.

— Tu devrais retourner te coucher. Oublie que...

— Non, tu as raison. Je te dois bien ça. Qu'est-ce qui se passe ?

Je voulais insister pour qu'il reparte, mais je voyais qu'il avait pris sa décision.

— Attends, lui dis-je, et je me dépêchai de sortir dans le couloir.

— Chloé ! fit-il dans un chuchotement exaspéré suivi d'un chapelet d'injures peu enthousiastes, comme s'il ne pouvait même pas trouver la force de jurer comme il fallait.

Je revins avec un verre d'eau fraîche que je lui tendis, ainsi que quatre comprimés de Doliprane.

— Deux pour tout de suite, deux pour plus tard, au cas où tu... (Il goba les quatre comprimés d'un coup et but la moitié du verre.)... ou bien tu peux aussi tout prendre en une seule fois.

— J'ai un métabolisme élevé. Encore une facette de mon état.

— Je connais beaucoup de filles que ça ne dérangerait pas.

Il grogna une réponse inintelligible et vida le verre.

— Merci, mais... (il me regarda) tu n'as pas besoin d'être gentille avec moi parce que je ne me sens pas bien. Tu es fâchée. Et tu en as le droit. Je me suis servi de toi, et pour ne rien arranger, j'ai prétendu le contraire. Si j'étais toi, je n'apporterais pas d'eau à moins que ce soit pour me l'envoyer à la figure.

Il se tourna pour aller poser le verre vide sur la table, et j'étais contente qu'il le fasse, parce que j'avais bien l'impression que j'étais restée bouche bée. Soit cette fièvre lui était montée à la tête, soit j'étais encore en train de rêver, parce que ce qu'il venait de dire ressemblait à s'y méprendre à un aveu de culpabilité. Même peut-être une manière détournée de s'excuser.

Il se retourna vers moi.

— Bon, alors, tu as besoin de quoi ?

Je lui fis signe de s'asseoir sur le canapé. Il prit un air contrarié ; s'installer confortablement était une distraction dont il ne s'embarrassait habituellement pas, mais quand je m'assis dans le fauteuil d'en face, il s'écroula sur le sofa. Si je n'arrivais pas à le faire retourner au lit, il pourrait au moins se reposer pendant que je parlais.

— Tu t'y connais un peu en nécromancie, non ? demandai-je.

Il haussa les épaules.

— Je ne suis pas un expert.

— Mais tu t'y connais mieux que moi, Simon ou les autres personnes à qui je peux parler en ce moment. Alors comment les nécromanciens font-ils pour appeler les morts ?

— Tu veux dire comme le gars du sous-sol ? S'il est là, tu devrais le voir. Et puis après, tu lui parles simplement, comme on est en train de faire.

— Je veux dire, pour invoquer une personne en particulier. Est-ce que je peux faire ça ? Ou bien est-ce que je suis limitée à ceux que je croise par hasard ?

Il se tut. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix était inhabituellement douce.

— Si tu parles de ta mère, Chloé...

— Non, fis-je d'un ton plus brusque que je le voulais. Je n'y avais même pas pensé... enfin si, je l'ai envisagé, peut-être un jour, bien sûr j'aimerais, j'aimerais beaucoup... (Je me rendis compte que j'étais en train de m'embrouiller, et pris une profonde inspiration.) C'est en rapport avec notre situation.

— Tu veux dire, Liz ?

— Non. J-je devrais sans doute essayer d'entrer en contact avec elle. J-juste pour être sûre. Mais je ne parle pas de ça. Laisse tomber la raison.

Il se laissa aller contre les coussins du canapé.

— Si je savais pourquoi, je pourrais plus facilement te répondre.

Peut-être, mais je n'allais pas le lui dire avant d'avoir assez d'informations pour expliquer ma théorie avec assurance.

— Si c'est possible d'invoquer une personne en particulier, comment je dois m'y prendre ?

— Tu peux, mais ce n'est pas facile, et pas garanti à ton âge. C'est comme pour Simon et ses sorts, tu en es... au stade de l'apprentissage.

— Celui où je peux faire des choses par accident, comme ressusciter les morts ?

— Eh ben, non. (Il se gratta distraitemment le bras, comblant le silence par son « scratch-scratch ».) D'après ce que j'ai entendu, ressusciter les morts est la chose la plus difficile à faire, et il faut exécuter un rituel compliqué. (Il secoua la tête et cessa de se gratter.) J'ai dû mal comprendre. Comme je t'ai dit, je ne suis pas un expert.

— Bon, alors explique-moi comment on fait. Comment est-ce que j'appelle un fantôme en particulier ?

Il s'affala dans le canapé, la tête appuyée sur le dossier, les yeux rivés au plafond, puis hocha la tête, comme pour lui-même.

— Si je me souviens bien, il existe deux façons. Tu peux utiliser des effets personnels.

— Comme avec un chien policier.

Il émit un petit bruit qui ressemblait à un rire.

— Oui, j'imagine. Ou bien comme les médiums qu'on voit dans les films, qui demandent toujours un objet ayant appartenu à la personne.

— Et l'autre façon ?

Je fis de mon mieux pour ne pas montrer à quel point j'attendais sa réponse, à quel point j'espérais l'avoir déjà devinée.

— Tu dois te trouver près de la tombe.

Mon cœur se mit à battre à tout rompre, et j'eus besoin d'un moment avant de pouvoir parler.

— Près de la tombe. En supposant que c'est là qu'est enterré le corps. C'est le corps qui est important, pas la tombe elle-même.

Il chassa ma distinction insignifiante d'un geste ; le Derek que je connaissais était de retour.

— Ouais, le corps. L'ultime effet personnel.

— Alors je crois savoir ce que voulait ce fantôme au sous-sol.

Je lui expliquai que le fantôme avait insisté pour que « j'établisse le contact », que je les « invoque » et que « j'entende leur histoire ».

— Il parlait des corps enterrés. C'est pour ça qu'il voulait que j'aille dans le vide sanitaire. Pour que je sois assez près des corps pour entrer en contact avec les fantômes.

Derek fit passer sa main dans son dos pour se gratter entre les omoplates.

— Pourquoi ?

— D'après ce qu'il avait l'air de dire, ça concerne Lyle House. Ils veulent me parler de quelque chose.

— Mais ces corps ont été enterrés là avant que Lyle House devienne un foyer. Et si ce fantôme sait quelque chose, pourquoi est-ce qu'il ne te le révélerait pas lui-même ?

— Je ne sais pas. Il a dit que... (Je fis un effort de mémoire.) Il avait l'air d'indiquer qu'il ne pouvait pas les contacter lui-même.

— Alors comment peut-il savoir qu'ils ont quelque chose d'important à te dire ?

Bonnes questions. C'était exactement pour ça que j'étais venue voir Derek. Parce qu'il mettait mes hypothèses à l'épreuve, me montrait où se trouvaient les brèches et ce qu'il fallait que je découvre avant de tirer des conclusions.

— Je ne sais pas, admis-je enfin. Quelle que soit la manière dont ils sont arrivés là, je suis sûre qu'ils ne sont pas morts de cause naturelle. Tu as sans doute raison, et ça n'a peut-être rien à voir avec nous. Ce fantôme s'embrouille peut-être, et a perdu la notion du temps. Ou alors, il veut que j'élucide leur meurtre. (Je me levai.) Mais dans tous les cas, je vais écouter ce qu'il a à me dire. Ou au moins essayer.

— Attends.

Il leva la main, et je me préparai à entendre d'autres objections. « C'est une perte de temps. C'est dangereux aussi, après s'être fait prendre sur le fait. Et n'oublie pas, la dernière fois que tu as essayé d'entrer en contact avec ces fantômes, tu les as fait revenir dans leurs cadavres. Si tu fais ça encore une fois, tu n'as pas intérêt à m'appeler à la rescousse pour les enterrer de nouveau. »

Il se mit debout.

— On devrait prendre une lampe de poche. Je vais la chercher. Toi, va mettre tes chaussures.

# 34

Je n'allais pas mettre un pied (nu, en chaussette, ou en chaussure) dans ce vide sanitaire avant d'avoir parlé au premier fantôme et posé toutes les questions que Derek avait soulevées.

Nous descendîmes à la buanderie. Derek s'installa dans un coin, appuyé contre le sèche-linge. Je m'assis par terre en tailleur au milieu de la pièce, fermai les yeux, et me concentrai.

Il ne me fallut pas longtemps, comme si le fantôme me guettait. Je ne parvenais toujours pas à comprendre plus que des groupes de mots et des bribes. Je le dis à Derek, puis ajoutai :

— J'ai arrêté de prendre mon traitement une fois que tu m'as donné ce bocal. Mais il doit encore y avoir des traces dans mon organisme.

— ... pas les médic... bloquent...

— Qu'est-ce qui est bloqué ?

— Sort... bloque... fantômes...

— Un sort pour bloquer les fantômes ? proposai-je.

Derek se pencha en avant, intéressé, et décroisa les bras.

— Il a dit qu'il était bloqué par un sort ? Quel genre ?

J'allais traduire, mais le fantôme parvenait apparemment à l'entendre, puisqu'il répondit :

— Rituel... magique... important.

— C'est important ?

— Pas... pas important, dit-il en insistant.

Je répétai à Derek qui grommela quelque chose à propos des défauts de ce mode de communication en se grattant violemment le bras, et ajouta :

— Dis-lui de prononcer un mot à la fois. De le répéter jusqu'à ce que tu entendes et que tu me le transmettes, toi. Ce sera plus long, mais au moins on ne...

Il s'arrêta et suivit mon regard jusqu'à son avant-bras. Sa peau... bougeait. Ondulait.

— Qu'est-ce que... ? commença-t-il, puis il poussa un grognement de frustration et secoua fortement le bras. Des spasmes musculaires. J'en ai beaucoup ces derniers temps.

Il regarda de nouveau sa peau qui ondulait, serra le poing et leva puis baissa son bras plusieurs fois pour essayer de dissiper le spasme. J'allais suggérer qu'il aille voir un docteur, mais je me dis que ça ne devait pas être aussi simple pour quelqu'un comme lui. Je voyais à présent qu'il s'agissait bien de ses muscles, qui grossissaient et se

contractaient tout seuls. Un effet secondaire de son état, pensai-je, ses muscles se développaient à vitesse grand V. Comme le reste de son corps, ils subissaient une puberté intense.

— Du moment que tu ne déchires pas tes vêtements et que tu ne deviens pas vert...

— Quoi ? (Il fronça les sourcils, puis comprit de quoi je parlais.) *L'Incroyable Hulk. Le Film incroyablement débile*, plutôt. (Il se frotta le bras.) Ne fais pas attention à moi, et occupe-toi de ton fantôme.

Ce dernier avait entendu la suggestion de Derek de ne prononcer qu'un mot à la fois, et il continua ainsi. Ça marchait beaucoup mieux, même si j'avais un peu l'impression de jouer aux charades. Il disait plusieurs fois un mot, puis je le répétais, toute contente, quand j'avais enfin compris.

Je commençai par les questions sur le fantôme lui-même, et appris qu'il était nécromancien. Il était à l'hôpital quand j'y avais été admise. Il parla de quelque chose comme empêcher les fantômes de harceler les malades mentaux, je ne compris pas bien, mais ça n'avait pas d'importance.

Les fantômes reconnaissaient les nécromanciens, et il avait su que j'en étais une. Quand il s'était rendu compte que je ne savais pas que j'étais une nécromancienne moi-même, il avait compris que j'avais besoin d'aide. Mais avant qu'il ait pu entrer en contact avec moi, on m'avait transférée. Alors il m'avait suivie à Lyle House. Sauf qu'apparemment les fantômes s'y trouvaient bloqués. Il dit qu'il pensait qu'il s'agissait d'un sort, mais quand Derek le questionna, il admit que ça pouvait être à cause de n'importe quoi, des matériaux de construction comme de la localisation géographique. Tout ce qu'il savait, c'était que les seuls endroits où il réussissait à établir un contact avec moi, même partiel, étaient le sous-sol et le grenier.

Quant aux corps enterrés dans le vide sanitaire, il savait deux choses. Premièrement, ces gens avaient été assassinés. Deuxièmement, c'étaient des surnaturels. En prenant ces deux informations en compte, il était convaincu que leur histoire serait importante. Il ne pouvait pas l'obtenir lui-même parce qu'il ne parvenait plus à invoquer les morts aussi facilement depuis qu'il en était devenu un lui-même.

— Mais ce n'étaient que des squelettes et de la peau desséchée, dit Derek. Comme des momies. Ce qui leur est arrivé n'a sûrement rien à voir avec nous, ici et maintenant.

— Peut-être, se contenta de répondre le fantôme.

— Peut-être ?

Derek leva les bras au ciel et commença à arpenter la pièce. Il marmonnait dans sa barbe, mais il n'était pas en colère, il semblait seulement frustré. Il était là à essayer d'analyser le problème et de trouver une solution, alors qu'il aurait dû être au lit en train de soigner sa fièvre.

— Samuel Lyle, nous communiqua ensuite le fantôme. Propriétaire d'origine. Vous connaissez ?

Je répondis que non, et demandai à Derek.

— Comment est-ce que je connaîtrais le type qui a construit cette bâtisse il y a cent ans ?

— Soixante, dit le fantôme, et je transmis.

— Peu importe, fit Derek en recommençant à faire les cent pas. Est-ce qu'il sait en quelle année on est, au moins ?

J'aurais pu lui faire remarquer que si le fantôme connaissait l'âge de la maison, il savait forcément quelle était l'année en cours, mais Derek râlait seulement, et la fièvre rendait sa concentration sur ce casse-tête difficile.

— Surnaturel, dit le fantôme. Lyle. Sorcier.

Quand je le répétai à Derek, il resta perplexe.

— Le type qui a construit cette maison était sorcier ?

— Magie noire. Alchimiste. Expérimenté. Sur les surnaturels. Un frisson me parcourut les bras, et je les croisai.

— Vous croyez que c'est comme ça que les gens dans la cave sont morts ? Ce sorcier, Lyle, a fait une expérience sur eux ?

— Comment sait-il tant de choses sur ce type ? demanda Derek. Il t'a suivie jusqu'ici, non ?

— Tout le monde savait, répondit le fantôme. À Buffalo. Tous les surnaturels. Savaient où il habitait. Restaient à l'écart. Ou pas.

Derek fit « non » de la tête.

— Je ne vois toujours pas en quoi ça nous concerne.

— Peut-être, répondit le fantôme. Peut-être pas. Faut demander.

Derek jura entre ses dents et frappa le mur assez fort pour me faire tressaillir. J'avancai vers lui.

— Va te coucher. Tu as sans doute raison. Je suis sûre que ce n'est rien...

— Ce n'est pas ce que je dis. C'est juste que... Un sorcier a construit cet endroit il y a soixante ans ; il y a des surnaturels enterrés à la cave ; et maintenant, on est là, trois jeunes surnaturels. Le foyer porte son nom. Est-ce que c'est important ? Ou bien est-ce seulement le nom du type qui l'a construit ? Ça semble trop énorme pour être une coïncidence, mais je ne comprends pas où est le lien.

— Je peux m'en occuper. Retourne...

— Non, il a raison. Il faut qu'on demande. Je suis seulement... (Il enfila la main sous sa chemise et se gratta le dos.) Je ne me sens pas bien, et ça me rend grincheux. Mais il faut qu'on le fasse.

Le fantôme nous suivit jusque dans le vide sanitaire.

— Comment je fais pour éviter ce qui s'est passé la dernière fois ? Pour ne pas les rappeler à leurs corps ? (Silence. Je comptai jusqu'à soixante, puis appelai :) Hé ho ? Vous êtes encore là ?

— Reste calme. Concentre-toi. Mais doucement. Ton pouvoir. Trop puissant.

— Mes pouvoirs sont trop puissants ?

Je ne pus m'empêcher de sourire. Je n'étais pas sûre de vouloir ces pouvoirs, mais c'était plutôt cool d'entendre que j'en avais plus que le nécromancien moyen. C'était comme de passer un test de QI et de découvrir qu'on était plus intelligent qu'on le pensait.

— Ton âge. Devrais jamais pouvoir...

Silence. J'attendis patiemment le mot suivant. Et attendis encore.



— Hé ho ?

Il reprit, mot après mot.

— Trop tôt. Trop fort. Trop... (Une longue pause.) Quelque chose ne va pas, dit-il enfin.

— Comment ?

Derek sortit de l'ombre, d'où il m'observait en silence.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Mes pouvoirs. Il y a quelque chose... qui ne va pas.

— Trop puissants, reprit le fantôme. Anormaux.

— Anormaux ? répétai-je dans un souffle.

Le regard de Derek s'enflamma.

— Ne l'écoute pas, Chloé. Tu es puissante. Et alors ? C'est très bien. Va doucement, c'est tout.

Le fantôme s'excusa. Il me donna quelques instructions supplémentaires, puis me dit qu'il me regarderait depuis « l'autre côté » au cas où sa présence aurait augmenté mes pouvoirs la fois précédente. Si j'avais besoin de lui, il reviendrait. Il me conseilla une dernière fois de ne pas trop forcer, puis disparut.

# 35

Derek retourna dans l'ombre, me laissant toute seule, toujours assise en tailleur, la lampe torche posée devant moi. J'aurais préféré l'utiliser comme une bougie pour repousser l'obscurité, mais je l'avais placée sur le côté, dirigée sur l'endroit où étaient enterrés les corps, dans l'espoir qu'au moindre frémissement du sol, Derek me préviendrait avant que je ressuscite les morts.

Pour libérer les fantômes de leurs cadavres, j'avais utilisé la visualisation, et je refis donc la même chose. Je m'imaginai en train de tirer les fantômes de l'éther, de les sortir comme un magicien sortirait un foulard infini de sa manche.

Je sentis un vacillement à plusieurs reprises, mais il s'évanouissait chaque fois. Je continuai à travailler, lentement et avec insistance, en me forçant à ne pas me concentrer trop fort.

— Que voulez-vous ? fit une voix féminine d'un ton sec, si clairement et si près de moi que j'attrapai la lampe torche, certaine qu'une éducatrice nous avait découverts.

Au lieu de cela, je vis une femme vêtue d'un cardigan. Du moins c'est ce que sa moitié supérieure portait. Elle se tenait debout et sa tête effleurait le plafond bas, ce qui signifiait qu'elle était « enterrée » jusqu'à mi-cuisse. Elle devait avoir trente ans, et les cheveux blonds coupés au carré. Ses traits anguleux étaient tendus par la contrariété.

— Eh bien, nécromancienne, que voulez-vous ?

— Dis-lui de nous laisser tranquilles, fit une voix d'homme gémissante dans l'obscurité.

Je dirigeai la lampe dans sa direction, mais ne parvins à distinguer qu'une forme vague près du mur du fond.

— Je veux s-seulement vous parler.

— Nous avons bien compris, dit la femme sèchement. Vous nous appelez, vous nous tirez, vous nous enquiquinez jusqu'à nous traîner ici contre notre gré.

— Je ne v-voulais pas...

— Vous ne pouvez pas nous laisser en paix, non ? Ce n'était pas suffisant de nous rappeler dans nos corps ? Savez-vous ce que ça fait ? Vous êtes assis, vous passez une agréable journée, et tout à coup vous voilà dans votre cadavre, enterré, à vous creuser un chemin jusqu'à la surface, terrifié à l'idée d'avoir été enfermé par un nécromancien fou à la recherche d'esclaves zombies ?

— Je ne voulais pas...

— Oh, tu entends, Michael ? Elle ne l'a pas fait exprès. (Elle s'approcha de moi.) Alors

si je déchaîne par accident un déluge de feu de l'enfer sur votre tête, ce ne sera pas grave, du moment que je ne l'aurai pas fait exprès ? Vous avez un pouvoir, jeune fille, et vous feriez bien d'apprendre à l'utiliser correctement avant que quelqu'un décide de vous donner une leçon. Invoquez-moi encore une fois, et je m'en chargerai moi-même.

Elle commença à s'effacer.

— Attendez ! Vous êtes... (je fis un effort pour me souvenir du mot qu'avait utilisé Simon pour parler des jeteuses de sorts)... une sorcière, c'est ça ? Que vous est-il arrivé ici ?

— J'ai été assassinée, au cas où ce ne serait pas assez évident.

— Parce que vous étiez une sorcière ?

Elle réapparut si vite que je sursautai.

— Vous me demandez si c'est arrivé par ma faute ?

— N-non. Samuel Lyle, l'homme à qui appartenait la maison, est-ce que c'est lui qui vous a tuée ? Parce que vous étiez une sorcière ?

Ses lèvres se tordirent en un sourire affreux.

— Je suis sûre que le fait que je sois une sorcière a ajouté une goutte de plaisir pour lui. J'aurais dû savoir qu'il ne fallait pas faire confiance à un sorcier, mais j'étais stupide. Stupide et désespérée. Sam Lyle nous a promis une vie plus facile. C'est ce que nous voulons tous, non ? Le pouvoir, sans en payer le prix. Sam Lyle était un vendeur de rêves. Un charlatan. Ou un fou. (Elle eut le même sourire.) Nous n'avons jamais su exactement, n'est-ce pas, Michael ?

— Un fou, chuchota l'homme dans le fond. Les choses qu'il nous a faites...

— Ah, mais nous étions des sujets consentants. Du moins au début. Voyez-vous, jeune fille, tout progrès scientifique exige de faire des expériences, et les expériences exigent des sujets, et c'était ce que Michael et moi étions. Des souris de laboratoire sacrifiées à la vision d'un fou.

— Et pour moi ?

Elle ricana.

— Pour vous ? Eh bien ?

— Est-ce que ça a quelque chose à voir avec ma présence ici ? Maintenant ? Nous sommes plusieurs. Des surnaturels. Dans un foyer.

— Font-ils des expériences sur vous ? Est-ce qu'ils vous attachent à des lits et vous collent des fils électriques jusqu'à ce que vous vous arrachiez la langue d'un coup de dents ?

— N-non. Pas du tout.

— Alors estimez-vous heureuse, jeune fille, et cessez de nous harceler. Sam Lyle est mort et, si le destin est juste, il brûle en enfer.

Elle s'effaça de nouveau.

— Attendez ! J'ai besoin de savoir...

Elle réapparut.

— Eh bien, trouvez toute seule ! Si vous croyez que vous êtes ici à cause d'un sorcier mort, alors vous êtes tout aussi folle que lui. Mais je n'ai pas vos réponses. Je suis une ombre, pas un oracle. Pourquoi des gosses comme vous se trouvent ici, à l'endroit même

où je suis morte ? Comment le saurais-je ? Qu'est-ce que cela peut-il bien me faire ?

— Est-ce que je suis en danger ?

Sa bouche se tordit.

— Vous êtes une surnaturelle. Vous êtes toujours en danger.

— Mission accomplie, mais on n'a rien trouvé, dis-je une fois dans la buanderie, en essuyant mes vêtements. Mis à part des questions supplémentaires. Maintenant, tu peux enfin retourner te coucher.

Derek secoua la tête.

— Ça ne sert à rien. Je n'arriverai pas à dormir.

— À cause de ça ? Je suis désolée. Je ne voulais pas...

— Je ne dormais pas quand tu es venue me chercher. (Il retira sa chaussure et vida un peu de terre dans l'évier.) Ce truc que j'ai, cette fièvre. Ça me met à cran. Je suis agité. (Comme pour répondre à un signal, les muscles de son bras se contractèrent.) C'est en partie parce que je ne fais pas assez de sport. Renvoyer la balle à Simon ne suffit pas. J'ai besoin de plus de... place. Plus d'activité. Je crois que c'est la cause du problème.

Il frota plus fort sur le muscle contracté.

— Tu ne peux pas demander du matériel de sport ? Ils ont l'air d'être assez compréhensifs pour ça.

Il pencha la tête et me regarda.

— Tu as lu mon dossier. Tu crois vraiment qu'ils vont m'acheter des haltères et un punching-ball ? (Il parcourut la pièce des yeux.) T'es fatiguée ?

— Après ça ? Non.

— Ça te dirait de prendre l'air ? Sortir faire un tour ?

Je me mis à rire.

— Oui, s'il n'y avait pas le léger problème du système d'alarme qui nous empêchait de sortir.

Il se passa la main dans les cheveux pour en chasser les saletés du plafond du vide sanitaire.

— Je connais le code.

— Quoi ?

— Tu crois que je vais faire partir Simon sans connaître le code de l'alarme ? Je peux nous faire sortir, et il faudrait vraiment qu'on fasse un tour, qu'on repère les lieux, les chemins et les cachettes. Je n'ai pas l'occasion de faire beaucoup de sorties, alors je n'ai pas tellement visité le quartier.

Je croisai les bras.

— Tu peux sortir quand tu veux ? Pour te défouler comme tu en as besoin ? Et tu ne l'as jamais fait ?

Il se balançait sur ses jambes.

— Ça ne m'est jamais venu à l'idée.

— Bien sûr que si. Mais il y a peut-être une alerte quand quelqu'un éteint l'alarme. Ou bien une trace qu'elle a été désactivée. Alors tu n'as jamais pris le risque. Mais maintenant, on devrait le faire. Si on se fait prendre, et ben... de toute façon, tout le

monde croit déjà qu'on sort ensemble. On aurait des ennuis, mais pas autant que si Simon et moi, on se faisait attraper en train de fuguer.

Il se gratta le menton.

— C'est une bonne idée.

— Et ça ne t'est jamais venu à l'esprit.

Il ne dit rien. Je poussai un soupir et me dirigeai vers l'escalier.

— Chloé, attends. Je...

Je me retournai.

— Tu viens ?

Cinq minutes plus tard, nous étions en train de marcher sur le trottoir, les lumières de Lyle House s'estompant derrière nous. Nous fîmes le tour du quartier pour repérer les chemins qui partaient de la bâtisse. Nous nous trouvions dans un coin de Buffalo que je ne reconnaissais pas, plein de vieilles maisons sur de grands terrains, où l'on aurait pu s'attendre à trouver des Mercedes ou des Cadillac garées dans chaque allée. Mais je compris pourquoi ce n'était pas le cas : les grosses cheminées qui crachaient de la fumée un peu plus loin vers l'est.

Après avoir dépassé deux pâtés de maisons en direction de l'ouest, j'aperçus une lueur dans le ciel qui signalait l'emplacement du quartier des affaires, ce que Derek me confirma. Comme là où nous étions, c'était vieux et convenable, mais pas chic. Il n'y avait pas de bureaux de prêteurs sur gages ou de sex-shops, mais pas de brasseries ni de charmants cafés pour autant. Lors de ses rares excursions, Simon avait vu beaucoup de vieux magasins ordinaires, de ruelles et de coins sombres, me dit Derek.

— Quand vous arriverez dans le quartier des affaires, reprit-il, vous serez tranquilles. Si vous ne pouvez pas passer par là (il fit un geste pour montrer l'usine, à l'est), allez par là. C'est une zone industrielle. Je suis sûr que vous trouverez un ou deux entrepôts abandonnés, si vous avez besoin de vous planquer pendant un moment.

Il regarda autour de nous, scrutant le quartier. Il respirait l'air frais de la nuit, les narines dilatées, ce qui devait soulager agréablement sa fièvre.

— Tu te souviendras de tout ça ?

— Tu peux répéter plus doucement ? Et peut-être aussi me l'écrire ? Et faire de petits dessins ?

Il me jeta un regard mauvais.

— Je veux juste être sûr, OK ? C'est important.

— Si tu as peur qu'on n'y arrive pas, il existe une solution évidente : viens avec nous.

— Arrête.

— C'est juste que...

— Arrête, je te dis.

Il marcha plus vite, me forçant à trotter derrière lui pour le rattraper. Je voyais que Simon avait raison : la discussion était close, mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Simon s'inquiète pour toi.

— Ah ouais ? (Il s'arrêta, se retourna et écarta les bras.) Tu trouves que j'ai l'air d'aller bien ?

— Non, tu as l'air de quelqu'un qui devrait être au lit en train de se soigner au lieu de rôder...

— Je ne rôde pas, rétorqua-t-il sur un ton plus dur que nécessaire. Je suis où, dis-moi ? Dans la rue, non ? À quelques pâtés de maisons de Lyle House. Il n'y a pas de voiture de police qui me poursuit à toute vitesse. S'il arrive quelque chose, je pourrai partir. Tu crois vraiment que Talbot et Van Dop pourraient m'en empêcher ?

— La question n'est pas si tu serais capable de partir, mais si tu le ferais.

Il se tut. J'étais contente de savoir qu'il n'allait pas se borner à me dire ce que j'avais envie d'entendre, mais je n'aimais pas qu'il ait besoin d'autant de temps pour répondre. Simon avait dit qu'il craignait que Derek ne fasse rien si quelque chose tournait mal. Il avait déjà décidé qu'il était à sa place à Lyle House. Est-ce qu'il partirait s'il était en danger ? Ou bien voyait-il seulement le danger qu'il représentait... ou qu'il croyait représenter ?

— Derek ?

Il enfonça les mains dans ses poches.

— Ouais.

— Ouais quoi ?

Il dégagea une de ses mains et se gratta le bras, enfonçant ses ongles jusqu'à laisser des marques rouges.

— Si je suis en danger, je m'enfuirai et je vous retrouverai. D'accord ?

— D'accord.

Je me réveillai et trouvai une silhouette sur mon lit. Je pensai tout de suite à Liz, mais il s'agissait de Rae, assise contre le mur, les genoux relevés, une lueur d'amusement dans les yeux.

— Tu as cru que j'étais un fantôme ?

— N-non. Peut-être.

Je me frottai les yeux en bâillant.

— Je suppose que ce n'est pas une bonne idée de surprendre les gens qui voient des revenants, hein ?

Je balayai la chambre du regard en clignant des yeux. Le soleil matinal entra à flots. Je regardai le lit de Rae et me représentai Liz à sa place, ses orteils jouant avec un rayon de soleil.

— Est-ce que Liz a laissé des affaires ? demandai-je.

— Quoi ?

Je me relevai en repoussant les couvertures.

— Quand tu t'es installée ici, tu as trouvé quelque chose ?

— Juste une chemise de Tori. Je ne me suis pas encore donné la peine de la lui rendre. Mais elle non plus n'est pas pressée de rendre le sweat à capuche qu'elle a emprunté à Liz. Elle le portait l'autre jour. Pourquoi ? Est-ce que Liz a enfin téléphoné ?

Je m'étirai.

— Non. J'étais juste... (Je bâillai de nouveau.) Il est tôt et mon cerveau est encore à moitié au pays des rêves. Est-ce que Mme Talbot est passée nous réveiller ?

— Non, on a encore quelques minutes. Je voulais te parler avant que tout le monde se lève.

— D'accord, qu'est-ce que... (Je me redressai d'un coup.) Hier ! On était censées se parler. J'avais complètement oublié.

— Tu étais occupée. (Elle tira sur l'ourlet de sa nuisette.) Alors, est-ce que tu vas m'inviter ?

— T'inviter ?

— À la grande évasion. C'est ce que tu voulais me dire hier soir, non ? C'est ce que vous préparez avec Simon et Derek depuis plusieurs jours.

Je n'imagine même pas l'expression sur mon visage à ce moment-là. Choc, horreur, incrédulité... je suis sûre que tout y était, écrit assez gros pour effacer ses doutes.

— J-je ne...

— Tu ne vois pas de quoi je parle ? (Elle gardait les yeux rivés sur un fil qu'elle entortilla autour de son doigt et arracha.) Alors qu'est-ce que tu allais me dire ? Tu allais inventer une histoire pour me semer ?

— N-non. J'allais te dire ce qui s'était passé dans la cave. Avec Derek. J'ai rappelé le fantôme.

— Oh.

Elle baissa les yeux. Mon histoire de zombie pouvait bien être fascinante, ce n'était pas ce qu'elle avait espéré entendre. Rae laissa tomber le fil par terre.

— Alors je ne suis pas invitée, c'est ça ?

— Il n'y a p-pas de...

Elle leva les mains.

— J'ai déjà surpris Simon et Derek une fois en train de parler de s'échapper. Et maintenant, avec toutes ces histoires de transfert, entre Derek ou toi, et vous trois qui vous mettez tout à coup à traîner ensemble...

— Ce n'est pas...

— La nuit dernière, je me suis réveillée, et tu n'étais pas là. Je suis descendue juste au moment où Derek et toi étiez en train de rentrer sur la pointe des pieds et j'en ai assez entendu pour savoir que vous ne reveniez pas d'une balade au clair de lune.

— Derek ne va pas s'enfuir.

Ce qui était vrai, même si ce n'était pas tout à fait ce qu'elle voulait dire.

Elle s'appuya de nouveau contre le mur et remonta les jambes.

— Et si je remplissais les conditions requises pour faire partie du club ? Est-ce que je gagnerais une invitation ?

— Quoi ?

— Votre club. Les ados particuliers. Ceux avec des superpouvoirs.

Je laissai échapper un rire qui ressemblait à un glapissement de caniche affolé.

— Des superpouvoirs ? J'aimerais bien que ce soit le cas. Ce n'est pas avec mes pouvoirs que je vais avoir ma propre série télé... ou alors ce sera une série comique. *Ghost Whisperer Junior*. Ou bien *La Fille qui murmurait à l'oreille des fantômes*. Qui leur hurlait à l'oreille, plutôt. Chaque semaine, Chloé Saunders s'enfuit en hurlant alors qu'un autre fantôme lui demande son aide, dans votre émission préférée.



— D'accord, *superpouvoir* est peut-être exagéré. Mais si tu pouvais pousser quelqu'un pour l'écartier de ton chemin d'une seule pichenette ? Je suis sûre que tu trouverais ça pratique.

Je sautai hors de mon lit et marchai jusqu'à la commode.

— C'est sûr, mais ce n'est pas ce que Derek a fait. Il m'a attrapée. Crois-moi, j'ai bien senti le contact physique.

— Je ne te parle pas de Derek. Quelques jours avant que Brady soit embarqué, Derek et lui ont commencé à se prendre la tête. Enfin, Brady le cherchait. Derek ne voulait pas entrer dans son jeu, et Brady ne cessait pas de le chambrer et de se moquer de lui, et quand il s'est approché de Derek, Simon a bougé les doigts et « bam », Brady est allé s'écraser contre le mur. J'étais là. Derek et Simon ne l'ont même pas touché. C'est pour ça que je voulais voir le dossier de Simon.

— Eh bien, comme tu as vu, Simon n'a pas de dossier. Il est ici à cause de Derek. Leur père a disparu et Derek a été envoyé ici à cause de son problème, alors ils ont mis Simon au même endroit.

— Comment leur père a disparu ?

Je haussai les épaules et sortis une chemise.

— Ils ne m'ont pas dit grand-chose. Je ne veux pas insister.

Il y eut un bruit sourd. Je regardai par-dessus mon épaule : Rae s'était laissé retomber sur le lit.

— Tu es trop gentille, toi. Je ne les aurais pas lâchés avec ça, à ta place.

Je secouai la tête.

— Je crois que j'entends Mme Talbot...

— Non, tu n'entends rien du tout. On est samedi. On peut faire la grasse matinée, et tu ne vas pas t'en tirer si facilement. Je sais que Simon a des pouvoirs magiques, comme toi. Et je suis presque sûre que Derek aussi. C'est pour ça qu'ils sont si proches. C'est pour ça que le père de Simon a récupéré Derek, je parie. (Je regardai le miroir et me passai une brosse dans les cheveux.) Comment suis-je si sûre de tout ça ? poursuivit-elle. Tu te souviens quand je t'ai parlé de mon diagnostic ? Quand je t'ai dit que quelque chose ne collait pas ? Je ne t'ai pas tout raconté. Tu n'as pas lu mon dossier à moi, si ? (Je me retournai lentement, la brosse à cheveux en l'air.)

» Selon le rapport, je me suis battue avec ma mère et je l'ai brûlée avec un briquet. Seulement, je n'avais pas de briquet dans les mains. Je lui ai juste attrapé le bras et je l'ai brûlée au premier degré.

— Pourquoi tu ne...

— Pourquoi je ne te l'ai pas dit ? m'interrompit-elle. J'attendais de mieux te connaître. Pour que tu me croies. Mais après, tu t'es rendu compte que tu voyais des fantômes, et je savais quelle impression tu allais avoir. Tu m'aurais prise pour une gamine jalouse parce que sa copine va à Disneyland ; il faut qu'elle montre qu'elle aussi, elle est spéciale. Et mon pouvoir n'est pas comme le tien. Je ne peux pas le provoquer. Ça arrive tout seul, quand je m'énerve.

— Comme avec Tori. Tu l'as vraiment brûlée, alors ?

Elle serra mon oreiller contre sa poitrine.

— Je crois. Mais où est la preuve ? Elle a senti comme une brûlure, et il y avait une marque rouge, mais ce n'est pas comme si j'avais foutu le feu à son tee-shirt. (Elle sourit.) Même si ç'aurait été marrant. Donc avec ma mère, j'ai menti et j'ai dit que j'étais en train de jouer avec un briquet et que quand je m'étais jetée sur elle, j'avais oublié que je le tenais. Tout le monde se foutait qu'il n'y ait pas de briquet. Les gens voient ce qu'ils ont envie de voir. Colle ton étiquette, avale tes médicaments, et si tu as de la chance, ça s'en ira. Sauf que nous, ça ne s'en va pas.

Mon cerveau luttait pour se faire à cette idée. Je savais que je devais dire quelque chose, mais quoi ? Fallait-il que j'avoue ? Que je nie ?

Rae roula sur le côté et se mit debout. Elle repoussa ses longues boucles et tendit la main. Comme je ne bougeais pas, elle ajouta :

— Les élastiques ? Derrière toi ?

— Ah oui.

Je lui en lançai un. Elle s'attacha les cheveux en queue-de-cheval, et se dirigea vers la porte.

— Attends, lui dis-je.

Elle fit « non » de la tête.

— Tu dois parler aux garçons d'abord.

— Je ne...

Elle se retourna pour me faire face.

— Si, tu dois le faire. Tu devrais. Tu aimerais qu'ils aillent raconter tes secrets avant de t'avoir consultée ? Va les voir, et tiens-moi au courant. Je reste par là, tu sais bien.

Je pris mon petit déjeuner avec Tori. J'étais sûre que la veille, elle espérait me voir sortir du foyer attachée à un brancard, en train de divaguer, complètement folle après des heures passées attachée et bâillonnée dans le noir. Pourtant, ce matin-là, elle resta assise à manger les yeux dans le vide, impassible, comme si elle avait abandonné.

Si j'avais dit aux médecins ce qu'elle m'avait fait, elle se serait fait mettre à la porte, quelle que soit la position de sa mère au sein de l'institut. Peut-être que le fait que je ne l'aie pas dénoncée après être sortie du vide sanitaire lui avait fait prendre conscience qu'elle était passée très près du renvoi. Peut-être qu'elle s'était rendu compte que son coup monté aurait pu lui être fatal.

Peut-être même se sentait-elle coupable ? C'était sans doute trop demander, mais à voir son expression ce jour-là, toute querelle entre nous était finie. Elle avait déchargé sa bile et compris qu'elle avait failli commettre une très grosse erreur. J'avais beau avoir du mal à demeurer près d'elle après ce qu'elle m'avait fait subir, je ne voulais pas lui faire le plaisir de le lui montrer. Je restai donc assise et me forçai à manger comme si de rien n'était.

Chaque cuillerée de porridge que je m'efforçais d'avaler tombait au creux de mon estomac et se figeait en un morceau de ciment. Non seulement j'étais obligée de manger en présence de celle qui avait failli me tuer, mais en plus je devais à présent trouver quoi faire à propos de Rae. Comment l'annoncer aux garçons ? Derek m'accuserait d'avoir vendu la mèche, à tous les coups.

J'étais tellement perdue dans mes pensées que ce ne fut que lorsque je revins de la douche, et que j'entendis l'éducatrice du week-end, Mme Abdo, parler d'une « porte » et d'une « nouvelle serrure », que je me souvins de notre repérage de la veille. Est-ce que nous nous étions fait prendre ?

— Le docteur Davidoff veut un verrou, répondit Mme Talbot. Je ne sais pas s'il en existe pour les portes intérieures, mais si vous n'en trouvez pas à la quincaillerie, nous appellerons Rob pour faire changer la porte. Après ce qui s'est passé hier, le docteur Davidoff ne veut plus que les jeunes aillent dans ce vide sanitaire.

*La porte du sous-sol.* Je poussai un soupir de soulagement et poursuivis mon chemin. J'arrivai en bas de l'escalier au moment où Simon sortait la tête de la salle à manger pour jeter un coup d'œil.

— Je me disais bien que je t'avais entendue. Attrape. (Il me lança une pomme.) Je sais que tu aimes bien les vertes. Derek a fait des provisions. (Il me fit signe d'entrer.)

Assieds-toi et mange avec nous. Tu vas avoir besoin d'énergie. C'est samedi, et par ici, ça veut dire qu'il va y avoir des tâches ménagères toute la journée.

Comme je passais à côté de lui, il se pencha et murmura : « Ça va ? » Je hochai la tête. Il ferma la porte. Je regardai la table vide.

— Comment va Derek ? demandai-je à voix basse.

— Il est dans la cuisine, il prend des trucs. J'ai entendu dire que vous aviez eu de petites aventures hier soir, tous les deux.

Derek avait insisté pour que nous racontions à Simon que c'était son idée d'invoquer les fantômes zombies, pour que la faute lui retombe dessus si jamais Simon était contrarié d'avoir été exclu. Je m'étais dit que Derek voulait seulement s'attribuer la gloire en prétendant que c'était lui qui avait compris ce que voulait le fantôme. Mais en voyant son expression, je sus que Simon avait en effet le sentiment d'avoir raté quelque chose. J'étais donc plutôt contente qu'il ne pense pas que c'était moi qui l'avais laissé dormir.

Au moment où je m'installais à table, Derek entra, un verre de lait dans une main, un jus de fruit dans l'autre. Simon tendit la main pour en attraper un, mais Derek les posa tous les deux près de son assiette en lui grommelant : « Va t'en chercher un. » Simon se leva, frappa Derek dans le dos, et s'éloigna vers la cuisine.

— Est-ce que ça va ? chuchotai-je.

Derek jeta un coup d'œil à la porte de la cuisine qui se refermait. Il ne voulait pas que Simon sache qu'il avait été malade. Je n'étais pas sûre d'aimer tellement ça. Nous échangeâmes un regard réprobateur, et sa mâchoire serrée me fit comprendre que le sujet n'était pas ouvert à la discussion.

— Oui, ça va, gronda-t-il au bout d'un moment. Le Doliprane a fini par faire son effet.

Ses yeux étaient cernés et un peu injectés de sang, mais les miens aussi. Il était pâle, et ses boutons d'acné étaient plus rouges que d'habitude. Fatigué, mais en voie de guérison. Il n'avait plus le regard fiévreux, et à la façon dont il s'attaqua à son porridge, il n'avait visiblement pas perdu l'appétit.

— J'ai réussi l'examen, docteur Saunders ? marmonna-t-il dans sa barbe.

— J'imagine.

Il grogna en versant davantage de sucre brun dans son bol.

— C'était une sorte d'allergie, comme je t'ai dit. (Il avala trois énormes cuillerées de porridge. Puis il me demanda, les yeux toujours rivés sur son bol :) Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je n'ai rien dit.

— Il y a quelque chose. Quoi ?

— Rien.

Il leva la tête et me regarda dans les yeux.

— Ah ouais ?

— Ouais.

Il grommela et retourna à son bol au moment où Simon revint.

— Vous avez vu la liste des tâches ménagères pour la matinée ? dit-il en me passant un verre de jus d'orange.

Il s'assit et tendit la main pour attraper le sucrier. Derek le prit, hésita un instant, puis versa une cuillerée de sucre supplémentaire sur ses céréales. Ils échangèrent un regard.

Simon avala son jus d'orange et dit :

— On est de corvée de ramassage de feuilles. Van Dop veut qu'on nettoie les feuilles mortes de l'automne dernier...

Pendant que Simon parlait, Derek leva de nouveau les yeux vers moi et m'observa. Je détournai le regard et mordis dans ma pomme.

Le samedi était en effet le jour des tâches ménagères. D'habitude, je me serais plainte rien que d'y penser (et je me serais dit que j'aimerais autant être en cours), mais ce jour-là, c'était parfait. Le docteur Gill, Mme Wang et Mlle Van Dop parties, Mme Abdo sortie faire des courses, et Mme Talbot occupée à trier des papiers, nous pouvions profiter de la maison. Je proposai d'aider Simon à ratisser pour pouvoir sortir seule avec lui, pendant que Derek était en haut et changeait les draps.

— Tu es en train de changer d'avis, dit Simon une fois que nous fûmes assez loin de la bâtisse pour ne pas être entendus.

— Quoi ?

Il se pencha pour refaire ses lacets, tête baissée.

— Pour l'évasion. Tu as peur de le dire à Derek parce qu'il va t'enquiquiner et faire toute une histoire.

— Ce n'est pas...

— Non, t'en fais pas. De toute façon, j'étais surpris que tu le proposes. C'était une bonne surprise, mais si tu as changé d'avis, c'est pas grave du tout et je ne t'en voudrai pas.

J'avançai vers la cabane.

— Je viens toujours... sauf si toi, tu es en train de changer d'avis et que tu ne veux plus m'emmener.

Il ouvrit la porte de la cabane et me fit signe de rester dehors pendant qu'il s'enfonçait dans l'obscurité en soulevant un nuage de poussière.

— Je devrais probablement te dire que je n'ai pas besoin d'aide, mais pour être honnête... (Il cherchait les râteaux, et ses mots étaient ponctués par des bruits de ferraille)... je ne pense pas qu'il y aura des problèmes, mais des yeux en plus pourraient être vraiment pratiques si je me retrouve en cavale.

Il émergea avec deux râteaux dans les mains.

— J'aime autant faire les yeux en plus, plutôt que de rester ici à attendre de l'aide, répondis-je.

— Tu veux dire comme Derek ?

— Non, je ne disais pas ça pour lui, fis-je en refermant la porte de la cabane, ainsi que le loquet. Hier soir, il m'a expliqué pourquoi il voulait rester. À cause de ce qu'il a fait. Je le savais déjà, parce que j'ai plus ou moins...

— Lu son dossier ?

— Je... j'étais...

— Tu voulais apprendre des choses sur lui quand il t'a fait du mal. C'est ce qu'il s'est dit. Ce n'était pas bête.

Il se dirigea vers le coin le plus éloigné, là où le sol était recouvert d'une couche de feuilles qui se décomposaient depuis l'année précédente.

— Ne le laisse pas te culpabiliser, ajouta-t-il. Il a lu le tien.

Je haussai les épaules.

— Je suppose que ce n'est que justice.

— Il a lu le tien avant que tu lises le sien. J'imagine qu'il ne te l'a pas dit quand tu lui as avoué.

— Non, en effet.

On commença à ratisser. Simon demeura silencieux pendant au moins une minute, puis leva la tête vers moi.

— J'imagine qu'il ne t'a pas expliqué comment c'était arrivé non plus. La bagarre, je veux dire.

Je secouai la tête.

— Il m'a seulement dit que le mec ne lui avait pas braqué un flingue dessus. Il n'a pas voulu me donner plus de détails.

— C'est arrivé à l'automne dernier. On venait d'emménager dans un trou près d'Albany. Je n'ai rien contre les petites villes, je suis sûr qu'on y vit très bien... enfin pour certains. On ne peut pas dire que ce soient des foyers multiculturels. Mais mon père avait obtenu un job là-bas, et ce trou était le seul endroit où il avait trouvé une sous-location avant que l'année scolaire débute.

Il ratisa ses feuilles jusqu'au tas que j'avais commencé.

— J'étais derrière le lycée, et j'attendais que Derek ait fini de parler au prof de maths. Ils essayaient de mettre au point un programme spécial pour lui. C'était une petite école, pas habituée à des élèves comme Derek. Ou comme moi, en fin de compte.

Une souris détala sous une racine, et Simon s'accroupit pour regarder dans le trou et s'assurer qu'il n'y en avait pas d'autres avant de ratisser autour.

— J'étais en train de mettre des paniers quand trois grands mecs de dernière année se sont approchés sans se presser. C'était le genre Doc Martens, marcel blanc. Quand je les ai vus arriver, j'ai senti que c'étaient des péquenauds qui venaient foutre la merde. Je n'allais pas me sauver, mais s'ils voulaient mettre des paniers, je leur laissais la place, tu vois ?

Un coup de vent éparpilla les feuilles du dessus. Il soupira et baissa la tête. Je lui fis signe de poursuivre pendant que je les ramassais.

— Seulement ils ne voulaient pas le terrain. Ils me voulaient moi. Apparemment, la mère d'un des gars travaillait dans une supérette avant que le magasin soit racheté par une famille vietnamienne et qu'elle se fasse virer. Ça s'était passé un an auparavant, mais j'étais forcément de leur famille, tu comprends ? Je leur ai fait remarquer que, aussi choquant que ça puisse être, les Asiatiques ne sont pas tous de la même famille et ne possèdent pas tous de petits commerces. (Il cessa de ratisser.) Alors quand je leur ai dit que je n'étais pas vietnamien, un des gars m'a demandé ce que j'étais. Je lui ai répondu américain, mais j'ai fini par leur donner ce qu'ils voulaient, et je leur ai dit que mon grand-père venait de Corée du Sud. Eh bien, comme par hasard, l'oncle d'un des mecs était mort pendant la guerre de Corée. Si ce type a eu un cours d'histoire un jour, il a dû

dormir tout le long. Il croyait que les Coréens avaient déclaré la guerre aux Américains. Alors je l'ai corrigé. Eh oui, j'ai un peu joué au plus malin. Mon père dit toujours que si je n'arrive pas à apprendre à me taire, il vaudrait mieux que je travaille mes sorts de protection. Et ce jour-là... (il reprit son râteau et baissa la voix), il avait raison.

» Donc j'ai fait le malin, mais j'ai continué à plaisanter, tu vois ? J'ai fait le con. Et puis là, tout à coup, un des mecs a sorti un couteau à cran d'arrêt. Mais il était fermé, et je le regardais comme un abruti, à me demander ce que c'était. Téléphone portable ? Lecteur mp3 ? Et là, hop, la lame est sortie. J'ai essayé de me barrer, mais c'était trop tard. Un autre type m'a donné un coup dans les pieds, et je me suis cassé la figure. Celui au couteau se tenait au-dessus de moi, et je préparais un sort pour le repousser quand Derek est arrivé à fond la caisse. Il a attrapé le mec au couteau, l'a envoyé valser sur le côté, a frappé un autre mec, et le troisième s'est enfui en courant. Le deuxième s'est relevé, il n'avait rien, et il s'est tiré derrière son pote. Mais le premier ? Celui qu'il avait éloigné de moi ?

— Il ne s'est pas relevé, murmurai-je.

Simon planta les dents de son râteau dans une feuille.

— Derek avait raison. Il n'y avait pas de flingue. Mais tu sais quoi ? (Il releva les yeux et me regarda.) Si un type était venu vers Derek avec un flingue, il aurait gardé son sang-froid et géré la situation. Mais ce n'était pas lui qui était en danger. C'était moi. Pour Derek, ce sont deux choses très différentes. C'est dans sa nature, comme dit mon père, le... (Il se mit à ratisser violemment et à racler la terre et l'herbe.) Donc voilà comment ça s'est passé. J'ai fait le malin et je n'ai pas su me débarrasser d'une bande de péquenauds et maintenant Derek...

Il se tut, et je compris que Derek n'était pas le seul à se sentir coupable de ce qui s'était passé.

— Enfin, fit-il au bout d'un moment, tu ne m'as pas fait venir ici pour parler de ça, et si je continue à bavasser, Derek va nous retrouver. J'ai le sentiment que c'est quelque chose dont il vaut mieux que tu ne discutes pas avec lui.

— Non, en effet.

Je lui parlai de Rae.

— Je n'ai pas su quoi lui dire, et c'était encore pire. Mais elle m'a prise complètement au dépourvu. Maintenant, Derek va croire que j'ai fait une gaffe ou que j'ai discuté avec ma copine, que je lui ai confié mes secrets, ce que je n'ai pas fait, je le jure...

— Je sais. Ce n'est pas ton genre. (Il s'appuya sur son râteau.) Rae a raison pour Brady. J'ai utilisé un sort pour le repousser. J'ai été négligent et stupide, mais après ce qui s'était passé avec ces autres gars, je voulais dégainer rapidement, tu vois ? Quand j'ai vu Brady qui essayait de se battre avec Derek, j'ai juste... réagi.

— Tu voulais régler la situation.

— Ouais. Et si Rae vous a surpris quand vous êtes rentrés hier soir, c'est la faute de Derek. Il aurait dû être sur ses gardes. Il a les oreilles qu'il faut, et les... (il hésita) les yeux. Il voit pas mal dans le noir, mieux que nous. En temps normal, il aurait remarqué Rae, mais il devait être préoccupé par l'évasion.

Pas préoccupé, non ; malade et fiévreux. Mais je ne pouvais pas le lui avouer.

— En plus il est de mauvaise humeur, ces temps-ci, reprit Simon. Plus grincheux que d'habitude. Tu sais qu'il a bousillé notre douche ? (Il secoua la tête.) Il a arraché la pomme de douche, alors j'ai dû dire à Talbot qu'elle était déjà un peu cassée. Mais on va devoir lui dire pour Rae.

— Tu crois qu'elle est comme nous ? Surnaturelle ?

— Elle pourrait être un demi-démon. Mais si c'est le cas, qu'est-ce que notre présence signifie ? Quatre pensionnaires sur cinq ? Peut-être Liz aussi, si elle est chamane ? Ce n'est pas une coïncidence. C'est impossible. (Il marqua une pause pour réfléchir.) On verra ça plus tard. Pour l'instant, je suis surtout embêté qu'elle soit au courant de notre plan.

— Elle n'est pas seulement au courant. Elle veut être de la partie. (Il jura à voix basse.) Elle serait utile, ajoutai-je. Elle est beaucoup plus débrouillarde que moi.

— Et que moi aussi. C'est juste que... (Il haussa les épaules.) Je suis sûr que Rae est très sympa, mais ça ne m'aurait pas gêné qu'on soit seulement tous les deux.

Il me regarda. Mon cœur se mit à battre deux fois plus vite.

— Il y a beaucoup de choses dont je veux te parler.

Il me toucha le dos de la main en se penchant si près de moi que je pouvais sentir son souffle dans mes cheveux.

— Qu'est-ce qu'il y a à propos de Rae ? demanda une voix.

Je me tournai pour voir Derek traverser la pelouse.

Simon pesta.

— On t'a déjà dit que le timing, c'est vraiment pas ton truc ?

— C'est pour ça que je ne joue pas de la batterie. Alors, qu'est-ce qui se passe ?

Je lui expliquai.



Simon n'était pas convaincu que Rae ait des pouvoirs surnaturels. Il existait des demi-démons du feu, mais à quinze ans, elle aurait dû être capable de faire plus que laisser des marques qu'on pouvait à peine qualifier de brûlures au premier degré. Il ne pensait pas qu'elle mentait. Seulement qu'elle voulait trop y croire.

J'avais le sentiment qu'il voyait juste. Abandonnée à la naissance, détrônée par ses plus jeunes frères et sœurs, placée à Lyle House avec des inconnus et laissée pour compte : c'était important pour Rae de se sentir spéciale. Je l'avais vu sur son visage ce matin-là, elle était euphorique.

Derek mit plus de temps à écarter l'idée. Il ne dit pas qu'il croyait que Rae était un demi-démon, mais son silence témoignait qu'il envisageait cette possibilité. Il était encore ennuyé, tout comme moi, de ne pas avoir trouvé de connexion entre nous, Sam Lyle et les dépouilles des surnaturels de la cave, la nuit précédente. Si Rae était bien un demi-démon et Liz une chamane, l'hypothèse d'être réunis ici par hasard s'effondrait.

On aurait pu objecter qu'un foyer pour adolescents perturbés n'était pas un lieu extravagant où trouver de jeunes surnaturels, surtout pour ceux qui ignoraient ce qu'ils étaient. Nos symptômes pouvaient être manipulés pour correspondre à ceux de désordres psychiatriques connus. Puisque tout le monde savait très bien qu'il était impossible de contacter les morts, de brûler les gens à mains nues ou de casser le cou de quelqu'un en le poussant, la solution la plus évidente était que nous étions des malades mentaux, victimes d'hallucinations, obsédés par le feu, d'une violence incontrôlable...

Mais les sautes d'humeur de Tori n'avaient rien de paranormal. Peter avait apparemment été placé ici pour des troubles de l'anxiété, et ça ne semblait pas entrer non plus dans les critères.

Mais j'avais l'impression tenace d'oublier un détail, comme si le lien était là mais que mon cerveau était trop distrait par d'autres problèmes pour le voir. Je soupçonnais Derek d'éprouver le même sentiment.

Que Rae soit une surnaturelle ou pas, nous étions tous d'accord qu'elle devait venir avec nous. Pour Derek, la question n'était pas tant : « Est-ce qu'on devrait la laisser venir ? », mais plutôt : « Est-ce qu'on ose la laisser derrière ? » Et si elle se vengeait en allant tout raconter aux éducatrices ? J'avais du mal à l'imaginer, mais une fois que nous serions partis, si on lui tombait dessus, elle craquerait avant Derek.

La seule condition qu'exigea Derek était que nous restions vagues sur les détails de nos pouvoirs et sur le projet, au moins pour l'instant.

Je transmis le message à Rae, puis Derek nous annonça une nouvelle à laquelle aucun de nous ne s'attendait : nous devons partir le soir même.

Comme c'était samedi, nous avons toute la journée pour nous préparer, et les tâches ménagères nous fournissaient un alibi parfait pour farfouiller dans la maison et rassembler des provisions. Mlle Van Dop partait en congé à la fin de la journée, et l'éducatrice du week-end se rendrait sûrement moins compte qu'elle que nous complotions. C'était mieux de partir avant que quelque chose tourne mal.

Après m'être remise de ma réaction initiale de panique (« Comment, mais tu veux dire ce soir ? »), je fus forcée d'admettre que plus tôt nous partirions, mieux ce serait.

Pendant que Rae montait la garde en nettoyant la salle de bains des filles, je fis mes bagages.

J'avais souvent fait mon sac pour partir en colo, mais en comparaison, les préparatifs ce matin-là furent atroces. Pour chaque objet que je prenais, j'étais obligée de me demander à quel point j'en avais besoin, la place qu'il prendrait, combien il pèserait, et s'il ne valait pas mieux que j'en trouve un autre en chemin.

Je laissai ma brosse et gardai le peigne. Déodorant, ça oui. L'iPod et le tube de gloss n'étaient peut-être pas essentiels, mais ils étaient assez petits pour que je puisse les garder. J'allais devoir racheter du savon, une brosse à dents et du dentifrice plus tard, parce que je ne pouvais pas prendre le risque que quelqu'un remarque tout de suite leur disparition de la salle de bains.

Puis vinrent les vêtements. Il faisait encore frais, surtout le soir. Il fallait que je mise sur les épaisseurs multiples. Je fis ce que tante Lauren m'avait appris quand nous avons passé une semaine en France. Je mettrais un sweat-shirt, un pull à manches longues, un tee-shirt et un jean. Je prendrais deux tee-shirts supplémentaires, un autre pull, et trois paires de chaussettes et autant de sous-vêtements.

Cela suffirait-il ? Combien de temps allions-nous être en cavale ?

J'avais évité le problème depuis que j'avais proposé de venir. Simon et Derek semblaient penser que nous retrouverions leur père assez vite. Simon pouvait lancer des sorts, et il avait seulement besoin de sillonner la ville en utilisant son pouvoir.

Ça semblait facile. Trop facile ?

J'avais lu au fond de leurs yeux : l'inquiétude à peine dissimulée de Derek, la conviction opiniâtre de Simon. Après les avoir interrogés, ils admirent tous les deux que s'ils ne parvenaient pas à retrouver leur père, il y avait d'autres surnaturels qu'ils pourraient contacter.

Si ça durait plus longtemps que quelques jours, j'avais une carte bancaire et l'argent de mon père. Simon et Derek avaient eux aussi une carte, correspondant à un compte d'urgence que leur père avait ouvert pour eux, avec au moins 1 000 dollars chacun, pensaient-ils. Il fallait qu'on retire le plus de liquide possible tout de suite, avant qu'on se rende compte de notre disparition et qu'on se lance à notre poursuite. Derek garderait sa carte et son argent au cas où il en aurait besoin, mais on aurait celui de Simon et le mien. On se débrouillerait.

Quoi qu'il arrive, ça allait bien se passer. Mais une chemise de plus n'était peut-être

pas une mauvaise idée.

Une chemise... cela me faisait penser...

Je fourrai mon sac à dos sous le lit et me glissai jusqu'à la chambre de Tori. La porte était entrouverte. Par l'entrebâillement, je vis que son lit était vide. Je poussai lentement le battant.

— Hé !

Elle sauta de l'ancien lit de Rae en arrachant ses écouteurs.

— On t'a jamais appris à frapper ?

— Je... Je croyais que tu étais en bas.

— Ah, et tu allais en profiter, hein ? Tu allais mettre en place ton petit coup monté ?

J'ouvris la porte et entrai.

— Quel coup monté ?

— Celui que tu prépares avec ta bande. Je vous ai bien vus rôder dans le foyer et comploter contre moi.

— Hein ?

Elle enroula le fil de ses écouteurs autour de son lecteur mp3 en serrant bien fort, comme si elle s'imaginait en train de m'étrangler avec.

— Tu me prends pour une conne ? Tu n'es pas aussi douce et innocente que tu sembles, Chloé Saunders. D'abord, tu séduis mon copain.

— Ton cop... « Séduis » ?

— Ensuite tu vas chouiner sur l'épaule du grand brun coléreux, et il se met à te suivre partout comme un petit chien.

— Quoi ?

— Et maintenant, pour être sûre que tout le monde dans le foyer me déteste, tu te mets Rachelle dans la poche. Tu crois que je n'ai pas remarqué votre petit conciliabule ce matin ?

— Et tu t'imagines qu'on... complotte contre toi ? (J'éclatai de rire et m'appuyai contre la commode.) Comment tu arrives à passer les portes avec un ego aussi surdimensionné ? Je n'en ai rien à faire de me venger. Je n'en ai rien à faire de toi. Tu piges ?

Elle s'assit sur le bord du lit, les yeux plissés.

— Tu te crois maligne, hein ?

Je me laissai aller contre le meuble en poussant un soupir exagéré.

— Tu n'arrêtes jamais ? Tu es comme un disque rayé. Moi, moi, moi. Le monde tourne autour de Tori. Pas étonnant que même ta mère trouve que tu es pourrie gât... (Je me tus, mais il était trop tard. Tori, qui s'apprêtait à se lever, resta figée pendant un moment, puis retomba sur le lit.) Je ne voulais pas...

— Qu'est-ce que tu veux, Chloé ?

Elle essaya de prendre un ton acerbe mais sa voix était calme et lasse.

— Le pull de Liz. Rae a dit que tu lui avais emprunté un sweat vert à capuche.

Elle fit un geste pour me montrer la commode.

— Il est là-dedans. Le tiroir du milieu. Si tu défais tout, t'as intérêt à replier.

Et ce fut tout. Pas de « Pourquoi tu le veux ? » ni même de « Est-ce qu'elle a appelé pour le réclamer ? » Son regard était déjà lointain. Est-ce qu'elle était droguée ? Ou bien

n'avait-elle plus la force de s'en préoccuper ?

Je trouvai le pull. Un sweat-shirt vert à capuche de chez Gap. Un effet personnel.

Je refermai le tiroir et me redressai.

— Tu as eu ce que tu voulais, me dit Tori. Maintenant, va donc retrouver tes petits amis.

Je marchai jusqu'à la porte, posai la main sur la poignée, et me retournai pour la regarder.

— Tori ?

— Quoi ?

Je voulais lui souhaiter bonne chance. Je voulais lui dire que j'espérais qu'elle trouverait ce qu'elle cherchait, ce dont elle avait besoin. Je voulais lui dire que j'étais désolée.

Avec tout ce qui se passait à Lyle House, et après la découverte qu'au moins trois d'entre nous n'y avaient pas leur place, il était facile d'oublier que certains se trouvaient là pour une bonne raison. Tori avait des problèmes. Espérer qu'elle se comporte comme une adolescente normale, puis la repousser et l'insulter en voyant qu'elle n'en était pas capable équivalait à se moquer des élèves en difficulté à l'école. Elle avait besoin d'aide, de soutien et de considération, et Liz avait été la seule à lui en donner.

Je serrai le sweat-shirt de Liz entre mes mains et tentai de trouver quelque chose à dire, mais tout ce que j'aurais pu ajouter aurait été mal interprété et lui aurait semblé condescendant.

Je lui dis donc la seule chose possible :

— Au revoir.

# 39

Je fourrai le pull de Liz dans mon sac. Il prenait trop de place, mais j'en avais besoin. Il fournirait la réponse à une question qui me tenait vraiment à cœur... dès que j'aurais assez de courage pour la poser.

Lorsque Derek avait annoncé que nous partirions ce soir-là, ma première pensée avait été : « On n'aura pas assez de temps » ; mais en fait, on en avait trop. Pour nous occuper, nous fîmes des devoirs que nous ne rendrions jamais, nous aidâmes Mme Talbot à trouver des idées de repas que nous ne prendrions jamais, tout en luttant contre l'envie de sortir furtivement et se préparer un peu plus. Rae et Tori avaient toutes les deux remarqué mes « conciliabules » avec les garçons, et si nous persistions, les éducatrices pourraient se douter que c'était plus qu'une histoire d'hormones en ébullition.

Je prévins les autres pour Tori, mais personne n'avait l'air inquiet. C'était ce que je lui avais dit : elle n'était pas du tout au cœur de nos préoccupations. Insignifiante. Je me demandai si ce n'était pas ce qui la blessait le plus.

La soirée se passa devant un film. Pour une fois, j'y fis tellement peu attention que si on m'avait demandé d'en faire un résumé dix minutes après la fin du générique, j'en aurais été incapable.

Derek ne se joignit pas à nous. Simon dit qu'il était épuisé de nos occupations de la veille, et qu'il voulait se reposer pour avoir les idées claires et être capable de nous aider plus tard. Je me demandai si sa fièvre n'était pas revenue.

Quand Mme Talbot nous demanda où il était, Simon lui répondit qu'il ne se sentait pas très bien. Elle eut une exclamation désapprobatrice et se retira pour jouer aux cartes avec Mme Abdo sans même monter voir comment il allait. Les éducatrices semblaient le laisser se débrouiller tout seul, comme si sa taille leur faisait oublier qu'il était encore jeune. Ou peut-être qu'à cause de son dossier et de son diagnostic, elles souhaitaient avoir le moins de contacts possible avec lui.

Remarquait-il comment elles le traitaient ? J'étais sûre que oui. Rien n'échappait à Derek, et je me doutais que ça le confortait dans l'idée qu'il était plus sage pour lui de rester ici.

Au fur et à mesure que le film avançait, je commençai à m'inquiéter pour lui. Il avait fait tellement attention à ce que Simon ne s'aperçoive pas qu'il était malade... Si même Simon voyait qu'il ne se sentait « pas très bien », ça devait vouloir dire qu'il était trop malade pour le cacher.

Je sortis discrètement de la salle multimédia, pris quatre Doliprane et un verre d'eau,

et montai l'escalier.

Je frappai à la porte. Pas de réponse. Je voyais la lumière filtrer, mais il avait pu s'endormir en lisant.

*Ou bien il est trop malade pour répondre.*

Je toquai de nouveau, un peu plus fort cette fois.

— Derek ? C'est moi. Je t'ai apporté de l'eau et des Doliprane.

Toujours rien. Je touchai la poignée, froide au contact de ma peau. Il était probablement en train de dormir. Ou de m'ignorer.

— Je les laisse là.

Comme je me penchais pour poser le verre par terre, la porte s'ouvrit, juste assez pour que je voie le pied nu de Derek. Je me redressai. Il était encore en caleçon ; je levai directement les yeux jusqu'aux siens par sécurité, mais non sans remarquer son torse couvert de sueur. Ses cheveux étaient humides et collés autour de son visage, et ses yeux étaient fiévreux. Il avait les lèvres entrouvertes et sa respiration était bruyante et difficile.

— Est-ce que... tu... ?

— Ça va aller.

Il mouilla ses lèvres desséchées et cligna fort des yeux comme s'il luttait pour rester concentré. Quand je lui tendis le verre, il l'attrapa par l'entrebâillement et prit une longue gorgée.

— Merci.

Je lui donnai les comprimés.

— Tu es sûr que ça va ?

— À peu près. Il bloqua la porte avec son pied et passa une main dans son dos pour se gratter.

— Tu devrais peut-être prendre un bain, lui dis-je. Un bain froid, pour la fièvre. Le bicarbonate de soude pourrait soulager les démangeaisons. Je peux aller...

— Nan, ça va.

— Si tu as besoin de quelque chose...

— Repose-toi. Tu devrais redescendre avant que quelqu'un se rende compte que tu es montée. (Je me dirigeai vers l'escalier.) Chloé ? (Je me retournai. Il était penché dans l'embrasement de la porte.) Ne dis rien à Simon, d'accord ? Comme quoi je suis malade ?

— Il sait que tu ne te sens pas bien. Tu devrais vraiment le signaler...

— Ça va.

— Non, ça ne va pas. Il va comprendre que...

— Mais non. Je m'en occupe.

Il recula et la porte se referma dans un « clic ».

Cette nuit-là, Rae ne pouvait pas rester tranquille dans son lit. Elle voulait parler de son sac et de ce qu'elle avait mis dedans, me demander si elle avait fait les bons choix, si elle devait prendre autre chose...

Ça m'ennuyait de lui demander de se taire. Elle était surexcitée comme un enfant qui se prépare pour son premier feu de camp, ce qui était étrange, parce qu'après ce qui était arrivé à son amie, Rae aurait dû savoir que la vie dans les rues n'allait pas être une

aventure fabuleuse entre copains.

Je me dis que pour elle, ça ne devait pas être la même chose. Elle partait avec Simon et moi, et il aurait été difficile de trouver deux personnes moins susceptibles de se transformer en Bonnie et Clyde. Il ne s'agissait pas d'un acte de délinquance : c'était une mission. De plus, comme le disaient Simon et Derek, les anciennes règles n'étaient plus valables pour nous.

— Parce qu'on n'est pas comme les autres. (Elle eut un rire pétillant.) Ça fait trop naze ! Mais c'est ce que tout le monde veut, non ? Être spécial.

Était-ce vrai ? Je voulais être beaucoup de choses. Intelligente, bien sûr. Talentueuse aussi. Jolie ? Oui, je voulais bien l'admettre. Mais spéciale ?

J'avais trop souvent été spéciale. La petite fille riche qui avait perdu sa mère. La nouvelle de la classe. Celle qui faisait du théâtre mais ne voulait pas devenir actrice. Pour moi, spéciale signifiait différente, et pas dans le bon sens du terme. Je voulais une vie normale, et l'ironie de tout ça était que pendant que j'en rêvais, j'avais déjà une vie normale... du moins beaucoup plus que ce que j'allais connaître par la suite.

Mais je regardais à présent Rae allongée sur le ventre, des allumettes à la main, qui s'efforçait d'en allumer une seulement avec les doigts, la langue passée entre les dents, déterminée au point d'en devenir désespérée, et je voyais bien à quel point elle voulait posséder un pouvoir surnaturel. J'en avais un, mais je n'y tenais pas du tout et le lui aurais donné avec plaisir.

C'était comme au lycée, où les autres filles bavaient devant les jeans de marque et comptaient leurs heures de baby-sitting jusqu'à ce qu'elles puissent s'en offrir un, alors que j'étais là avec le mien et quatre autres en plus dans mon placard à la maison, même si cela n'avait pas d'importance pour moi. Je me sentais coupable de ne pas apprécier ce que j'avais.

Mais la nécromancie n'était pas un jean de luxe, et j'étais convaincue que ma vie aurait été mieux sans. Sûrement plus facile. Et pourtant, si je me réveillais le lendemain et que je ne pouvais plus parler aux morts, me sentirais-je déçue ?

— Je crois qu'elle chauffe, dit-elle en pinçant le bout de l'allumette entre deux doigts. Je sortis de mon lit.

— Fais voir ?

— Non. (Elle retira sa main.) Pas encore. Pas avant que je sois sûre.

Rae était-elle un demi-démon ? Derek disait qu'ils pouvaient en effet brûler des choses à mains nues. À son âge, Rae aurait dû pouvoir enflammer cette allumette sans problème. Mais il n'avait jamais non plus entendu parler d'un nécromancien qui s'était réveillé un jour et avait soudain commencé à voir des fantômes partout. D'habitude, c'était un processus progressif.

N'était-ce pas là quelque chose de typique au développement en général ? Un livre pouvait dire « à douze ans, les enfants entament la puberté qui se termine à dix-huit ans », mais c'était une généralisation. Les filles comme moi et les garçons comme Derek n'entraient pas dans la norme.

Peut-être que les pouvoirs surnaturels de Rae écloraient sur le tard, comme pour moi lors de mes règles. Et peut-être que mes pouvoirs étaient comme la puberté de Derek, et

que les changements se manifesteraient tous en même temps.

Les demi-démons avaient apparemment une mère humaine et un père démon qui avait pris forme humaine pour la féconder. Cela correspondait à l'histoire de Rae, avec sa mère qui l'avait abandonnée à la naissance, sans père à l'horizon.

— De la fumée ! s'écria-t-elle avant de se coller une main sur la bouche. (Elle agita l'allumette.) J'ai vu de la fumée. Je te jure. Oui, je sais, il ne faut pas que je m'excite comme ça, mais c'était trop cool. Tiens, regarde.

Elle sortit une autre allumette de la boîte.

Rae était-elle un demi-démon ?

En tout cas, je l'espérais.



Le réveil de Rae était réglé pour sonner à 3 heures. Selon Derek, c'était le moment le plus calme de la nuit, celui pendant lequel nous avons le moins de risques de nous faire prendre. À trois heures moins le quart nous éteignîmes le réveil, et à trois heures moins dix, nous étions sorties de notre chambre, sacs à la main.

Lorsque je refermai la porte, je me retrouvai plongée dans l'obscurité totale. Le « tic-tac » de la vieille horloge nous guida jusqu'à l'escalier.

Cette fois, j'entendis grincer toutes les marches, mais j'eus beau tendre l'oreille à l'affût d'un bruit du côté de la chambre de Tori ou de Mme Talbot, il n'y avait que l'horloge.

En bas de l'escalier, le clair de lune passait par les interstices des rideaux et perçait l'obscurité, juste assez pour que j'arrive à distinguer les chaises et les tables avant de leur rentrer dedans. J'allais m'engager dans le couloir, quand une forme noire sortit de l'ombre. Je retins un cri et fronçai les sourcils, prête à maudire Derek. Mais c'était Simon, et à la vue de son visage livide, les mots s'étranglèrent dans ma gorge.

— Qu'est-ce que... ? commençai-je.

— Est-ce que Derek est avec toi ?

— Non, pourq...

— Il a disparu.

Il leva quelque chose de brillant et je mis un moment à reconnaître la montre de Derek.

— Il avait mis l'alarme à 2 h 45. Quand elle a sonné, je me suis réveillé et l'ai trouvée sur mon oreiller. Son lit était vide.

La main de Rae se posa sur mon bras.

— Mais Derek ne vient pas, si ? Tant pis, on y va.

— Est-ce qu'il t'a dit quelque chose hier soir ? chuchotai-je.

Simon secoua la tête.

— Il dormait. Je ne l'ai pas réveillé.

— Peut-être qu'il est dans la salle de bains, murmura Rae. Allez, venez, il faut qu'on...

— J'ai regardé. Dans la chambre, vide aussi. Et dans la cuisine. Il y a quelque chose qui ne va pas. Il lui est arrivé quelque chose.

— Mais si c'était ça, tu crois qu'il t'aurait laissé sa montre ? Peut-être que... (Je cherchai une explication plausible en tentant de combattre la panique qui montait en moi et me disait qu'il n'y en avait pas.) Peut-être qu'il a peur qu'on essaie de le faire venir au

dernier moment, et qu'on réveille quelqu'un.

— À ce propos..., dit Rae en regardant le plafond.

Simon et moi échangeâmes un regard, et malgré la logique de mon explication, je compris que Derek savait que Simon ne partirait pas sans s'assurer qu'il allait bien.

— Allez..., fit Rae.

— Vous deux, allez-y, dit Simon. Je trouverai...

— Non, l'interrompis-je. Moi, je vais le chercher.

— Mais...

Je levai la main pour le faire taire.

— À quoi ça servirait que moi, je sorte d'ici, et pas toi ? C'est ton père. C'est toi qui sais comment le trouver.

Simon détourna les yeux.

— Quoi ? dit Rae en se tournant vers moi. Laisse tomber Derek, Chloé. Il ne vient pas, de toute façon. Il va se débrouiller. On doit y aller.

— Je vais le retrouver, et puis je vous rejoindrai. On s'attend derrière l'usine, d'accord ?

Simon fit « non » de la tête.

— C'est à moi de...

— Pour l'instant, tu dois t'occuper de ton père. Tu ne peux pas aider Derek, ni moi d'ailleurs, tant que tu ne l'as pas retrouvé. (Silence.) D'accord ?

Il fronça les sourcils et je vis bien qu'il n'était pas d'accord, et qu'il n'avait aucune envie de partir.

— Tu dois y aller.

Il me prit la main et la serra entre les siennes. Je suis sûre que je devins aussi rouge que s'il m'avait prise dans ses bras pour m'embrasser.

— Fais attention, OK ? dit-il.

— Entendu. Je vais le chercher, et après, je vous retrouve.

— Je t'attendrai.

Simon prit mon sac à dos. Si je me faisais attraper avec, les éducatrices comprendraient tout de suite. Et si je le cachais quelque part, je risquais de ne pas avoir l'occasion de repasser le prendre.

Nous avons le code de l'alarme, Derek l'avait écrit pour nous avec des instructions et des plans qu'il avait dessinés. J'aurais pu penser que c'était la preuve qu'il avait prévu de ne pas être là au moment de notre départ, mais je savais que c'était juste son genre de ne rien vouloir laisser au hasard.

Alors pourquoi s'enfuir et risquer que Simon reste ? Je me rappelai la dernière fois que j'avais vu Derek, debout dans l'embrasement de sa porte, couvert de sueur, à peine capable de se concentrer. Je compris alors ce qui s'était passé.

Si Simon l'avait vu ainsi, il se serait rendu compte à quel point Derek était malade. Et une fois qu'il l'aurait su, il serait resté. Hors de question de partir. Derek avait donc fait la seule chose possible : il avait laissé son réveil, s'était caché quelque part et avait prié pour que Simon s'en aille. Une chance infime, plutôt qu'aucune.

Où était-il ? J'allai d'abord au sous-sol. La porte était fermée et la lumière éteinte, mais s'il s'était caché, il n'aurait pas laissé d'indices. La buanderie était vide. La porte du placard était fermée à clé.

La nuit précédente, quand nous avons fait notre tour dehors, il avait pris de grandes goulées d'air frais. Au retour, sa fièvre semblait avoir disparu, ce que j'avais attribué à l'effet des médicaments ; mais peut-être que la fraîcheur avait suffi. S'il avait voulu essayer de faire tomber la fièvre rapidement, il était peut-être sorti dans l'espoir de se rafraîchir assez vite pour pouvoir dire au revoir à Simon.

Je sortis sur le porche à l'arrière de la maison. Le quartier de lune s'était glissé derrière les nuages, et il faisait aussi noir que dans le couloir du haut. Je parvenais à distinguer des lueurs chez les voisins, mais les grands arbres ne laissaient rien passer de plus.

Je parcourus le jardin des yeux et ne vis qu'une masse pâle que je savais être la cabane. Il faisait plus froid que la nuit précédente et je voyais mon souffle se transformer en buée. Le seul bruit était celui des branches qui grinçaient, régulier et monotone comme le « tic-tac » de l'horloge.

Je fis trois pas hésitants. Lorsque j'arrivai en bas des marches qui menaient à la surface bétonnée, je distinguai un peu plus de formes pâles dans le jardin : le banc, une chaise d'extérieur, la statue de l'ange, et une tache de la taille d'un ballon de foot près de la cabane.

J'entendis un bruit de moteur, et je me figeai, mais ce n'était qu'une voiture qui passait. Encore deux pas de plus. Je regardai par-dessus mon épaule et me demandai s'il ne fallait pas que je retourne chercher une lampe de poche, mais je n'en avais vu qu'une, et Simon l'avait prise avec lui.

Je scrutai l'obscurité tout autour de moi. J'entrouvris les lèvres et m'apprêtai à appeler Derek à voix basse, puis me ravisai. Est-ce qu'il me répondrait, ou est-ce qu'il se cacherait encore plus ?

Je m'approchai de l'espèce de ballon et vis qu'il s'agissait en fait d'une grosse basket blanche. Celle de Derek. Je la ramassai et jetai cette fois des regards éperdus autour de moi.

Un coup de vent me frappa de plein fouet, si froid qu'il me fit monter les larmes aux yeux. Je frottai le bout de mon nez glacé. Le vent gémissait dans les arbres ; il diminuait... et le gémissement continua. Une longue lamentation grave qui fit courir un frisson le long de ma nuque.

Je me retournai lentement. Le gémissement cessa, puis j'entendis une toux étouffée. Je fonçai vers le bruit et aperçus une chaussette blanche qui dépassait derrière la cabane.

Je me précipitai vers Derek qui se tenait à quatre pattes, dissimulé dans l'ombre, sa tête et le haut du corps presque invisibles. Il dégageait une forte odeur de sueur, et la brise me fit parvenir un relent puissant et âcre qui me donna immédiatement la nausée.

Son corps se crispa et il eut un violent haut-le-cœur.

— Derek ? chuchotai-je. C'est Chloé.

Il devint immobile.

— Va-t'en, grogna-t-il d'une voix gutturale à peine compréhensible.

Je m'approchai de lui et baissai encore plus la voix.

— Simon est parti. Je l'ai convaincu d'y aller pendant que je te chercherais.

Son dos se courba ; il écarta les bras et enfonça les doigts dans le sol. Un gémissement grave, suivi d'un grognement.

— Tu m'as trouvé. Maintenant, laisse-moi.

— Tu crois vraiment que je vais te laisser comme ça ?

Je fis un pas de plus. L'odeur infecte du vomi m'obligea à me boucher le nez d'une main. Je me mis à respirer par la bouche.

— Si tu vomis comme ça, c'est plus que de la fièvre. Tu as besoin...

— Va-t'en !

Son rugissement me fit trébucher en arrière. Il baissa la tête et laissa échapper un autre gémissement, qui se termina en un son aigu, presque comme le cri d'un animal. Il portait un tee-shirt et je vis ses muscles gonfler quand il s'agrippa encore une fois au sol. Ses bras brunirent, comme si une ombre leur était passée dessus, puis s'éclaircirent à nouveau, leur pâleur contrastant avec l'obscurité.

— Derek, je...

Son dos se courba et monta si haut que je voyais la ligne rigide de sa colonne vertébrale. Son tee-shirt était tendu sur ses muscles qui bougeaient et se tordaient. Puis il s'affaissa et haleta dans un souffle rauque et desséché comme les feuilles mortes.

— Je t'en prie. Va-t'en.

Il parlait d'une voix grave et entre ses dents, presque comme s'il n'ouvrait pas la bouche.

— Tu as besoin d'aide.

— Non !

— Simon, alors. Je vais chercher Simon. Je reviens tout...

— Non !

Il se tourna et j'aperçus son visage, tordu, difforme... anormal. Il baissa la tête avant que je puisse comprendre ce que je voyais.

Il eut encore un haut-le-cœur et poussa un cri horrible et guttural, comme s'il crachait ses entrailles. Son dos se souleva de nouveau, ses membres s'étirèrent au maximum, les os craquèrent. Ses bras noircirent, puis pâlirent, les muscles et les tendons tressaillaient. La lune choisit ce moment-là pour sortir des nuages, et quand ses bras s'assombrirent de nouveau, je vis des poils apparaître à la surface de la peau, puis se rétracter. Et ses mains... Ses doigts étaient longs et tordus comme des griffes, et s'enfonçaient dans la terre quand son dos s'arquait.

Les paroles de Simon me revinrent à l'esprit :

« *Les gens comme Derek ont des... améliorations physiques, pourrait-on dire. Ils sont vachement forts, comme tu as vu. Avec des sens plus développés, aussi. Ce genre de trucs.* »

*Ce genre de trucs.*

Puis j'entendis ma propre voix demander d'un ton dégagé :

« *Je ne risque pas de tomber sur des loups-garous ou des vampires au moins ?* »

Et la voix de Simon, accompagnée d'un rire :

« *Ce serait cool.* »

Il ne m'avait pas vraiment répondu. Il avait évité une question à laquelle il ne pouvait pas répondre.

Derek se tordit, rejeta la tête en arrière, mâchoires serrées, et poussa un terrible hurlement qui siffla entre ses dents. Puis sa tête retomba, il eut un haut-le-cœur et je vis des filets de bave couler par terre.

— Derek ?

Il vomit encore, le corps entier secoué de spasmes. Quand ils diminuèrent, je m'approchai de lui. Il détourna la tête.

— Est-ce que je peux faire quelque chose ?

Une petite voix me répondit : *Oui, prends tes jambes à ton cou !* Mais ce n'était qu'une mise en garde peu sérieuse, parce qu'il était hors de question que je parte en courant. Ce n'était pas un monstre sorti d'un film. Même avec les poils qui lui sortaient des bras et les doigts tordus en griffes, quand il détourna la tête et me grogna de partir, je sus que quoi qu'il arrive, c'était toujours Derek.

— Est-ce que je peux faire quelque chose ?

Question ridicule. J'imaginai la réponse qu'il m'aurait donnée à un autre moment, la bouche grimaçante, les yeux levés au ciel.

Mais après un « va-t'en » peu convaincant, il resta tapi, la tête inclinée et le corps tremblant, à pousser des soupirs rauques qui finissaient en chevrottements.

— Ne... (Ses doigts s'enfoncèrent dans le sol et ses bras se crispèrent, puis se décontractèrent.) Pars.

— Je refuse de te laisser comme ça. Si je peux faire quelque chose...

— Ne... (Il prit une courte inspiration, puis laissa sortir les mots.) Ne pars pas.

Il tourna son regard vers moi, juste assez longtemps pour que j'entrevoie un œil vert, agrandi par la terreur.

Ses bras et ses jambes se raidirent, et son dos se leva à chaque haut-le-cœur. Du vomi éclaboussait l'herbe à chaque nouveau spasme. L'odeur répugnante se répandit dans l'air.

Et je restai assise là, les bras ballants, parce qu'il n'y avait rien que je puisse faire. Les idées défilaient dans ma tête, et je les écartais aussitôt qu'elles apparaissaient. Je me penchai et posai la main sur son bras ; je sentis les poils durs transpercer la peau rougie qui tressaillait et frémissait. C'était tout ce que je pouvais faire, demeurer près de lui et lui dire que j'étais là.

Enfin, après un dernier haut-le-cœur et une dernière gerbe de vomi qui alla salir la clôture un mètre plus loin, les spasmes cessèrent soudainement.

Je sentis ses muscles se relâcher sous ma main et les poils drus disparaître. Il se décontracta lentement, son dos retomba, ses mains relâchèrent leur prise. Il resta cloué au sol, haletant, les cheveux pendant autour de son visage.

Il s'écroula sur le côté et se couvrit le visage de ses mains. Ses doigts étaient toujours longs et difformes, les ongles épais comme des griffes. Il se mit en boule, serra ses genoux contre lui et gémit.

— Est-ce que tu veux que... ? Simon. Tu veux que j'appelle Simon ? Est-ce qu'il saura quoi... ?

— Non.

Il parlait d'une voix rauque et gutturale, comme si ses cordes vocales n'étaient pas tout à fait humaines. Au bout d'un moment, il ajouta :

— C'est fini. Je crois. Presque sûr. (Il se frotta le visage, qu'il cachait toujours avec ses mains.) Ça n'aurait pas dû arriver. Pas encore. Pas avant des années.

En d'autres termes, il savait parfaitement ce qu'il était, seulement il avait imaginé que la... transformation se ferait plus tard, quand il serait plus âgé. Je ressentis une pointe de colère qu'il m'ait induite en erreur, qu'il ait forcé Simon à me mentir, mais je ne pus pas rester fâchée longtemps, pas après ce que j'avais vu, pas assise là à le regarder essayer tant bien que mal de reprendre son souffle avec son tee-shirt trempé de sueur, le corps tremblant d'épuisement et de douleur.

— Vas-y, chuchota-t-il. Ça va aller maintenant.

— Je ne...

— Chloé, fit-il d'un ton sec, et je reconnus le Derek d'avant dans sa voix. Vas-y. Va aider Simon. Dis-lui que je vais bien.

— Non.

— Chloé...

Il fit traîner la seconde syllabe et la transforma en un long grognement.

— Cinq minutes. Je veux être sûre que ça va.

Il gronda, mais finit par se taire, et se laissa aller, allongé sur le sol.

— Tu vois, finalement tu as déchiré tes vêtements, comme Hulk, dis-je en essayant de parler d'une voix enjouée. J'espère que tu n'aimais pas particulièrement ce tee-shirt, parce qu'il est foutu.

C'était une piètre blague, mais il ajouta quand même :

— Au moins, je ne suis pas devenu vert.

— Non, seulement...

J'allais dire « velu », mais je n'y parvins pas, je n'arrivais pas à bien me rendre compte de ce que je venais de voir.

La porte de derrière claqua. Derek se redressa d'un coup et laissa glisser ses mains de son visage. Son nez avait l'air écrasé, large et plat ; ses pommettes saillantes semblaient vouloir le rejoindre ; ses sourcils étaient épais et broussailleux. Il n'était pas monstrueux, mais ressemblait plutôt à la reconstitution de l'homme de Neandertal par un artiste.

Je détournai les yeux et rampai vers l'angle de la cabane. Il m'attrapa la jambe.

— Je vais faire attention, dis-je à voix basse. Je jette juste un coup d'œil.

Je me couchai sur le ventre, me faufilai jusqu'au coin et regardai derrière. Le faisceau d'une lampe torche balayait le jardin.

— Une femme, chuchotai-je le plus doucement possible. Je crois que c'est Rae... non, elle est trop maigre. Mme Abdo, peut-être ?

Il me tira par la cheville. Mon jean s'était tire-bouchonné et sa main était posée directement sur ma peau, au-dessus de la chaussette. Je sentais sa paume calleuse, comme les coussinets sous les pattes d'un chien.

— Va-t'en, murmura-t-il. Je vais te faire passer par-dessus la clôture. Tu pourras escalader la suivante, et...

La lampe torche découpa une ligne de lumière dans le fond du jardin.

— Qui est là ?

La voix était aiguë et cassante, avec un léger accent.

— Le docteur Gill, grognai-je à Derek. Qu'est-ce qu'elle... ?

— On s'en fout. Allez !

— Je sais qu'il y a quelqu'un, ajouta-t-elle. Je vous ai entendu.

Je regardai Derek ; il avait toujours le visage déformé. Le docteur Gill ne pouvait pas le voir comme ça.

J'attrapai la chaussure qu'il avait perdue et enlevai l'une des miennes. Cela le rendit assez perplexe pour que je puisse me dégager, filer jusqu'à la clôture et me glisser derrière la cabane. Au dernier moment, il se remit debout tant bien que mal et se jeta sur moi, mais j'avais avancé trop loin pour qu'il puisse m'atteindre.

— Chloé ! Reviens ici ! Je t'interdis de...

Je poursuivis mon chemin.

Je me faufilai entre la clôture et la cabane, une main crispée sur la chaussure de Derek tandis que l'autre s'affairait à sortir ma chemise de mon jean et à m'ébouriffer les cheveux. Lorsque j'arrivai de l'autre côté de la cabane, je jetai un coup d'œil furtif. Le docteur Gill me tournait le dos et balayait le côté opposé du jardin avec sa lampe torche.

Je m'élançai derrière les buissons et suivis la clôture jusqu'à ce que j'arrive au porche. Je m'accroupis alors dans le taillis, me barbouillai le visage de boue et sortis, chancelante, en faisant craquer des brindilles.

— D-Docteur Gill. (J'essayai maladroitement de remettre ma chemise dans mon jean.) J-j'étais juste s-sortie prendre l'air.

Sautillant sur un pied, je tentai d'enfiler la chaussure de Derek.

— Je ne pense pas que ce soit à toi, Chloé, dit-elle en s'approchant, la lampe braquée sur mon visage.

Je cachai la lumière d'une main et, de l'autre, levai la chaussure en la regardant les yeux plissés. Puis je laissai échapper un rire nerveux.

— Oups. J'ai dû attraper la mauvaise en sortant.

— Où est-il ?

— Qui ça ?

Elle me montra la chaussure du doigt.

— Derek.

— Derek ? C'est à lui ?

Je jetai un regard furtif par-dessus mon épaule pour attirer son attention sur les buissons.

— J-je n'ai pas vu Derek depuis le dîner. Est-ce qu-qu'il est dehors aussi ?

— Oh, je suis sûre que oui. Parti depuis longtemps, je suppose, avec Simon et Rae. Ils ont dû s'enfuir pendant que tu montais la garde et que tu faisais diversion.

— P-pardon ? (Cette fois-ci, le bégaiement n'était pas feint.) S'enfuir ? N-non. Derek et moi, on... (Je montrai les buissons d'un geste.) Il connaissait le code, alors on est sortis pour être seuls, et... vous voyez, quoi.

Elle s'approcha encore en me braquant la lampe droit dans les yeux.

— Et reprendre là où vous vous étiez arrêtés vendredi après-midi ?

— Voilà.

Je tirai sur ma chemise et essayai d'avoir l'air gêné.

— Tu crois vraiment que je vais avaler ça, Chloé ? Les filles comme toi n'adresseraient



pas la parole à des garçons comme Derek Souza, et se rouleraient encore moins avec eux dans les buissons ou dans les caves.

Je relevai la tête.

— M-mais vous nous avez surpris. Vendredi. C'est même vous qui avez dit...

— Je sais ce que j'ai dit, Chloé. Et je sais ce que vous étiez vraiment en train de faire dans cette cave. J'ai trouvé tes nouveaux amis.

Je restai immobile, clouée sur place, incapable de croire ce qu'elle était en train de m'annoncer.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ? (Elle me prit le bras.) Ils étaient à lui, n'est-ce pas ? C'étaient les sujets de Samuel Lyle. (Elle se pencha vers moi, les yeux brillants, aussi fiévreux que ceux de Derek, mais empreints d'une lueur de folie.) Est-ce qu'ils t'ont révélé ses secrets ? Ils t'ont parlé de ses découvertes ? Je ferai en sorte que personne ne sache que tu es sortie. Je dirai que je t'ai trouvée endormie dans la salle de télé. Répète-moi simplement ce que les fantômes t'ont raconté.

— J-je ne peux pas parler aux fantômes.

J'essayai de m'éloigner, mais ses doigts se resserrèrent sur mon poignet. Je relâchai tous mes muscles, comme si j'abandonnais, puis m'élançai brutalement dans l'autre direction. Sa main me lâcha, mais j'avais tiré trop fort ; je perdis l'équilibre et trébuchai. Elle plongea sur moi. Je me jetai par terre. Au moment où je m'éloignais d'elle avec difficulté, une forme sombre sauta d'un bond par-dessus la balustrade du porche.

Le docteur Gill eut seulement le temps de voir une ombre passer au-dessus d'elle. Elle se tourna, bouche ouverte. Derek atterrit juste devant elle. Elle leva les bras en l'air et recula en poussant un cri, mais elle se fit elle-même un croche-pied en se retournant. Elle fouilla dans sa poche pendant sa chute. Derek plongea et lui immobilisa le bras au moment où elle sortait un talkie-walkie, qui tomba dans l'herbe. Le crâne du docteur Gill vint heurter le sol en ciment.

Je m'élançai vers elle. Derek était déjà accroupi à son côté et lui prenait le pouls.

— Elle va bien, dit-il en poussant un soupir de soulagement. Elle a seulement perdu connaissance. Viens, on y va. Avant qu'elle se réveille.

Ses doigts se refermèrent sur mon bras. Des doigts sales, mais très humains. Son visage et ses mains étaient redevenus normaux, et seul son tee-shirt déchiré et collant de sueur témoignait du supplice qu'il venait de vivre. Je me dégageai, courus jusqu'à sa chaussure et la ramassai. Je me retournai alors et le vis tenant ma basket que j'avais jetée quelques instants auparavant.

— On échange ?

Chacun remit sa chaussure.

— Simon nous attend à l'usine, dis-je. Il faut qu'on les prévienne qu'ils sont au courant pour l'évasion.

Il me poussa vers la clôture.

— La route est dangereuse. Coupe par les jardins.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Je te suis, dit-il. Maintenant, fonce !

Arrivée à la première clôture, je commençai à escalader, mais j'étais trop lente pour Derek, qui m'attrapa et me propulsa de l'autre côté, puis sauta d'un bond comme au-dessus d'une haie. Deux jardins plus loin, le hurlement d'une sirène retentit, il plongea derrière une cabane d'enfants et je me jetai derrière lui.

— La police ? chuchotai-je.

— J'en sais rien.

Au bout d'un moment, j'ajoutai :

— Le docteur Gill est au courant pour les corps. Quand je les ai ressuscités, elle ne devait pas être terrée dans son bureau comme on le croyait. Elle sait que je peux appeler les morts, et elle sait aussi pour Samuel Lyle et...

— Plus tard.

Il avait raison. Je chassai ces pensées de mon esprit et me concentrai sur la sirène. Elle s'éloigna dans la direction d'où nous étions venus, puis s'évanouit.

— Est-ce qu'elle s'est arrêtée au foyer ?

Il secoua la tête.

— Je l'entends encore. Maintenant, vas-y.

Selon Derek, il y avait sept jardins entre Lyle House et le bout du pâté de maisons. Je savais qu'il avait vérifié cette information. Nous étions en train de traverser le cinquième à toute allure, lorsqu'il tendit le bras d'un seul coup pour me faire signe de m'arrêter, et je me le pris en plein dans la figure. Je me tournai vers lui, et le vis tendre l'oreille, la tête penchée. Dix secondes s'écoulèrent. Je tirai sur son tee-shirt, mais il attendit dix secondes supplémentaires. Il baissa enfin la tête et murmura :

— J'entends un moteur tourner au ralenti. Il y a quelqu'un.

— Où ça ?

Il fit un geste impatient.

— Là-bas. Dans la rue que nous devons traverser. (Il leva un doigt en l'air.) Des bruits de pas. Quelqu'un parle. Une femme. Elle chuchote. Je n'arrive pas à comprendre ce qu'elle dit.

— Tu reconnais la voix ?

Il fit « non » de la tête.

— Reste ici. Je vais m'approcher, j'entendrai peut-être mieux.

Il avança au pas de course vers la maison et s'arrêta derrière un bosquet.

Je regardai autour de moi. Je me tenais au milieu du jardin, bien en évidence si quelqu'un entendait un bruit et décidait de regarder par la fenêtre. L'endroit où Derek se trouvait semblait beaucoup plus sûr. Lorsque je m'approchai de lui, il se retourna d'un coup, et son regard furieux m'immobilisa.

— Désolée, chuchotai-je.

Je me remis à avancer plus lentement et sans bruit. Il me fit signe de reculer. Comme je continuais à avancer, il me jeta un autre regard noir, puis se retourna. Je le rejoignis à pas de loup, puis restai immobile. Il bougeait doucement la tête, pour mieux suivre les voix, supposai-je. Mais quand il se tourna vers moi, je remarquai son menton levé et ses narines dilatées, et compris qu'il était en train de renifler l'air.

En s'apercevant que je l'observais, il fronça carrément les sourcils.

— Est-ce que tu arrives à... heu...

— À flairer, cracha-t-il. Oui, je peux flairer les pistes. Comme un chien.

— Ce n'est pas ce que...

— Peu importe.

Il regarda de nouveau au loin et balaya la clôture des yeux.

— J'imagine que tu as compris ce que j'étais.

— Un loup-garou.

J'essayai de prononcer le mot avec désinvolture, mais je n'étais pas sûre d'y être arrivée. Je ne voulais pas avoir l'air paniquée, parce que c'était exactement ce qu'il anticipait de ma part, et la raison pour laquelle il ne m'avait pas révélé la vérité. Je me dis que c'était la même chose que d'être un nécromancien, un sorcier ou un demi-démon. Sauf que non.

Le silence s'éternisait, et je savais qu'il fallait que je dise quelque chose. S'il m'avait annoncé qu'il était un demi-démon, je l'aurais bombardé de questions. Mais je me taisais, et mon silence faisait de lui quelqu'un de différent de nous, quelque chose de moins naturel, de... pire.

— Et alors, qu'est-ce que... qu'est-ce qui s'est passé tout à l'heure ? Tu étais... heu...

— Je me transformais. (Il fit un pas sur la droite et se pencha pour mieux entendre, puis recula.) Ce n'est pas censé commencer avant au moins mes dix-huit ans. C'est ce que pensait mon père. La nuit dernière, les démangeaisons, la fièvre, les spasmes... Ça devait être des signes avant-coureurs. J'aurais dû comprendre.

Une brise se mit à souffler ; il se pencha et inspira profondément, puis secoua la tête.

— Personne que je reconnaisse. (Il désigna l'extrémité du jardin.) On va escalader la clôture du fond, traverser par là, et faire le tour. Avec un peu de chance, ils seront partis d'ici là.

Il s'élança vers la clôture, et je le suivis dans le jardin suivant jusqu'à la voie de garage. Il observa la rue, écouta attentivement, flaira l'air sans doute, puis me fit signe de passer. J'entrai dans un autre jardin et continuai à avancer vers l'est.

Après avoir traversé quelques jardins supplémentaires, nous finîmes par rejoindre la route. J'aperçus la voiture dont il avait parlé : c'était un break gris argenté qui se trouvait à une vingtaine de mètres de nous. Les phares étaient éteints, mais une silhouette se tenait devant la porte du conducteur et se penchait en avant comme pour parler à quelqu'un.

— On va devoir courir, dit Derek. En espérant qu'ils ne nous remarquent pas.

— Tu crois qu'ils nous cherchent ?

— Non, mais...

— Alors si on court on aura l'air suspects.

— Il est trois heures et demie du matin. On aura l'air suspects de toute façon. (Il observa la voiture pendant un moment.) Bon, d'accord. Mais à la moindre alerte, tu suis mon exemple, OK ?

— Oui, monsieur.

J'escaladai la barrière sous un saule pleureur, cachée par ses branches et son ombre. Puis Derek me plaça sur sa gauche, à l'opposé de la voiture. De loin, ils auraient l'impression de voir passer un homme adulte et peut-être une femme à côté de lui.

— On va parler en marchant, d'accord ? Comme un couple normal qui fait une promenade tardive. On n'a rien à cacher.

Je hochai la tête, et sentis sa main prendre la mienne. Il avança rapidement pour rejoindre le trottoir, puis ralentit quand on arriva au tournant.

— Vas-y, parle, murmura-t-il.

— D'accord, alors... quand tu te... transformes...

Il eut un petit rire. Ce n'était visiblement pas la conversation qu'il avait en tête. Mais je parlais à voix basse, et si je n'arrivais pas moi-même à les entendre, eux non plus n'entendraient rien de plus que le murmure de ma voix.

— Tu te transformes en...

Je cherchai le mot qui allait avec l'image qui me venait à l'esprit : un loup-garou hollywoodien, moitié homme, moitié animal.

— En loup.

Il tourna vers la gauche pour nous éloigner de la voiture.

— En loup ?

— Tu sais bien. Gros animal sauvage appartenant à la race canine. Rencontré surtout dans les zoos.

— Tu te changes en... ? Mais ce n'est pas...

Je me tus.

— Pas physiquement possible ? (Il eut un autre petit rire.) Oui, mon corps me hurlait la même chose. Comment ça marche, je n'en ai aucune idée. J'imagine que je comprendrai plus tard. Dans longtemps, si j'ai de la chance. On va tourner dans la rue à gauche. L'usine est juste un peu plus...

Il s'arrêta net et tourna brusquement pile au moment où les phares de la voiture s'allumèrent. Sa main se resserra autour de la mienne et il se mit à courir en me tirant derrière lui.

— Ils nous ont vus, dit-il.

— Mais ils ne nous cherchent pas.

— Si.

Il me tira par le bras et me poussa dans le jardin devant nous. Comme nous

approchions de la clôture, il m'attrapa par la taille et me lança par-dessus. Je retombai à quatre pattes sur le sol, me relevai d'un bond et courus jusqu'à l'abri le plus proche, une cabane en tôle.

Derek plongea derrière moi, et je restai immobile pendant un moment, ma joue brûlante posée contre le métal froid, avalant des goulées d'air glacé. Puis je me redressai.

— Comment... ?

— Je les ai entendus dire « C'est eux » et « Appelle Marcel ».

— Marcel ? Ce n'est pas le prénom du docteur Davidoff ?

— Si, et il est assez peu courant pour que je me dise que ce n'est pas une coïncidence.

— Mais comment...

Il me colla sa main sur la bouche, et je sentis un goût de terre. Il se pencha vers mon oreille.

— Ils font le tour du quartier en voiture. J'entends leurs voix. Ils doivent avoir les vitres baissées pour nous entendre.

Mais qui étaient-ils ? D'où venaient-ils ? Simon et Rae étaient partis depuis à peine quarante minutes. Comment étaient-ils arrivés ici si vite ?

— Tori, chuchotai-je.

— Quoi ?

— Tori était au courant pour notre évasion. C'est pour ça qu'elle était si calme. Elle n'avait pas abandonné ; elle...

— On s'en fiche. Ils sont en train de descendre cette rue, fit-il en tendant la main. Viens.

Il me poussa dans la direction opposée.

— L'usine est là-bas au bout. Il faut juste qu'on arrive jusque-là. Cours sur l'herbe, ça fait moins de bruit.

Nous nous mîmes à courir à toute vitesse sur le bas-côté. Nos pas résonnèrent au début sur la voie de garage, puis furent étouffés par l'herbe. Nous étions à trois maisons du bout de la rue et je voyais l'usine au loin, lorsque Derek poussa un juron. Je fis trois enjambées et compris pourquoi : il y avait un grillage de deux mètres cinquante de haut tout autour du parking de l'usine, et la grille était cadenassée.

— Par-dessus, m'indiqua-t-il.

J'attrapai le grillage et me mis à grimper. Il essaya de me faire la courte échelle, mais je lui fis signe de laisser tomber et de monter. J'étais presque arrivée en haut lorsque deux cercles de lumière éclairèrent un des murs de l'usine, sur le côté. Je regardai derrière moi : le moteur rugit et la voiture accéléra.

— Allez, allez ! chuchota Derek.

La voiture freina brusquement dans un crissement de pneus. Je passai de l'autre côté du grillage et commençai à descendre. À côté de moi, Derek s'accroupit et sauta du haut de la grille. Il retomba sur ses pieds et se retourna. La porte de la voiture s'ouvrit.

— Saute ! Je te rattrape.

J'étais déjà à mi-hauteur, mais je me laissai tomber. Il m'attrapa, me remit sur mes pieds et me poussa vers l'usine.

— Derek ! Chloé !

C'était une voix de femme. Je continuai à courir mais fus forcée de jeter un coup d'œil en arrière en entendant mon nom. Une petite femme aux cheveux gris était agrippée au grillage. Une inconnue.

Un homme passa devant la voiture au pas de course. Il tenait un long objet noir, et lorsqu'il le leva, mon cœur s'emballa.

— Revolver ! criai-je en courant toujours.

Derek me jeta un regard, les yeux écarquillés.

— Ils ont un...

Il me plaqua au sol à l'instant où un projectile passa à côté de moi en sifflant. Je me cognai contre une pile de palettes en bois. Elles dégringolèrent bruyamment tout autour de nous et me tombèrent violemment sur le dos et les épaules. Je me relevai avec difficulté et plongeai derrière la pile suivante, puis je me mis à foncer pliée en deux jusqu'à ce que nous arrivions au mur de l'usine.

Nous courûmes le long de la paroi nord. Derek me tira sous le porche d'entrée des livraisons, à côté d'une benne en métal rouillé.

— Ils n-nous ont t-tiré dessus, chuchotai-je, à peine capable de prononcer les mots. Non. J'ai d-dû me... Une radio, peut-être. Ou alors un téléphone portable. Je me suis trompée.

— Non, tu avais raison.

Il se tourna sur le côté et passa la main dans son dos.

— M-mais ils nous ont t-tiré d-dessus. Ils ont essayé de nous tuer. C'est complètement absurde.

Il arracha quelque chose des plis de son tee-shirt. Un tube en métal, long et fin, avec un bout pointu.

— Ça s'est pris dans mon tee-shirt. Ça m'a égratigné, mais ça devrait aller. Il en faudrait beaucoup pour me mettre KO.

— Te mettre KO ? (Je regardai l'objet.) C'est des tranquillisants ?

— Je crois bien. Je n'en ai jamais vu à part dans les documentaires animaliers.

Mais nous n'étions pas des animaux. Les gens ne chassaient pas des jeunes avec des pistolets tranquillisants.

— J-je ne comprends pas.

— Moi non plus. Mais c'est clair qu'ils veulent nous récupérer. Vraiment. Raison de plus pour continuer à courir.

Il jeta la seringue par terre et passa à côté de moi pour s'approcher de la benne. Il inhala, sans essayer de se cacher cette fois.

— Simon est par là. Il n'est pas tout près, mais il est passé récemment.

— Tu peux le retrouver ?

— Oui. Mais pour l'instant je lui fais confiance, il devrait pouvoir se débrouiller. Il faut qu'on se sorte de là d'abord. Il va se planquer jusqu'à ce qu'il te voie. On devrait trouver un endroit pour se cacher aussi jusqu'à ce qu'ils s'en aillent.

Il avança jusqu'à la porte, mais elle était fermée de l'intérieur ; il n'y avait pas de poignée de ce côté-ci. J'avançai contre la benne et scrutai la cour de l'usine.

— Ça ressemble à un entrepôt, là-bas. Tu as parlé de ça vendredi, non ? Tu as dit que

ça ferait une bonne planque ?

Il regarda par-dessus mon épaule.

— Celui-là est trop près de l'usine pour être abandonné. (Il l'observa encore.) Mais ça ira pour le moment. Je devrais réussir à entrer.

Il scruta la cour, puis me fit avancer le long du mur sombre. Il s'élança vers l'entrepôt et je le suivis. Il tordit brusquement la poignée, et on se retrouva à l'intérieur.

Derek avait raison : les lieux n'étaient pas abandonnés. Ils étaient remplis de bobines d'acier et nous offraient de nombreuses cachettes. Je dus avancer lentement et à tâtons, et suivre Derek de près en faisant attention à chaque pas de ne pas faire de bruit.

Après avoir fait une vingtaine de pas, il découvrit un trou et m'y fit entrer. Nous étions à peine installés qu'une voix retentit à l'extérieur.

— Derek ? Je sais que tu es là. C'est le docteur Davidoff.

Je regardai Derek, mais il avait la tête tournée vers le bruit.

— Derek ? Je sais que tu ne veux pas de tout ça. Tu veux guérir. Tu n'y arriveras pas en prenant la fuite.

La voix se déplaçait dans la cour de l'usine. Derek dressa l'oreille, écouta, puis me chuchota :

— Vu les bruits de pas, il y a quatre... non, cinq personnes. Qui nous cherchent.

Et qui espéraient que nous nous trahirions.

— Derek ? Tu sais que tu ne devrais pas être ici. Tu n'es pas en sécurité. Nous en avons parlé, tu te souviens ? Tu ne veux faire de mal à personne. Je le sais, et tu sais que tu as besoin de notre aide pour guérir.

Je levai les yeux. Derek serrait les mâchoires et regardait dans le vide.

— Je pourrais y aller, chuchota-t-il. Faire diversion pour que tu puisses t'échapper. Simon est dans le coin. Il faudra juste que tu trouves...

— Tu veux y retourner ? Alors qu'ils t'ont tiré dessus ?

— C'est juste des tranquillisants.

— Juste ? Juste ? (Je haussais le ton et dus me forcer pour parler à voix basse.) Ils nous chassent, Derek. Le docteur Gill sait ce que je suis.

— Elle, elle savait. Ça ne veut pas dire qu'eux sont au courant.

— Tu en es sûr ?

Il hésita, le regard levé vers la voix.

— Derek ? poursuivit le docteur Davidoff. S'il te plaît. Je veux te faciliter les choses, mais il faut que tu les facilites aussi pour nous. Sors, et nous allons parler. C'est tout. Seulement parler. Aucune mesure disciplinaire ne sera prise et nous n'allons pas te transférer.

Derek se retourna à côté de moi. Il envisageait de se rendre.

— Tu ne peux pas..., commençai-je.

— Si tu ne sors pas, Derek, nous allons te trouver, et à ce moment-là en revanche, tu seras transféré... en centre de détention pour mineurs, pour avoir kidnappé Chloé.

Je laissai échapper un petit cri :

— Kidnap...

Derek me plaqua la main sur la bouche jusqu'à ce que je lui fasse comprendre que je

ne broncherais pas.

L'homme ajouta :

— Tu as déjà des rapports mentionnant un comportement déplacé envers elle. Quand la police verra ça et entendra que nos déclarations le confirment, tu auras de gros problèmes, Derek, et je sais que ce n'est pas ce que tu souhaites. Même si elle prend ta défense, ça ne fera aucune différence pour la police. Tu es un jeune homme de seize ans en cavale avec une jeune fille de quatorze ans. (Il marqua une pause.) Tu te rends bien compte qu'elle n'a que quatorze ans, n'est-ce pas, Derek ?

Je secouai la tête avec véhémence et lui chuchotai :

— Il ment. J'ai eu quinze ans le mois dernier.

— Pour la police, reprit le docteur Davidoff, ce sera considéré comme une affaire d'enlèvement, peut-être même d'agression sexuelle.

— D'agression... ! fis-je en poussant un glapissement.

Le regard noir de Derek me fit taire tout aussi efficacement que s'il m'avait mis la main sur la bouche.

— C'est toi qui choisis, Derek. Si tu compliques les choses, tu te feras du mal à toi-même.

Derek ricana, et à partir de ce moment-là, le docteur Davidoff l'avait perdu. S'attaquer à sa peur de faire mal aux autres aurait pu être le moyen de le convaincre de se rendre. Mais le menacer directement ? Comme disait Simon, c'était une autre histoire.

— Reste ici, chuchota-t-il. Je vais trouver une sortie.

Je voulus protester et insister pour l'aider, mais je n'avais pas la même vision nocturne que lui. Si je commençais à me cogner partout en cherchant la sortie, j'allais faire venir le docteur Davidoff au pas de course.

Je demeurai donc là où j'étais.



# 43

Quelques minutes plus tard, Derek revint et m'emmena sans un mot jusqu'au mur du fond, où une vitre avait été cassée. Elle avait dû être recouverte d'un bout de carton, mais il se trouvait à présent sur le sol.

— Attends.

Il dégagea le verre cassé du rebord de la fenêtre, puis entremêla ses doigts pour former un marchepied. Alors que j'étais en train de me faufiler par le trou, ma manche s'accrocha sur un éclat de verre qui n'avait pas été enlevé.

Tout près de nous, quelqu'un frappa à une porte.

— Chloé ? Derek ? Je sais que vous êtes par là. La porte a été forcée.

Je tirai sur ma manche pour me dégager et sentis un vif picotement. Je m'acharnai à essayer de passer tant bien que mal, et l'éclat de verre tomba avec un tintement.

Je dégringolai par terre, me relevai et me mis à courir en direction de l'abri le plus proche, en l'occurrence une bâche tendue au-dessus d'une pile de morceaux de bois. Je me baissai et rampai jusqu'en dessous ; Derek me poussa encore plus. Je trouvai un espace où m'allonger sur le ventre. Au moment où je repris mon souffle, je sentis le haut de mon bras me lancer, et je compris que le verre avait fait plus que m'égratigner la peau.

— Tu es blessée, murmura Derek comme s'il avait lu dans mes pensées.

— C'est juste une égratignure.

— Non, c'est faux.

Il m'attrapa le bras et le déplaça. J'eus un élancement qui me coupa le souffle. Il faisait trop sombre pour bien voir, mais j'avais l'impression que le tissu était humide. Du sang. Derek sentit l'odeur.

Il me releva la manche avec délicatesse et laissa échapper un juron.

— C'est grave ? demandai-je à voix basse.

— C'est profond. Il faut arrêter le sang. On a besoin d'un bandage.

Il lâcha mon bras. Je vis une tache claire et me rendis compte qu'il enlevait son tee-shirt.

— Attends. C'est tout ce que tu as. Moi, je porte plusieurs épaisseurs.

Il détourna la tête. J'enlevai mes trois couches de tee-shirts en grinçant des dents quand le tissu effleurait la blessure. Je me rappelai que je l'avais à peine sentie avant qu'il me dise qu'elle était profonde.

Je remis les deux tee-shirts du dessus et lui tendis le troisième. Il le déchira et le bruit résonna. Je dus avoir l'air inquiète parce qu'il me dit :

— Il n’y a personne autour de nous. Je les entends fouiller l’entrepôt.

Il m’attacha les bandes de tissu autour du bras. Puis il sentit quelque chose et leva la tête ; j’entendis vaguement une voix appeler, suivie d’une réponse.

— Ils sont tous dans l’entrepôt maintenant. Il faut qu’on bouge. Je vais essayer de suivre la piste de Simon. Reste derrière moi.

Derek avança en zigzaguant dans une course d’obstacles semée d’embûches sans jamais ralentir. Heureusement je me trouvais derrière lui, et il ne vit pas combien de fois je me cognai les genoux ou les coudes en contournant un obstacle.

Il finit par ralentir.

— Je l’ai, dit-il, et il tendit le doigt vers la partie sud de l’usine.

Il se dirigea dans cette direction. En arrivant au coin, nous vîmes une silhouette se pencher dans l’embrasure d’une porte, puis se reculer vivement. C’était Simon. Un instant plus tard, je reconnus Rae qui sortit et nous fit de grands signes avant de se faire tirer en arrière, vraisemblablement par Simon.

Nous nous mîmes à courir vers eux. Ils se trouvaient devant la porte, dans un renfoncement étroit et profond qui empestait la cigarette et ressemblait à l’entrée principale.

— Qu’est-ce que tu fabriques ici ? chuchota Rae en regardant Derek d’un air inquiet. Tu es censé être...

— Changement de programme, répondit-il.

— Content de te voir, dit Simon en lui donnant une tape dans le dos. J’étais inquiet que Chloé ne nous retrouve jamais. Il y a tout un tas de gens à nos trousses.

— Je sais.

Simon alla jusqu’au coin, jeta un coup d’œil, puis revint vers moi et me tendit mon sac à dos.

— Toi, ça va ?

Je hochai la tête en dissimulant mon bras.

— Ils ont des pistolets.

— Quoi ? dit Rae en écarquillant les yeux. Pas possible. Ils ne...

— C’est des pistolets tranquilisants, corrigea Derek.

— Oh.

Elle hocha la tête, comme si l’utilisation de pistolets tranquilisants était la procédure standard pour retrouver des fugueurs.

— Qui avez-vous vu ? demanda Derek à Simon.

— Van Dop, Davidoff, et Talbot je crois, mais je ne suis pas sûr. Aucun signe de Gill.

— Elle est restée à la maison, dis-je. Mais il y en a deux de plus qu’on n’a pas reconnus. Un homme et une femme. (Je regardai Derek.) Des flics en civil, tu crois ?

— Aucune idée. On s’inquiétera de ça plus tard. Pour l’instant, on est des cibles parfaites. Il faut qu’on parte d’ici.

Derek s’éloigna pour regarder si la voie était libre ; Simon se pencha alors vers moi et me dit à l’oreille :

— Merci de l’avoir retrouvé. Il allait bien ?

— Plus tard, fit Derek. Il y a un autre entrepôt vers le fond, avec des fenêtres cassées. Il

est sans doute abandonné. Si on peut arriver jusque là-bas...

— Chloé ? fit Rae en observant fixement mon bras. C'est quoi ça, sur ta manche ? Ça ressemble à... (Elle toucha le tissu.) Oh, mon Dieu. Tu saignes. Tu saignes vachement fort.

Simon passa de l'autre côté pour regarder.

— C'est trempé. Qu'est-ce que... ?

— Juste une coupure, répondis-je.

— C'est profond, ajouta Derek. Elle a besoin de points de suture.

— Je ne...

— Elle a besoin de points de suture. Je trouverai une solution. Pour l'instant... (Il poussa un juron et recula dans l'ombre.) Ils arrivent. (Il regarda autour de lui en fronçant les sourcils.) C'est vraiment nul, comme cachette.

— Je sais, répondit Simon. Je voulais trouver quelque chose de mieux, mais...

Il accusa Rae du regard.

— Qu'est-ce qu'elle a, cette cachette ? dit-elle en reculant contre le mur. On est dans le noir. Ils ne nous verront pas.

— Sauf s'ils nous braquent une lampe de poche dessus.

— Oh.

Derek se dirigea jusqu'à la porte, attrapa la poignée et tira légèrement dessus, pour la tester. Puis il planta ses pieds dans le sol, attrapa la poignée des deux mains, et tira de toutes ses forces jusqu'à ce que les tendons de son cou deviennent tout gonflés. La porte trembla, puis s'ouvrit avec un craquement aussi bruyant qu'un coup de feu.

Il nous fit signe d'entrer avec des gestes frénétiques.

— Allez vous cacher ! chuchota-t-il au moment où je passais à côté de lui.

Je suivis les autres en courant le long d'un grand couloir flanqué de portes, certaines ouvertes, d'autres fermées. Rae fonça dans la première pièce. Derek passa devant elle.

— Continuez ! fit-il.

Il nous conduisit au pas de course jusqu'à un deuxième couloir. Il nous fit alors signe de nous taire, et tendit l'oreille, mais même sans son ouïe ultra-développée, j'entendis la porte s'ouvrir et un bruit de pas.

— C'est ouvert ! cria un homme. Ils sont passés par là.

— Il faut qu'on sorte d'ici, chuchota Derek. On se sépare. Trouvez une sortie. N'importe laquelle. Et puis après, sifflez, mais tout doucement. Je vous entendrai.

Au tournant suivant, tout le monde se sépara pour trouver une sortie. La première porte que j'ouvris donnait sur une longue pièce étroite remplie de bureaux. Aucune sortie en vue.

De nouveau dans le couloir, j'entendis des voix mais elles étaient lointaines. Ils fouillaient les pièces qui étaient près de l'entrée en partant du principe que nous avions pénétré dans la première que nous avions trouvée.

Je me dépêchai d'aller jusqu'à la porte suivante, et aperçus à ce moment-là une silhouette dans la pièce d'en face. Je m'arrêtai net, mais il était trop tard. J'étais complètement visible.

Alors que j'essayais de calmer les battements de mon cœur, je me rendis compte que l'homme me tournait le dos. Il portait un jean et une chemise à carreaux, avait la même taille que l'homme au pistolet et les mêmes cheveux bruns. Je ne me rappelais pas la chemise, mais il portait une veste quand je l'avais vu un peu plus tôt.

Il se tenait sur une plate-forme surélevée, agrippé à la balustrade, les yeux rivés sur une grosse scie industrielle en contrebas. Il avait l'air absorbé par ce qui avait attiré son attention.

Je fis un pas en avant avec prudence. L'homme bougea et je me figeai, mais il sembla seulement changer de position. Je levai le pied, et il fit de même, le posant sur la barre inférieure de la balustrade.

Il y grimpa et resta accroupi, les mains agrippées à la barre. Quelque chose bougea en dessous, et mes yeux se posèrent sur la scie. Les lames tournaient, tournoyaient si vite que la lueur d'une lointaine lumière de sécurité s'y reflétait comme un stroboscope. Mais elles ne faisaient aucun bruit, pas même un petit vrombissement.

L'homme testa son équilibre sur la balustrade. Soudain, il plongea en avant. Je le vis toucher les lames, les premières éclaboussures de sang, et je reculai jusqu'au mur en portant une main à ma bouche, mais pas avant d'avoir laissé échapper la première note d'un cri.

Quelque chose, un morceau, gicla et vint s'écraser dans l'embrasement de la porte avec un « flac ». Je détournai les yeux avant de voir de quoi il s'agissait et reculai en trébuchant. J'entendis quelqu'un arriver au pas de course derrière moi.

Il m'attrapa. Je reconnus la voix de Simon dans mon oreille.

— Chloé ?

— Il y av-vait un homme. Il... (Je serrai les poings et essayai de chasser l'image.) Un

fantôme. Un homme. Il a s-sauté sur une scie.

Simon m'attira à lui, mit la main derrière ma tête et me poussa doucement contre son torse. Je sentis sur lui une odeur d'adoucissant à la vanille, avec une pointe de transpiration, que je trouvai étrangement réconfortante. Je restai comme ça un moment et repris mon souffle.

Derek arriva ensuite à toute allure.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un fantôme, répondis-je en m'éloignant de Simon. Je suis désolée.

— Quelqu'un a entendu. On doit y aller.

Je me retournai et vis de nouveau le fantôme, debout sur la plate-forme. Derek suivit mon regard. Le fantôme se tenait exactement dans la même position, agrippé à la balustrade. Puis il leva le pied.

— Ç-ça se répète. Ça tourne en boucle. (Je me secouai.) Peu importe. Il faut...

— Qu'on y aille, dit Derek en me poussant. Bouge !

Je les suivis le long du couloir, quand j'entendis Rae laisser échapper un sifflement perçant.

— J'avais pas dit doucement ? souffla Derek tout bas.

On tourna dans un couloir pour rejoindre Rae, qui se tenait devant une porte sur laquelle était écrit « SORTIE ». Elle posa la main sur la poignée.

— Attends !

Derek passa devant elle et poussa la porte ; il écouta et flaira avant de l'ouvrir en grand.

— Vous voyez l'entrepôt là-bas ?

— Tu veux dire, celui qui est à un kilomètre, tout au fond ? répondit Rae.

— Quatre cents mètres, maximum. Allez-y maintenant. On reste juste derrière v... (Il leva la tête en entendant quelque chose.) Ils arrivent. Ils ont entendu le sifflement. Allez-y tous les trois. Je vais faire diversion, et je vous rejoins après.

— Nan, nan, fit Simon. Je reste pour t'aider. Chloé, prends Rae avec toi et cours.

Derek ouvrit la bouche pour discuter, mais Simon l'interrompit.

— Tu veux une diversion ? (Il prononça quelques mots à voix basse, fit un geste de la main, et du brouillard se leva.) J'ai ce qu'il te faut. (Il se tourna vers moi.) Allez-y. On arrive.

Je voulais protester, mais encore une fois, je ne pouvais rien dire. Comme je venais de le prouver, mes pouvoirs gênaient plus qu'ils n'aidaient.

Rae était déjà à cinq mètres de la porte et se dandinait sur place comme un boxeur en me faisant signe de me dépêcher.

Je me retournai pour la suivre, mais Derek s'approcha de moi.

— Va dans l'entrepôt et n'en sors pas. Pendant une heure, ne regarde même pas dehors. Si d'ici là on n'est pas encore arrivés, trouve un endroit pour te planquer. On viendra te chercher.

Simon hocha la tête.

— Tu peux compter sur nous.

— Ne reste pas dans l'entrepôt si tu es en danger, mais on dit que c'est notre point de

rendez-vous. Reviens pour vérifier. Si tu ne peux pas y rester, trouve un moyen de nous laisser un message. On vous retrouvera là-bas. D'accord ?

Je hochai la tête.

— Ils doivent être par ici, fit une voix. Cherchez dans toutes les pièces.

Derek me poussa par la porte.

Simon se pencha et me dit : « À très bientôt ! », pouces levés, puis se tourna vers Derek.

— Que le spectacle commence...

Je me mis à courir.

# 45

Je restai avec Rae dans l'entrepôt pendant une heure et quarante minutes.

— Ils se sont fait capturer, murmurai-je.

Rae haussa les épaules.

— Peut-être pas. Peut-être qu'ils ont eu l'occasion de s'échapper, et qu'ils sont partis.

J'eus envie de protester, mais me retins. Elle avait raison. S'ils avaient eu l'occasion de s'en tirer, sans trouver le moyen de nous prévenir, j'espérais qu'ils l'avaient saisie.

Je décollai mon derrière engourdi du ciment glacé.

— On va attendre encore un peu, et puis on va y aller. S'ils se sont enfuis, ils nous retrouveront plus tard.

Rae secoua la tête.

— Moi, je n'y compterais pas trop, Chloé. C'est comme je t'ai dit, la manière dont ils se comportent, c'est toujours nous contre les autres, et par « nous » il faut comprendre eux deux. Personne d'autre, sauf peut-être leur fameux père disparu. (Elle s'accroupit.) Est-ce qu'ils t'ont donné ne serait-ce qu'un indice sur l'endroit où ils pensent que leur père se trouve ? Ou expliqué pourquoi il n'est pas venu les chercher ?

— Non, mais...

— Je n'essaie pas de discuter, mais bon... (Elle avança à quatre pattes jusqu'à l'ouverture et jeta un coup d'œil à l'extérieur.) C'est comme l'année dernière, quand je suis sortie avec ce mec. Il faisait partie d'une bande, au lycée. Les mecs « populaires », tu vois. (Elle dessina les guillemets avec les doigts.) Et c'est sûr, j'aimais bien traîner avec eux. Je pensais que je pourrais entrer dans la bande. Sauf que pas du tout. Ils étaient sympas, mais ils se connaissaient depuis, genre, le CE2. Et ce n'était pas parce qu'on m'y acceptait une fois que j'allais vraiment faire partie de la bande. Toi, tu as ces superpouvoirs. Ça te donne de la crédibilité aux yeux de Simon et Derek. Mais... (Elle se tourna vers moi.)... tu ne les connais que depuis une semaine. Et si un jour l'occasion se présente...

— Ils sont prioritaires l'un pour l'autre. Ça, je le sais. Et je ne dis pas que tu as tort, mais...

— Simon est gentil avec toi et tout, c'est sûr. Je le vois bien. Mais... (Elle se mordit la lèvre, puis leva lentement ses yeux jusqu'aux miens.)... quand tu es retournée chercher Derek, ce n'est pas pour toi que Simon s'inquiétait. Il n'a même pas parlé de toi. Il n'y en avait que pour Derek.

Bien sûr qu'il s'inquiétait pour Derek. C'était son frère ; moi, j'étais une fille qu'il avait

rencontrée la semaine précédente. Mais ça me blessait tout de même un peu qu'il n'ait pas parlé de moi du tout.

J'avais prévu d'expliquer à Rae la partie du plan qu'elle avait manquée : que l'entrepôt serait notre point de rendez-vous permanent et qu'il faudrait souvent revenir vérifier. Mais si je lui disais à présent, elle aurait l'impression que je cherchais à lui prouver que les garçons ne nous avaient pas oubliées. Et ça aurait vraiment l'air pathétique.

J'étais toujours convaincue qu'ils reviendraient une fois que les choses se seraient calmées. Ça n'avait rien à voir avec le fait que Simon m'aime bien ou pas. Ils reviendraient parce que c'était ce qu'ils devaient faire. Parce que c'était ce qu'ils avaient promis. Peut-être que ça faisait de moi une petite fille naïve qui avait vu trop de films dans lesquels le gentil revenait toujours sauver la situation. Mais j'y croyais.

Cela ne signifiait pas, cependant, que j'allais demeurer assise là comme une petite amie de film d'action, à me tourner les pouces en attendant les secours. J'étais peut-être naïve, mais je n'étais pas stupide. Nous étions convenus d'un point de rendez-vous, et je n'avais aucune raison de rester plus longtemps.

Je me faufilai hors de notre cachette, observai et écoutai. Je fis signe à Rae de sortir.

— La première chose à faire, c'est retirer de l'argent, décidai-je. Mon père m'en a laissé, mais on aura peut-être besoin de plus. Il y a un plafond de retrait quotidien, et on ne pourra sans doute se le permettre qu'une seule fois, alors il va falloir agir rapidement avant qu'ils nous localisent ou qu'ils bloquent le compte. Derek a dit que le distributeur le plus proche était...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Quoi ?

Elle me prit le bras et montra le sang.

— Tu n'as pas besoin d'argent ; tu as besoin d'un docteur.

Je secouai la tête.

— Je ne peux pas aller à l'hôpital. Même s'ils n'ont pas encore lancé un avis de disparition, je suis trop jeune. Quelqu'un appellerait ma tante...

— Non, je parlais de ta tante. Elle est médecin, non ?

— N-non. Je ne peux pas. Elle nous ramènerait là-bas...

— Alors qu'ils nous ont tiré dessus ? Je sais que tu lui en veux, mais tu m'as dit qu'elle s'inquiétait toujours pour toi, qu'elle s'occupait toujours de toi, qu'elle te défendait. Si tu sonnes à sa porte et que tu lui expliques que Davidoff et compagnie t'ont tiré dessus, même s'il s'agit de tranquillisants, tu crois vraiment qu'elle te ramènerait de force à Lyle House ?

— Ça dépend si elle me croit ou non. Il y a une semaine, j'aurais été sûre qu'elle m'aiderait. Mais maintenant ? (Je fis « non » de la tête.) Quand elle m'a parlé de Derek, c'était comme si je n'étais même plus Chloé. Je suis schizophrène. Je fais un délire paranoïaque. Elle ne me croira pas.

— Alors dis-moi exactement à quoi ressemblaient le pistolet et la fléchette, et je dirai que moi aussi, je l'ai vu. Non, attends ! La fléchette. Derek l'a arrachée de son tee-shirt, pas vrai ? Tu sais où il l'a laissée ?

— Je... je crois.



Je me remémorai la scène et le revis la laisser tomber par terre près de l'entrée des livraisons.

— Oui, je sais parfaitement où elle est.

— On va la chercher.

Ce n'était pas si simple que ça. Pour ce que nous en savions, la cour de l'usine aurait pu grouiller de policiers à la recherche de deux adolescentes en fugue. Mais lorsqu'on jeta un coup d'œil, les seules personnes qu'on vit étaient une demi-douzaine d'ouvriers qui se rendaient au travail un dimanche pour faire des heures supplémentaires. Ils riaient et discutaient entre eux, balançant leurs sacs de pique-nique, des tasses de café à emporter fumant à la main.

J'ôtai le tissu gorgé de sang et mis le pull de Liz à la place. Puis je me glissai dehors, et avançai de cachette en cachette, Rae sur mes talons. Personne ne semblait être à notre recherche. C'était logique. Combien d'adolescents s'enfuyaient tous les jours dans la ville de Buffalo ? Même une fugue d'un foyer pour jeunes à problèmes ne justifierait pas une vraie chasse à l'homme.

La nuit précédente, nous nous étions probablement fait poursuivre par des employés de Lyle House. Peut-être même des membres du conseil d'administration, comme la mère de Tori, des gens qui s'inquiétaient plus de la réputation de l'établissement que de notre propre sécurité. S'ils voulaient éviter d'ébruiter l'affaire, ils étaient repartis avant que les ouvriers commencent à arriver. Ils étaient sans doute en réunion à l'heure actuelle, en train de décider de ce qu'ils allaient faire, et de quand ils avertiraient nos parents... et la police.

Je retrouvai facilement la fléchette, et la mis dans mon sac. Puis nous nous dirigeâmes vers le quartier des affaires en faisant un détour pour éviter Lyle House, tout en restant sur nos gardes. Tout se passa bien. Je trouvai une cabine téléphonique, appelai un taxi, et donnai au chauffeur l'adresse de tante Lauren.

Elle vivait dans un duplex près de l'université. En arrivant devant sa porte, je vis le *Buffalo News* sur le paillason. Je le ramassai et sonnai.

Au bout d'une minute, une ombre passa derrière le rideau. J'entendis un bruit de verrou, et la porte s'ouvrit. Tante Lauren était là, vêtue d'un court peignoir, les cheveux mouillés.

— Chloé ? Mon Dieu. Où... (Elle ouvrit la porte en grand.) Qu'est-ce que tu fais ici ? Tout va bien ? Qu'est-ce qui se passe ?

Elle me fit entrer en me tirant par mon bras blessé, et je fis de mon mieux pour ne pas grimacer de douleur. Elle regarda Rae.

— Tante Lauren, je te présente Rae. De Lyle House. On a besoin de te parler.

Une fois à l'intérieur, je fis les présentations correctement, puis lui racontai toute l'histoire. Enfin, la version soft. Très soft, sans que mention soit faite des zombies, de la magie ou des loups-garous. Les garçons avaient mis au point un plan d'évasion et nous avaient proposé de partir avec eux. Nous y étions allées pour rire, pour sortir un peu, faire les imbéciles et revenir un peu plus tard. Sachant que tante Lauren n'aimait pas le

docteur Gill, je lui racontai aussi l'épisode où elle m'avait attaquée dans le jardin et crié de fausses accusations. Puis je lui parlai du pistolet.

Elle baissa les yeux pour regarder la fléchette en posant sa tasse de café sur une pile de *New Yorker Magazine* posée sur la table. Elle la prit délicatement, comme si elle pouvait exploser à tout moment, et la retourna entre ses mains.

— C'est une seringue tranquillisante, dit-elle d'une voix à peine plus forte qu'un chuchotement.

— C'est bien ce qu'on pensait.

— Mais... on vous a tiré dessus ? Sur vous ?

— Sur nous.

Elle s'appuya contre le dossier en faisant craquer le cuir.

— J'étais là, docteur Fellows, intervint Rae. Chloé vous dit la vérité.

— Non, je... (Elle leva la tête pour me regarder.) Je te crois, ma chérie. Seulement j'ai du mal à... C'est complètement...

Elle secoua la tête.

— Où est-ce que tu as trouvé Lyle House ? demandai-je. Elle cligna des yeux.

— Trouvé ?

— Comment est-ce que tu as entendu parler de cet endroit ? Dans les Pages jaunes ? On te l'a recommandé ?

— Oui, on me l'a vivement recommandé, Chloé. Très vivement. Quelqu'un à l'hôpital m'en a parlé, et j'ai fait ma propre enquête. Leur taux de guérison est excellent et ils ont reçu des critiques élogieuses de la part des patients et de leurs familles. Je n'arrive pas à croire ce qui s'est passé.

Je n'étais donc pas arrivée à Lyle House par hasard. Le foyer lui avait été recommandé. Est-ce que cela avait une importance ? Je tripotai le sweat-shirt de Liz et pensai à nous, à nous tous. N'importe quel foyer n'allait pas envoyer un escadron courir après des fugitifs avec des pistolets tranquillisants. Le fantôme avait vu juste. Il y avait une raison pour que nous nous soyons tous retrouvés à Lyle House, et en cachant la vérité à tante Lauren, je la mettais peut-être en danger.

— Pour les fantômes..., commençai-je.

— Tu fais allusion à ce qu'a dit le docteur Gill ?

Tante Lauren posa la seringue sur la pile de magazines avec une telle force que les revues dégringolèrent et glissèrent sur la table en verre.

— Cette femme a de toute évidence elle-même besoin d'une aide psychologique, poursuivit-elle. Penser que tu puisses communiquer avec les fantômes ? La moindre rumeur là-dessus à une commission d'évaluation, et on lui retire sa licence. Elle aura de la chance si elle ne se fait pas interner. Aucune personne saine d'esprit ne pourrait croire qu'il est possible de parler aux morts.

*D'accord, tant pis pour la confession...*

Tante Lauren se leva.

— Je vais commencer par appeler ton père, puis mon avocat, et c'est lui qui va rejoindre Lyle House.

— Docteur Fellows ? (Tante Lauren se tourna vers Rae.) Avant de faire tout ça, ce

serait bien que vous jetiez un coup d'œil à son bras.

Tante Lauren regarda la blessure et paniqua. J'avais besoin de points de suture, immédiatement. Elle n'avait pas le matériel nécessaire chez elle, et il me fallait des soins. Qui sait ce que j'avais pu me sectionner, ou quels microbes et saletés s'étaient trouvés sur ce bout de verre ? Pendant qu'elle refaisait mon bandage, elle me fit boire une boisson énergétique pour compenser les fluides que j'avais perdus en saignant. Dix minutes plus tard, Rae et moi étions à l'arrière de sa Mercedes et sortions à toute vitesse de son garage.

Je piquai du nez avant d'être arrivée au premier feu. Toutes ces nuits blanches devaient y être pour quelque chose, de même que me retrouver dans la voiture de tante Lauren, avec son odeur familière de désodorisant aux fruits rouges, ses sièges confortables en cuir beige, et la tache bleu décoloré là où j'avais renversé un granité trois ans plus tôt. J'étais revenue chez moi. À la vie normale.

Je savais que les choses n'étaient pas si simples. Je n'étais pas revenue à une vie normale. Et Derek et Simon étaient toujours en cavale et je m'inquiétais pour eux. Mais même cette inquiétude-là semblait s'amoinrir au fur et à mesure que la voiture bringuebalait, comme si je l'abandonnais à une autre vie. Une vie que j'avais rêvée. À moitié cauchemardesque. Mais seulement à moitié.

Ressusciter les morts, fuir des griffes d'un médecin malfaisant, courir à en perdre haleine à travers des entrepôts abandonnés avec des gens qui me tiraient dessus : tout cela semblait irréel dans cette voiture que je connaissais si bien, avec la radio locale en fond sonore et ma tante qui riait à quelque chose que Rae disait à propos de ses goûts musicaux, en ajoutant que moi aussi, je m'en plaignais. Si familier. Si normal. Si réconfortant.

Et pourtant, tout en me laissant gagner par le sommeil, je me raccrochais aux souvenirs de cette autre vie, dans laquelle les morts ressuscitaient, les pères disparaissaient, les sorciers menaient des expériences atroces et enterraient des corps dans les sous-sols de maisons, et les garçons pouvaient faire apparaître du brouillard du bout de leurs doigts ou se changer en loups. C'était fini à présent, et c'était comme de me réveiller pour découvrir que je ne voyais plus de fantômes. J'avais la sensation que j'avais raté quelque chose qui m'aurait rendu la vie plus dure, mais également différente. Une aventure. Quelque chose de spécial.

Tante Lauren me réveilla en me secouant.

— Je sais que tu es fatiguée, ma chérie. Viens à l'intérieur et tu pourras te rendormir.

Je sortis de la voiture et trébuchai. Elle me rattrapa et Rae courut pour m'aider.

— Elle va bien ? demanda-t-elle à ma tante. Elle a perdu beaucoup de sang.

— Elle est épuisée. Vous devez l'être toutes les deux. Lorsque l'air frais me fouetta le visage, je bâillai et secouai vivement la tête. Je voyais un bâtiment devant moi. Je clignai plusieurs fois des yeux et réussis à faire le point sur un rectangle de briques jaunes avec une porte unique et sans inscription.

— C'est l'hôpital ?

— Non, c'est une clinique sans rendez-vous. J'ai appelé deux hôpitaux, mais les urgences sont bondées. Un dimanche matin habituel. Entre les blessures par balles du samedi soir et l'alcool au volant, c'est un vrai zoo. Je connais un médecin ici et on va pouvoir entrer directement.

Elle aperçut une petite femme aux cheveux gris qui venait d'apparaître au coin du bâtiment.

— Oh, voilà Sue. Elle est infirmière ici. Rae, Sue va t'emmener en salle d'attente, t'apporter quelque chose à manger, et regarder si tout va bien.

Je regardai la femme en faisant un effort pour me concentrer. J'avais l'impression de l'avoir déjà vue. Quand elle s'arrêta pour parler à ma tante, je me dis que ce devait être une de ses amies. Pourtant, même après son départ, ça titillait encore mon esprit embrumé. Il y avait une connexion que je n'arrivais pas à faire.

Une fois arrivée à l'intérieur du bâtiment, je me rappelai où je l'avais vue. La veille au soir, agrippée à la grille de l'usine, elle m'avait appelée par mon nom.

Je me tournai d'un coup vers tante Lauren.

— Cette femme...

— Oui, Sue. Elle est infirmière, elle travaille ici. Elle va bien s'occuper...

— Non ! Je l'ai vue hier soir avec l'homme qui nous a tiré dessus.

Le visage de ma tante se décomposa, et elle passa son bras autour de moi.

— Non, ma chérie, ce n'est pas la même personne. Après ce que tu as subi, tu dois être désorientée...

Je la repoussai.

— Non. Je l'ai vue. Est-ce que c'est elle qui t'a recommandé Lyle House ? Il faut qu'on parte d'ici.

Je me dégageai et commençai à revenir sur mes pas en courant. Je mis la main sur la poignée, mais tante Lauren me rattrapa et m'empêcha d'ouvrir la porte.

— Chloé, écoute-moi. Il faut que tu...

— Il faut que je sorte. (Je tirai sur la poignée des deux mains, mais elle maintenait la porte fermée.) Je t'en supplie, tante Lauren, tu ne comprends pas. On doit partir d'ici.

— Quelqu'un veut bien aider le docteur Fellows ? fit une voix au bout du couloir.

Je me retournai et vis le docteur Davidoff s'approcher de nous à grands pas.

Un homme passa devant lui en courant, une seringue à la main.

— Ça ne sera pas nécessaire, Marcel, dit ma tante d'une voix sèche. Je lui ai déjà donné quelque chose.

— Et je vois que ça a beaucoup d'effet sur elle. Bruce, injectez des sédatifs à Chloé, s'il vous plaît.

Je levai les yeux vers tante Lauren.

— T-tu m'as droguée ?

Elle passa les bras autour de moi.

— Ne t'en fais pas, ma chérie. Ça va aller.

Je lui envoyai alors un violent coup de poing, si fort qu'elle chancela en arrière. Elle se tourna ensuite vers le docteur Davidoff.

— Je t'avais dit qu'il ne fallait pas s'y prendre comme ça. Je t'avais dit de me laisser faire.

— De te laisser faire quoi ? demandai-je en reculant lentement jusqu'à me retrouver dos à la porte.

Elle tendit le bras vers moi, mais je levai les deux mains pour lui faire comprendre de ne pas me toucher.

— De te laisser faire quoi ?

L'homme à la seringue m'attrapa le bras. J'essayai de me débattre, mais il planta l'aiguille dans ma chair. Tante Lauren s'avança vers moi, les lèvres entrouvertes. À ce moment-là, une femme arriva au pas de course en appelant le docteur Davidoff.

— L'équipe vient de faire son rapport, monsieur. Aucun signe des garçons.

— Surprise, surprise, dit ma tante en se tournant vers le docteur Davidoff. Kit les a bien entraînés. Une fois qu'ils seront partis, on ne pourra plus les arrêter. Je t'avais prévenu.

— On les retrouvera.

— Vous avez intérêt, et quand ce sera fait, j'exige que vous vous occupiez de ce monstre comme vous auriez dû le faire il y a des années. Que vous le piquiez comme un chien enragé. Attends de voir ce qu'il a fait à Chloé.

— D-Derek ? (Je luttai contre l'effet des sédatifs.) Derek n'a rien fait. Je me suis coupée...

Tante Lauren m'attrapa au moment où je commençais à glisser le long du mur. J'essayai de la repousser, mais mes bras ne voulaient pas m'obéir. Elle cria qu'on se dépêche d'apporter le brancard, puis se pencha au-dessus de moi et me maintint immobile.

— Tu n'as pas besoin de mentir pour le protéger, Chloé, murmura-t-elle. On sait ce qu'il est. (Elle jeta un regard noir au docteur Davidoff.) Un monstre. Qui n'avait rien à faire dans le...

Je n'entendis pas la suite. Le couloir vacilla et devint trouble.

Lorsque j'arrivai à refaire le point, je vis son visage au-dessus du mien.

— Mais nous n'allons pas le laisser faire du mal à Simon, Chloé. Je te le promets. Quand tu te réveilleras, tu vas nous aider à retrouver Simon et à le ramener ici. Je sais qu'il compte beaucoup pour toi. Il compte pour nous tous. Vous comptez tous beaucoup. Toi, Rachelle, Simon et Victoria. Vous êtes spéciaux. Vous...

Je sombrai dans le noir.

Je regardais fixement le mur, allongée sur le lit. Je ne trouvais pas la force de basculer sur le côté pour regarder autour de moi. Je n'avais même pas le courage de soulever ma tête de l'oreiller. Je sentais encore l'effet des sédatifs qui me donnaient envie de me rendormir, mais je gardais les yeux ouverts, braqués sur le mur peint en vert.

Tante Lauren m'avait trahie.

Quand elle avait cru que je sortais avec Derek, je m'étais sentie trahie. Mais rétrospectivement, je repensai à ma fureur d'alors, la gorge serrée, et priai pour pouvoir revenir à ce moment-là, quand c'était encore la pire chose que je pouvais imaginer venant d'elle.

Ce n'était qu'un mensonge.

Elle n'était qu'un mensonge. Notre relation n'était qu'un mensonge.

Même quand j'étais petite et que je voyais des monstres au sous-sol, elle savait parfaitement que je voyais des fantômes. Ma mère le savait, et c'était pour ça qu'elle avait insisté pour qu'on déménage.

Je pris mon pendentif dans mes mains. Était-il plus qu'un talisman idiot pour me convaincre que j'étais en sécurité ? Ma mère pensait-elle vraiment qu'il me protégeait ? Était-ce pour cela que ma tante avait insisté pour que je le porte à Lyle House ? Simon avait dit que la nécromancie était héréditaire. Si ma mère et ma tante étaient toutes les deux au courant pour les fantômes, elles devaient avoir ça dans le sang.

Mon père savait-il ce que j'étais ? Était-ce pour ça qu'il restait loin de moi ? Parce que j'étais anormale ?

Je pensai à ma mère. À l'accident. Le chauffard coupable du délit de fuite n'avait jamais été retrouvé. Était-ce vraiment un accident ? Ou bien quelqu'un avait-il voulu tuer... ?

Non. Je chassai cette pensée de ma tête tout en serrant l'oreiller plus fort contre moi. Je ne pouvais pas laisser mon esprit partir dans cette direction, sans quoi je deviendrais folle.

Folle.

Tante Lauren savait que je n'étais pas folle, et elle m'avait laissé croire le contraire. Elle m'avait envoyée dans un foyer pour cinglés.

Un foyer rempli d'autres jeunes surnaturels.

Quand tante Lauren avait dit que nous étions spéciaux, elle avait inclus Rae. Celle-ci devait donc vraiment être un de ces demi-démons. Et Tori ? Qu'était-elle ? Sa mère le

savait-elle ? Si elle travaillait pour eux, elle devait être au courant, et si c'était le cas, et qu'elle accusait Tori de ne pas guérir...

Quel genre de parent ferait une chose pareille ?

Mais ma tante n'avait-elle pas fait la même chose ? Elle l'avait seulement adoucie avec des sourires et des câlins, et c'était peut-être même pire. À ce moment-là, ça me semblait pire.

Lyle House était-il l'endroit où ils nous envoyaient quand il y avait un problème ? Ils nous mettaient là, nous donnaient des médicaments et essayaient de nous convaincre que nous avions des troubles d'ordre psychiatrique ? Mais pourquoi ? La vérité n'aurait-elle pas été plus simple à admettre ? Pourquoi ne pas nous le dire quand nous étions petits, et nous apprendre à nous maîtriser ?

D'après ce qu'avait dit Simon, c'était comme ça qu'ils auraient dû faire : expliquer aux enfants et leur apprendre à utiliser et dissimuler leurs pouvoirs avant qu'ils perdent le contrôle.

Qu'était Lyle House exactement ?

Je me souvins de ce que Simon avait dit à propos de son père.

*« Il travaillait pour un laboratoire de recherches, avec des médecins et des scientifiques surnaturels qui essayaient de rendre les choses plus simples pour ceux de leur espèce. »*

Puis j'entendis de nouveau le fantôme de la sorcière enterrée à la cave.

*« Sam Lyle nous a promis une vie plus facile. C'est ce que nous voulons tous, non ? Le pouvoir, sans payer le prix... Voyez-vous, jeune fille, tout progrès scientifique exige de faire des expériences, et les expériences exigent des sujets, et c'était ce que Michael et moi étions. Des souris de laboratoire sacrifiées à la vision d'un fou. »*

Je me relevai d'un coup, le cœur battant si fort que j'avais du mal à respirer.

Tante Lauren avait dit que nous étions spéciaux. Nous tous. Rae, Simon, Tori et moi.

Mais pas Derek.

*J'exige que vous vous occupiez de ce monstre comme vous auriez dû le faire il y a des années. Que vous le piquiez comme un chien enragé.*

Je devais retrouver Derek avant eux.

Je me retournai et regardai où j'étais. Un lit double, des oreillers épais et un duvet moelleux. De la moquette au sol. Un bureau. Un fauteuil. Une salle de bains privée derrière une porte entrouverte. Comme une belle chambre d'hôtel.

À l'autre bout de la pièce se trouvait une porte peinte en blanc. Elle ressemblait à n'importe quelle autre porte, mais lorsque je m'approchai et posai mes mains dessus, je me rendis compte qu'elle était en acier. Une épaisse porte en acier et sans fenêtre, pas même un judas.

Et pas de poignée.

Quel que soit cet endroit, il ne s'agissait pas d'un pseudo-centre pour adolescents où je pouvais me promener dans la maison et dans le jardin, où j'avais des tâches ménagères à faire, des cours et des sorties. J'étais dans cette pièce, et je n'en sortirais pas.

Je reculai jusqu'au lit.

J'étais prise au piège. Je ne sortirais jamais d'ici, plus jamais...



*Ah, super, vraiment. Tu t'es réveillée il y a cinq minutes, tu as regardé autour de toi, et tu abandonnes. Pourquoi ne pas te rallonger et attendre qu'ils viennent t'attacher à une table ? Qu'est-ce que la sorcière a dit ? Qu'ils lui avaient collé des fils électriques partout jusqu'à ce qu'elle se morde la langue assez fort pour l'arracher ?*

Je gémis.

*Et Derek, alors ? Il t'a fait sortir de Lyle House et à présent tu ne vas même pas essayer de le prévenir ? Tu vas simplement les laisser l'attraper ? Le tuer ?*

Derek n'allait pas se faire prendre. Il était trop intelligent pour ça. Il avait réussi à sortir de Lyle House...

*Non, il t'a fait sortir, toi. Lui n'avait pas prévu de partir. Ça n'a été qu'un hasard extraordinaire. Tu te souviens quand le docteur Davidoff a essayé de le rappeler ? Il a failli y retourner. Qu'est-ce qui se passera s'ils refont la même chose ? Peut-être qu'il va encore hésiter, qu'il va se dire qu'il vaut mieux qu'il reste enfermé.*

Pas tant qu'il devait protéger Simon.

*Ah, Simon. Derek n'abandonnera jamais Simon. Mais est-ce qu'il ne pourrait pas faire diversion le temps que Simon s'échappe, comme il l'a fait pour toi et Rae ? S'il pense que se rendre laissera à Simon une chance de s'échapper, il le fera. Tu le sais très bien.*

Il fallait que je le prévienne. Mais pour cela, il fallait que je sorte d'ici. Cette fois, je ne pouvais pas rester à attendre que quelqu'un d'autre échafaude un plan. Je devais le faire moi-même.

J'étais peut-être enfermée ici pour l'instant, mais on me laisserait sortir un jour ou l'autre. Je n'étais pas vraiment une détenue à haut risque. Ils me feraient sortir, pour faire du sport, pour manger, pour faire des expériences sur moi...

J'essayai de ne pas trop penser à cette dernière possibilité.

Mais voilà, je sortirais, et quand ça arriverait, il fallait que je sois prête à m'échapper. Tout d'abord, il fallait que j'observe bien les lieux, et que je me prépare. Mais comment pourrais-je faire ça si je restais enfermée dans cette pièce ? J'allais prier pour trouver comme par hasard les plans des lieux cachés sous le matelas ? Ou bien faire une projection astrale de l'autre côté de la porte pour partir en mission de repérage ?

Je m'arrêtai et baissai lentement les yeux vers le sweat-shirt que j'avais sur moi. Le sweat vert à capuche de Liz.

Si elle était morte, peut-être que je pouvais invoquer son esprit et lui demander de faire le tour du bâtiment et...

*Si elle est morte ? Tu espères qu'elle est morte, à présent ?*

J'agrippai la couette et j'inspirai profondément. Depuis plusieurs jours à présent, je refusais de croire que Liz était morte. Peu important les preuves, je ne pouvais pas le croire, parce que cette seule idée était démentielle.

Mais là, enfermée dans cette pièce, trahie par ma tante, craignant qu'ils retrouvent Derek et qu'ils le tuent comme un animal...

Liz était morte.

Ils l'avaient tuée.

Elle devait être une surnaturelle d'un genre ou d'un autre, et ses pouvoirs étaient incontrôlables, alors ils l'avaient exécutée. C'est ce qui avait dû se passer, sinon ils

l'auraient incluse dans la liste. Et Peter ? Est-ce que ses parents avaient fait semblant de venir le chercher, pour qu'ensuite ces gens le tuent ? Ou alors il était sorti parce qu'il s'était amélioré. Liz ne s'était pas améliorée... et elle n'était pas sortie.

Un tout petit espoir au fond de moi persistait à croire que je me trompais sur son compte. Mais je savais que j'avais raison.

Je retirai le sweat-shirt. Je regardai mon bras bandé. Ils avaient suturé la plaie pendant que j'étais inconsciente. S'ils me soignaient, ça voulait au moins dire qu'ils n'avaient pas l'intention de me tuer tout de suite.

Je contemplai le vêtement en pensant à Liz et à la mort. À ce que ça devait faire d'être morte à seize ans, privée du reste de sa vie...

Je fermai les yeux en serrant fort les paupières. Ce n'était pas le moment.

Je fouillai la pièce pour vérifier s'il y avait des caméras. Je ne trouvai rien, mais cela ne signifiait pas qu'il n'y en avait pas une quelque part. S'ils me voyaient en train de monologuer, ils comprendraient ce que j'étais en train de faire et décideraient peut-être que mes pouvoirs étaient incontrôlables, comme ceux de Liz.

Soit je le faisais, soit je ne le faisais pas. La décision m'appartenait.

Je m'assis en tailleur sur le lit, le pull de Liz entre les mains, et je l'appelai comme je l'avais fait avec les autres fantômes. Je n'avais pas besoin de faire attention à y aller doucement ; il n'y avait pas de cadavres à ressusciter ici. Enfin, je l'espérais. Mais je ne savais pas du tout ce qui se trouvait derrière la porte de ma chambre, peut-être un laboratoire, peut-être les corps d'autres échecs, comme Liz...

Ce n'était pas le moment !

Le fantôme nécromancien avait dit que la maison de Lyle House était protégée par un sort qui bloquait les fantômes. Cela signifiait sans doute que l'endroit où je me trouvais à présent l'était aussi, et que j'aurais besoin de tout le surplus de pouvoir que, selon lui, je possédais.

Je me concentrai tellement fort que je ressentis une douleur dans les tempes, mais il ne se passa rien.

Je fermai les yeux pour mieux visualiser, mais je ne cessais de les ouvrir et de perdre ma concentration. Puis je finis par m'obliger à bloquer mes paupières, et je m'imaginai de toutes mes forces en train de la tirer de l'éther et...

— Waouh. Où est-ce que je suis ?

J'ouvris les yeux et la vis devant moi, toujours dans sa chemise de nuit Minnie et ses chaussettes à girafes.

Liz.

Non, le fantôme de Liz.

— Hé ho ? (Elle agita la main devant mes yeux.) Qu'est-ce qu'il y a, Chloé ? Tu n'as rien à craindre. Je sais, Lyle House n'est pas exactement Disneyland, mais... (Elle regarda autour d'elle, les sourcils froncés.) Mais ce n'est pas Lyle House, si ? Où est-ce que... Oh non. On est à l'hôpital. Ils t'y ont mise, toi aussi. Quand ça ? (Elle cligna des yeux et secoua la tête.) Ils ont des médicaments chelous ici. Je ne cesse pas de dormir et de rêver, et quand je me réveille, je suis complètement désorientée. Ils t'en ont donné aussi ?

Où avait-elle été pendant tout ce temps ? Coincée dans les limbes ? Une chose était

sûre : elle ignorait qu'elle était morte. Et j'allais devoir le lui dire.

Lui dire ? Pas question. Elle était heureuse. C'était mieux si elle ne le savait pas.

*Et tu crois que ça va lui prendre combien de temps pour s'en rendre compte ? Tu ne penses pas que c'est toi qui devrais lui dire ?*

Je ne voulais pas. Je ne voulais vraiment, vraiment pas du tout avoir à le lui apprendre. Mais j'avais besoin qu'elle m'aide à sortir de là, à secourir Rae, et à prévenir Simon et Derek. Tout dépendait de moi cette fois-ci, et pour les aider, il fallait que je fasse quelque chose de terrible.

J'agrippai le sweat-shirt de Liz de mes mains tremblantes et pris une profonde inspiration.

— Liz ? Il faut que je te dise quelque chose.

## ***Fin du tome 1***

---

<sup>[1]</sup> En Amérique du Nord, les notes vont de A (la meilleure) à D ; F est éliminatoire. (Ndt)

<sup>[2]</sup> *House of Representatives*, en anglais. (Ndt)

<sup>[3]</sup> Une grande chaîne de supermarchés américaine. (Ndt)

<sup>[4]</sup> Expression équivalente à « à tes souhaits » dans les pays anglo-saxons. (Ndt)